

**Olga  
Kobylanska  
LA  
TERRE**

**Olga  
Kobylanska  
LA  
TERRE**

Olga Kobylanska

LA TERRE





**Olga  
Kobylanska  
LA  
TERRE**

**ROMAN**

Traduit de l'ukrainien  
par Ginette Maxymovyth

**EDITIONS  
«DNIPRO»  
KIEV \* 1973**

© Editions «Dnipro», 1973



Ольга Кобылицкая





## OLGA KOBYLANSKA

(1863—1942)

L'éminente femme de lettres ukrainienne Olga Kobylanska est née en Bucovine le 27 novembre 1863 dans la famille d'un petit employé. L'exploitation féroce des propriétaires fonciers et des grands capitalistes de l'Autriche-Hongrie, les restrictions à l'égard de la langue et de la culture ukrainiennes, la politique de germanisation du pays créaient des conditions de vie extrêmement pénibles pour la population de la Bucovine.

Les Kobylansky avaient deux filles et cinq garçons. On avait à peine les moyens de donner une instruction aux fils. Quant aux filles, il n'était pas question de leur faire suivre des études, et la petite Olga ne termina que quatre classes d'une école allemande. Plus tard elle s'instruisit elle-même grâce à des lectures assidues. Les oeuvres de Chevtchenko, Franko, Tourguéniev et Heine, ainsi que celles de Tchernychevsky et de Pissarev exercèrent sur elle une influence considérable. Son amitié sincère avec Lessia Oukraïнка joua également un grand rôle dans sa vie. Dans les années 90 du XIX<sup>e</sup> siècle, Olga Kobylanska prend connaissance du «Manifeste du Parti communiste» et de quelques ouvrages marxistes qui la disposent favorablement envers le socialisme. Toutefois, elle ne conçoit pas encore à fond, que seule, une révolution qui renversera le capitalisme et le pouvoir des exploités est en mesure d'amener à l'édification d'une société nouvelle.

Scrutant attentivement la vie qui se déroule autour d'elle, Olga Kobylanska découvre toutes les injustices dont souffre son peuple. Le destin de la femme surtout lui tient à coeur. Car dans l'empire d'Autriche-Hongrie, toutes les portes de l'instruction, d'un travail intéressant ou d'une activité sociale étaient fermées pour les femmes.

En 1891, Olga Kobylanska s'établit à Tchernivtsi. Au bout de trois ans, la revue de Lviv «Zoria» publie son premier ouvrage important, l'«Etre», dans lequel l'auteur proteste avec vigueur contre le joug que subit la femme dans la société bourgeoise. Son oeuvre suivante, travaillée avec un grand amour, fut la nouvelle «La fille du tsar» publiée en 1895. L'écrivain y affirme son idéal esthétique: une femme fière, à l'esprit fort et indépendant, qui ne courbe pas la tête face aux adversités et au joug social. «La fille du tsar», que Lessia

Oukraïнка qualifia de «grand roman psychologique» promut immédiatement son auteur au premier rang des écrivains ukrainiens. En plus de nouvelles, on doit à la plume d'Olga Kobylanska de nombreux récits et diverses études.

C'est dans la nouvelle «La terre» (1901) que s'épanouit le talent de la femme de lettres qui loue avec éclat le travail et l'honnêteté du villageois laborieux, l'amour de la terre et le respect de l'homme dont font preuve les principaux personnages de l'oeuvre: Ivonika, Mykhaïlo et Anna. Cependant, la possession de la terre et les lois du capitalisme altèrent la vie de l'homme et déforment ses sentiments; elles avilissent la dignité humaine et l'honneur jusqu'à pousser l'individu sur la voie du fratricide. «Les faits qui m'ont suggéré à écrire «La terre» ont eu lieu réellement,—témoin l'écrivain,—et tous les personnages, jusqu'au dernier, sont pris de la vie même».

Aux temps les plus durs de la réaction, Olga Kobylanska savait s'inspirer des sources inépuisables du folklore. C'est ainsi qu'en témoigne, par exemple, sa nouvelle «Dimanche matin j'ai cueilli des herbes pour un philtre d'amour» qui rend hommage à l'être libre, fier et insoumis.

Pendant la Première Guerre mondiale, la Bucovine fut longtemps l'arène d'opérations militaires entre l'Autriche-Hongrie et la Russie tsariste. La révolution d'Octobre qui mit fin aux hostilités donna une impulsion puissante au développement du mouvement révolutionnaire en Bucovine. Mais au mois de novembre 1918, la Roumanie, assistée par les nationalistes bourgeois ukrainiens, s'empara de la Bucovine septentrionale et y instaura un régime sanglant. Les occupants fermèrent toutes les écoles ukrainiennes; l'usage de la langue ukrainienne fut interdit non seulement dans les institutions, mais aussi dans la vie privée. Olga Kobylanska était harcelée par la police roumaine, qui s'introduisait chez elle pour des perquisitions, lui confisquant ses manuscrits et ne lui permettant aucunement de publier ses ouvrages. La femme de lettres contemplait en pensées l'autre côté de la frontière, là où l'Ukraine Soviétique, membre de la grande famille des peuples libérés, édifiait une vie nouvelle. Elle se réjouissait profondément du fait que les lecteurs soviétiques connaissent et apprécient ses livres.

La santé d'Olga Kobylanska ne put résister aux conditions intolérables dans lesquelles elle vivait. En 1936, elle fut atteinte de paralysie et se vit obligée à rester clouée à son lit.

L'un des plus beaux jours de sa vie fut certainement celui où la Bucovine, après s'être libérée de l'oppression roumaine, fut enfin unie à l'Ukraine Soviétique. La femme de lettres, devenue membre de l'Union des Ecrivains d'Ukraine, envisage de travailler à de nouveaux ouvrages. Mais peu après éclata la Seconde Guerre mondiale. Olga Kobylanska, alors âgée de 78 ans, se prononça violemment contre l'Allemagne hitlérienne. «Nous ne livrerons à personne le bonheur que nous avons conquis! déclare-t-elle. Nos coeurs débordent d'une haine sacrée pour les chiens fascistes!»

Gravement malade, Olga Kobylanska ne put quitter Tchernivtsi, qui fut occupée par les nazis. La police secrète surveillait l'écrivain et, ayant rassemblé contre elle des rapports fournis par des provocateurs, elle transmit son dossier au tribunal militaire. La mort de la femme de lettres ukrainienne qui survint le 21 mars 1942 lui épargna la prison.

Les oeuvres d'Olga Kobylanska jouissent chez nous d'une grande popularité. Les idéals qu'elle a créés sont chers à de nombreuses générations de Soviétiques.





*A mon père*  
*Julian Y. Kobylansky*



«Es liegt uns herum gar mancher  
Abgrund, den das Schicksal grub, doch  
hier in unserem Herz ist der tiefste»<sup>1</sup>

## I

Le village de D. se trouve à deux heures de marche de la rivière Séréta en Bucovine. Ses champs unis rappelleraient bien la steppe si, par endroits, ils ne s'enfonçaient comme découragés par leur situation, formant ainsi de petites cuvettes plates, et s'il n'y avait pas cette immense forêt qui s'étire le long du côté ouest du village, véritable muraille verte, barrant la vaste étendue et limitant ainsi son envergure.

Le somptueux géant, presque infini, semble s'être arrêté ici en voyageur, méditant au-dessus des champs, et, non loin de lui, sentant derrière elles ce rempart de verdure, ont surgi des maisons de campagne.

La forêt est une propriété privée. De tendres bouleaux gracieux sont entremêlés à des chênes à l'aspect grave et brillent comme parés d'argent par les claires nuit d'été. Leur feuillage frissonne, les troncs gracieux, légèrement courbés, séduisent par leur douceur et leur blanche écorce rappelant des ondines.

Hormis ce géant, quelques autres petites oasis vertes ont jailli des champs.

Elles se tiennent en colonies isolées, solitaires, comme semées à poignées ou surgies des profondeurs de cette immensité, séparées par les champs, et regardent fièrement les blés qui s'agitent autour d'elles. D'étroits petits sentiers, presque invisibles, serpentent entre les blés dorés et le maïs au soyeux froufrou, pour se cacher furtivement dans ces sous-bois...

C'est l'hiver à présent.

Les habitants des maisons dont les façades sont tournées vers la plaine, contemplent en hiver le paysage monotone. Ils ne voient rien que l'étendue blanche qui se déploie à perte de vue pour toucher à l'horizon et mourir.

Les quelques maisons qui se sont détachées du grand bois et du village proprement dit pour s'enfoncer

---

<sup>1</sup> Il s'étend autour de nous un abîme creusé par le destin, pourtant dans nos coeurs, cet abîme est le plus profond.

dans les champs, se tiennent là,— elles ne sont séparées entre elles que par de petits vergers,— ces quelques maisons ont ce tableau blanc, monotone, sous leurs yeux toute l'année. Cette vaste étendue doit leur être sans aucun doute agréable. Les réflexions ont libre cours pour galoper... la souffrance, lorsqu'elle gonfle par trop le coeur de l'homme, peut courir et se débattre au rythme des riches épis de blé...

Figée dans le tableau général, se tient près d'un petit tas de maisons isolées et semblant faire partie de ses dépendances, une petite ferme avec son immense verger, pareille à une rigide traîne noire et blanche. Les habitants des maisonnettes travaillent en permanence chez le «boyard» et, quand tant d'autres paysans partaient d'année en année à la recherche de travail en Moldavie et dépensaient inutilement l'argent reçu d'avance, eux, ils cherchaient leur gagne-pain dans les limites de leur pays.

Cela leur allait à profit.

Ainsi la maison du riche propriétaire Vassyl Tcho-pak dont la femme Dokia avait servi de longues années au domaine, avait un tout autre air que les maisons villageoises, se différenciant particulièrement de celles dont les maîtres et maîtresses avaient été chercher gagne-pain et bonheur en Moldavie.

Elle a des fenêtres claires et nettes, un petit verger qui porte de bons fruits, le parterre est planté de fleurs rares, à l'intérieur de la maison règne un ordre et une propreté impeccables. Sous la fenêtre, dans une vieille commode, meuble préféré de Dokia reçu en cadeau de son ancienne maîtresse, ainsi que dans une vieille armoire assez belle encore, Dokia tient les vêtements de sortie de sa famille: ses jupes de dimanche, les riches serdaks<sup>1</sup> noirs de son mari et de sa fille.

Des images saintes ne provenant sans doute pas de la foire sont accrochées aux murs. Dokia ne s'est pas laissée tenter par de vains rêves, promettant monts et merveilles en Moldavie ou dans d'autres contrées, mais savait travailler dans les limites de son pays.

---

<sup>1</sup> Serdak — sorte de manteau de drap des paysans galiciens, orné de cordons. (N.d.T.)



Bref, Dokia était estimée de tout le village. Au domaine, on la respectait aussi. Son mari Vassyl s'était avéré un bel ivrogne et plus d'un sac du plus beau seigle était passé de chez elle chez le Juif Mendel et de là, sur la Grand-Place; elle avait pu, malgré tout, à force de persévérance, d'intelligence, d'endurance, de travail infatigable, arranger si bien ses affaires et faire marcher la propriété, que l'aisance régnait à la maison et qu'ils n'avaient presque pas de dettes.

Au domaine, elle avait appris beaucoup et avait vu plus d'une chose; elle avait appris entre autres à aimer l'ordre et à conduire son ménage autrement; aussi les résultats sautaient-ils aux yeux de ceux qui entraient dans sa jolie cour. Pourtant Dokia n'était pas heureuse.

Haute de taille, elle se tenait encore toute droite comme un sapin, son allure et sa démarche un peu raides la faisaient distinguer des autres, toutefois son visage, beau autrefois, avait vieilli prématurément. Deux rides profondes s'étaient creusées entre les sourcils hauts et bien dessinés, rides qui ne se déplissaient jamais. Ses yeux avaient presque toujours un regard sombre et chagriné, et, autour de ses lèvres, s'était formée une ligne douloureuse.

Elle pliait sous le poids du chagrin.

Son mari était un vrai ivrogne et un dépensier, un homme tempétueux qui, dans les instants de rage, pouvait saisir la hache, et elle se sentait faible, se tourmentant constamment pour l'avenir de sa seule enfant, de sa fille Parassynka. Que lui adviendrait-il, si elle venait à mourir? C'était une enfant encore, comptant à peine seize printemps. Elle ne savait pas mener le ménage décentement et ne pourrait pas supporter les caprices de son misérable père ni ceux des autres. Tout cela nous vient avec le temps et la nécessité... Bonne et tendre âme... unique joie de sa maman... Qu'advient-il alors d'elle? La seule chose qu'elle sût bien faire et, qu'elle fît volontiers, c'était coudre, broder le linge, enfiler des perles, les appliquer sur l'étoffe et garder ses bêtes. Sa vie s'était écoulée dans les larges champs unis où elle avait grandi, où elle cousait, gardait les vaches et les

boeufs qui paissaient tranquilles sous ses yeux, chantait des chansons ou méditait sur les différents contes qu'elle avait entendus de diverses sources et qu'elle n'oubliait pas. Telle était encore sa Parassynka. Qu'advierait-il de la terre de Vassyl? Qui veillerait à ce qu'il ne l'hypothèque, qu'elle soit ensemencée à temps, que les moissons soient faites, que le maïs soit biné et coupé à l'heure? Et son beau bétail, son magnifique cheval, la plus belle pièce de son écurie! Mendel, de la Grand-Place convoitait depuis longtemps le cheval Chaga, car ce n'était pas simplement un cheval, mais une vraie furie, du feu...

On pouvait le charger de vingt sacs, cela ne l'empêchait pas, ses yeux lançant des éclairs, de redresser fièrement son encolure et de monter ou de descendre la pente à une allure folle.

Si on lui laissait la bride libre, la terre résonnait sous ses pieds. Vassyl, presque toujours ivre, était assis dans sa charrette, balottant comme une cloche en tous sens; la peur vous en coupait le souffle. N'allait-il pas être précipité sous les roues?

La peur?

Bah!

Il ne lui était jamais arrivé d'aventures avec ce cheval. Il possédait une puissance démoniaque sur cette bête; il pouvait avoir la tête échaudée, revenir ivre mort sur sa charrette, la brave bête, l'intelligent Chaga, le ramenait toujours sain et sauf à la maison.

Vassyl n'était jamais malade.

Il revenait parfois de l'auberge rossé, le visage tuméfié, ensanglanté et, lorsqu'à son aspect, elle poussait un cri de peur et de répulsion et se tordait les mains, lui, il se bornait à cracher devant lui, jurait sous son nez et grimait sur le four.

Il s'y vautrait deux, trois jours, recroquevillé, puis redescendait comme si de rien n'était et se remettait au travail, se rendait au champ ou dirigeait ses pas vers le village.

Non, il ne lui manque rien à lui, mais elle, elle ressent qu'il lui reste bien peu de fibres dans l'âme, de celles qui reliait à la vie. Toutes les autres se sont rompues impitoyablement l'une après l'autre...

Il y avait cette angoisse qui la minait pour le sort

de son enfant, pour ses terres, cette bête cruelle qui pinçait constamment ses fibres, chassant le sommeil par les nuits noires, et dans la journée, privant ses lèvres de la parole et du sourire.

Elle avait encore un frère, célibataire, il est vrai. Son nom était Pétro. Plus jeune qu'elle, pas marié, frisant la quarantaine, il vivait auprès d'elle et de Vassyl, les aidant dans les affaires de la propriété. Il était resté seul et s'adonnait parfois à la boisson. D'une intelligence innée, prompt, il était doux comme un enfant et, lorsqu'il avait le coeur au travail, celui-ci se faisait tout seul. Pourtant l'argent gagné à charroyer en Moldavie, il le gaspillait et revenait chez elle les mains vides.

Il avait aussi ses exigences.

La plupart du temps il se les imaginait, surtout, quand, tel un aimant, la Grand-Place l'attirait à elle.

Il avait cédé son champ à sa soeur à condition qu'il vécût auprès d'elle, jusqu'à la fin de ses jours, mais, lorsqu'il s'était bien soulé, il affirmait qu'elle lui avait extorqué ce champ, qu'elle attendait sa mort et lui reprochait chaque morceau de pain qu'il avalait et patatil et patata! qu'il ne serait plus jamais un bon maître comme les autres. Il ne voulait pas se marier car, comme il disait, il n'avait pas sa maison à lui et il ne voulait pas aller vivre dans une maison louée. Son orgueil ne le lui permettait pas. Il n'était pas de ceux qui, une fois mariés, vont vivre des biens de leur femme, ou alors, louent une maison. Il provenait d'une famille de curé. Il se rappelait encore son grand-père... Au fond il n'avait jamais sérieusement songé au mariage. Quand il était jeune, il était fou de son métier de roulier et, comme il aimait à le répéter, fou de chevaux, s'embauchant à droite et à gauche, chez les grands propriétaires, et plus tard, évidemment, les filles du village ne lui plurent plus. Ses meilleures années avaient passé sans qu'il y prît garde. Chez les filles du village, il passait pour un héros inaccessible vers lequel il ne convenait pas de lever les yeux.

Elles étaient flattées lorsqu'il leur jetait un compliment de sa voix claire et forte ou quand, par manière de plaisanterie, il enlaçait une d'elles promptement, mais penser à lui comme à un fiancé éventuel,

pas une n'en eut le temps. Il connaissait autant de prières qu'un chantre et traitait à la légère les compagnons qui ne lui convenaient pas.

Il s'habillait bien, portait toujours des vêtements fins et riches, vivait insouciamment sa vie, mais aurait été perdu, en dépit de son caractère chevaleresque, sans sa soeur qui, en bon génie, veillait sur tout dans la maison et ne permettait à personne de se laisser abattre.

Il aimait Parassynka par-dessus tout.

Il reportait ses sentiments les plus tendres et les plus affectueux sur la jeune fille timide, toute jeunette qui, pareille à un oiseau, vivait auprès des grandes personnes, se pressait câlinement et légèrement contre elles.

Tout cela n'amointrissait pourtant pas les tourments de Dokia en ce qui concernait l'avenir de sa fille. Elle sentait et voyait qu'elle était le seul soutien de toute une maisonnée où s'abritaient son mari, son frère et sa fille, mais elle ressentait également qu'elle ne tiendrait pas longtemps. Elle sentait trop bien ses forces décliner pour ne pas se livrer à de tristes pensées sur l'avenir. Elle ne voyait qu'une issue à cette sombre situation: marier sa fille. Et c'est ici qu'elle se heurtait à la ferme opposition de Vassyl. Il aimait sa fille à sa manière. Il la choyait et devenait furieux, lorsque sa femme faisait allusion au mariage. Pourquoi l'enfant devait-elle quitter si tôt la maison? N'avait-il pas de quoi la nourrir? Ou bien était-il déjà si faible et si vieux qu'il ne pût mener à bien les affaires de la maison, que l'enfant dût entrer en service? Pour qui donc les champs étaient-ils ensemencés, pour qui les meules s'élevaient-elles si ce n'était pour elle? Et son bétail qui brillait comme de la soie dans les pâturages, à qui serait-il?...

Le fait que Dokia se plaignait chaque jour à tout vent, n'était pas encore une raison valable pour chasser la petite de la maison. Elle avait toujours à se plaindre de quelqu'un. Elle était toujours morose, mais personne n'y prêtait attention, personne n'écoutait ses propos. Elle était femme pour ne pas fermer la bouche et pour geindre jour et nuit. Mais, une fois, quand il en aura assez et si elle ne se tait pas d'elle-même, il



la lui fermera. Mais elle ne la rouvrira alors que dans six semaines... Il le lui promet depuis longtemps, mais qu'elle prenne garde... Dokia pleurait ou riait amèrement en entendant les propos de son mari, puis finissait par se taire. Il était inutile de parler, cela compliquerait tout. Elle le connaissait bien. Elle n'obtiendrait rien par l'obstination. D'autre part, elle ne pouvait pas lui dire ouvertement que c'était sa boisson qui la forçait à prendre cette décision amère. Il se serait jeté sur elle avec la hache. On avait beau dire, elle avait peur d'un fou furieux en état d'ivresse. Une fois il l'avait battue au point qu'elle avait gardé le lit une quinzaine de jours. Lorsqu'il n'était pas gris, il ne voulait d'autant plus rien entendre.

— T'es quoi, folle? demandait-il en riant et ne répondait même pas aux questions qu'elle lui exposait.

Si Parassynka avait un mari, tout marcherait autrement: surtout, si elle venait à manquer. (C'est ce qu'elle craignait le plus). Il ne permettrait pas que le vieux loue le champ à un Juif — ce serait son premier soin après sa mort — ou qu'il le couvre d'hypothèques. Il prendrait les rennes de la propriété dans ses mains et forcerait ce soûlard à rester tranquille.

Elle y pensait jour et nuit et avait peut-être plus de mille fois passé en revue les garçons du village. Elle songeait à celui qui prendrait sa place, à qui elle confierait tous ses biens pour toujours. Toutes ses pensées finissaient infailliblement par de profonds soupirs, chaque fois une tristesse infinie emplissait son âme. Il y avait beaucoup de garçons au village, mais aucun ne possédait autant de terres qu'elle en aurait désiré, aucun ne lui semblait assez laborieux, honnête, diligent.

A vrai dire, elle en voyait bien un, mais celui-là avait encore son service à faire... C'était Mykhaïlo Fèdortchouk, fils d'un bon propriétaire aisé. Plus tard, il hériterait des biens de son père, en plus, c'était le garçon le plus honnête du village. Leurs champs qui voisinaient avec ceux de Vassyl étaient beaux et bien travaillés et des blés opulents, tels une mer dorée, ondoyaient d'année en année. C'était un plaisir de les couper, de travailler sur ce champ! Vraiment, celui-là aurait convenu à Parassynka, d'autant plus que, d'après

les propos et les allusions du vieux Ivonika, le père du garçon, il n'aurait rien eu contre. Mais les années de service s'interposaient entre leurs désirs mutuels et il n'y avait pas moyen de passer outre. Mykhaïlo qui était un jeune homme robuste et fort, avait encore un jeune frère, tout aussi vigoureux. Les parents n'étaient pas encore d'un âge avancé, pouvaient se passer de lui dans le travail et il était difficile en ce cas de penser à une dispense du service militaire. D'ici un an, il devait aller à l'armée. Et ce n'était pas tout. Il aurait à faire deux, trois ans de service d'affilée, puis revenir de temps en temps à la caserne, endosser l'uniforme et exécuter tous les exercices, laisser le champ et la maison aux soins de sa femme et de ses enfants. Une vraie infortune! Le destin lui montrait son côté le plus sombre et aucune prière ou larme ne pouvait changer sa décision.

Cet automne, Parassynka aurait seize ans. Haute de taille comme sa mère, elle avait grandi comme un palmier, mais n'était pas encore formée. Ses membres étaient grêles, presque comme ceux d'un garçon, son visage étroit et enfantin était inexpressif.

Dokia préparait déjà le trousseau de sa fille. Parassynka cousait son linge elle-même. Comme elle le faisait bien, une vraie couturière! Si les autres jeunes filles ou femmes tenaient leur aiguille comme une bûche entre leurs doigts, Parassynka usait du dé et faisait des points si menus qui rappelaient des grains de pavot. Elle brodait de mémoire sur ses manches les dessins les plus beaux et les plus compliqués avec du fil rouge, noir et or et, le travail fini, elle rangeait dans son coffre sa broderie si nette et si propre, qu'on aurait dit qu'elle ne l'avait jamais touchée de ses mains...

Dokia avait décidé de marier sans faute sa fille dans la période des Jours gras. Elle avait rejeté à regret la pensée de faire de Mykhaïlo son gendre, car c'était presque impossible à réaliser, et avait dressé un autre plan. Todoryk Jemtchouk était aussi un garçon de famille aisée et, en plus, fils unique comme Parassynka était fille unique. Il était dispensé du service militaire et était libre de se marier n'importe quand. Il faut dire qu'il n'était pas aussi beau que Mykhaïlo

et n'était pas très aimé. Il était de petite taille et tout son corps tournait là où il aurait suffi de tourner la tête. Il avait le cou raide. Il faisait mauvaise impression, mais enfin, était-ce donc si important? On s'habitue à tout. Et elle, avait-elle aimé Vassyl quand elle s'était mariée avec lui? Elle était folle en ce temps d'un garçon de bonne famille dont la mère était veuve et qui devint plus tard staroste. Mais elle ne regrettait pas d'avoir épousé Vassyl. C'était un buveur, d'accord, un gaspilleur qui s'était vendu corps et âme à Mendel de la Grand-Place, il l'avait rossée plus d'une fois quand il était en colère, mais, quand il l'avait recherchée en mariage, il avait de l'argent et de la terre et ne volait pas le bien d'autrui comme le fils de la veuve, le staroste, et n'avait pas fait de la prison comme lui.

Parassynka s'habituera à Todoryk. Il est laborieux, zélé, il ne prononce pas plus de dix mots par jour, soit, mais pour ça, il ira dix fois dans son champ et jamais chez Mendel de la Grand-Place. Parassynka sera heureuse avec lui. Elle habitera d'abord chez ses vieux parents pour connaître leurs habitudes, apprendre à obéir et regardera comme la vieille mère s'occupe de son fils, puis, plus tard, ils vivront leur vie. Elle pleurera après sa maman, sa petite Parassynka, sa bonne et tendre enfant, et sa maman versera des larmes amères, languira de tristesse après sa fillette, mais elle ne veut que son bien et son bonheur, elle veut la voir «maîtresse de son chez soi» et mariée, lorsque son heure aura sonné et que la mort aura glacé son corps...

— Parassynka, mon enfant! dit-elle un jour, dans un profond soupir, ses sourcils noirs tristement levés, quand elles étaient assises sur le seuil à peler le maïs. Parassynka, mon ange, si Dieu le veut, nous te marierons cet hiver encore.

Parassynka fixa un moment sa mère d'un regard apeuré, puis baissa la tête et une rougeur sombre couvrit son front enfantin. Elle garda le silence.

— Tu m'entends, Parassynka? Je ne plaisante nullement: tu vas te marier!

Parassynka se détourna de sa mère et dit, sans lever les yeux:

— Je ne veux pas me marier, maman!

— Tu es bête, ma petite! Tu ne comprends pas pourquoi ta maman veut te marier. Tu ne vois pas que mes forces s'en vont et que ton papa — que Dieu lui pardonne ses péchés! — passe le plus clair de son temps chez Mendel, comme si celui-ci était son père, emprunte en douce sur ses champs comme je l'ai appris, dépense l'argent; que feras-tu, toi, mon enfant, quand je ne serai plus?...

Parassynka essaya furtivement de sa manche les larmes qui étaient montées soudain à ses yeux et murmura d'une voix sourde:

— Je ne veux pas me marier, maman!

Un sourire amer et discret plissa ses lèvres, elle se tut un moment, puis continua ses exhortations:

— Tu te marieras, Parassynka; tu sais bien que c'est toi qui me tiens sur cette terre, toi, ma seule joie! Tu sais bien que je travaille du matin au soir pour toi et que je ne veux que ton bien. Je veux que tu sois heureuse et c'est pour cela que je te marie. Ces Jours gras, Todoryk fera sa demande en mariage, j'ai tout arrangé avec ses parents. Ils sont très contents de t'avoir pour bru. Les parents de Todoryk ont beaucoup de terre et lui, il sera plus tard un gros propriétaire.

— Todoryk, maman?... Mais je ne veux pas de Todoryk!

— Et qui veux-tu?

— Est-ce que je sais, moi?

— Alors, pourquoi ne veux-tu pas de Todoryk?

— Il a une bouche si large qu'il pourrait se chuchoter des choses à l'oreille et ses yeux sont placés si près... qu'il s'en faut de peu qu'ils ne se joignent. Et puis, je ne veux pas de lui, moi! L'autre jour, il m'a rencontrée dans les champs quand je gardais les bêtes, s'est approché de moi et, les mains aux hanches, planté comme un piquet, il m'a demandé:

— Tu sais faire du borchtch, Parassynka?

— Je ne sais faire que du café! lui ai-je répondu, sans même le regarder.

— Tiens, tiens! a-t-il dit. Et sais-tu apprêter une bouillie de maïs? Tes bras sont fins et maigres qu'on dirait des baguettes!

— Si même je l'apprête mal, ce n'est pas toi qui la mangeras!

— Oh! Et qui donc la mangera, ma demoiselle?

— Celui pour qui je la ferai!

— Tu parles raison! a-t-il dit, puis il a encore demandé: — Et sais-tu coudre une chemise d'homme? Une chemise de noce, hein?... Sais-tu blanchir la maison, faire le ménage, laver et tisser? Sais-tu t'embrasser avec les garçons?

— Si même je ne sais pas tout cela, ce n'est pas toi qui me l'apprendras, lui ai-je dit, tournant le dos à ce nigaud.

— C'est moi qui te l'apprendrai, a-t-il dit en ricanant et il m'a pincée si fort le bras, que j'ai poussé un cri et lâché un juron. Ce n'est qu'alors qu'il a battu en retraite. En s'en allant, il me criait encore: — Parassynka, je t'apprendrai tout ce que tu ne sais pas! Tu entends? Tout, sache-le!...

— Je ne veux pas de Todoryk, maman, je n'en veux pas! acheva la jeune fille, toute bouleversée par son récit et, donnant libre cours à sa fureur, elle fit une moue rageuse, puis se tut.

Les paroles de l'enfant illuminèrent d'un contentement le visage de la mère. La conduite de Todoryk lui fit comprendre que celui-ci avait fermement décidé de prendre sa fille et qu'elle pouvait commencer à préparer le trousseau de l'enfant.

— Oh! tu sais, dit-elle d'une voix calme, c'est un bon maître, un brave garçon... Il ne boit pas, ne cherche noise à personne aux danses comme les autres. Et puis, il a de la terrel...

— Oui, mais il descend de Bohémiens! jeta simplement la jeune fille.

— Qui t'a dit ça?

— Qui? Mykhaïlo l'a dit une fois près de l'église...

Dokia fronça ses sourcils.

— Et qu'est-ce que Mykhaïlo a à dire? Est-ce qu'il a assisté au baptême des grands-parents? Il ferait mieux de tenir sa langue, car si lui, c'est un honnête gars laborieux et que l'on ne peut rien reprocher à son père, sa mère, pour ça, oh! celle-là, elle n'est pas d'origine noble et elle est si avare que... sacrebleu! tu vas chercher quelque chose chez elle, la moindre des choses, jamais, elle ne te la donnera, jamais, elle «ne l'a». Et pourtant elle a tout. Un instant plus tard,

il se fait qu'elle l'a. Et comme c'est enfumé, désagréable chez elle! Et elle-même, à qui ressemble-t-elle? Elle a l'air de passer plus de temps dans sa cheminée que dans sa maison ou dans sa cour, tellement elle est noire. Voilà la maîtresse qu'elle fait. Elle est toujours à tout fourrer dans son coffre, à tout cacher des gens comme si ceux-ci voulaient la dévaliser. Chacun s'en fiche pas mal de ce qu'elle cache là-bas. Si encore elle avait des filles, je la comprendrais, mais elle n'a que ces deux fils et elle est cupide et si mauvaise!

— Oui, et elle dit que, si une maîtresse de maison se tient proprement, elle n'a que des bêtises en tête et ne se connaît pas en ouvrage, ajouta la jeune fille.

— C'est elle qui dit ça? C'est vrai qu'elle n'a pas besoin de peigner chaque jour ses cheveux comme une jeune fille, ni mettre des effets propres, répondit Dokia. Mais une fois par semaine, elle pourrait bien le faire. Si, un jour, elle a la chance d'avoir une bru, elle aura à faire, la pauvre, pour nettoyer la maison de toute cette crasse et donner un visage à cette cour.

— Vous dites, maman, que la bru aurait fort à faire? demanda vivement Parassynka. S'il y avait dix fois plus de travail, n'importe quelle fille s'y attellerait, rien que pour être sa bru. Chacune prendrait Mykhaïlo pour mari, les bras ouverts. Il n'y a pas d'autre Mykhaïlo au village. Riche, beau et sage! Mais lui, voudra-t-il d'une fille de chez nous?

— Ce sera selon la volonté de Dieu! fit gravement Dokia. La femme tout comme la mort est destinée à l'homme par Dieu. Mykhaïlo ne peut se marier que dans trois ans. En attendant, il sera ton garçon d'honneur. Todoryk le priera sûrement. Oui, oui, ma fille! dit-elle câline, lui jetant un regard plein d'un amour muet, tout en caressant sa joue et sa tête. Si tout va bien, tu seras déjà cet hiver une jolie jeune femme mariée... Il n'y aura pas d'autre ménagère comme toi. Et si ton père s'enivre et commence la bagarre à la maison ou s'il se met à s'embrasser avec tous les voleurs du pays ou s'il reste couché ivre mort sous les bancs de l'auberge, je viendrai alors chez toi, dans ta jolie maison. Je veillerai à ce que tu aies de quoi la meubler et j'y pleurerai tout mon souï. C'est le bon

Dieu qui le veut... Tu m'entends, ma fillette, le bon Dieu lui-même le veut. Et toi, écoute ta mère et tout ira bien. Tu seras heureuse et moi, je me sentirai le coeur plus léger, car Dieu seul connaît tous mes tourments.

Elle se tut et poussa un profond soupir; Parassynka gardait elle aussi le silence. Elle pensa de nouveau à Todoryk, à sa large bouche qui pouvait se chuchoter des choses à l'oreille... Puis, elle réfléchit si le blanc lui irait. Elle se figura un instant la jalousie des autres filles, surtout des plus âgées, de la voir déjà mariée.

Elle sauta brusquement sur ses pieds et se rappela quelque chose. Elle avait oublié dans la grange les fils de laine que lui avait offert son amie Anna, son aînée de quelques années et qui était domestique au domaine. Elle voulait les cacher pour qu'ils ne s'em mêlent pas, puis courir chez Anna et lui raconter sa conversation avec sa mère.

Que dira Anna? Qu'en dira-t-elle? Oh, pas grand-chose. Elle parle si peu... elle est toujours si pensive...

Mais elle aime Anna. Et sa mère l'aime aussi. Et son oncle... Même son père qui ne regarde pas du côté où elle papote avec les filles, lui parle doucement. Une brave fille! dit-il. Elle mérite un bon maril...

Marchant d'un pas insouciant vers le hangar, elle arracha en passant une feuille de cerisier et, la pressant contre sa bouche, en joua une mélopée monotone...

· · · · ·  
C'était l'hiver, on était en pleins Jours gras. Les champs et les guérêts étaient ensevelis sous une épaisse couche de neige, et le soleil qui répandait sa lumière dorée sur la terre, éblouissait par sa limpidité de cristal et forçait l'oeil à chercher involontairement un point sombre où il pût se reposer de cette blancheur continue, aveuglante, qui s'étendait bien loin aux alentours.

Pareille à une mer glacée, la terre s'étirait du sud à l'ouest, fermée d'un côté par la tache sombre de la forêt, vaste masse puissante qui, venant des pays lointains, s'était arrêtée ici pour admirer la superbe



surface, somptueuse, en été, toute parée de sa verdure claire et sombre, et désert solitaire, en hiver.

· · · · ·  
Le jour commençait à tomber. Le domaine se dressait sinistre. Une lumière mate tombait de ses fenêtres, un long verger s'étirait paresseusement derrière le bâtiment. Il touchait au champ où courait en été un étroit sentier. Le silence qui régnait dans la cour et à l'intérieur de cette maison ne fut pas de longue durée. Un petit groupe de gens se dirigeait d'un pas pesant vers la maison, passant par le chemin fortement enneigé. C'étaient les voisins les plus proches du domaine. Ils étaient parés aujourd'hui de leurs vêtements de dimanche.

Dokia et Vassyl Dontchouk mariaient leur enfant, leur fille unique Parassynka avec Todoryk, le fils d'Onoufry Jemtchouk et se rendaient avec leur fille et son fiancé, les parents, les marraines et les garçons d'honneur chez le maître du domaine pour l'inviter à la noce. Le mariage devait avoir lieu le lendemain et la noce le jour suivant. Ils apportaient en cadeaux, selon la vieille coutume, des brioches, des poules, des fichus brodés. Ils venaient, accompagnés de musiciens, jouer en l'honneur du maître et s'amuser dans son honorable maison, offrir à lui et à ses gens de la bonne eau-de-vie, assaisonnée de miel et d'épices.

Tous se rassemblèrent enfin dans les pièces claires et, pendant que le vieux Pétro prononçait son allocution au maître — il aimait à le faire, — accompagnant ses propos de profonds saluts respectueux, les autres se tenaient debout, leurs chapeaux en main, chuchotant ou inspectant la chambre avec curiosité. Le vieux Pétro parlait avec coeur. Sa voix défaillait presque, — il aimait par-dessus tout Parassynka — et Vassyl, le père de la mariée, ne faisait que cligner silencieusement des paupières. Comme celui-ci ne pouvait rien faire de bon aujourd'hui, Pétro s'était chargé des affaires les plus importantes et exigeant un oeil de maître... La jeune mariée faisait peine à voir. Peureuse, timide, honteuse comme un enfant, elle se vit brusquement la cause et l'objet de toute cette animation: le maître, la maîtresse et leur fille, ainsi que tout leur entourage la regardaient; elle devait répondre à

des questions et ne pouvait plus se cacher derrière les jupes de sa maman ou, dans le meilleur des cas, cacher son visage derrière sa main.

Elle se tenait pâle, jetait des regards mi-apeurés, mi-niais et répondait avec difficulté, lorsqu'on lui adressait la parole. Elle portait une rikla<sup>1</sup> en soie, une longue fourrure neuve, richement brodée avec des glands pendants. Au cou, elle avait des colliers, de grandes monnaies en argent, et sur la tête une couronne de roses rouges et blanches. Ses cheveux étaient dénoués, de longs fils d'or partant de dessous la couronne étaient répandus sur ses cheveux, remplaçant le voile. Le jeune marié avait aussi une fourrure toute neuve et un serdak et se tenait, l'air gauche, tournant tout son corps vers chacun qui lui parlait et finit par se cacher discrètement derrière le dos de quelques vieilles personnes.

Tous voyaient qu'ils ne formaient pas un beau couple et que la jeune mariée n'avait pas la moindre affection pour son fiancé, qu'elle était le muet instrument d'une autre volonté, mais l'eau-de-vie, additionnée de miel, qui passait de mains en mains, effaça le besoin d'une méditation approfondie à ce propos, adoucit les coeurs, disposa à la bonté et bientôt, un contentement général se dessina sur tous les visages et délia les langues les plus timides...

Le maître et la maîtresse du domaine acceptèrent l'invitation, bénirent les jeunes époux et toute la bruyante compagnie se retira dans la cuisine du domaine d'où retentit bientôt une danse bruyante.

Toute la contrainte, l'embarras, la timidité qui avait tenu en haleine les hôtes dans les pièces claires du domaine disparut comme par enchantement et une tout autre ambiance s'établit. D'un coup le parler fut bruyant et animé: d'aucuns entonnèrent une chanson entraînante, sans la moindre gêne, et les danseurs frappaient si fort du pied qu'ils n'entendaient pas leurs propres paroles. De tout ce tapage s'échappaient les longs sanglots d'un violon et les accords harmonieux d'une cymbale. La fine voix du violon se frayait avec

---

<sup>1</sup> Rikla — robe de soie à rayures variées, sans manches. (N.d.T.)

force un passage à travers la rumeur sourde des voix, le piétinement et le bruit des pieds, volait en variations déchirantes ou radieuses parmi les invités, semblant les attirer à elle.

Un moment après, toute la compagnie se soumit sans résistance et, le petit groupe de gens sérieux il y a quelques instants, se transforma en véritable tourbillon. Les hautes statures musclées, aux visages hâlés, aux mains de fer, tournoyaient aux bras des femmes et des jeunes filles.

Les tristes figures des femmes s'éclairèrent d'une émotion radieuse et les jeunes filles laissaient reposer silencieusement leurs têtes sur les poitrines des hommes.

— Eh vous, les musiciens, là-bas, jouez! leur criait de temps en temps Pétro. Ceux-ci maniaient leurs archets et pinçaient leurs cordes sans brio, fixant d'un air hébété le tourbillon produit par les sons de leurs instruments.

— Jouez donc! Je veux danser, moi! Je veux danser, parce que je n'ai qu'une nièce! clamait-il, remplissant la pièce de sa voix tonitruante, pareille à un ruban d'argent rouillé, et la lumière en vacilla... Un chagrin fou le saisit. Il n'y avait que lui à être seul, à n'avoir personne, il n'avait jamais eu de femme, d'enfants. Il était seul... tout seul, comme il l'était maintenant ici. A nouveau sa voix roula dans la pièce et se brisa aux murs dans un farouche désespoir. Laissez-moi danser une fois!...

Sa haute et fière stature, rappelant un chêne, dominait l'assistance. Sur son visage aux longs cheveux coiffés en arrière qui retombait sur ses épaules, au front étroit et pâle, vivement illuminé maintenant, se dessinait tout son état d'âme: une audace frénétique d'une force extraordinaire ainsi que le chagrin.

Anna, la servante du domaine, la bonne à tout faire, maigre, véritable statue de bronze, se tenait modestement dans un coin de la cuisine, non loin de la lumière, et suivait un couple d'un oeil fixe, grand ouvert, ému, plein d'une souffrance muette.

La jeune mariée qui dansait avec son garçon d'honneur Mykhaïlo, avait fermé les yeux.

Pourquoi donc?... Pourquoi fermait-elle les yeux?... Pourquoi, quand elle l'avait devant elle?...

Réprimant un soupir, Anna regardait. Il émergeait de-ci de-là, de partout... Sa tête claire étincelait à ses yeux... L'or pur étincelle ainsi... Quelque chose lui montait à la gorge et l'étouffait. Elle n'avait rien de commun avec ce tourbillon qui s'était déchaîné et qui l'entraînait à sa suite. Elle n'était qu'une pauvre servante. La voix du violon résonnait en sanglots déchirants dans son âme triste. Il ne lui restait qu'à pleurer. Et elle pleurait des larmes sèches...

Une douleur muette comprimait sa poitrine et les cymbales et le violon pénétraient dans le plus profond de son coeur en peine. On ne la remarquait presque pas aujourd'hui...

— Anna, danse! la voix sonore de Pétro la cingla toute entière. Pourquoi restes-tu là debout comme un poteau! Debout devant elle, il la saisit par la main et l'entraîna dans la danse.

Elle ne lui sourit pas. Elle y alla à contre-coeur.

La voix du violon, plaintive, irritée, se fit entendre frénétique, puis sembla les unir pour toujours.

Deux personnes encore ne partageaient pas non plus la joie générale de l'assistance. C'était Dokia, au visage terreux par le chagrin de voir sa fille quitter si tôt la maison paternelle et le père du garçon d'honneur Mykhaïlo, le vieux Ivonika Fédortchouk. Accablés de tristesse, ils étaient assis tous deux dans un coin de la pièce, sur un banc. Dokia souffrait en silence à la pensée de perdre sa fille et puis, elle voyait bien que son futur gendre n'était pas beau, n'avait aucune allure et que Parassynka l'épousait parce qu'elle s'était soumise à ses supplications presque désespérées. Par instants, elle était en proie à une sorte de remords de conscience. Mais, lorsque son regard se portait sur son mari Vassyl qui, ivre, dansait tout seul ou bien levait ses bras trop haut dans un geste de commandement en criant, ou encore, lorsqu'il chantait ou riait, elle fronçait d'un air menaçant son front ridé, serrant les dents pour ne pas crier tout haut sa douleur: «Todoryk n'est pas un ivrogne, se consolait-elle, Todoryk est un brave gars. Il peut être laid et ne pas

payer de mine, mais en revanche, il est bon. Parassynka ne passera pas ses nuits à attendre son pochard de mari, elle ne sera pas malheureuse. Il la respectera. De plus il a de la terre... Un champ non hypothéqué... Elle sera heureuse avec lui. Dieu est bon et fera de la sorte que ma petite fille, mon tendre oiselet, soit heureuse!»

Le vieux Ivonika était un peu éméché, ce qui lui arrivait soit sous le coup d'une grande joie ou d'un grand chagrin.

Aussi quand la fête battait son plein, se rapprocha-t-il tout doucement de Dokia, sa voisine la plus proche et la plus sincère, lui fit un geste amical de la tête et lui dit à mi-voix:

— Ma chère Dokia, ma commère... tous sont gais aujourd'hui, mais personne ne sait ce qui se passe dans mon coeur!...

— Et dans le mien, badika<sup>1</sup>. Croyez-vous que dans mon coeur, il se passe autre chose? Oh mon Dieu, mon Dieu! elle se mis de côté, avec un profond soupir, pour lui faire place auprès d'elle.

— Que voulez-vous donc, Dokia? Vous mariez votre fille!

Elle hochait affirmativement la tête et sourit amèrement:

— Je la marie! Je marie ma douce colombe! fit-elle, baissant la voix en prononçant distinctement chaque mot. Là-dessus, elle tourna la tête vers sa fille qui dansait et la regarda avec une telle expression comme si Parassynka était étendue sur son lit de mort.

— Qu'est-ce que je dois dire, moi, alors? Vous savez bien que mon rêve le plus cher était d'avoir votre Parassynka pour mon Mykhaïlo! Elle sera plus tard comme vous: une bonne et honnête ménagère! Elle sait tout faire, même mener la maison. Tout reluit chez elle. Nos terres voisinent et forment une plaine, leur force est donc égale et tout ce qui y croît est aussi beau et bon. Notre bétail est le meilleur du village et notre probité est notre plus grande force! Oh, Dokia! s'écria-t-il avec douleur et, dans un paroxysme

---

<sup>1</sup> Badika — mot par lequel on s'adresse aux personnes âgées. (N.d.T.)

de vraie souffrance, il frappa du poing sur une table qui était près de lui. Je vous respecte fort et je vous admire parce que vous êtes la première maîtresse du village, tout le monde le sait d'ailleurs... Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu garder votre Parassynka quelques années encore auprès de vous?

Au lieu de lui répondre, elle montra d'un oeil sombre Vassyl et, l'instant après, ajouta presque grave:

— Ma santé faiblit. La mort ne m'oubliera pas quand mon heure aura sonné...

— Oh, la mort! fit-il, penchant tristement la tête sur sa poitrine. Seule, la mort fait ce qu'elle veut et possède contre nous une grande force. Vous n'aviez quand même pas besoin de tant vous dépêcher!

— Vous tourmenteriez-vous, par hasard, de ne pas avoir de bru plus tard, badika? demanda Dokia. Ne vous en faites pas! Chaque fille au village rêve d'être la femme de votre Mykhaïlo! Mais il épousera celle que Dieu lui destinera. En attendant, soyez satisfait d'avoir un fils laborieux et honnête. Il n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde — tant il est bon. Si, plus tard, il n'est pas le premier au village ou bien staroste, alors il n'y a plus de justice sur terre. Eh bien! Résignons-nous! Ils n'ont pas pu se marier. Que faire! Vous le vouliez, moi aussi! Mais, vous voyez, un temps est venu où tout s'est arrangé autrement, en dépit de nous-même. C'est sûrement la volonté de Dieu, badika!

A ces mots Ivonika se tut. Il joignit les mains comme pour une prière et les approcha de ses lèvres.

— Mykhaïlo! fit-il. Mykhaïlo, mon cher fils!

Puis, il serra ses mains en une muette supplication et garda le silence. De grosses larmes montèrent à ses yeux et sa tête se mit à trembloter légèrement. Il était bouleversé au dernier point.

A la vue de cette douleur, Dokia s'attendrit également. Elle aimait sa Parassynka, mais il n'y avait sûrement personne au monde à aimer plus que lui son enfant.

— Mais vous avez encore votre cadet, Savva, fit-elle, après un instant de silence.

Le visage du vieux changea subitement d'expression.

— Savva... prononça-t-il tristement, traînant ses mots. Savva, ce n'est plus Mykhaïlo! Et il est aussi mon fils. Voyez-vous, Dokia, il me pèse comme une motte sur le coeur, depuis sa tendre enfance. Je l'aime, car c'est mon enfant. Mais lui, c'est une tout autre branche. Il grandit, jette ses pousses où bon lui semble, mais croyez-moi, loin de nous et dans un terrain qui ne donnera aucun profit. Il craint le travail et n'a en tête que les danses. Son fusil sur l'épaule, il vous battrait jour et nuit les fourrés et les champs et il ne pense à la maison que si la mamalyga est prête. Cela lui est bien égal que le bétail soit abreuvé ou non, pourvu que la soif ne le brûle, lui. Cela lui est complètement indifférent qu'il fasse beau ou mauvais, que cela nuise à la terre et aux céréales, que cela tue les abeilles, pourvu que chez lui tout aille bien, qu'il ait suffisamment de miel pour le mélanger en cachette à l'eau-de-vie et la boire, Dieu seul sait avec qui.

— Il est encore jeune, badika!

— Jeune! Sûrement qu'il est encore jeune, il n'a que dix-neuf ans. Quand Mykhaïlo en avait dix-sept, il était mon bras droit comme il l'est à présent. Mais, à son âge, moi, je servais déjà chez les autres, j'étais un pauvre ouvrier agricole, et je me prosternais bien bas devant les hommes et Dieu. Mais je ne désespère pas qu'avec l'âge il ne devienne plus sage, car en ce qui concerne la sagesse, il est terriblement rusé, déjà maintenant! Il est très jeune, mais il vous roulera la barbe à n'importe quel malin. C'est sa fainéantise qui me tracasse; il n'aime pas la terre. A quoi cela sert-il qu'il la foule, qu'il vive d'elle, qu'elle le porte? Il ne la vénèrera jamais, même quand elle sera à lui. Mais elle ne sera jamais à lui, s'il ne change pas, je le lui ai déjà dit et je le lui dirai encore.

— Allons, allons, badika! Vous voudriez que tout le monde fût comme vous ou votre Mykhaïlo.

— Et pourquoi pas? Si moi, je puis être bon, pourquoi mon enfant ne le serait-il pas? Du reste... pourquoi l'homme vit-il sur terre? Si ce n'est, Dokia, pour peiner durement, jour et nuit?... Quand je fermerai un jour les yeux, je veux que mes terres passent en de bonnes mains. Je ne les ai ni volées ni mal acquises. Moi et ma Marika, nous avons peiné durement

pour les avoir et c'est avec ces mains que nous nous les sommes gagnées... Elles sont imprégnées de notre sang et de notre sueur. Chaque motte de terre, chaque pas fait sur ces champs peuvent témoigner que nous travaillions sans relâche, que nous nous nourrissions le plus souvent de froid et de faim, pour que le fruit de notre besogne n'aille pas en pain, mais en terres. D'ailleurs tout ce que je vous dis-là, tout le village le sait, à commencer par le maître du domaine qui me connaissait quand j'étais encore garçon, en passant par chaque propriétaire et ouvrier du village!

— Tout ça, je le sais, badika! C'était, quand on devait construire une ligne de chemin de fer dans nos parages et qui devait passer aussi par le village voisin et par cette grande forêt et ces fondrières que les gens contournaient de loin... C'était à cette époque-là, badika! Je suis au courant. Vous et votre femme, vous vous étiez embauchés à porter les pierres, le sable et les cailloutis. Je m'en souviens très bien.

— Oui, oui, Dokia! affirma-t-il, les yeux illuminés. Nous avons fait cela et encore davantage. Nous avons porté de la terre, du bois et du charbon... et Dieu sait quoi encore... il fallait combler, épuiser toutes ces horribles fondrières qui brillaient dans la forêt et dans les champs. Qui a fait tout cela? Les mains des hommes, Dokia. Et parmi elles, il y avait également les nôtres, celles de Marika et les miennes. Ma femme y a perdu sa santé. Vous pouvez vous figurer, Dokia, que nous nous refusions un morceau de viande. Elle n'a jamais égorgé de poule, ni cuit un oeuf, ni pris une gorgée de lait. De tout ça nous faisons de l'argent, jusqu'au moment où nous avons atteint notre but et possédons ce que vous voyez. Le bon Dieu seul sait comment tout ça s'est passé, on ne peut pas tout raconter. Mais nous avons des enfants auxquels, un jour, il fallait laisser quelque chose. Qui d'autre devait le faire? Les gens disent que nous sommes avares, mais pensez vous-même, Dokia, vous, une si bonne ménagère qui tenez tout en vos mains, dites, si on peut lâcher facilement ce qu'on a gagné avec tant de peine?

Elle fit un signe affirmatif de la tête et prononça:

— Oui, mais à présent, vous pouvez vous permettre de vivre un peu plus à l'aise... Dieu merci.



— Un peu plus à l'aise? Ce qui veut dire qu'il faudrait commencer par gaspiller tout ça? Non, Dokia! Nous ne pouvons pas le faire! Dieu merci, nous n'en avons pas besoin, un paysan peut s'en passer! Nous devrions donc commencer maintenant à nous nourrir de petits pains blancs, quand, dans les années les plus pénibles, nous avons assez de force, rien qu'en mangeant du pain noir, de la mamalyga et des haricots. Et je devrais me faire du café, maintenant? Eh non, c'est bon pour les seigneurs!

— Vous devriez vous reposer beaucoup plus... vous et votre femme...

Il éclata de rire.

— Vous en dites des choses aujourd'hui, ma comère, fit-il, comme si vous-même, vous vous croisiez les bras! Vous me direz, peut-être, que vous prendrez du repos, quand votre enfant aura quitté la maison?

Elle fit non de la tête.

— Vous voyez bien, jeta-t-il avec une gaieté triomphante. Tant que le bon Dieu me donnera de la force et tant que je vivrai, je travaillerai. Dieu nous appellera, quand notre heure de repos aura sonné. Notre destin, c'est de travailler, car, plus tard, notre repos est éternel. C'est Dieu qui le veut ainsi, Dokia!

— Oui, Dieu le veut ainsi, répéta-t-elle, presque avec chagrin. Oui... c'est Dieu... qui le veut!

Après un moment de silence, pendant lequel Ivonika avala une bonne gorgée de sa gourde qui pendait comme une brioche à sa main — elle en avait la forme et était faite d'argile — il continua:

— Je n'ai même pas le droit de penser au repos. Au printemps, Mykhaïlo est appelé sous les drapeaux et puis je sais, moi, si on me le laissera encore longtemps à la maison? Ensuite viendra l'automne et on me le prendra. Alors sa part de travail me retombera sur le dos. J'ai peur même de penser que je puisse rester sans lui.

— Et vous ne pouvez rien faire pour le dispenser de l'armée? demanda Dokia tout bas.

— Je ferai tout ce que je pourrai.

— Et le maître du domaine? demanda Dokia encore plus bas, montrant de la tête l'appartement. Il vous aime bien, vous et votre fils. Plus d'une fois,

il vous est venu en aide, quand il le fallait. Et puis, il dit toujours du bien de vous. «Il n'y a personne au village, fait-il, qui vaille Ivonika tant par sa bonté que par sa diligence!» Comment ne vous aiderait-il pas dans ce cas-là?

— Je lui en ai déjà parlé! répondit Ivonika en chuchotant plus haut. Mais il dit qu'on ne peut pas dispenser mon fils. Il dit que j'ai encore un fils cadet, que nous sommes encore bien portants, ma femme et moi, et voilà pourquoi on ne peut pas me laisser mon Mykhaïlo. Savez-vous ce qu'il m'a dit: «N'entreprends rien et ne dépense pas ton argent, parce qu'on te prendra quand même ton fils!» Voilà ce qu'il m'a dit et il a encore ajouté: «Pendant ces trois ans, ton fils verra du monde et apprendra quelque chose qui lui sera sûrement de recours dans la vie. Ne crains rien, cela ne lui nuira pas!»

— Oh, vous savez, il n'a dit cela que pour parler. Peut-être bien qu'il a raison et, comme on dit, il faut rendre à César ce qui appartient à César. Mais, Dokia, il y a des milliers de soldats dans le monde, pourquoi donc mon fils doit-il y aller encore? Pourquoi dois-je aussi perdre mon enfant? Regardez-le, il danse...

Il regarda son fils danser et sa voix se brisa dans sa gorge.

— Il danse. C'est tout ce qui lui reste à faire! répondit Dokia, puis répéta avec amertume: «Pourquoi lui aussi doit-il y aller?»

— Je donnerais mon sang, si je pouvais le retenir, poursuivait Ivonika. Pensez voir, Dokia, trois ans! Trois ans à rester sans mon bras droit. Trois ans à travailler la terre sans lui, à récolter sans lui, à ensemer sans lui! A soigner nos abeilles sans lui, et notre bétail... croyez-vous que les bêtes ne le remarquent pas? Pensez donc un peu. Je ne peux pas les nettoyer et les étriller chaque jour comme il le fait et elles connaissent sa jeune voix beaucoup mieux que la mienne! Quand j'y songe — et je ne fais que ça — mon coeur se glace de chagrin et je ne vois rien autour de moi!

— Faites quelque chose, badika! émit Dokia d'une voix ferme et regarda prudemment autour d'elle.

— Je le voudrais bien... répondit-il. J'ai trois cents rynskis<sup>1</sup>. Je ne peux pas vous dire comment je les ai amassés. Un kreutzer<sup>2</sup> faisait l'autre... d'année en année... je le gagnais soit en vendant du blé ou du miel... ou une pièce de bétail... et comme ça, je les ai amassés. J'essaierai de racheter mon fils avec cet argent, chuchota-t-il, s'approchant tout près de Dokia... Je l'ai gagné amèrement, peut-être, me portera-t-il bonheur. Je le donnerai de grand coeur à qui il faudra. J'en donnerais bien davantage. Je vendrais même ma paire de boeufs roux.

— Ces superbes boeufs roux? s'écria Dokia, étonnée et comme effrayée. Ne le faites pas! Ce serait vraiment dommage!

— Pourquoi donc? fit-il. Je le ferais volontiers, si je savais seulement que mon Mykhaïlo resterait à la maison. Si seulement je pouvais les avoir près de moi, ces jeunes mains, des bagatelles que tout le reste, Dokia. Les mains, ma commère, les mains, voilà toute notre richesse, tout notre bien, elles sont tout notre trésor!

— Faites quelque chose, badika! Trouvez quelqu'un qui le fasse et préparez l'argent en attendant.

— Je veux aller chez un Juif de mes connaissances à Teh...

— Chez un Juif, badika? Est-ce que ce sera bien? ajouta Dokia.

— Et pourquoi pas! Les gens ont beau dire, mais un Juif peut tout. Il va partout, il sait à qui parler, et il sait parler à tous ces beaux messieurs, il connaît le droit, et nous?... Nous pouvons dire ce que nous voulons, personne ne fait attention à nous. Nous ne pouvons rien faire. Nous nous prosternons devant eux, leur baisons les deux mains, mais si nous disons quelque chose, ce n'est pas ça, c'est «rustre» et c'est tout. Personne ne nous écoute. Si un monsieur crie sur nous, continuait-il, nous avons peur, nous battons en retraite. Je sais ça d'après moi-même qu'on ne peut

---

<sup>1</sup> Rynski — nom populaire du florin autrichien aux 17—19e ss. en Ukraine occidentale. (N.d.T.)

<sup>2</sup> Kreutzer — ancienne monnaie allemande valant environ 4 centimes. (N.d.T.)

faire autrement. Mais, si on crie sur un Juif, il vous rira tout bonnement au nez. Il se moquera également d'un de ces messieurs, s'approchera tout près de lui, contera des choses, que l'autre ne trouvera rien de mieux à faire qu'à lui serrer la main.

— Ils sont intelligents, ils savent tout! répliqua gravement Dokia. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont crucifié Jésus-Christ.

— Oh, ils peuvent tout, eux! J'en sais quelque chose!

— Oui, badika, c'est vrai. Regardez seulement comme ils s'emparent de tout, comme ils achètent la terre! Quelquefois je vais dans le village voisin et je vois que dans la grande cour du domaine un Juif s'est déjà établi! Avant on pouvait y voir toutes sortes de fleurs, de beaux arbres et maintenant des chiffons juifs sont étendus et sèchent sur la pelouse verte. Que Dieu les punisse! Il ne manquait plus qu'eux ici... Oui, ceux-là savent se fourrer partout, ceux-là peuvent tout...

— Voilà pourquoi je veux aller chez un Juif, chez Bounia Tchernovetsky,— vous le connaissez,— qu'il fasse quelque chose. Voilà pourquoi j'espère encore que Mykhaïlo me restera. Le maître du domaine a beau me dire que cela ne servira à rien, je vais pourtant essayer avec Bounia. J'en aurai le coeur plus léger.

Il se tut un instant, la tête baissée sur sa poitrine, une petite tête insignifiante, toute pensive; soudain, il la releva, leva promptement sa gourde avec l'eau-de-vie et, l'oeil allumé, s'écria:

— Mais après, ma commère, après ça, je célébrerai une de ces noces à Mykhaïlo que notre village n'en a pas encore vue! J'achèterai le pain et les brioches à Tchernivtsi. Tout mon miel ira dans l'eau-de-vie, je ne régalerai que de miel pur. J'abattrai une vache, j'inviterai les tsiganes de Hlynitsia qui joueront chez moi toute une semaine. Dix ans les gens garderont le souvenir de la noce que le vieux Ivonika a faite à son fils Mykhaïlo!

— Eh! s'exclama-t-il brusquement dans une gaieté passionnée, puis il sauta du banc, lesté comme un jeune homme, jeta à terre sa gourde qui se brisa en mille morceaux et qui fit s'arrêter tout court, pour un

instant, les danseurs. Alors, il saisit Dokia par la main et l'entraîna dans la danse.

Ils commencèrent à danser lentement, à petits pas. A droite, à gauche, à droite, à gauche. Puis leurs pas se firent plus rapides et plus menus, de plus en plus frénétiques et sauvages dans un rythme endiablé, un tourbillon tournant sur place... Chez les jeunes la fête battait son plein... Encouragés par la gaieté des grandes personnes et leurs exclamations forcenées, ils s'en donnaient à coeur joie, se démenaient avec plus de passion qu'auparavant. Les fichus et les rubans volaient en l'air. Les cheveux longs tombaient libres sur les épaules et une force irrésistible, faite de joie débordante, se déchaîna. A tout moment des exclamations retentissantes s'échappaient des poitrines... Les pieds pétrissaient la terre et, de-ça de-là s'élançaient les voix de la cymbale et des violons, aux longs sanglots monotones et apeurés... Elles riaient et pleuraient à la fois.

Anna était de nouveau à sa place. Comme auparavant elle suivait des yeux la foule des danseurs et plus particulièrement une tête. Son grave visage hâlé semblait être devenu plus pâle et dans ses yeux brûlait une tristesse inextinguible...

Soudain, elle s'éveilla.

Il avait laissé sa partenaire et se dirigeait vers elle, il venait... Un sang chaud se répandit par tout son corps et le monde sembla vaciller à ses yeux...

— Viens danser, Anna! prononça-t-il timidement, lui tendant la main. Elle leva ses bras pour les lui offrir, mais, en cet instant, la musique cessa de jouer. Une corde venait de se casser avec un gémissement bruyant et tous s'arrêtèrent sur place.

— Attache-la plus vite, et joue! cria le vieux Pétro qui dansait avec frénésie et qui voulait à tout prix continuer la fête.

— Non, ça suffit! appela une voix.

— Qui en a assez n'a qu'à s'en aller! jeta en écho une autre.

Mais tous les autres étaient d'un avis contraire...

La corde ne s'attachait pas assez vite et Dokia qui s'était assise peu après la danse, se leva de sa place. Grande et grave, telle une reine, elle se plaça entre les danseurs et les invita à rentrer chez eux... On s'était

assez amusé ici. On n'était ni chez soi ni à un bal. Il était temps de partir: voyez, comme de toutes ces danses, quelle poussière plane dans la pièce. Du reste on était fatigué, il était temps de rentrer...

Et deux mains se séparèrent avant de s'être unies. Le vieux Ivonika s'approcha et prit son fils par le bras. Anna resta seule sur place.

· · · · ·  
Quelques instants plus tard tout redevint silence dans la maison. La lampe brûlait comme auparavant et l'obscurité se blottissait dans les coins.

Anna, agenouillée devant son lit, pria devant un crucifix en bois noirci qui pendait au mur. Les mains convulsivement crispées au-dessus de sa tête, le visage profondément enfoui dans les couvertures, elle pria doucement...

La nuit coulait ses grands yeux morts à travers les vitres et les ténèbres de plus en plus noires enveloppaient lentement, imperceptiblement la jeune fille.

· · · · ·  
C'était le printemps. Le temps de conscription.

Ivonika s'était rendu en ville avec son fils Mykhaïlo, Marika était restée à la maison et leur fils cadet Savva était allé au champ. Comme toute leur fortune était dans ces terres, ils les surveillaient d'un oeil vigilant. Ils avaient, outre leur maison, située en bordure du domaine, deux huttes dans les champs. L'une était toujours habitée, hiver comme été, dans l'autre on tenait les abeilles, et l'étable qui était tout près de ces huttes, était le lieu d'abri de leur bétail. Un peu plus loin, derrière l'étable, se dressaient les meules de blé et de trèfles. Une aire très propre et pas très grande y blanchissait. Tout cela s'étalait comme dans une cuvette plate. Plus au fond, s'étendait un petit bois pareil à un verger. Les champs s'inclinaient comme à dessein en pente pour qu'aucun oeil indiscret ne pénétre toute cette fortune. Surtout les abeilles et les bêtes. Ces dernières étaient l'orgueil d'Ivonika. Une paire de bouvillons, une paire de superbes boeufs tyroliens, deux vaches et quelques veaux. En été Ivonika ou Mykhaïlo couchaient avec eux dans l'étable et en hiver l'un d'eux passait son temps dans la hutte à les soigner.

Depuis des temps immémorables, il y avait des voleurs dans le village voisin et s'ils venaient jusqu'ici, ils étaient forcés de contourner les terres d'Ivonika. C'est pour cela que quelqu'un devait toujours se trouver dans ces chaumières. D'ici, Ivonika avait tout près pour aller à toutes ses terres. Les abeilles s'y tenaient mieux que dans la maison du village «en haut». Il voiturait ici toutes ses récoltes de blé, le battait, le cachait et le vendait, vivant une vie honnête et libre comme un oiseau des champs. Ivonika avait horreur, quand on le regardait travailler et il n'aimait surtout pas, quand on regardait ses abeilles. Il était persuadé que cela leur nuisait et pour cette raison ne permettait à aucun étranger d'approcher des ruches. Si on venait chez lui, il le voyait de loin. Il faisait alors quelques dizaines de pas à sa rencontre, ôtait sa ceinture devant l'hôte (celle-ci avait, soi-disant, la propriété de conjurer n'importe quel malheur que l'étranger pouvait apporter dans ses biens) et refusait ainsi l'occasion aux gens d'examiner sa richesse. Ce n'était pas la crainte d'être volé dans sa hutte, qui le faisait agir ainsi, non! loin de là! Il n'avait pas si mauvaise opinion de ses voisins, en dépit de tous les déboires connus dans la vie! Il n'avait peur que de bons ou mauvais yeux, de la puissance maléfique de certaines herbes qui, assaisonnées de quelques méchantes paroles et jetées sous une chose ou sous une bête, pouvaient amener de grands malheurs et même parfois la mort. Il appréhendait toutes les choses malignes ou magiques sur la propriété desquelles certaines gens se connaissaient mieux qu'en pain. Il éprouvait le plus de peur pour ses abeilles qui se sentaient dans ces champs comme dans un paradis. Quel grand préjudice pour lui, si certains essaims, attirés par un mauvais oeil, se posaient dans un endroit inconnu et étaient irrémédiablement perdus pour lui!

Autour de ces huttes, sur ces vastes espaces qui s'étendaient à perte de vue et se joignaient à l'horizon, au ciel bleu, ondulait orgueilleusement le meilleur blé en été, le seigle doré se balançait, en mouvements lents et rythmiques, sur ses hautes tiges, de-ça, de-là, verdoyaient les bandes de trèfle, parsemé d'odorantes fleurettes roses et les champs de menus sarrasins y

jetaient leurs taches blanches. Ils exhalaient à une demi-lieue alentour un parfum de miel et attiraient forcément à eux...`

Certains jours, quand le ciel se drapait de sa parure de soie et que le soleil étincelait de tout son or, lorsque la chaleur enveloppait la nature de son haleine brûlante comme échappée de force de dessous terre à la surface, la vie était merveilleuse. Ces jours-là étaient bien agréables à Ivonika. Il souriait alors et contemplait toute cette beauté d'un oeil amical. Il passait par tous les états de la terre et en était une partie. Il savait ce qui était bon aux blés et à tout ce qui sortait de la terre, surtout après la pluie. Il semblait entendre et voir la terre se fendre, jouir, sa sève se renouveler et, assouvie, exhaler de lourdes senteurs. Tout vivait au-dessus d'elle de ces émanations. Ses abeilles le savaient bien — elles étaient sages et diligentes — et pas une ne restait en un moment pareil dans la ruche, à moins qu'elle n'y fût forcée. Elles s'envolaient hâtivement, butinaient, pressées, d'une fleur à l'autre, se mélangeaient, se penchaient de plus en plus au-dessus de la terre et bourdonnaient d'un coup leur mélopée ravie et sourde, de sorte que ce bourdonnement, uni en un courant, formait une musique somnolente mais ineffablement harmonieuse, qui, dans le silence environnant, se répandait au loin... Les champs de trèfle s'étalaient à perte de vue, pleins d'attrait, leurs fleurs roses et blanches, mêlées à la fraîche verdure, offraient leur menu sourire diapré au soleil éclatant et somnolaient, bercés par le doux bourdonnement monotone des abeilles.

La terre était superbe.

Elle était vivante et fraîche en ses couleurs, un seul regret — elle ne parlait pas.

Ivonika l'aimait. Il la connaissait en toute saison et en toutes ses humeurs comme il se connaissait lui-même. Elle rappelait l'homme et exigeait des sacrifices.

Quand elle était cruelle, il la craignait beaucoup plus que le ciel sombre, précurseur de gros nuages. Elle devenait féroce, lorsqu'elle attendait vainement l'ondée qui devait l'arroser, lorsque, pendant des semaines entières, elle guettait en vain les gouttes d'eau



salutaires et, au lieu d'elles, l'ardent rayon de soleil buvait sa sève. Alors ses articulations saillantes se contractaient et craquaient de colère, elle devenait dure et inaccessible et ne donnait aucun fruit. Aussi buvait-elle la sève de tout ce qui poussait et verdissait sur elle et tout faiblissait alors, flétrissait, pâlissait et se transformait doucement, mais inévitablement, en choses mortes...

Le fils cadet d'Ivonika, Savva, vint aux huttes pour abreuver le bétail et nourrir le grand chien Soïka, attaché près de l'étable.

Il marchait d'un pas lent et nonchalant. Il entra dans l'étable, regarda les bêtes qui, à son apparition, tournèrent paresseusement leurs grandes têtes et, tout en ruminant, l'observèrent de leurs grands yeux humides, puis il sortit. Il n'avait nulle envie de leur donner à boire. Mykhaïlo rentrerait et le ferait. Quand son frère irait à l'armée, il le ferait assez souvent... cela l'attendait sans faute...

Ah, si seulement on le prenait! Il ne serait pas là à l'attendre comme il le fait maintenant. Il avait toujours quelque chose à lui reprocher, à lui faire la leçon! Ici, il n'est pas assez zélé, là, il n'a pas fait le travail comme il fallait, là, encore, il va trop souvent au village, ici, il fréquente assidûment les danses et les filles... Qu'est-ce que tout cela veut dire enfin? En quoi cela le regarde-t-il? Il le sait bien, lui, pourquoi il va au village et aux danses et si Mykhaïlo pense qu'il est l'aîné et que lui, son cadet, doit lui obéir, eh bien, il se trompe! Et puis Mykhaïlo et son père lui défendent aussi de fréquenter l'oncle Hryhori. Ils l'ont surnommé «gibier de potence» et Mykhaïlo annonce tout bonnement que, si papa, maman et lui ne regardent pas de son côté, lui non plus, il n'a pas le droit de faire autrement. Et voilà!

Et lui, Savva, n'oserait pas faire autrement?

— On verra bien!

Il aime Rakhira, aux yeux noirs, la fille de l'oncle Hryhori et ne l'abandonnera jamais. Ça ne le regarde pas ce qu'il y a entre son père et son oncle. Ils se sont disputés, bon, mais lui, il n'y était pour rien. L'oncle Hryhori avait faussement témoigné contre son

père et avait fait quelques mois de prison pour ça, mais en quoi cela le regardait-il? Son père n'avait pas besoin de faire le fier avec l'oncle Hryhori; il était toujours à le regarder de travers comme si l'oncle était une vipère et celui-ci s'est fâché un beau jour et a mordu. Des affaires et une somme d'argent avaient disparu de la maison d'un petit propriétaire et l'oncle avait témoigné au jugement que son père y avait aussi trempé les mains. Et l'enfer a commencé. Et puis, on lui a dit qu'il ne séyait pas de fréquenter Rakhira qui était sa cousine, la fille de la soeur de sa mère. C'est, voyez-vous, un péché! Mais lui, il s'en fiche! Que quelqu'un d'autre aie peur de tels péchés, lui, il s'en moque...

Hryhori et Rakhira s'en moquaient aussi. Et l'oncle Hryhori n'était pas bête. Il avait parcouru le monde. Presque chaque année, il allait travailler en Moldavie et, quand il revenait, il pouvait raconter plus d'une chose de ce qu'il avait vu, entendu ou fait lui-même. Il ne voyait aucun inconvénient à ce que Savva fréquente Rakhira...

Ils étaient très pauvres — ça oui, ils prenaient à bail des champs et allaient au travail, surtout Tétiana, sa tante — mais ils l'accueillaient de leur mieux, quand il venait chez eux et ne rechignaient pas sur chaque kreutzer dépensé comme le faisaient ses parents. Son père ne lui permet pas de fumer, car il ne fume pas lui-même et Hryhori lui apporte toujours un paquet de tabac de la Grand-Place, quand il voit qu'il en est à court et qu'il a envie de fumer. A la maison, il ne touche à l'eau-de-vie que trois ou quatre fois l'an — à Noël, aux Pâques, à la fête paroissiale et au Nouvel An ou encore aux Jours gras et là-bas, on le régale assez souvent, plusieurs fois par semaine. De tous, c'est Rakhira qui est la meilleure pour lui...

Comment Mykhaïlo avait-il deviné qu'il courtoisait Rakhira et avait-il appris qu'il passait de temps en temps ses nuits chez l'oncle Hryhori? Comme il s'était jeté sur lui, grondant: «Tu nous fais honte, Savva! Tu aimes une jeune fille volage que pas un honnête garçon du village ne prendrait pour femme. C'est un mauvais bleuet, une bohémienne. Regarde voir ses dents et sa bouche! Un morceau de viande dans le visage!

T'aurait-elle jeté un sort, par hasard? Regarde donc comme elle est vilaine! Son front est mangé par les cheveux et ses yeux sont ceux d'une diablesse ou d'un chien affamé!» Il n'avait rien répondu à son frère. En général, il parlait peu lorsque celui-ci amenait la conversation sur Rakhira, mais la pensée de la quitter ne l'effleurait même pas. Il était tout simplement malade quand il ne la voyait pas de quelques jours par la faute de son père qui l'accablait de travail. Il était comme empoisonné, son corps s'affaissait et la rage bouillonnait en lui. Il ne faisait pas bon de l'irriter alors. Il ne résistait pas longtemps. Comme ces eaux retenues qui s'amassent et rompent les digues par leur force, son amour brisait toutes les opinions et obligations envers ses parents et il allait vers elle. Elle le récompensait largement pour tout le temps perdu en une semaine et il s'attachait doublement à elle.

Il n'y avait sûrement pas d'autres jeunes filles au monde qui sût aimer comme elle! Il se métamorphosait dans ses bras. Elle buvait toute son énergie et sa force de ses grosses lèvres rouges; elle le buvait rien qu'en le regardant de ses yeux. Et sous ses regards tantôt rieurs, tantôt étincelants, il s'amollissait, faiblissait, perdait toute volonté. Son rire bref, bruyant, saccadé, l'arrachait à n'importe quelle pensée ou aspiration et ses paroles s'adaptaient toujours à son état d'âme!

Tout son être semblait s'être donné à ce seul sentiment, à son amour pour elle et avait perdu tout intérêt pour autre chose. Il jouissait et s'imprégnait de cet amour. Il la ressentait en lui comme on ressent la vie et, même en pensée, il ne songeait pas à la quitter. Il se moquait avec elle de son père et de son frère. Que pouvaient-ils savoir comment ils se sentaient à deux? Et quand ils l'irritaient avec cette défense d'aller chez Hryhori, il les menaçait de fuir avec elle en Moldavie. Oui, il fuirait plutôt en Moldavie avec elle, mais n'y renoncerait pas...

Il sortit de l'étable et regarda autour de lui. Tout était calme et désert. La terre s'étendait à perte de vue, noire et dénudée jusqu'à la voûte céleste; de loin en loin les rubans des blés d'automne verdissaient faiblement et se distinguaient clairement des champs

noirs, pas encore labourés. Il cracha droit devant lui: c'est terrible comme il se sent mal à l'aise ici! Quand Mykhaïlo était seul dans la hutte, il jouait du chalu-meau, mais lui ne savait pas en jouer et n'aimait pas ces notes plaintives. Elles lui faisaient mal. Au diable tout ça! Il doit rester maintenant là à se morfondre. Pas une âme humaine ne passe par ici, il ne verra rien de vivant. Que faire? Il devait rester pourtant. S'il venait à partir et que quelqu'un saccage ces huttes, oh, il en entendrait de belles et puis ce serait vraiment un grand dommage. Svelte et élancé, il se redressait, croisait ses bras en arrière, relevait la tête et observait en clignant des yeux le ciel printanier, légèrement couvert.

Il faisait tout par habitude. Il aimait tirer sur les oiseaux et, dès qu'il avait une minute de loisir, il plissait les paupières et cherchait, parfois même sans aucune intention, quelque chose sous les nuages. Des oiseaux se pourchassaient haut dans le ciel, ils disparaissaient, reparaissaient et attiraient ainsi son attention.

Il suivit un temps leurs ébats dans l'air, puis une pensée lui vint subitement en tête. Il courut vite à une des huttes, saisit le fusil de son père, revint à la même place, leva l'arme, visa les oiseaux et tira...

Le coup porta bien. Un petit point noir tombant à une vitesse vertigineuse s'affala à terre. Il accourut vivement et regarda ce qu'il avait abattu.

C'était un moineau.

Il l'avait tué sur le coup.

Il le ramassa et le porta au gros chien enchaîné. Il le regarda un moment et le vit se jeter, effaré par cette petite chose ensanglantée. Il scruta à nouveau les nuages et attendit... Il ne vit plus rien. Le coup de feu avait effrayé les oiseaux. Ils s'étaient dispersés et perdus dans le ciel.

Il sourit.

Mykhaïlo n'aurait jamais réussi à faire cela, même si un lion lui avait servi de cible. Il tirait très mal. Il prenait le fusil maladroitement comme le ferait une femme. Encore un qui sera un drôle de bon soldat! Comment va-t-il tuer les hommes à la guerre, s'il ne sait même pas abattre un lièvre? S'apprête-t-il, peut-

être, à lancer des bâtons après eux comme il les lançait après les lièvres, quand il voulait en tuer un?

Il rit presque tout haut. Mykhaïlo n'était qu'une femmelette après tout, en dépit de sa force d'ours, de ses épaules de géant qu'il chargeait de sacs pleins comme si de rien n'était, il est vrai qu'il était très habile au travail comme pas un. Mais il avait un coeur mou comme de la pâte!...

Il sourit à nouveau.

Et si on le prend malgré tout à l'armée?

Il le voudrait bien. Il n'aurait pas besoin alors de se faufiler comme un voleur pour aller chez Rakhira, parce que son père, il ne le craint pas; il est bon et ne lui dit jamais rien ouvertement, sa mère, elle n'a qu'à parler et gronder tant que cela lui plaît; il s'en soucie fort peu, elle ne le suivra pas le soir, mais Mykhaïlo...

Un instant encore il resta plongé dans ses réflexions... Il reporta ensuite le fusil à sa place, ferma la porte de la hutte, et, après un regard circulaire jeté autour de lui, se dirigea d'un pas pressé vers la maison de la jeune fille, à travers champs.

Pendant ce temps — l'après-midi était déjà avancé — Marika vaquait aux soins du ménage. Elle passait tout son temps dans la maison du village «en haut», située près du domaine, et était occupée à cette heure aux préparatifs du repas du soir. Elle attendait la venue d'Ivonika et de Mykhaïlo. C'était une femme de santé faible, encore assez jeune, aux traits délicats, vieillie prématurément par un travail pénible et les soucis qui l'accablaient. Elle vivait en bonne entente avec son mari, le respectait, l'admirait en tout, le vouvoyait et accomplissait docilement tous ses ordres et ses désirs. Il aurait été difficile de dire lequel des deux était plus zélé ou soigneux, mais si on disait de lui qu'il avait bon coeur, on lui reprochait à elle son avarice.

Elle le savait et cela la faisait souffrir. Était-ce donc de l'avarice que de penser à ses enfants pour lesquels elle aurait damné son âme? Ou de ne pas passer son temps comme les autres bonnes femmes à bavarder et à tout donner de la maison? Ou alors de porter des vêtements rapiécés, de ne pas laver et de ne

pas se tenir près du puits à faire la causette? Cela ne l'empêchait pourtant pas d'être une bonne ménagère et d'avoir à la maison tout ce qu'une honnête et parfaite maîtresse devait posséder. Personne n'en savait rien, mais elle ne s'en portait que mieux. Personne ne savait, par exemple, combien de toiles amassées par ses mains étaient enfouies dans son coffre, combien de magnifiques tapis de pure laine pendaient sur la perche dans la chambre, combien d'oreillers, de serviettes et de linge, de keptars<sup>1</sup> étaient en sa possession et dans cette boîte ronde en fer où Ivonika tenait des valeurs et des contrats concernant les champs, personne ne savait que, tout au fond, étaient enfouis des billets de banque... Cela ne devait regarder personne si, le plus souvent, ils ne se nourrissaient que de soupe aux betteraves, de mamalyga, d'haricots et de pommes de terre. Elle ne s'intéressait jamais à ce qui se passait chez ses voisins, à ce qu'on y préparait ou mangeait. Et puis, les autres mangeaient-ils quelque chose de meilleur qu'elle? Elle aurait bien voulu voir! Même cette Dokia qui se vantait tant d'être la meilleure cuisinière du village, ne faisait-elle pas tous les jours du borchtch, prenait-elle peut-être du thé?... Si oui, en ce cas, elle était malade ou alors Pétro lui en avait rapporté de la ville; elle l'a fait infusé et ils se brûlent les langues! Mais le monde est fait comme ça; il suffit de ne rien donner, de ne pas faire de cadeaux, de ne rien prêter de la maison, de se laisser quelque chose, que tout de suite on est «pingre» et calomnié à un tel point... que Sainte Vierge! Elle s'en est rendu compte depuis longtemps, en avait vu plus d'une et pour cela se tenait loin de tous. Elle n'avait que trois bonnes connaissances avec lesquelles elle était en relation continue. Deux toutes vieilles femmes, blanches comme de la neige et une jeune femme mariée. Les vieilles l'aidaient souvent de leurs conseils et la jeune était son amie de coeur et sa compagne de travail. Elle n'avait besoin de personne d'autre. Ivonika l'imitait en tout. Il vivait bien avec tout le monde, mais une grande amitié ne l'unissait qu'au vieux Pétro.

---

<sup>1</sup> Keptar — courte pelisse sans manches chez les Houtsouls. (N.d.T.)

Personne n'avait jamais vu Marika à l'auberge du village. Peut-être rarement les jours de foire. Le dimanche ou les jours de fête, au lieu d'aller faire un brin de causette au village, elle passait son après-midi, couchée au soleil sur le banc, près de la maison à piquer un petit somme, ou bien elle enduisait ses cheveux de pétrole ainsi que ceux de ses fils et les peignait longuement, comme au temps où ils étaient encore de petits garçons. Elle leur parlait du bétail et de la terre et de l'avenir — si Dieu lui permettait de survivre. Parfois elle allait avec Mykhaïlo ou Ivonika dans les champs et regardait les blés...

Elle avait le coeur lourd aujourd'hui, elle pliait sous le fardeau de ses pensées noires et lugubres.

Le matin, quand Ivonika et Mykhaïlo étaient partis en ville, elle avait jeté sur elle son serdak et avait couru tout droit, à travers champs, vers le village voisin, chez une très célèbre bohémienne, diseuse de bonne aventure, pour savoir si Mykhaïlo resterait à la maison ou si on le lui prendrait à l'armée cet automne.

La cartomancienne avait compté et recompté quelque chose dans ses cartes, chuchoté des mots incompréhensibles, puis lui avait dit les choses suivantes: «Tu as un grand souci sur le coeur, mais un chagrin plus grand t'attend désormais, toi et ton mari. Des torrents de larmes t'attendent, mais elles tariront, après cela tu pleureras des larmes de sang. Tu franchiras les seuils des salles de jugement, tu te fouleras un sentier à force d'y aller... tu porteras en toi une grande peine, en le suivant... Tu distribueras ton bien aux pauvres et tu te cacheras des gens et ce qui t'est le plus cher au coeur, s'en ira loin de toi, et ce qui se tient loin de toi, te deviendra cher. Tout dépend de Dieu. C'est sa volonté qui décidera! Il peut conjurer le malheur. D'après les cartes, Mykhaïlo rentre à la maison».

Elle était revenue avec ça, complètement abattue. La cartomancienne devinait toujours quand on venait chez elle et, cette fois-ci, elle avait sûrement prédit la vérité. Voilà pourquoi, dès maintenant, elle pleurerait. Son coeur était si gros qu'elle ne pouvait se maîtriser. Elle savait bien que l'on tondrait Mykhaïlo, quoique les cartes aient montré «son retour», qu'on

le lui prendrait en automne, pour deux ou trois ans, ou peut-être, pour toujours... Elle ne mettait pas en doute les paroles de la bohémienne. Elle le lui avait dit d'une telle manière qu'il ne lui restait qu'à croire. Et, si même la moitié de tout ce qu'elle lui avait prédit se réalisait, elle avait néanmoins devant elle un malheur, des larmes de sang — comme l'avait dit la bohémienne-tireuse de cartes — l'attendaient... Cette femme était sorcière. Au moyen de différentes herbes et de formules magiques, elle avait pris à sa propre soeur son époux et ce dernier avait laissé femme et enfants pour vivre avec elle comme vivent mari et femme, faisant peu de cas qu'elle fût son aînée et laide en plus. Elle connaissait la propriété de toutes sortes de choses et ne disait jamais de paroles en l'air. Les filles et les gars du village avaient recours à ses services, elle venait en aide à tout le monde. Aux uns, elle donnait des herbes, aux autres, elle disait quelques paroles magiques. Elle parlait comme un livre et les cartes lui faisaient savoir qui venait chez elle le coeur ouvert et croyait en ce qu'elle disait. Maria croyait en ce que la bohémienne lui avait prédit... Tout en pleurant doucement, elle faisait un travail après l'autre. Elle alluma le feu, posa à cuire, recompta toutes les poules et les canards et prépara dans un paquet le déjeuner du lendemain. A l'aube Ivonika et Mykhaïlo devaient aller labourer. Toute à son ouvrage, elle n'avait pas remarqué que Savva était entré et se tenait dans un coin, près du four et la suivait d'un oeil mi-moqueur, mi-étonné. Il était haut de taille, plus haut que son frère, mais il avait les formes délicates de sa mère. Il lui ressemblait aussi de visage et aurait été beau sans ce regard continuellement égaré qui avait quelque chose de froid et d'inquiétant. Sa figure fine, presque enfantine, frappait péniblement par son regard qui repoussait. Il n'avait hérité ses yeux ni de sa mère ni de son père. Si les yeux d'Ivonika étaient le miroir de la bonté de son coeur et de sa probité, le regard de Marika, doux, profond et triste était beau et tendre dans le sourire, et ses yeux à lui n'avaient rien de commun avec son jeune visage enfantin. Ils semblaient toujours errer, sauter d'un objet à l'autre, pourtant, lorsque quelque chose attirait leur attention,



ils commençaient à briller d'un froid éclat métallique, et c'est avec cette lueur qu'ils se détournèrent. C'est justement la peur qu'ils inspiraient quand ils voulaient voir quelque chose. Evidemment les changements et le jeu de ses yeux étaient tout à fait inconscients, mais non moins pénibles... Avec son regard, à l'éclat froid comme une lame de couteau, il repoussait, et son visage pouvait séduire, lorsqu'un sourire détendait ses douces lèvres juvéniles.

— Maman! rompit-il soudain le silence de sa voix sonore. Le souper est-il déjà prêt?

Elle sursauta effarée et le regarda.

— Oh! que tu m'as fait peur! s'écria-t-elle, les sourcils froncés comme sous l'effet d'une forte douleur physique. Mon Dieu, que tu m'as fait peur! Elle continua, irritée: «Tu veux déjà souper? Pourquoi es-tu revenu si vite des huttes? Les bêtes sont abreuvées? Tu devais y rester jusqu'à ce que ton père ne revienne et Mykhaïlo n'y aille pour la nuit!»

— Ah oui! Affamé, peut-être? demanda-t-il.

— Dis donc, est-ce que je leur prépare plus tôt le souper quand ils sont aux huttes? Je fais pour tous la cuisine à la même heure.

— Si moi, j'ai faim, eux, ils s'en soucient fort peu.

— Et où étais-tu jusqu'à présent? Aux huttes, peut-être? demanda-t-elle, caustique.

— Ça vous fait enrager de ne pas avoir été là où moi, je suis allé, hein? fit-il moqueur, debout devant elle comme un jeune chêne gracile, lui fendant le coeur par l'éclat froid de ses yeux.

— Que Dieu te punisse, Savval! Je suis là à me tourmenter de chagrin et toi, tu viens encore me ronger le coeur!

— Est-ce vraiment moi qui vous le ronge? Je suis peut-être aussi fautif que vous pleurez? Vous pleurez sans doute après moi? Séchez vos larmes en ce cas, car moi, je n'en ai pas besoin. Même si je meurs, je n'ai pas besoin que vous versiez vos larmes après moi.

— Savval s'exclama-t-elle, horrifiée.

— Taisez-vous, fit-il sombre, se taisant lui-même. La tête baissée, il regardait par terre, comme s'il cherchait une balle possible qui y aurait roulé, son jeune visage, ordinairement pâle, s'était coloré d'une teinte

sombre sous l'afflux de la colère qui lui était montée si subitement au coeur.

— Tu me dis de me taire? fit-elle, un sourire amer aux lèvres. Quand j'entends ce qu'on dit de toi au village, je dois me taire de toute façon, mon fils! répliqua-t-elle, d'une voix pleine d'amertume. Je ne peux même pas me plaindre devant les gens, car j'ai honte. Et ma honte est si grande que je préférerais disparaître sous terre que de voir mon fils se choisir une fille dévergondée, la fille d'un homme qui a fait de la prison, connu de tout le village comme voleur, qui a voulu faire emprisonner ton père et qui le diffame maintenant partout. Sa fille est comme lui, à moins qu'elle ne soit pire, et toi, tu vas chez elle, tu cours après ses jupes! Ha, ha, ha! Tu n'as pas honte, Savva! Elle riait d'un rire méprisant, douloureux, puis s'essuya les yeux.

Il se tenait, comme auparavant, immobile, la tête basse et le regard fuyant, suivant des yeux chacun de ses pas et de ses gestes. Il aimait sa mère, il semblait qu'il l'aimait beaucoup plus que son père ou son frère, mais il y avait des moments, comme celui-ci, par exemple, où il la haïssait de toute son âme, surtout lorsqu'elle lui reprochait Rakhira et le flagellait de son mépris, pareil à du poison.

— Et c'est ça qui vous faisait pleurer? s'enquit-il, narquois, traînant les mots.

Elle le regarda, puis lui répondit:

— Non, tu ne mérites pas que l'on pleure après toi! Mes larmes coulent à la pensée qu'en automne Mykhaïlo s'en ira.

Il releva bien haut ses sourcils et demanda d'un ton froid et calme:

— Vraiment pour ça? Bon, pleurez alors tout votre souï! Je croyais que la mamalyga était prête et vous vous lamentez ici comme après un mort. Dans ce cas, je peux m'en aller de nouveau...

— Va-t-en, va-t-en, va là, d'où tu es venu!

— En bien! Sachez-le, je m'en vais d'où je reviens, s'emporta-t-il, soudain, et ses yeux lancèrent leur éclat froid.

— Eh bien, vas-y! s'écria-t-elle, emportée par la colère, levant d'un air menaçant son bras en l'air. Ah!

Si c'était toi qui t'en allais aujourd'hui à l'armée, je remercierais Notre-Seigneur! Si tu te moques des larmes de ta mère, que les chiens pleurent après toi et, si les paroles de ton père et de ta mère te sont indifférentes, que tes ennemis te conseillent alors. Disparais de ma vue, hors d'ici!

Il se détourna et sortit d'un pas lent. Il resta un moment dans la cour à respirer précipitamment sous le coup de cette émotion subite. Il songeait, mais il ne se rendit pas tout de suite là, d'où il était venu. Il entra tout d'abord dans l'étable où se tenait une vache laitière et commença à fouiller. Il cherchait les oeufs. Lorsqu'il les eut sortis de leurs nids, il revint encore au poulailler, saisit la première poule perchée sur la traverse et se faufila sans bruit dans la cour. Il s'en alla alors là, «d'où il était venu...»

## II

Marika resta de nouveau seule. Elle ne pleurait plus. La scène avec Savva avait chassé les douces larmes. Un indicible sentiment d'amer abrutissement l'envahit, crispant douloureusement ses lèvres.

Pourquoi Savva était-il si mauvais? Pourquoi était-il si méchant, alors qu'enfant, il était bon et franc comme Mykhaïlo?

N'avait-elle donc pas travaillé pour tous les deux depuis leur naissance, ne vivait-elle donc pas rien que pour eux? En quoi l'avait-elle offensé? Ne les nourrissait-elle et ne les habillait-elle pas pareillement? Elle leur lavait le linge et la tête de ses propres mains, maintenant qu'ils étaient grands, comme autrefois, elle le faisait quand ils étaient petits; de tout son coeur elle voulait les voir devenir de bons propriétaires, respectés du village et des gens... Mais si... Mykhaïlo, petit garçon encore, lisait dans les yeux de ses parents leur volonté, travaillait et peinait dur comme un adulte, tout en restant bon et doux comme de la soie — Savva, par contre, était fainéant, têtu et dur comme une pierre, il avait, à tout moment, plein de méchantes paroles à la bouche qui amenaient le mécontentement de ses parents. Il ne pouvait jamais faire longtemps un travail,

toujours le sol lui brûlait les semelles; ses moments les plus agréables étaient quand il avait la maison et le travail derrière lui, quand il pouvait prendre son fusil et battre les champs et les fourrés. Ça, il le faisait le mieux. Il abattait tous les moineaux nichés dans les petits pois, en hiver il faisait la chasse aux lièvres qui s'aventuraient jusqu'au verger de la maison et rongeaient les jeunes arbres fruitiers. C'était la seule chose où il mît un peu de coeur.

C'est lui qui devrait aller à l'armée à la place de Mykhaïlo. Lui!... Ce serait pour lui un vrai bonheur! Là-bas, on en ferait sûrement un homme. Son attachement pour Rakhira — ô Dieu, punissez-la! — s'affaiblirait et alors tout son mauvais caractère l'abandonnerait. Tout s'arrangerait. Depuis qu'il est avec elle, il devient de jour en jour plus méchant, fainéant et cruel, ne causant à ses proches que des ennuis et de la peine. Si cela pouvait encore en rester là. Et s'il pense l'épouser, que faire alors? Elle poussa un profond soupir, alluma la lampe près du four et s'apprêta à sortir pour voir si Savva était encore là, s'il était vraiment parti, — le souper était presque prêt, — il vaudrait mieux qu'il n'aille plus nulle part — quand, en cet instant même, la porte du dehors s'ouvrit et Ivonika entra. Il marchait en silence, d'un pas pesant comme s'il ne voyait personne devant lui, se dirigea vers le lit et commença par ôter une chose après l'autre, les jetant dessus.

Marika le regarda un moment effarée, expectante, n'osant l'interroger pour savoir ce qui s'était passé. Son coeur ne lui prédisait rien de bon.

Il prononça enfin:

— Nous avons perdu notre fils, Maria! Les mots lui sortaient péniblement de la bouche, on eût dit que sa gorge était pleine de pleurs.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! gémit Maria, battant désespérément des mains. Que dites-vous donc, Ivonika?

— Je dis que nous l'avons perdu, oui, perdu!

— Tout est fini! fit-elle d'une voix blanche. Pourquoi Dieu nous punit-il si cruellement, Ivonika, dites, pourquoi? Et, après un long et triste moment où tous les deux gardèrent un silence pénible, elle demanda:

— Où est-il?

— Il est allé droit aux huttes voir le bétail et préparer la charrue. Il veut que nous allions labourer à l'aube. Le sol attend...

A ces mots Marika éclata en sanglots. Elle pleurait si fort que tout son corps tressaillait. Le souvenir de ce fils si bon, si soigneux qu'elle allait perdre sous peu rouvrit la blessure de son coeur et elle ne se contenta plus, donnant libre cours à son chagrin impétueux. Tel était Mykhaïlo! Aller tout droit à la hutte, affamé, soigner les bêtes, s'occuper de tout, pour que tout soit prêt pour le labour de demain, pour commencer à travailler la terre, comme il faisait tout ces derniers jours... Et c'est cet enfant qui devait les quitter, les laisser pour trois ans! Mykhaïlo! appela-t-elle tout haut et tomba sur le banc. Frappant la tête contre le mur, elle se mit à proférer de grosses malédictions. Pourquoi devait-il quitter son chez soi? Pourquoi? Que ceux qui l'ont recruté, n'aient jamais de joie avec leurs enfants! Que ceux qui ont inventé l'armée et le fait de prendre aux parents les fils dans la fleur de l'âge, ne trouvent pas de repos même dans leur tombe, et ceux qui ont inventé la guerre, que Dieu les punisse et les punisse cruellement! Qu'ils mangent la terre et s'étranglent avec, qu'ils s'abreuvent de sang si, ce qu'ils ont en ce monde, ne leur suffit plus. Oui, oui, oui...

Ivonika se taisait et regardait tristement devant lui. Son coeur se fendait, mais il n'avait pas de mots comme elle pour exprimer sa douleur. Elle était femme... Sa main frappait seulement de temps en temps son genou. Brusquement, au beau milieu de ses malédictions, elle se reprit.

— Et l'argent, Ivonika? demanda-t-elle hâtivement, s'asseyant sur le banc, les yeux grands ouverts, pleins de larmes brillantes. Qu'est devenu notre argent, Ivonika, si on prend tout de même Mykhaïlo?

Il fit un geste de la main, semblant renoncer à cet argent, et ne répondit rien.

— Qu'est devenu notre argent, Ivonika? Pourquoi le Juif l'a-t-il pris, si Mykhaïlo doit partir? insista-t-elle.

— Le Juif a disparu, Maria, fit-il d'un ton conciliateur. Je ne l'ai pas revu! Dieu sait ce qui lui est arrivé. Il se peut qu'il m'ait trompé. S'il l'a fait que

Dieu le punisse pour ça, car j'ai durement peiné pour gagner cet argent. Je voulais tout arranger à l'amiable, je ne voulais pas pour rien mon enfant, je voulais leur payer pour qu'ils me le laissent, qu'ils ne me l'arrachent pas de la maison et de la terre, mais si le sort en a décidé autrement, c'est la volonté de Dieu. Ne te tourmente pas, Maria! Si tout va bien, nous mettrons de côté autant d'argent que nous en avons perdu. Finissons-en! Qu'est-ce que l'argent, Maria? Pourvu que mes mains soient fortes, j'achèterai une paire de bouvillons, je les élèverai et dans deux ans, j'aurai à nouveau ce que la fortune adverse m'a escroqué.

Elle eut un rire amer.

— Et avec quoi achèterez-vous les bouvillons? Avec l'argent amassé? Qui l'amassera? Nous? Je ne suis plus en état de travailler comme autrefois, vous non plus, vous ne pourrez vous mettre en quatre; si notre fils nous quitte, vous devrez employer des ouvriers parce que Savva...

Elle s'arrêta net.

— Savva! appela-t-elle vite, se rappelant son fils. Savva, où es-tu? Ouvrant la porte d'un geste impatient, elle fit quelques pas et appela son enfant dans le noir. Savva, rentre à la maison! Ton père est revenu. On nous a pris Mykhaïlo. Rentre à la maison!

Le silence régnait dehors.

Les branches des arbres fruitiers qui emmitouflaient la maison émergeaient du noir de la nuit; un peu plus loin s'élevaient les champs, de-ça, de-là s'élevaient au-dessus de la terre les silhouettes gauches des maisons voisines, rien ne troublait le silence de la nuit. Le ciel était couvert, de rares étoiles y brillaient.

— Savva! appela Marika plus fort, presque avec désespoir, l'oreille aux aguets.

Personne ne lui répondit.

Au loin dans le village, à la lisière du bois, un chien donnait de la voix et son aboiement mi-plaintif, mi-suppliant, pénétra jusqu'ici et Marika devina que l'animal était déchaîné, avait fui, car tout se tut...

Elle se détourna, irritée, et revint à la maison.

— Il s'en est tout de même allé! dit-elle tristement. Que Dieu le punisse!

— Où est-il allé? s'enquit Ivonika.

— Où? Mais chez cette... répondit-elle impatiente, crachant rageusement devant elle sans achever sa phrase.

Ivonika poussa un profond et pénible soupir. En cet instant un pressentiment de mauvais augure fit tressaillir son coeur déchiré, y laissant, outre une discordance de ton dans son humeur chagrine, une toute autre trace. Il ressentit un moment après une horrible solitude d'âme.

— Maria! fit-il tristement, appuyant pesamment sa tête. Sache-le, ça va faire un malheur.

— Moi aussi, je dis la même chose! Qu'est-ce que je dis, moi? répondit-elle mordante. Vous devriez lui donner une bonne raclée, Ivonika! Le garçon se pervertit, il devient de plus en plus mauvais, fainéant, et les mots qui sortent de sa bouche vous donnent des envies de pleurer. Vous devriez le corriger une fois pour toute, Ivonika, car le garçon finit par ne plus avoir peur de vous. Ou vous ou Mykhaïlo, faites que ses os dansent un peu la sarabande à en devenir bleus. Sinon, il ne fera rien de bon. Et rien d'autre ne le corrigera. Notre maison lui est devenue une auberge. Il s'amène, se commande à boire et à manger et le voilà disparu. Et moi, je n'en peux plus et pardonnez-moi, Seigneur, mes péchés, mais je ne fais que les maudire tous les deux surtout ce vieux brigand de Hryhori qui ne lui enseigne rien de bon.

— Oui, c'est lui qui l'incite à faire tout le mal possible, répondit d'une voix soucieuse Ivonika. Mais enfin, qu'est-ce qu'il veut celui-là? Qu'est-ce que je lui ai fait de mal? Que je ne voulais pas piller avec lui le bien d'autrui? Que je ne volais pas les gens et ne voulais pas lui tenir compagnie en prison? Suis-je donc fautif s'il n'a pas de terre? L'envie le tiraille toujours. Mais tout cela, je le sais depuis longtemps, Maria. Il voit que nous avons de la terre, du bétail et une maison et lui rien, et cela le ronge. Pourquoi n'a-t-il pas travaillé comme nous, Maria? Sa femme — ta soeur — a reçu de son père autant d'arpents de terre que toi, mais, lorsque nous deux peinions comme des boeufs, du matin au soir, lui, il passait son temps à l'auberge à boire le bien de sa femme et à dormir le plus clair de la journée, ce fainéant de romanichel.

il a fait encore mieux: ce que sa femme gagnait, il le portait à l'auberge aussi et, quand il n'y eut plus rien à sortir de la maison, il s'est mis à voler. Le jour où j'ai refusé de tenir chez moi un boeuf volé, il est devenu mon ennemi mortel. Il empoisonne maintenant mon enfant et le pousse sur le chemin qu'il suit lui-même, parce qu'il ne veut pas sans doute comparaître un jour tout seul devant Dieu.

— Eh oui! ajouta Maria méchamment, il pense que si Savva prend sa vipère, sa Rakhira, nous lui donnerons sur le champ la moitié de nos biens, et il aura alors de nouveau avec quoi boire.

— C'est ce qu'il pense sans doute! affirma Ivonika. Mais il n'en sera pas ainsi. Savva est encore bien jeune, il a une fille en tête aujourd'hui, demain une autre. Mais, quand Mykhaïlo s'en ira, il verra alors qu'il faut se mettre autrement à l'ouvrage qu'il ne le fait, il verra que le travail n'est pas un jeu. Il changera alors, reviendra à la terre et elle le guérira. Dieu ne nous abandonnera pas. Je garde toujours cet espoir. Il est encore bête et jeune et se laisse mener au péché par les autres.

Marika soupira et fit après un long silence mutuel:

— Mon coeur se fend, Ivonika, à la pensée que vous avez jeté en pure perte tant d'argent par la fenêtre et Mykhaïlo s'en ira quand même. Comment est-ce possible? Où est la vérité? Allez chercher ce Juif et reprenez l'argent! J'aurais préféré le donner pour une messe que de le fourrer dans la main pécheresse d'un sale Juif! Notre maître nous avait bien prévenus, mais nous n'avons pas voulu l'écouter. Pensez voir, Ivonika, tant d'argent!

Elle gémit et secoua sa tête avec désespoir. Ivonika enfonça ses doigts dans les cheveux.

— Ne me dis rien, Marika! fit-il d'une voix sourde et suppliante. Si tu savais ce qui se passe en moi, tu ne me ferais pas de reproches. Je vois moi-même que ça va mal. Toute cette affaire a mal commencé, mais finissons-en! Chacun veut avoir sa part et quelque chose a flanché et a englouti le fruit de mon dur labeur, mais je le répète, que tout s'achève sur ça! Tais-toi donc, Maria! Mykhaïlo pense autrement, il dit:



«Ne vous tourmentez pas, papa, je vais revenir et je vous gagnerai le double de ce que vous avez perdu, surtout, ne vous faites pas de souci!» En été, si tout va bien, Maria, poursuivait Ivonika, nous irons à Soutchava, en pèlerinage pour la Saint-Jean et nous donnerons autant que nous pourrons, pour que notre fils nous revienne sain et sauf. Nous donnerons aux curés pour qu'ils prient pour nous, pour que Dieu ne nous oublie pas et offre à nos enfants bonheur et santé! Ne te tracasse pas, Maria!

Elle était assise silencieuse sur le banc et hochait la tête à chacune de ses paroles, un frémissement douloureux agitait parfois ses lèvres. Quand Ivonika cessa de parler, elle se leva et lui servit le souper, de temps en temps, elle s'essuyait de la main les larmes qui se pressaient de force à ses yeux. Mykhaïlo n'était pas encore rentré, mais elle le voyait sans cesse devant elle, la tête tonduë, en uniforme, avec des yeux tristes et un visage amaigri...

. . . . .  
Le lendemain, dès l'aube, à peine le soleil se fut-il levé et eut-il allumé son auréole rouge, qu'Ivonika et Mykhaïlo s'en allèrent labourer le champ. Bien loin, à la ronde, tout était silence.

La terre s'étendait à perte de vue, semblant attendre quelqu'un et respirait de son humide haleine terreuse. Une légère brume grise montait par endroit de ses endroits détrempés et elle se découpait en noir sur le voile gris tandis que ses autres parties se teintaient du vert tendre des blés d'automne. Le ciel était bleu et pur et dans son immensité gazouillaient les alouettes, invisibles à l'oeil, leurs voix retentissaient comme des trilles assourdies par l'air. Le père et le fils sortirent des huttes et se dirigèrent vers le champ. Mykhaïlo attela à la charrue les splendides boeufs de race tyrolienne et se mit à les aiguillonner, Ivonika empoigna les mancherons.

— Nous commencerons peut-être d'ici, fit-il à son père, indiquant une longue bande noire d'un énorme champ courant entre deux rubans verts de blés d'automne. C'est d'ici que nous avons commencé l'année dernière...

— Comme tu veux! répondit le père, plein de bonhomie. On peut commencer d'ici!

Tous les deux firent le signe de la croix, se souhaitèrent presque ensemble «avec l'aide de Dieu» et le garçon piqua les boeufs. Ceux-ci firent quelques pas lents, presque paresseux, secouant à chaque pas leur belle tête, prise dans le joug, et Ivonika redressa la charrue. Le pur acier du large soc brillant comme un miroir s'enfonça avec bruit dans le sol, le fendit, le traîna, la terre qui retombait des deux côtés du sillon se détachait en grosses mottes friables. Ce labour lui était une volupté, elle n'opposait aucune résistance à ce déchirement de ses entrailles, elle se laissait faire, soumise, tendre, se réchauffant au soleil et sa respiration humide se dissipait dans l'air, trahissant sa profonde jouissance.

Ivonika était tout chose aujourd'hui. Il dirigeait mal sa charrue, car, à tout moment, son regard errait de la charrue à son fils qui, le bras passé autour du cou du boeuf, marchait lentement en ligne droite devant lui. Et ce garçon devait le quitter! L'incarnation de la jeunesse, de la force et de la santé! Lorsque Mykhaïlo se retournait de temps à autre pour voir comment son père labourait, celui-ci ne pouvait en détacher ses regards comme s'il ne l'avait jamais aussi bien vu qu'aujourd'hui. Ses bons yeux bleus vous regardaient, semblaient lire vos moindres désirs pour les accomplir aussitôt. Est-ce que lui, Ivonika, n'avait pas compris jusqu'à présent le beau fils qu'il avait? On disait que Mykhaïlo était son portrait craché, mais lui, le père, n'y croyait pas. Il était d'une faible constitution, délicat, son visage était couvert d'une barbe broussailleuse et Mykhaïlo était comme une image. Il n'était pas trop haut, mais d'une belle carrure et très fort, son visage était celui d'une jeune fille, avec une petite moustache qui pointait au-dessus de ses lèvres. Les filles du village savaient fort bien le garçon qu'il faisait, pourtant il se tenait loin d'elles, timide et renfermé, et personne ne pouvait dire qu'il regardait une jeune fille plus longuement qu'une autre. Et il devait le perdre? Trois longues années il ne devait pas le voir dans sa maison, peut-être quelquefois aux fêtes, en uniforme, les cheveux ras, avec beaucoup d'autres habitudes,—

il reviendrait, mais ce ne serait plus son trésor à lui.

Et cette discipline sévère à l'armée devant laquelle chacun tremblait d'avance! Oh, de quel pesant fardeau Dieu l'avait accablé en lui prenant son fils pour un si long temps!

Comment vivra-t-il sans lui? Comment seront ces huttes sans lui? Que fera-t-il surtout en hiver quand commenceront les tourmentes et les bourrasques qui, pareilles à des forces désastreuses, se mettront à courir forcenées à travers champs et balayeront les traces les plus profondes?

Le jeune homme s'opposait farouchement à tout. Il sortait en riant de la maison et revenait le sourire aux lèvres. Il franchissait, comme un cerf au printemps, les fossés profonds dans les champs où roulait une eau impétueuse et, en automne, il distinguait tel un oiseau dans les hauteurs, à travers le brouillard le plus dense, tous les objets sur les étendues désertes.

— Papa! interrompit Mykhaïlo le fil des pensées d'Ivonika. Ne me laisseriez-vous pas prendre la charue? Vous êtes faible aujourd'hui et le soc ne s'enfonce pas assez dans la terre. Aiguillonnez les boeufs et moi, je labourerai. J'aime tant le faire, et qui sait, quand j'en aurai maintenant l'occasion.

Le vieux père céda silencieusement sa place au fils. Il était tout ému et alla volontiers vers les boeufs.

Mykhaïlo s'empara vivement de la charrue et la retourna si promptement dans la terre que le soc brillant s'enfonça profondément dans le sillon, tout en arrachant bruyamment les racines, dispersant en un long ruban ondulant les grosses mottes de terre. Le soc d'argent fendait légèrement la terre noire. Il se cachait tantôt profondément dans la masse molle pour surgir à sa surface, brillant au soleil matinal, fier de ses longs sillons réguliers.

— En automne, c'est Savva qui vous aidera en tout, papa! fit Mykhaïlo, après un long silence. Il n'aime pas trop le travail, mais enfin qui vous aidera? Vous devez le contraindre un peu plus à l'ouvrage parce qu'il va trop souvent au village. C'est pour ça qu'il est arrogant. Vous êtes trop bon, père, et Savva sait profiter de votre bonté.

— Savva me tracasse, Mykhaïlo!

— Oh! Il n'y a pas de quoi se faire du mauvais sang. Il est encore bête, notre petit, et puis, un peu têtù, mais en somme, c'est un brave petit gars!

— Qui le sait, parfois, il m'est un vrai poids sur le coeur.

— Eh bien! Il est comme je vous le dis. S'il avait un peu de bon sens, il ne perdrait pas son temps à courir avec son fusil des journées entières, à travers bois et guérets, mais se mettrait, comme il se doit, à travailler la terre qui le nourrit et ne bougerait pas. En plus, il écoute Hryhori (il avait honte de prononcer devant son père le nom de Rakhira), et celui-ci le pousse dans une mauvaise voie, vers toutes sortes de bêtises. Je l'ai vu l'autre jour cacher soigneusement devant moi une herbe qui devait lui servir à quelques fins.

«Qu'est-ce que tu as?» lui ai-je demandé.

«Ce que j'ai? Devine!»

«D'où puis-je savoir ce que tu as?»

«Si tu ne le sais pas, je n'ai donc pas besoin de te le dire!» a-t-il répondu.

J'ai éclaté de rire.

«Oh, que tu es intelligent! lui ai-je dit, en riant de nouveau. Je pensais l'égayer, mais lui commençait à se rembrunir».

«Allons, Savva, — lui ai-je dit — ces herbes te viennent d'une diseuse? A qui veux-tu jeter un sort? Tu voudrais, peut-être, chasser les faux bourdons des abeilles? C'est encore trop tôt!»

«Je veux écarter avec cette herbe ceux qui se trouvent sur mon chemin!» dit-il.

«Tiens, tiens! dis-je en plaisantant. Tu veux, peut-être, éviter les témoins indésirables quand tu chasses les lièvres? Je te conseillerais dans ce cas d'abandonner complètement cette passion, parce qu'il est défendu de chasser maintenant».

«A moi, c'est permis!»

«Savva, frère! lui ai-je dit sérieusement. Pourquoi es-tu si maussade?»

«Tracasse-toi plutôt comment tu feras ton service et ne te casse pas la tête pour moi», m'a-t-il répondu.

«Je me tracasserai quand j'y serai, lui ai-je dit. Mais toi, laisse ça, ça peut faire un malheur. Les herbes, bonnes ou mauvaises, c'est bon pour les femmes ou pour les bohémiens, mais pas pour un jeune garçon comme toi. Prends donc une bêche en mains et déchausse ces quelques pommiers, près de la hutte, pour que la terre se renouvelle à la racine et qu'ils puissent fleurir et produire. Tu vois comme c'est bien que je le faisais chaque année: les abeilles ne venaient jamais en vain chez nous. Vas-y, vas-y Savva!»

«Qu'est-ce que j'aurai pour ça?» m'a-t-il demandé, boudeur.

«Toi? Oh, en voilà des bêtises de ta part, que c'est honteux de te les entendre dire! Dis-moi, qu'est-ce qu'elle a l'abeille, comme dit notre père, en nous donnant son miel? Et la terre, de ce qu'elle produit et nous nourrit? Et nos parents, qu'est-ce qu'ils ont de nous? Quoi, je te demande? C'est et ce doit être ainsi. Prends soin de tout ce que tu fais, comme tu me vois faire, que nos parents soient contents de toi et ne pleurent pas après moi. Ce sera mieux ainsi pour toi.»

Il se taisait.

«Savva!» lui ai-je dit.

Il se détourna de moi, reporta son regard de l'herbe à mes pieds.

«Savva! lui ai-je dit. Donne-moi cette herbe! J'ai honte de te la voir tenir en main!» Et lui — pensez donc, papa, — il a fait un geste circulaire vers la hutte, mais un geste aussi rapide que l'éclair, puis il a craché par trois fois devant lui, a jeté l'herbe à mes pieds et s'est enfui.

«Espèce d'imbécile! lui ai-je crié après, furieux. Je te pardonne cette fois-ci cette sorcellerie de femme, mais la prochaine fois, ça ne te passera pas!»

— Vous comprenez, papa, continuait Mykhaïlo quelque peu ému, je ne veux pas le battre. Je ne veux pas qu'il ait un trop mauvais souvenir de moi quand je m'en irai de la maison. Et puis, je l'aime, moi, et cela me chagrinerait de le frapper. Mais je vois bien, père, qu'on l'incite contre nous.

— Oh de ça, j'en suis sûr et certain et les coups n'aident pas toujours! répondit d'un ton soucieux le vieux Ivonika. Ta mère me répète sans cesse que je

dois le corriger, mais je n'arrive pas à me décider. Je crois toujours que la raison lui viendra avec l'âge. Il est jeune et c'est tout son malheur. Petit nigaud! L'homme, c'est comme les blés: certains épis mûrissent plus tôt, d'autres plus tard. A certaines gens la raison vient plus tôt, à d'autres plus tard.

— C'est bien vrai! affirma gravement Mykhaïlo.

Puis ils parlèrent de la terre, de la vie des vieux quand il irait à l'armée.

— Si les temps vous sont durs, vendez les bouvillons, conseillait Mykhaïlo à son père. Les bêtes aiment à être soignées chaque jour et vous aurez assez à faire même si Savva vous aide de tout son coeur. Dieu merci, il y a assez de travail ici. Vendez-les et cachez bien l'argent, quand je reviendrai, nous en achèterons d'autres.

— Ah, ça non, jamais, répondit Ivonika. Et si je le faisais, ce serait pour acheter aussitôt une autre paire à leur place, je les soignerais bien, car, du reste, ils seraient tiens comme ceux-ci, mon fils. Quand tu reviendras de l'armée, tu te les prendras. Qu'ils te ramènent un coffre plein et le bien de ta future femme,— si la Providence le permet,— quand tu te marieras; je les garde pour toi. Tu commenceras ta vie avec eux et, si tu te débrouilles bien, tu les vendras et tu t'en achèteras d'autres à leur place, de plus jeunes. Ils sont bon pour le commencement. Tout ce que j'ai labouré et ensemencé avec eux, m'a toujours profité.

Mykhaïlo sentit le feu l'envahir. Les paroles de son père amenèrent la honte à son front et en même temps un sentiment de frayeur. Son père avait sûrement en vue une riche bru, lorsqu'il parlait du bien de sa future femme et lui, il avait tout à fait d'autres pensées en tête...

Il détourna l'attention de son père par des questions concernant les grains, et fut très content de voir Onoufri se diriger vers eux, à travers champs. C'était le vieux forestier du domaine qui habitait à la lisière du bois, il y avait son champ et sa maisonnette et gardait la forêt, la pillant parfois mieux que quiconque.

Les gens du village l'avaient surnommé «le godiche» et lui n'était qu'un fantasque. Il avait pris part à la campagne de 59, avait servi douze ans dans

l'armée et racontait à tous, même au plus petit, les aventures de cette époque si héroïque pour lui. Il émaillait son récit de mots italiens qui n'avaient, il est vrai, aucun rapport avec ce qu'il racontait, mais qui devait enjoliver son récit. Il évoquait les noms des illustres héros militaires de cette campagne et rivait le clou à ceux qui osaient mettre en doute parfois la véracité de ses aventures.

Le souvenir de sa vie à l'armée le transformait entièrement, et il semblait qu'il ne voyait que maintenant toute la beauté et la splendeur de ce temps, et cela le transportait. Le moindre de ses épisodes était arrangé fantastiquement, il parlait comme un livre, mentait et croyait saintement en ce qu'il racontait. Avec ça, il saisissait dans ses mains tout ce qui lui tombait : bêche, râteau ou balai — cela lui était égal, pourvu que l'objet en question eût la forme d'une arme — et, tout en contant ses invraisemblables aventures, il le brandissait devant le nez des auditeurs. En ces moments, il était si grave que ceux qui l'écoutaient et qui riaient à gorge déployée devenaient sérieux sur le champ et se laissaient subjugués par son enthousiasme. En été, lorsqu'il parcourait son bois, il s'attachait un arrosoir au cou et battait dessus comme sur un tambour, le bruit retentissait par toute la forêt, et lui, s'en amusait comme un enfant.

Il était marié et avait une fille et deux fils. L'un d'eux s'était noyé en volant des chevaux — il était voleur, — l'autre, idiot de naissance, vivait auprès de son père. Il adorait sa fille, en était fier et, plein de cet orgueil, conseillait à chaque gars de la prendre pour femme, et à chaque propriétaire d'en faire sa ménagère.

— Ne pensez pas, disait-il, qu'elle ressemble à ma femme. C'est mon portrait craché et celui qui la prendra pour femme me sera reconnaissant toute sa vie. Suis-je, peut-être, un mauvais maître ? J'ai tout en abondance chez moi.

En effet, il avait de « tout » dans son jardinet. Il possédait les meilleurs fruits, avait des framboises, des fraises, de grandes baies et tous les autres fruits qui se cultivent dans les meilleurs vergers. Il avait également une plate-bande de piment que, comme il

s'en vantait, le staroste n'avait même pas dans son potager. Dans sa jeunesse, il avait été aide-jardinier chez un boyard en Moldavie, et avait appris à cultiver les fruits des vergers. Dans son jardin il avait aussi un petit étang avec des poissons. Tout ce qui poussait dans son jardin portait le nom de «Kaiser» et devait constater sa sublime et noble origine. Les pommes-Kaiser, les poires-Kaiser, le piment-Kaiser, recommandait-il ses fruit aux visiteurs. Près de la maison, il avait une hutte comme Ivonika en avait une dans les champs, beaucoup plus petite. Il y passait avec plaisir ses journées d'été et y tenait ses abeilles en hiver. Il était superstitieux, mais pas autant qu'Ivonika. Quand il s'arrêtait près des ruches, il commandait comme à des soldats d'une voix forte et vivait persuadé que les abeilles le comprenaient et lui obéissaient.

Cependant le moment le plus solennel pour Onoufri était quand il tirait sa feuille de démobilisation et la montrait à ses hôtes. Il ne laissait jamais passer l'occasion de se vanter de ce papier. Il le montrait au premier venu, entré par hasard ou avec intention, chez lui. Il disait alors :

— Attendez un instant, je vous prie. Je vais vous montrer quelque chose.

Il tirait d'une boîte de chicorée en couleurs une grande feuille de papier, toute jaunie à force d'être pliée et dépliée et, l'étalant avec un air très digne devant l'hôte, demandait :

— Eh bien ! Qu'en dites-vous, hein ?

Il se trouvait qu'au village, personne ne pouvait se vanter de posséder un tel document, aussi en était-il fier jusqu'au ridicule, passait son doigt dessus comme sur le registre de ses ancêtres. Puis, il invitait son hôte à prendre place sur le banc de tilleul qui s'étendait sur tout le long de la muraille — il disait, à propos de ce banc, qu'il l'avait reçu en héritage de son grand-père — et régala son hôte de miel. Si c'était quelqu'un du domaine qui venait le voir, il était tout courbette devant lui, sautillant comme un moineau (il était affreusement maigre et mince), prononçant à tout bout de champ : «Goûtez donc, je sais comment il faut traiter les gens bien ; j'ai été en Italie, à Vienne, à Jaszaï. Je ne suis pas un des benêts du village». Aux paysans,



par contre, il disait: «Mangez, mangez, ne vous gênez pas! Je sais que vous êtes un paysan bête qui n'a pas vu ce que moi, j'ai vu. J'ai été à Vienne, en Italie, à Jaszaï».

Il aimait beaucoup l'eau-de-vie, mais, étant maladif et ne pouvant manger son souï, il s'était mis en tête qu'un petit verre éveillait son appétit. Il envoyait de temps à autre son épouse en chercher et, comme elle n'avait rien contre ce breuvage miraculeux, elle accomplissait avec plaisir son désir et allait volontiers prendre ce remède à l'auberge de Mendel, sur la Grand-Place, qui était pourtant assez éloignée de leur maison.

- Aujourd'hui, elle n'avait pas le temps, il lui avait donné à faire un ouvrage pressé dans le jardin, aussi se rendait-il lui-même chez Mendel. En outre, il avait encore une affaire à arranger avec le maître du domaine, et voulait rencontrer certaines personnes pour apprendre les dernières nouvelles du village.

Il avait reconnu de loin Ivonika et son fils et les salua d'une manière propre à lui seul. Il leva les bras comme un sauvage et cria à tue-tête: — Hé, hé, hé! Dieu vous vienne en aide!

Puis il partit d'un fort éclat de rire.

Arrivé près d'eux, il leva son bras droit en l'air comme un prophète, l'abassa assez brutalement sur la tête du jeune homme et prononça:

— Tu es soldat. J'en ai entendu parler. Puis il ajouta: — Oh, ces lamentations et ces gémissements qui t'attendent en automne!

Il rit à nouveau et son visage débonnaire et extraordinairement maigre devenait sympathique et avenant.

— On ne peut rien faire d'autre que supporter tout ce que Dieu nous envoie! répondit Ivonika pieusement.

— Restez un petit moment et racontez-nous ce qu'il y a de nouveau. Comment vont vos abeilles?

— Mes abeilles? Elles vont bien! Je m'en suis si bien occupé qu'elles vont cent fois mieux que moi. Ah! si j'avais la vie aussi douce qu'elles l'ont. Je suis souffrant, moi, et je vais bientôt mourir.

— Oh! vous savez, badika, intervint Mykhaïlo, c'est le bon Dieu qui compte nos jours et notre seul souci est de les vivre.

— Et de travailler... acheva Ivonika. Nous avons commencé à labourer aujourd'hui et, Dieu merci, ça marche bien. Il se peut que l'été soit bon cette année. Si la terre se laboure bien au printemps, attends-toi à une bonne année.

— Quelqu'un avait commencé à labourer la semaine passée, fit Onoufri, ça n'allait sans doute pas, car je vois qu'ils n'ont pas fini le champ.

— Parce que la terre était encore morte. Je l'ai vu, répondit Ivonika. Tant que Notre Seigneur n'allège pas lui-même la terre, il n'y a pas quoi commencer. En tous cas, pas avant la Chandeleur. On a le temps encore, pourvu qu'il fasse enfin beau.

— C'est vrai! confirma Onoufri et, après un regard jeté autour de lui, il s'assit à même le sol, à la turque. Puis, de sa ceinture, il tira du tabac, une pipe et l'alluma.

Ivonika et Mykhaïlo en profitèrent pour déjeuner, après avoir jeté du foin odorant aux boeufs...

— Racontez-nous les nouvelles du village, badika Onoufri, pria gaiement Mykhaïlo qui aimait le vieux bavard.

— Oh, tu sais, moi, les nouvelles! répondit le vieux, d'une voix un tantinet impatiente. Si je savais que tu cours après les filles, je te dirais que la plus alerte parmi elles, la pétillante Maritsèna, a apporté la honte et le chagrin à ses parents. Oh, elle a reçu des coups de son père pour ça, mais tout est perdu. Le séducteur ne veut même pas avouer sa faute. Mais cela ne t'intéresse sûrement pas, hein? Tu es toi-même comme une fille, mais tu sais les gens bavardent, c'est pour ça que moi aussi, j'en parle. Le vieux est allé se plaindre au curé et celui-ci lui a dit:

— Mais ce n'est pas un péché si grave, marie vite ta fille! Elle est encore jeune et, si elle vit en bonne entente avec son mari, Dieu lui pardonnera ce péché. Personne ne la recherche en mariage?

— Si, il y en a bien un!

— Mais alors ça va! Envoie-les moi tous les deux, apporte ce qu'il faut et l'affaire est conclue. Ce n'est pas un si grand malheur. Si elle vit dans la crainte de Dieu, tout sera bien.

— C'est vrai que ce n'est pas un si grand malheur, continuait à philosopher le vieux, mais c'est un déshonneur! Il faut dire qu'elle a de la terre. On dit qu'elle recevra quelques dizaines d'arpents, de l'argent et une génisse. Avec tout ça, le fiancé s'est vite trouvé. Mon Yvonne, personne ne la demande en mariage, et c'est pourtant la plus gentille fille du pays. Ça, c'est notre village. Je n'ai rien vu de pareil ni à Vienne, ni en Italie, ni même à Jaszaï. Notre curé est trop bon. Je ferais autrement, moi, si j'étais à sa place.

— Laisse notre curé en paix, rétorqua Ivonika. Il lui semble à lui qu'il n'y a pas de plus grand malheur que le sien.

— Mais c'est que c'est vraiment une grande misère. Qui donc a jamais vu la femme d'un curé s'enivrer à un tel point? acheva Onoufri. L'autre jour, elle s'est battue avec deux bonnes femmes, à l'auberge, pour de la toile qu'elles devaient apporter au curé pour le prix d'un baptême, et qu'elles n'avaient pas rapportée. Une fois elle s'est jetée sur le vieux curé en pleine église. C'est avec peine que les femmes l'en ont fait sortir. C'était une vraie guerre alors, comme en Italie. Et ses pauvres quatre demoiselles pleuraient et criaient qu'elles faisaient pitié à voir. Il faut avouer que c'est un vrai déshonneur, poursuivait-il son récit, crachant devant lui, entre ses dents. A cause d'elle, les demoiselles ne peuvent pas se marier et elles ont pourtant de l'argent et de belles dots. Et puis, voyez, comme elle est volontaire la femme de Monsieur le curé quand elle veut. Toute l'année elle vous boit sec, mais pendant le Carême, elle ne vous prendra pas une goutte dans la bouche. Vraiment, elle a de la volonté!

— Le vieux Monsieur le curé régalerait de miel pur les marieurs, s'ils venaient seulement, répliqua Ivonika avec coeur. Mais personne ne vient, car chacun a peur que les filles ne suivent plus tard l'exemple de la mère. Une fois, un jeune monsieur est arrivé chez eux, les quatre demoiselles s'étaient faites belles et ils s'étaient tous mis à table. On dit que le vieux curé a supplié son hôte de se choisir l'une d'elles pour femme: «Choisissez celle-ci ou celle-là, ou bien celle-ci, celle qui vous plaît, prenez-la, elles sont toutes bonnes ménagères, de

gentilles enfants et recevront toutes comme une la même dot».

— Le jeune homme a déjà voulu fixer son choix sur l'une d'elles, mais quand la vieille dame a appris qu'il n'étudiait pas la théologie, elle s'est enivrée, et a fait un de ces scandales à la maison que l'hôte peut s'estimer heureux de ne pas avoir été malmené, tellement elle était furieuse contre tous. Et il est parti pour ne plus jamais revenir. Les pauvres demoiselles ont vieilli, sont devenues grises de chagrin et sont restées vieilles filles jusqu'aujourd'hui. Le vieux curé — mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés! (il se frappa quelques fois sur les lèvres) — ajouta méchamment Onoufri, ne pense à rien d'autre maintenant qu'à amasser le plus d'argent possible. Comme s'il n'en avait pas encore assez!

— Oh, il n'est pas si riche, Onoufri, fit Ivonika.

— Ah oui, il n'a pas d'argent! Si seulement vous et moi, nous en avions autant, mais, malheureusement, nous n'en avons pas! répondit Onoufri. Il n'a que ça en tête à présent. L'autre jour, je roule en voiture avec notre maître et lui, il marche, sa barbe blanche étalée sur sa poitrine, presque cassé en deux, car il est très vieux, le pauvre. Il a ses soixante-dix ans sonnés. Rien que dans notre village, il y est depuis plus de quarante ans. Il marche donc et, quand il nous a vus, il nous a salués. Notre maître a sauté de la voiture, lui a tendu la main et lui a dit:

— Comment ça va, Monsieur le curé?

— Mal, très mal! a-t-il répondu tristement. Les gens ne meurent pas!

— Tiens, tiens! ai-je pensé, regarde comme le vieux est sage d'un coup! Il veut que nous mourions. Il prendrait de l'argent pour les enterrements, il n'en a pas assez! C'est vrai qu'elle boit, qu'à la maison il y a quatre filles, mais est-ce une raison de souhaiter notre mort?

— Il est curé pour nous enterrer et prendre de l'argent pour ça! répliqua Ivonika. Il l'a fait pendant quarante ans, pourquoi en serait-il autrement maintenant? Les autres le font bien. Personne ne le fera gratis.

— Une fois, il a annoncé la fin du monde! fit de nouveau Onoufri. S'il doit y avoir une fin à quoi bon alors amasser de l'argent? Dans l'autre monde, Dieu aura soin de nous.

— Qu'est-ce que vous dites, badika Onoufri! appela Ivonika qui aimait avant tout la justice et la vérité et les récits d'Onoufri ne lui allaient pas trop à coeur.

— Si moi, je vous le dis, vous pouvez me croire! insista Onoufri, se frappant la poitrine de son poing sec, si fort, que celle-ci en retentit. Je dis la vérité, moi! Il a dit une fois aux gens, pendant une fête chez lui, de donner un peu plus d'argent pour les messes, car la fin du monde approchait. Vous ne l'avez pas entendu, badika Ivon! D'ailleurs, si vous ne l'avez pas entendu, il n'y a rien d'étonnant à ce que vous ne sachiez rien. Vous ne surveillez que votre hutte et ce qui se passe autour d'elle.

— Avez-vous vu le nouveau maître d'école? Lui avez-vous parlé? interrogeait-il Ivonika.

— Non.

— Donc, vous ne savez rien! Il boit tellement que la femme du curé et lui peuvent se donner la main! Ce n'est pas un vrai monsieur, ça. Quand il est ivre, il vous embrasse les paysans. Ça ne va pas, ça. J'étais en Italie et je n'ai pas vu de chose pareille. Nos villageois regrettent son prédécesseur et voudraient qu'il revienne, mais lui ne le fera sûrement pas. Le maître du domaine dit que nous ne méritons pas mieux que celui-ci, une fois que nous n'avons pas su apprécier l'autre. Il dit que, si nous avons besoin d'un bon curé et d'un bon maître d'école, donc, nous avons également besoin de bons coups de bâton!

A ces paroles, tous les trois partirent d'un joyeux éclat de rire et Onoufri poursuivit:

— Il se peut que notre maître ait raison. Qui sait! Mais je dois m'en aller déjà. Ne te fais pas de mauvais sang, Mykhaïlo, que la Maritsèna se marie! s'adressa-t-il au jeune homme, lui clignant gaiement de l'oeil. Fais seulement bien attention de revenir à la maison avec des médailles comme moi, oh! alors, je danserai et chanterai à ta noce tout vieux que je suis. Et quand tu seras déjà là-bas à l'armée, et si tu rencontres un brave garçon et pas trop pauvre encore, dis-lui que

Onoufri Lopata a une fille, belle comme le jour, bonne et laborieuse, qu'il vienne la demander en mariage. Qu'il vienne lui-même pour la fête paroissiale et la voie de ses propres yeux. Si elle lui plaît, on pourra célébrer la noce aux Jours gras. Il ne regrettera pas de la prendre pour femme, il m'en sera éternellement reconnaissant. Dis-le lui! Et dis-lui aussi que j'ai tout chez moi, que j'ai été un peu partout, et que je ne suis pas un benêt comme les autres hommes de notre village.

Puis il se leva, retira la pipe de sa bouche, l'esuya à la large manche de sa chemise et la cacha dans sa ceinture. Un moment encore, il resta, les yeux fixés au sol, méditant quelque chose. Enfin, sans mot dire, il tendit sa main en signe d'adieu au père et au fils et se retira d'un pas pressé, comme attiré par un spectre invisible.

Le père et le fils eurent un sourire complice et, le déjeuner fini, reprirent leur travail.

### III

C'était en mai. Avant le dîner.

Mykhaïlo, couché dans le jardin, non loin de la hutte dont l'un des côtés donnait sur la petite forêt et les autres sur les champs, gardait les boeufs.

Tout autour de la hutte, la terre resplendissait de ses différents rubans verts, et plus loin, mais dans le voisinage, s'étendaient deux bois plus petits. L'un appartenant à la forêt voisine et appelé pour cette raison «bois voisin», et tout à côté, mais dans la même direction, se trouvait un petit bois, le bois du domaine, royaume du vieux Onoufri.

Ces deux forêts, dont le bois voisin était deux fois plus grand, étaient séparées par un grand pré, appelé marais, à cause du sol bourbeux. Des joncs, fauchés une fois l'an, y abondaient et une haute herbe que personne ne touchait y poussait.

Mykhaïlo était couché sur le sol, non loin des bêtes, prenant garde qu'elles ne s'aventurent pas dans le trèfle qui poussait près des huttes, car les semences avaient coûté cher; il se chauffait au soleil printanier,

ne perdant pas de vue les bêtes qui paissaient les unes tout près des autres. Il songeait à sa vie future en ville, à son retour à la maison et à ce qui adviendrait plus tard, puis ses pensées se reportèrent aux magnifiques bêtes. Elles s'entremêlaient à sa vie future comme des êtres proches. Il voyait avec les yeux de son cœur une nouvelle cour, la sienne, une svelte jeune fille, aux yeux noirs, et ces boeufs. Ils étaient ici, il les voyait en rêve et comblaient involontairement des places vides...

Il les entendait clairement arracher l'herbe de leurs gros museaux, souffler, il voyait perler les fines gouttelettes de sueur à leurs chauds naseaux poudreux. Leurs grands yeux doux étaient ombrés de longs cils, très amusants, leurs jambes étaient courtes et leurs fanons si larges qu'ils pendaient presque jusqu'à terre.

Elles étaient d'un brun foncé, tirant sur le noir, aux courtes cornes blanches, très lisses et, elles étaient si bien soignées, que c'était un vrai plaisir de leur caresser l'échine. Avec ça, les boeufs étaient doux et câlins comme des enfants et connaissaient fort bien sa voix. Quand il entrait dans l'étable, ils tournaient leurs têtes majestueuses vers lui, tendaient leurs cous autant que le leur permettaient les chaînes des rateliers, et flairaient l'air de leurs épais naseaux pour sentir s'il ne leur avait pas apporté du pain ou de la mamalyga. Mykhaïlo avait toujours quelque chose pour eux, quand il venait de la maison du village «d'en haut» à la hutte et, lorsqu'il n'avait rien, il les caressait et cajolait, ce que les boeufs acceptaient aussi avec gratitude. De leur côté ils lui léchaient les mains, les épaules et la poitrine. C'étaient de bonnes bêtes reconnaissantes...

Parfois, le dimanche ou les jours de fête, quand le temps était pluvieux, il préférait rester à la hutte que d'aller à la maison, il tirait son chalumeau, s'installait sur sa litière, près des boeufs, et jouait des heures entières. Les bêtes se tenaient tranquilles, tout en ruminant paisiblement.

Il les aimait comme de bons amis et maintenant qu'il savait qu'elles lui étaient destinées, il les aimait encore plus.

Tout était silence alentour.

Mais ce n'était pas ce silence de mort qui règnait en hiver sur les larges étendues.

Ici, à perte de vue, la vie battait son plein. Les champs de blé verdissaient, les trèfles étaient en fleurs, une agréable odeur d'herbes coupées flottait dans l'air, les moustiques, les papillons, les abeilles folâtraient en essaims, bien haut, sous le ciel bleu, les alouettes se disséminaient en fines perles harmonieuses.

Le soleil commençait à chauffer dru et la clarté était si lumineuse qu'elle forçait à fermer les yeux. Lorsqu'il les tenait clos, il voyait toutes sortes de couleurs...

Le petit verger, derrière la hutte, était tout fleuri et exhalait de fortes et douces senteurs. Les couronnes blanches des fleurs de poiriers, de cerisiers, de pruniers apparaissaient ça et là entre le tendre feuillage vert, et, plus au fond, touchant le bois, les pétales rose pâle des pommiers. Des myriades d'abeilles volaient dans l'air, bourdonnaient, attirées par les senteurs des fleurs, butinant avidement les corolles blanches entre les feuilles, enivrées par leur subtile beauté.

Par endroits, des groupes entiers s'accrochaient à une fleur et, lorsqu'un souffle à peine perceptible agitait les branches, ils se balançaient comme par jeu avec les fleurs, et semblaient être une de ces jolies futilités de la nature, particulièrement là, où resplendissaient les vergers poudrés à frimas. Tout autour du jardin et de la hutte croissait l'épaisse couche verte du trèfle, émaillé de fleurettes roses et blanches; un peu plus loin s'étalaient les champs de blé ondulant légèrement au rythme de la douce haleine du zéphyr.

Si loin que l'on portât les yeux, on ne voyait que l'immense verdure scintillante, de loin en loin apparaissait entre elle un bosquet majestueux, un bouquet de chênes graciles, gardiens de ces lieux. Le bourdonnement délicat des abeilles créait dans ce silence une douce musique originale, transmise dans les airs par les ondes des essaims éthérés qui évitaient les endroits sans fleurs...

La légère musique, à peine perceptible, avait quelque chose de somnolent, toutefois le jeune homme était à cent lieues du sommeil. Il ne lui prêtait du reste nulle attention, ayant grandi avec elle, et, habitué dès



sa tendre enfance à ces sons, il n'entendait pas ce jeu sonore autour de lui.

Il songeait à la servante du domaine, à Anna, qu'il aimait en secret de toute son âme; il pensait à ce qui arriverait, lorsqu'il s'en irait cet automne, car il ne la reverrait pas de sitôt. Il savait que, là-bas, il ne la verrait pas, car comment ferait-elle? Elle était domestique et n'avait pas la moindre possibilité de se promener en ville.

Le bruit courait, il est vrai, que la maîtresse du domaine, malade de nature, avait l'intention de se fixer en ville, mais la mère d'Anna la laisserait-elle partir avec elle?

Sûrement que non. C'était une méchante femme, furieuse, aimant l'argent comme un Juif-usurier et, parfois, elle était pire qu'une marâtre.

Elle menaçait Anna sans cesse de la retirer du domaine et de la marier à un de ses voisins, un veuf bossu, si elle ne lui donnait pas l'argent gagné au service de sa patronne. La pauvrete donnait tout ce qu'elle avait pour pouvoir rester chez sa maîtresse, et ne pas rentrer à la maison, qu'elle craignait comme le pire des enfers. Elle était, en général, très malheureuse avec sa sorcière de mère et sans soutien paternel. Son père, honnête propriétaire, comme disaient les gens, était mort depuis longtemps et son unique frère, ancien soldat de cavalerie, jeune homme rogue, mauvaise langue, la battait de temps en temps, si elle ne lui donnait pas d'argent pour le tabac et l'alcool. D'où pouvait-elle prendre tant d'argent? Elle avait honte d'en demander à sa maîtresse, mais son frère ne prêtait aucune foi à ses paroles et la frappait en cachette, chaque fois que l'occasion se présentait. Elle était tout autre que lui, comme si elle n'était pas sa soeur, n'avait de commun que sa sveltesse de pin. Lui, c'était un vrai chêne.

Lorsque Mykhaïlo songeait à elle, il la revoyait avec les yeux de son coeur, telle qu'il l'avait aperçue la première fois.

C'était dans la cour du domaine. On y décortiquait le maïs. Des ouvriers, des hommes, des femmes, des jeunes filles, elle et lui, se tenaient près des étables et des granges-séchoirs, occupés à travailler.

Lui et elle, ils étaient dans le même groupe avec, entre eux, le vieux Pétro qui surveillait l'ouvrage. On allait engranger le maïs quand le vieux Pétro pria une grosse fille joufflue qui se chamaillait avec un gars d'apporter l'échelle de l'étable. Celle-ci répondit qu'elle le ferait, mais continuait tranquillement à jeter du maïs sur les garçons.

— Eh, dis donc toi, la pie, tu es devenue sourde? Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit? gronda Pétro, faisant semblant de la menacer du poing. Je m'amènerai là-bas pour ton malheur!

Mais la fille devait savoir, sans doute, que ses paroles n'étaient pas aussi terribles que pouvait le laisser paraître sa voix sonore et, au lieu d'exécuter l'ordre, elle s'accrocha au gars qui venait de lui fourrer des feuilles de maïs derrière le col.

Anna voyait tout cela.

Elle se conduisait tout le temps d'une manière silencieuse et modeste au travail et ne répondait que lorsqu'on lui adressait directement la parole.

Mykhaïlo semblait ne pas la voir, bien qu'il fût en face d'elle et que leurs regards s'accrochassent parfois. Elle avait de doux yeux brillants et un léger sourire se dessinait parfois sur ses lèvres.

Voyant que l'espiègle ne s'apprêtait pas à obéir une deuxième fois, elle se leva et alla vers l'étable chercher cette échelle.

Pétro la suivit un instant des yeux, en silence, et dit après un léger sifflement au groupe qui l'entourait:

— Oh, oh, quelle fille! Elle est digne d'être aimée et épousée par un brave gars. C'est de l'or ça et puis elle est bonne!

Le coeur de Mykhaïlo battit plus vite dans sa poitrine et les autres la regardèrent avec amitié.

Un instant plus tard, elle revint avec l'échelle.

Elle marchait d'un pas lent et gracieux, portant la longue échelle sur son épaule gauche, la main droite appuyée sur sa hanche pour maintenir l'équilibre. Elle était magnifique en ce moment. De taille moyenne, des cheveux noirs, soyeux, elle portait une modeste rikla qui, sans gêner ses mouvements, moulait admirablement son jeune corps élancé et frêle à première

vue, mais cachant en soi une force qui séduisait comme une musique par son harmonieuse féminité. Elle avançait vers le groupe, les yeux baissés.

Lorsqu'elle s'approcha plus près du cercle, il se leva, lui prit l'échelle et ses yeux rencontrèrent à nouveau les yeux noirs de la jeune fille. Sa poitrine s'agitait légèrement. Elle lui sourit.

C'est ainsi qu'il la voit dans son cœur. Telle elle marchait avec l'échelle sur l'épaule, par la cour, du même pas prudent, la tête légèrement penchée... C'était une honnête fille et personne n'avait jamais rien dit de méchant à son égard. En outre, elle savait faire toutes sortes de travaux que les autres filles du village n'avaient même pas vus en rêve. Etant toujours auprès de la demoiselle du domaine, elle avait beaucoup appris à ses côtés. Plus d'une fois la jeune maîtresse lui avait parlé en égale. Mais elle était aussi terriblement timide. Là, où d'autres jeunes filles riaient comme des folles, se poussant du coude, en chuchotant, elle avait des larmes de gêne aux yeux et de honte se serait sûrement cachée sous terre d'entendre tous ces propos, surtout en sa présence.

— Eh, eh, eh! la menaça une fois un gaillard qu'elle avait grondé pour de vilains mots. Prends garde! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise!

Elle se retourna et le gifla.

Les autres filles riaient.

Les autres... mais elle n'était pas comme les autres. En effet, elle avait, comme la narguaient certains gars,— une «sagesse de demoiselle bein née».

Mykhaïlo l'aimait le plus quand elle souriait, comme l'autre jour avec l'échelle, et en général, parce qu'elle était douce et bonne. La deuxième fois où elle lui plut énormément, c'était dans le village voisin. Il était allé chercher du sel pour le bétail et avait à passer par ce village, tout juste près de la maison de sa mère: une pauvre mesure, toute penchée, au milieu d'un minuscule potager, tout près de la route.

Anna qui se trouvait dans le jardin parmi les mauves et les tournesols, rappelant elle-même une mauve élancée, aidait sa mère à tamiser les petits pois. Arrivé près de la maison, il la salua et s'arrêta pour un moment.

— Dieu vous vienne en aide, Anna! fit-il, timidement.

— Merci! répondit-elle, rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous vannez les petits pois?

— Dame, oui! fit à sa place sa mère d'une grosse voix, le fixant d'un oeil soupçonneux. Elle était vraiment laide, sa mère. Ses incisives lui sortaient de la bouche comme des crocs; sa chemise était toujours débraillée sur la poitrine et sa coiffe blanche tout de travers sur sa tête. De jour ou de nuit, elle avait l'air soit éméché soit celui d'une femme qui venait de livrer bataille. Mykhaïlo se tenait devant Anna et la regardait, or elle ne relevait pas ses yeux, mais elle voyait et ressentait sa présence, tout en gardant le silence.

— Je vais au magasin chercher du sel pour le bétail, dit-il.

— Ce n'est pas bien malin d'y aller quand on a des bêtes! répliqua de nouveau la vieille d'une voix hostile. Nous, nous n'en avons pas! Mon mari est mort en me laissant des dettes. J'ai dû vendre le dernier veau pour payer les frais de l'enterrement. Todor — c'était le nom du fils — était soldat et, celle-ci, — elle montra d'un geste méprisant sa fille, — n'aidait qu'à manger. Maintenant, tout ce que mon fils gagne, il le met de côté, il pense se marier, ajouta-t-elle méchamment et cette fleur-là travaille jour et nuit pour les autres. Que Dieu préserve chacun d'avoir des enfants comme moi, j'en ai! C'est un vrai malheur, ça, ce sont nos ennemis! Ils n'ont de mains et de raison que pour eux.

— Oh, maman! Vous ne devriez pas dire des choses comme ça! fit Anna avec un léger reproche dans la voix. Aujourd'hui encore, Madame m'a permis de venir vous aider et, croyez-moi, il y a beaucoup de travail chez nous. Je vous aide de mon mieux! Mais vous n'êtes jamais contente!

— Parce que je suis furieuse que des gens étrangers te soient plus agréables que ta mère. J'ai assez peiné avec toi, avant de te voir telle que tu es. Tout ce que Madame ou Mademoiselle disent ou apprennent est bien et tout ce que dit ta maman est mal. Oh! oh! poursuivait-elle fermement, vannant énergiquement ses petits pois. Nous verrons à quoi tu arriveras avec

tes patrons. Tu ne sais pas encore que la grâce des maîtres n'aboutit qu'au seuil et là-bas,— «hors d'ici!»

— Mais je vous donne tout ce que je gagne au domaine, à moins que je ne m'achète un vêtement quelconque! disait la jeune fille peinée. Elle était gênée par les reproches de sa mère, émis devant lui, et elle semblait se justifier. Pour rien au monde, Mykhaïlo n'aurait osé penser qu'elle pouvait être méchante envers sa mère.

— Ah, naturellement «les effets»! la narguait la vieille. Depuis que tu es entrée en service, tu ne portes plus tes jupons, pensez donc, ce serait une honte. Oh! oh! oh!

— Mademoiselle dit qu'elle aime me voir porter des jupes, elle m'en offre toujours. Mais je peux très bien porter des jupons, personne ne me le défend. Si mademoiselle est bonne pour moi, pourquoi ne devrais-je pas lui obéir?

— Mais c'est bien joli aussi de porter une jupe, intervint-il timidement, voulant à tout prix faire dévier la conversation. Il avait pitié de la jeune fille qui ne pleurait pas encore, mais dont la voix était pleine de larmes.

— Oh moi, ce que j'en dis, vous savez! Tant va la cruche à l'eau... dit le proverbe, continuait la vieille. Tu es devenue si fière qu'on dirait une cuisinière. Tu as déjà appris à te tenir dans les appartements de tes maîtres et à préparer le café et maintenant ta mère n'est bonne à rien. Le linge que je lave n'est plus blanc et ce que je couds est cousu grossièrement. Mais attends! Je te ferai encore entendre raison. Je ne fais que regarder combien cela durera, combien de temps tu laisseras encore ta mère pour courir toi-même servir les autres, j'attends!

Elle plissa ses lèvres en un méchant sourire et, avec des gestes rageurs, versa les pois criblés dans un sac qui se trouvait tout près, par terre. La jeune fille se baissa pour l'aider. Mais il la vit s'essuyer furtivement de la main les larmes qui étaient quand même montées à ses yeux. Puis il dut prendre congé d'elles. Il salua la vieille femme et la jeune fille et s'en alla, mais avant de partir, il pria de l'eau à boire.

Elle la lui apporta et la tendit par-dessus une haie basse. Il but peu. Il regarda par contre son doux visage hâlé et ses yeux. Les yeux qui glissèrent sur son visage en cet instant étaient indiciblement tristes et étrangers à son coeur. Gêné, il franchit d'un bond l'étrait fossé qui le séparait de la route et s'éloigna à pas rapides. Elle lui plaisait énormément, mais la vieille, oh, cette vieille! Ah! si Anna lui revenait un jour de droit, il lui casserait ces crocs à cette vieille qui mordait à droite et à gauche comme un chien enragé. Cette sorcière...

Puis il la revit plus souvent. Il avait parfois à faire dans la cour du domaine, et il arrivait que son père l'y envoyât de temps à autre avec des commissions. Dans ces cas il échangeait toujours quelques mots avec Anna. Elle ne parlait jamais beaucoup, mais ce qu'elle disait était raisonnable et modeste et elle ne riait pas à gorge déployée comme les autres jeunes filles. Elle était différente des filles du village. Il ne comprenait pas bien en quoi elle se distinguait des autres, et puis il n'y avait jamais songé sérieusement. Il ressentait cette différence en aveugle. Elle était plus subtile et de moeurs plus délicates. Toujours proprement mise, elle portait ses beaux cheveux sombres bien peignés. Ils brillaient chaque jour alors que les autres filles ne se coiffaient que le dimanche ou les jours de fête. Elle ne mettait pas beaucoup de colliers autour du cou, mais ceux qu'elle avait, étaient toujours beaux. Le meilleur et le plus noble des sentiments envahissait son âme de paysanne, pure et bonne dans le fond, et il subissait inconsciemment son influence. On ne pouvait pas plaisanter avec elle ni la taquiner ou la tirer par la manche. Près d'elle chacun devenait grave. Tout son être semblait se replier sur soi, elle observait, expectante, les lèvres qui allaient lui parler. Et même, si quelqu'un avait assez d'audace et lui adressait quelques paroles légères, une rougeur pudique embrasait son visage pur, elle avait alors un sourire contraint et embarrassé, mais l'instant d'après, ses yeux s'embuaient de larmes et elle plongeait dans un mutisme complet.

Elle n'allait jamais danser. Engagée au domaine depuis ses quatorze ans, les amusements et les distrac-

tions des jeunes villageoises de son âge lui étaient entièrement étrangers. Elle n'avait pas d'amie parmi la jeunesse du pays et n'était liée qu'avec la fille de Dokia, Parassynka. Avec les autres, elle n'avait rien de commun. Elle n'avait pas de secrets et d'aventures amoureuses, de celles qui poussent les jeunes filles à chuchoter dans les coins ou à partir d'un fou rire enfantin. Comme la maison de ses maîtres était en bordure du village proprement dit, et qu'il fallait plus d'une heure de marche pour y arriver et, comme elle était toujours occupée soit à un travail soit à un autre, elle avait bien rarement l'occasion d'accourir au village pour faire plus amples connaissances.

Le dimanche, elle allait bien à la messe, mais là aussi, il lui restait peu de temps pour bavarder ou pour faire plus amples connaissances.

Il est vrai qu'au domaine les jeunes filles se liaient avec elle pour les besoins du service, l'entouraient, admiraient ses vêtements, sa chemise d'un blanc immaculé, magnifiquement brodée, ses petites boucles d'oreilles en argent, don de sa maîtresse; elles touchaient tout du doigt, la questionnaient sur ses gages, la nourriture qu'elle avait chez ses patrons, lui offraient des fleurs, mais, comme la conversation s'épuisait sur cela, et qu'elle ne la renouvelait pas, elles s'éloignaient, indifférentes.

Les gars du village s'intéressaient encore moins à elle. Elle était pauvre et, pour cette raison, n'avait aucune valeur à leurs yeux. Elle n'avait ni terre ni argent. De terre, elle n'en avait jamais eu, ses parents étant des ouvriers agricoles et, le moindre argent qu'elle gagnait, elle le rapportait aussitôt à sa mère. Celle-ci la tourmentait et la rudoyait jusqu'à ce que la jeune fille ne lui donnât son dernier sou. Son avenir était donc limité au travail de ses bras, à la crainte incessante de sa mère et à la rudesse de son frère. La conscience et la notion de sa grande pauvreté ainsi que le sentiment de son impuissance avait disposé sa nature, sans cela incline à la méditation, à la gravité et à la compréhension. Ses rapports quotidiens avec sa maîtresse et sa fille, femmes nobles et sensibles, qui l'aimaient pour son caractère doux et conséquent, avaient privé son être de la prime cruauté et de la

gaucherie paysanne, donnant à leur place, à son âme sérieuse, la nourriture, la souplesse d'esprit et une sorte d'intelligence.

Elle ne savait ni lire ni écrire. Ses doigts n'étaient pas assouplis à l'écriture, mais aux gros travaux et le temps lui manquait tout simplement pour apprendre à lire. Il y avait partout beaucoup de travail et les minutes de loisir étaient chose rare dans sa modeste vie. Mais son âme de jeune fille avait conservé, grâce aux sages conseils et enseignements des dames nobles, toute sa pureté et son innocence. Elle rappelait une fleur sauvage, poussée à l'ombre de la forêt, loin du monde bruyant et loin des palombes.

Les matrones sérieuses, femmes d'âge, riches comme Dokia et quelques autres qui venaient souvent au domaine et qui la connaissaient bien pour son assiduité et sa gentillesse, l'aimaient bien et la gratifiaient de leur faveur. Anna se conduisait envers elle humblement et leur baisait les mains quand elle les rencontrait le dimanche ou les jours de fête. Cela leur était agréable, elles l'appelaient «ma fille» lorsqu'elles déposaient un baiser sur son front. Mais les gens plus simples n'avaient pas de cœur pour la jeune fille.

Au domaine, elle avait appris beaucoup de choses que les gens modestes ne savaient pas, et que la jeune fille ne pouvait cacher. Elle savait repasser, cuire, et, comme cela offensait leur dignité de ménagère, elles se vengeaient en se moquant d'elle et en la raillant à la moindre occasion. «Elle ne surveille qu'une chose, disaient-elles, que sa chemise soit blanche, mais que son coffre soit vide de linge, cela ne l'intéresse pas. Il lui faudrait sûrement deux paires de boeufs, car une seule paire, n'arriverait pas à ramener son coffre dans la maison de son mari, si toutefois elle en trouve un».

Ou bien: «Elle sait repasser le linge et coudre avec un dé, mais avec ça, elle ne se gagnera ni terre ni mari. Pour avoir des champs, il faut savoir manier la houe et pour avoir un mari, il faut venir les mains pleines. Mais, peut-être, que ce dé lui servira un jour. Elle restera sans gîte, parce que sa maman et son frère sont capables de tout, elle le posera alors sur sa tête et il lui tiendra lieu de toiture...» Et toutes sortes d'autres bêtises...



La jeune fille était au courant de tous ces racontars qui lui enlevaient de son assurance et l'affligeaient. Comme il était dur d'être pauvre! On ne valait rien pour personne. Une chance que ses bras fussent forts, ils l'aideraient à vivre dans les moments les plus durs, car que devait-elle faire? Le monde appartenait à tous. Aux pauvres comme aux riches.

. . . . .

Et maintenant il pensait à elle.

Comme il lui était pénible de tout laisser! Ses parents viendraient bien le voir une ou deux fois l'an, mais elle? Les gens disent: «Ce qui doit être à toi, le sera!» Il espère qu'elle sera à lui.

Il l'aime. Elle n'a ni terre, ni bétail, ni argent, mais il l'aime quand même. Si tout va bien, ils auront de tout, peu à peu. Lui, il a de la terre et du bétail, voire ces boeufs, ses compagnons.

Plongé dans ses réflexions, il ne remarqua pas que l'un d'eux avait fourré son museau dans le trèfle et en avait arraché une bonne poignée qu'il mastiquait avec zèle, la tête relevée.

Il ne pouvait pas se fâcher contre lui. Il avait toujours été plus leste en tout que le «gauche» et aurait dévoré diable sait quoi. Il léchait le mur si sa crèche était vide devant lui...

Le boeuf regardait droit devant lui de ses yeux vifs, tout en ruminant assidûment et Mykhaïlo, en proie à un subit attendrissement, le caressa. Anna les aimerait aussi. Qui donc ne les aurait pas chéris?... Ah, pourvu que tout cela se fasse le plus tôt!...

Avec un soupir, il se mit brusquement à plat ventre, le visage tout contre la terre. Il vit devant lui un avenir incertain qui pesa lourdement sur son âme, la remplissant d'une profonde tristesse.

. . . . .

Anna, la servante du domaine, ne savait pas comment cela était arrivé, comment d'un coup, le fils d'Ivan Fèdortchouk, Mykhaïlo, avait pris tant de place dans son coeur. Une pensée l'obsédait: pourquoi les arbres fleurissaient au printemps, les champs verdissaient et l'hirondelle faisait son nid. Ce sentiment s'était emparé de tout son être et, une fois imposé, le

voyant de près ou de loin, il se faisait en elle un changement qu'elle ne pouvait maîtriser.

Elle savait qu'il était bon pour elle, autrement que les autres. Il était beaucoup plus riche que les autres fils de propriétaire, or il lui parlait en égal. Quand il demandait des allumettes ou de l'eau, ou quand il s'informait si le maître était là, il était toujours très poli. Il ne se permettait jamais de plaisanter avec elle et ne disait pas de sottises. Sa langueur pour le jeune homme croissait en force pour devenir de plus en plus lancinante. Elle n'était plus une enfant, elle avait ses vingt ans, et puis, elle n'était ni sourde ni aveugle. Elle savait qu'elle l'aimait.

Elle cachait ce sentiment comme un crime dans sa jeune âme triste, ne sachant qu'en faire et baignait son amour dans les larmes qu'elle versait chaque nuit... Elle avait peur d'aller chez une tireuse de cartes, et même, si elle s'y était décidée, que lui aurait-elle dit?... Elle n'était qu'une pauvre domestique et lui, un fils de parents riches.

Elle devint si grave et si maussade que son entourage finit par le remarquer. Elle-même ne s'en rendait pas compte.

Sa mère et son frère la menaçaient toujours de la marier au voisin bossu. Il avait une maison, de la terre et du bétail... et il était, comme on dit, un brave homme...

Une ligne douloureuse, imperceptible, s'était dessinée autour de ses jeune lèvres pures... .

. . . . .

Cela se passa un soir de juillet.

Anna était allée chercher des champignons chez la femme du vieux Onoufri et s'en revenait chez elle. Leur maison était située en bordure de la forêt du domaine et un sentier étroit y menait à travers champs, passant près des huttes d'Ivonika, jusqu'à la route vicinale. L'heure était avancée, la soirée magnifique, claire et calme. La voûte profonde du ciel était parsemée d'étoiles, avec entre elles, la lune incandescente, consciente de sa gloire. Le lointain était doux et distinct, un réseau d'argent semblait s'étendre au-dessus des champs, couverts d'une abondante rosée.

Le sarrasin étalait sa douce blancheur, près du seigle foisonnant et haut en tige et, un peu plus loin, les gouttes de rosée brillaient au clair de lune comme figées sur le seigle et le blé, pareilles à des larmes accrochées. De loin en loin une légère buée transparente montait des endroits plus humides. Un silence profond régnait partout, troublé seulement par les nombreux grillons qui se répondaient, animant la large étendue. A part cela, aucun son. Tout se tenait immobile, figé, buvant le calme de la nuit qui s'acheminait à pas lents et hypnotisait tout de son clair de lune magique.

Anna suivait d'un pas pressé le sentier étroit qui serpentait, à peine visible, à travers le seigle majestueux. Très haut, il atteignait presque sa poitrine et il était si luxuriant et foisonnant, qu'on n'en avait pas vu depuis longtemps de pareil sur les champs de ce village. C'étaient les blés d'Ivonika qu'elle traversait et qu'elle caressait de la main, semblant les presser contre elle.

Elle était grave comme toujours. Chez le vieux Onoufri, elle avait appris toutes sortes de nouvelles. Il lui avait raconté que le vieux Ivonika était venu chez lui tantôt acheter une ruche, mais lui, Onoufri, ne l'avait pas vendue; il ne vendait ses abeilles à personne, car il ne les tenait que pour lui; Ivonika lui avait dit que tous étaient très affligés à la maison par le prochain départ de Mykhaïlo et que ce dernier était très triste.

Il se cherche sans cesse du travail, il prend tantôt une chose en main, tantôt une autre. Il va au champ ou tourne autour des bêtes ou des abeilles. Là, il se met à réparer la clôture pour qu'en hiver la tourmente et la neige ne l'abattent. Ici, il creuse des canaux dans les champs afin que, pendant les pluies, ils n'absorbent pas trop d'eau ou bien encore, il prend la hache en main... Il veut laisser un ordre parfait à son père quand il s'en ira, car... il ne reviendra peut-être plus! Maria pleure tant qu'on devra bientôt creuser un puits pour recueillir toutes ses larmes... Mais ils sont tous bêtes — lui a dit Onoufri par la suite. Il a été en Italie, à Vienne et s'en est revenu avec des honneurs. Mais dans ce village, les gens sont les derniers benêts, a-t-il dit à Ivonika, en réponse à toutes ses plaintes.

Elle réfléchissait à ce que serait sa vie quand le jeune homme partirait. Dans son âme modeste, la douleur de la séparation s'était terrée depuis longtemps et cette douleur allait s'accroissant. Elle savait depuis longtemps qu'il devait s'en aller; elle le savait avant tous les autres. Dans le domaine où l'on estimait et aimait la famille d'Ivonika, elle avait entendu plus d'une fois, que le garçon ne serait ni ne pourrait être dispensé du service et, qu'il serait obligé de servir jusqu'au bout. Mais eux, ils n'y croyaient pas et essayaient par tous les moyens de sauver le fils. Maintenant ils s'étaient convaincus qu'on leur avait dit la vérité. Anna ne lui avait jamais parlé de son prochain départ. Il venait à présent assez souvent au domaine. Il y a deux semaines il avait apporté du miel que son père envoyait en cadeau à sa maîtresse. Il l'avait passé à Anna qui l'avait emporté dans les appartements. Lorsque, un peu plus tard, elle voulut laver l'écuelle et la lui rendre propre, il avait dit:

— Laisse ça! (Il la tutoyait, bien qu'elle ne fût qu'une pauvre servante). On la lavera à la maison! Que fais-tu, Anna? Comment vas-tu? Après-demain, je vais avec mon père en ville, à la foire de la Saint-Pierre. Nous voulons vendre une vache et acheter des bouvillons. Que veux-tu que je te rapporte de la ville?

En même temps il avait pris sa main et cherché son regard. Une flamme ardente l'avait envahie et elle avait vivement retiré sa main. Il devait plaisanter. C'était la question que l'on posait d'habitude, quand on partait pour la foire. Seulement son caractère sauvage ne pouvait se faire à cette plaisanterie et elle avait répondu presque durement:

— Ce qui vous plaira!

— Je te rapporterai une belle bague! fit-il, incertain.

Un des domestiques étant entré dans la cuisine, il s'était éloigné en silence.

A présent, on était après la foire de la Saint-Pierre. Des bruits étaient parvenus à ses oreilles — le vieux Ivonika était presque tous les deux jours au domaine, aimant toute cette maisonnée comme la sienne — qu'ils avaient vendu leur meilleure et leur plus chère vache et que Mykhaïlo en avait pleuré. Mais il avait fallu

la vendre, racontait Ivonika, il ne pouvait tenir trop de bétail pour l'hiver. Tout cela exigeait des soins et du travail et lui-même, il ne pourrait le faire décemment. De plus il aura besoin d'argent et Mykhaïlo en aura besoin aussi à l'armée.

Elle rencontrait partout son nom, entendait quelque chose à son sujet, entendait comme on le louait toujours et toujours... Mon Dieu que votre volonté se fasse enfin! Elle ne pouvait confier sa destinée qu'à Dieu. De partout, elle était entourée de tristesse, tel était sûrement son destin... Elle pencha la tête et hâta le pas. Il faisait tard à présent. La nuit était tout à fait close.

Elle jeta un regard autour d'elle et ne vit rien que les champs et les champs, le ciel et les étoiles. Au loin, du côté où elle se dirigeait, blanchissaient les murs de quelques maisons villageoises, cachées en partie par les arbres fruitiers et, tout au fond, sur un petit mamelon, se dressaient entre les couronnes de vieux tilleuls, les deux hautes cheminées du domaine.

Elle avait encore à passer par tout un champ de seigle d'Ivonika, puis par un champ de trèfle, puis dépasser la maison de Dokia, pour déboucher enfin sur le chemin menant vers la maison de son maître.

Tout près d'elle, cachée dans le seigle retentit le cri d'une caille qui s'envola l'instant d'après, frôlant presque son visage; les grillons semblaient striduler tout à côté d'elle et, si on avait voulu se retourner pour voir d'où venaient leurs chants, on les aurait entendus d'une toute autre place. C'était leur secret de cris-cris avec lequel ils taquinaient les voyageurs nocturnes.

Soudain une silhouette émergea, non loin d'elle, troublant prudemment des deux mains le calme plat de la mer d'épis et s'avança droit sur elle. C'était Mykhaïlo.

Elle fut tout effrayée. Il avait surgi comme sorti de terre. Tout son être fut en proie à un puissant flot inattendu, qu'elle ne sut maîtriser.

— Bonsoir, Anna! fit-il d'une voix chaude, ôtant son chapeau et lui tendant la main. D'où reviens-tu si tard?

— De chez Onoufri. J'y suis allée chercher des cham-

pignons, répondit-elle d'une voix tremblante, obéissante comme une enfant.

Il garda un instant le silence, tout en la regardant. Elle était devant lui, silhouette sombre, prise dans le seigle haut, pareille à un épicéa. Sa tête était penchée bien bas sur sa poitrine et ses bras pendaient le long de son corps. La nuit était douce et si transparente, si magnifique et si calme et il n'y avait rien d'autre que les stridulations des cris-cris...

Il voyait distinctement sa tête, ses lèvres au dessin triste.

— Anna! fit-il ému. Regarde-moi! Je savais que tu allais chez Onoufri. J'ai attendu et guetté toute une heure ta venue... je voulais te parler.

Là-dessus, il posa ses deux mains sur ses épaules, jetant en même temps des regards craintifs autour de lui. Lui aussi, il était timoré et effarouché; de sa vie, il n'avait encore jamais parlé ainsi à une jeune fille. Et, à présent, le calme de la nuit et le silence des champs ne lui inspiraient plus confiance.

Elle lui lança un regard rapide et baissa aussitôt ses yeux. Toute la gravité de son être la submergea, l'envahit entièrement. A tout cela s'ajoutait une émotion poignante qui lui ferma la bouche.

— Anna! poursuivait-il tendrement, l'attirant timidement à lui. Tu te tais comme si je voulais te battre; serait-ce parce que tu passes à travers mon champ? Mais tous suivent ce sentier. Toi, tu peux le faire cent fois plus que quelqu'un d'autre, quand bon te semblera! Je couvrirais ce sentier pour toi des plus beaux tapis de ma mère. Je t'aime!

Elle pâlit, le regarda de ses yeux remplis d'une émotion intense et continua à garder le silence. Son bonheur était si grand, et en même temps si imprévu, qu'elle se tenait impuissante, ne sachant que dire.

— Je t'aime, Anna, depuis longtemps. Tu es si belle et si bonne! Je veux te prendre pour femme. Toi, rien que toi! Tu dois me dire si tu le veux et si tu m'aimes?

Tout le sérieux paralysant reflua de son coeur. Elle entoura son cou de ses bras et s'y accrocha.

— Tu m'aimes? chuchota-t-elle enfin. Tu m'aimes, Mykhaïlo? Je ne le savais pas! Je suis si pauvre... je n'ai rien... Je n'ai pas de champs... mais je t'aime...

— Je ne cherche pas tes champs, ma chérie...

— Mais je t'aime... tu sais ça?

— Je voulais le savoir...

Ils s'embrassèrent.

Avec tout le sérieux qui lui était propre, son grand amour faisait irruption dans sa vie, l'enveloppant toute, se répandant dans sa jeune âme de paysanne à peine touchée par la culture. Elle était pleine d'amour et se donna entièrement à ce violent sentiment qu'elle avait refoulé et caché craintivement jusqu'au plus profond de son être.

C'était presque incroyable comment tout cela s'était passé. Le garçon le plus honnête et le meilleur du village, l'un des plus convoités, l'aimait, elle qui n'avait rien, qui était pauvre et exposée sans cesse à la hargne de sa mère et aux chicanes de son frère, elle, que pas un garçon ne courtisait et qui n'existait pour personne, excepté ses maîtres.

— Si tu savais toutes les nuits que j'ai passées à pleurer, chuchota-t-elle, se blottissant toute honteuse contre la poitrine du jeune homme. Dieu seul en est le témoin!

— Pourquoi donc, mon amour? demandait-il, caressant ses brillants cheveux noirs et la pressant contre lui comme une enfant.

— Que me restait-il à faire? Comment ne pas pleurer, quand tout était si triste. Ne rien avoir, ni terre ni argent, un vers me rongeaît le coeur et puis, je ne savais pas que tu m'aimais et que...

— Et que je voulais te prendre pour femme? acheva-t-il la phrase dans un sourire. Mais maintenant tu le sais. Ne pleure plus, chasse ta tristesse et prends-moi à sa place. Quand ton coeur sera lourd de chagrin, sors et embrasse-moi. Tant que je suis encore ici, embrasse-moi! Tant que je suis encore ici...

— Tant que je vivrai, Mykhaïlo, fit-elle, l'enlaçant passionnément, ses jeunes lèvres tendues au baiser avec une ineffable douceur.

— Moi aussi, tant que je vivrai, répliqua Mykhaïlo, profondément touché, baisant la bouche vierge avec ferveur et sincère dévotion. Il n'avait jamais été si heureux qu'en cette nuit de clair de lune, calme et sereine; il était bouleversé, attendri par ce sentiment tout nou-

veau pour lui. Jamais encore il n'avait connu cette sensation.

Tout était si beau et si merveilleux parce que cette belle fille sage et douce l'aimait, elle qui n'avait pas son égale.

— J'ai apporté la bague que je t'ai achetée à la foire, à la Saint-Pierre! fit-il, la tirant de dessous sa ceinture. Il la passa au doigt de la jeune fille.

— Sois-moi fidèle, Anna, quand je m'en irai! prononça-t-il gravement. En ce qui me concerne, je ne renierai pas la parole donnée. A mon retour, nous nous marierons.

— Tu ne reviendras pas de sitôt, Mykhaïlo, soupira-t-elle.

— Pourquoi ces soupirs? Il ne faut pas, ma chérie, me fendre le coeur de chagrin. Je suis assez abattu sans cela. A la maison, je ne vois rien que des larmes. Maman ne fait que pleurer et papa soupire en silence. J'étais fermement persuadé que nous n'en arriverions pas jusque-là.

— Je le savais, Mykhaïlo. J'ai entendu mes patrons dire que rien n'aiderait, que tu devrais faire tout ton temps. Monsieur t'aurait tiré de là si cela avait été possible. Il t'aime bien, comme il aime ton père et ta mère. Je ne crains que ma mère et mon frère. Ils me menacent toujours de me marier avec le voisin...

Elle s'interrompit et pressa sa tête contre la poitrine du jeune homme. Celui-ci dit après un moment de silence, caressant tendrement la tête d'Anna:

— Souffre, mais ne te marie pas avec lui! Dieu nous viendra en aide. J'obtiendrai peut-être une permission pour les fêtes de Noël et je viendrai. Je conserve l'espoir que tout s'arrangera. Tiens seulement ta parole et si je reviens vivant de l'armée, je n'aurai alors peur ni de ta mère ni de ton frère.

— Et tes parents, Mykhaïlo? demanda-t-elle, relevant la tête et le regardant avec une expression de crainte dans les yeux.

Il haussa les épaules et eut un sourire forcé. Il savait que ses parents seraient contre, surtout sa mère. Pour lui, elle aurait désiré une princesse, mais Mykhaïlo avait le pressentiment tout au fond de son coeur qu'il finirait par la gagner à sa cause. Quant à son



père, il aimait trop son fils et s'il était d'accord, sa mère cèderait en fin de compte.

— Ne t'en fais pas pour ça! Reste seulement chez ta maîtresse, sois-moi fidèle et prie pour moi quand je serai là-bas. Si je ne meurs pas, tout ira bien.

Elle commença à pleurer doucement.

Il le remarqua.

— Déjà des larmes? Je ne suis pas encore parti, ni mort. Attends avec les larmes! la consolait-il, lui-même en proie à un sentiment de tristesse. Embrasse-moi plutôt encore une fois!

Il l'enlaça tendrement et releva sa tête.

Elle revint soudain à la réalité.

— Je dois m'en aller! fit-elle effrayée, lissant ses cheveux. Je me suis retenue. Dieu! Qu'est-ce qu'on me dira à la maison? Je me suis complètement oubliée. Je dirai que je me suis attardée chez Onoufri. Seigneur, on a déjà détaché le grand chien chez Dokia et j'ai à passer devant sa maison.

D'une main elle souleva le panier de champignons et enlaça de l'autre le cou du jeune homme.

— Porte-toi bien, Mykhaïlo; bonne nuit et viens me voir! Viens avec n'importe quoi chez mon maître, pour que je puisse te revoir! Je prierai pour toi et je tiendrai ma parole. Advienne que pourra!

— Peut-être que l'on ne me tuera pas là-bas, plaisanta-t-il avec contrainte. Bon, et si même une balle m'atteint, je ne dois pas mourir forcément sur le coup. Je suis fort et ce n'est pas pour rien qu'on dit que je suis comme un ours. Savva me le répète sans cesse quand il renâcle à la besogne et ne veut pas porter les sacs de grains sur la sole. «Tes épaules sont celles d'un ours, porte-les toi-même!»

Elle fit un pas en avant.

— Je m'en vais, Mykhaïlo, il est déjà tard!

— Je vais te raccompagner.

— Il n'y a pas assez de place pour nous deux, tu le vois? Le sentier est très étroit et à quoi cela me sert-il que tu marches derrière moi?

— En ce cas j'irai devant toi! répondit-il d'un ton enjoué.

— Je ne verrai pas alors ton visage. Ça m'est égal

que ce soit devant ou derrière moi, je veux voir ta figure.

— Je marcherai alors à ton côté.

— Eh bien! Aucun de nous ne suivra de la sorte le milieu du sentier. C'est si difficile de marcher sur les mottes.

— Prends garde, tu te sentiras encore mall! fit-il, retenant un sourire; elle sourit également.

— Nous piétinerons les épis! dit-elle doucement, toute heureuse, caressant légèrement de la main les lourds épis dorés où le bleuet jetait sa tache sombre. C'est un péché, ils sont si beaux!

— Va devant moi! prononça-t-il. Je veux que ton image s'ancre profondément en moi. Quand je serai loin d'ici parmi des inconnus — moi-même inconnu, — quand je monterai la garde, je me rappellerai comme nous marchions tous deux à travers notre champ, toi par devant, sur le sentier étroit, moi te suivant. Puis tu te retourneras, me sourieras et moi, je t'embrasserai...

En cet instant, elle recula d'un pas, horrifiée. Un lièvre traversait en courant le champ de seigle, franchissant le sentier avec la rapidité de l'éclair, tout près de ses pieds. Elle éclata de rire.

— Seigneur Dieu! Que j'ai eu peur!

— Parce que tu es une fille! répondit-il, une légère moquerie dans la voix. Je les attrape, moi, comme des mouches.

Au plus profond du seigle retentit à nouveau le cri de la caille.

Elle s'arrêta involontairement et prêta l'oreille.

— La caille carcaille, fit-elle pieusement et les cris se conduisent bruyamment comme des journaliers.

— C'est parce que la nuit est claire; ils aiment les nuits de clair de lune. Ils remplissent le silence de leurs bruits légers comme de perles, répondit-il à mi-voix.

Ils se tournèrent à nouveau vers la lune et regardèrent un instant le doux lointain bien distinct et éclairé, puis reportèrent leurs regards vers le sentier qu'ils venaient de suivre.

Des champs riches et luxuriants qui s'abaissaient par endroits ou remontaient en pente douce s'étaient

devant eux. Ils semblaient se blottir autour des oasis des forêts qui formaient un fond ténébreux derrière les champs.

— Tout dort! chuchota-t-elle, toute à la crainte de réveiller quelque chose dans la nature par une note plus haute. Vraiment, tout paraissait dormir: les blés foisonnants, les champs de sarrasin blancs et argentés, le sombre maïs élancé. La légère buée qui montait ça et là, en voile transparent au-dessus de quelque endroit isolé des champs, semblait protéger l'épaisse végétation dans son paisible sommeil.

Le petit bosquet derrière le champ d'où elle était sortie avec les champignons était enveloppé dans les ténèbres et, par-dessus tout cela, s'élevait la majestueuse voûte céleste, avec le scintillement de ses étoiles et la douce lumière argentée de la lune, qui transperçait en silence les profondeurs noires de cette nuit d'été, faisant d'elle un monde merveilleux, original et calme.

Tous les deux se taisaient.

Ils se tenaient toujours tournés vers la lune, du côté d'où elle était apparue.

Anna observa un long moment le lointain et sembla tout absorbée par cette contemplation. Soudain, une frayeur brilla dans ses yeux qui devinrent très grands.

— Mykhaïlo! fit-elle d'une voix craintive. Regarde, tu vois?

— Quoi donc? demanda-t-il.

— Suis bien des yeux le sentier par lequel je suis venue...

— Bon, eh bien?

— Regarde, tu la vois votre hutte, en bas, entourée d'arbres épais, pareille à une vieille grand-mère accroupie? Tu la vois? Et les arbres qui ont poussé comme un bois derrière elle, les vois-tu? Il fait si clair, on voit tout distinctement, oui, oui... Regarde la petite étable près de la hutte, tu vois sur la haie une longue bande de toile blanche?

— Je vois. C'est ma mère qui a blanchi la toile et qui a dû oublier de la rentrer. Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

— Et maintenant, regarde bien! Le morceau, à droite de la hutte, est séparé par un pré marécageux où s'embourbent les chevaux lorsqu'on rentre les joncs

coupés, à présent des lambeaux de brume y flottent, un pas plus loin s'étend le bois du domaine. Il est assoupi maintenant, tu vois tout ça?

— Pourquoi ne devrais-je pas le voir? demanda-t-il, tout étonné de cet étrange interrogatoire. Je le vois chaque jour, tout le temps je l'ai sous les yeux. Un bosquet joyeux comme un garçon.

— Oui, joyeux comme un garçon! répéta-t-elle presque machinalement. Mais, regarde maintenant, Mykhaïlo! Est-ce que tu vois le bois voisin, tapi derrière le pré marécageux, entre la hutte et le joyeux garçon? Mystérieux et terrible, le vois-tu?

— Il se trouve à un bon bout de votre hutte, tu sais ce que c'est, Mykhaïlo, c'est le bois voisin! ajouta-t-elle étrangement bouleversée, presque avec impatience et une souffrance indicible, faite de larmes étranglées, passa dans sa voix tremblante.

— J'ai toujours, le jour comme la nuit, une peur horrible de ce bois qui n'est pourtant pas grand, Mykhaïlo. Je ne peux pas le traverser sans hâter le pas. Quelque chose m'y attire et m'en chasse. J'ai toujours des envies de pleurer quand je m'y trouve seule... J'ai terriblement peur... les arbres sont si noirs... Il me remplit d'horreur... je ne sais pas... je ne sais pas...

Elle parlait la tête légèrement penchée en avant. Ses yeux, grands ouverts, presque démesurés, fixaient le bois comme une apparition, elle se tenait d'une main au jeune homme et semblait se trouver, par le pouvoir de toutes ses facultés dans le lointain, près du bois évoqué.

— C'est toujours la même chose... avec moi... quand j'y suis... poursuivait-elle d'une voix entrecoupée et apeurée. Quand je regarde... par là... Et aujourd'hui... où il fait si clair... regarde... comme il fait clair... étrangement clair... Quelque chose approche! cria-t-elle soudain en proie à une frayeur sauvage. De toi et de moi!

Elle se jeta vers lui convulsivement et, faisant le geste de le protéger, l'enlaça passionnément, pressant son visage contre lui. Puis des larmes spasmodiques l'étranglèrent, larmes uniquement causées par une terreur imprévue.

Au même moment il l'étreignit de ses deux bras. Une sensation de froid le parcourut, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il la tenait étroitement serrée contre lui, fixant son regard perçant vers l'endroit indiqué. Il n'avait pas peur et ne voyait rien. Sa hutte, où il allait rentrer tantôt, se tenait paisible, vraiment pareille à une vieille femme accroupie, coiffée d'un bonnet, protégée de derrière par les arbres touffus, plus loin, à droite, au-delà du pré marécageux là, où flottaient les légères vapeurs transparentes et, comme en bordure du village voisin, s'étalait solitaire le bois «voisin». Un bois étranger, petit, fréquenté de loin en loin par les riverains. Comme un bien sans propriétaire où chacun pouvait venir et piller ses arbres, ce qu'on faisait assez souvent du reste, tel était ce bois.

Il le connaissait trop bien. Il y venait parfois couper des branches mortes, des pieux pour la haie et il avait passé plus d'une nuit dans ses profondeurs. Mais maintenant il ne voyait rien. Jamais rien de particulier n'y avait attiré son attention ni de jour ni de nuit. Anna avait dû avoir une vision sans conséquence.

— Tu es une jeune fille et c'est pour ça que tu as peur, la consolait-il d'une voix calme, mais où vibrerait la frayeur soudaine qui s'était transmise d'elle à lui. Fais le signe de la croix! Dieu est avec nous et puis je t'accompagnerai jusqu'à la maison. Il n'y a rien là-bas, il a dû te sembler. C'était la brume.

— Ce n'était pas la brume! Cela volait à travers le brouillard! disait-elle dans ses sanglots entrecoupés, relevant pour un instant la tête et le regardant avec des yeux persuasifs, mais en même temps pleins de reproches. Ça volait... sur moi... et sur... toi!

Elle s'interrompit brusquement. Elle tourna à nouveau la tête, lentement, comme mue par une force invisible et croissante, tout droit vers le lieu bleuâtre et bien éclairé où, sur les champs qui allaient s'inclinant, se détachaient en tache obscure les oasis des forêts... Son regard scrutateur, apeuré, immobile, aux sourcils douloureusement froncés, était fixé sur un seul point. Ses doigts se cramponnèrent brusquement plus fort à son épaule. Puis, comme sous l'effet d'une douleur, elle se mit à gémir et à pousser des oh! et des ah! De nouveau... de nouveau... Et de nouveau

elle poussa un cri de terreur folle.— Ça vole de nouveau!

Il l'attira à lui avec fougue.

Elle pleurait très fort et lui, il était mortellement effrayé.

— Viens! fit-il, se signant et claquant des dents. C'est un endroit hanté. Viens! Il prit les champignons qu'elle avait laissés choir de peur, l'enlaça et l'entraîna à sa suite.

Ils marchaient étroitement serrés entre les hauts épis.

Elle s'essuyait les yeux de la manche, jetant à tout moment des regards craintifs derrière elle, refrénant les pleurs qui revenaient et docilement emboîtait le pas là, où par endroits, il devait suivre seul le sentier.

— Ne rentre pas par ce sentier! le pria-t-elle d'une voix suppliante, pressant la main du jeune homme contre elle. J'ai peur!

— Rien ne m'arrivera, ma chérie! répondit-il d'un ton grave et calme. Je n'ai pas peur! Pas du tout! Crois-moi!

— Un esprit malin... se précipitait sur toi et sur moi, Mykhaïlo, émit-elle en phrases saccadées, se serrant plus étroitement contre lui. Je l'ai vu à présent.

— Qu'est-ce que tu as vu?

— Quelque chose de terrible, seulement, je ne peux pas te dire quoi. Quelque chose de très très horrible... Des lambeaux de feu, ensanglantés... avec des yeux brûlants, fous, qui approchaient de nous à une allure folle. Et aussi promptement que ça filait vers nous avec la forêt, aussi rapidement ça a disparu. Dieu, que pouvait-ce donc être?!

Il fut pris d'un tremblement et fit à nouveau le signe de la croix. Il était aussi superstitieux que son père et comme la plupart des gens de son village.

— Les nuits de clair de lune font cet effet-là, dit-il, l'instant d'après, d'un ton sentencieux pour la calmer. Mais cela ne peut faire aucun mal à une personne baptisée. Tiens, vois par là-bas, non loin de la maison de tes maîtres, là, où l'on débouche des guérêts sur le chemin, près du petit ravin par lequel on arrive le plus vite à notre maison, eh bien! c'est aussi un endroit hanté. Quand il fait pleine lune, alors un grand chien

noir s'y montre toujours. Ce chien se promène tout le temps à la même place et ne laissera passer personne avant qu'il ne le veuille. Pour rien au monde, il ne laisserait passer quelqu'un.

— Tu l'as vu? s'enquit-elle, craintive.

— Moi, non! Mais le vieux Pétero a dit qu'il l'avait vu une fois. Il raconte qu'un soir il revenait tard à la maison. Il faisait une nuit de clair de lune comme aujourd'hui. Il marchait seul. Plus il approchait de cette place, plus ses genoux fléchissaient. Soudain, un énorme chien se dressa devant lui, le fixant de ses yeux flamboyants. Pétero darda sur la bête ses yeux écarquillés et lorsqu'il leva le bras pour faire le signe de la croix, la bête avait disparu, mais lui, il était couché par terre comme une botte de paille. Bien tard après minuit, il revint à lui, se leva et se traîna vers sa maison. Il dit que trois jours après cette frayeur, il ressentait encore une faiblesse dans les genoux.

— Ça arrive parfois! acheva-t-il son récit d'une voix plus ferme et, dans des instants pareils, il ne faut pas oublier le signe de la croix, il faut se signer immédiatement. Alors on ne voit jamais plus rien.

— Et moi, j'ai oublié de le faire, Mykhaïlo! fit-elle plus courageuse et plus tranquille, souriant comme une enfant, avec ses yeux humides de larmes qui semblaient découvrir quelque chose de nouveau. Voilà pourquoi je l'ai revu. Mais maintenant je ne l'oublierai plus et, ce disant, elle se signa pieusement, se prosternant bien bas. Puis elle dit dans un soupir d'allègement: — Je n'ai plus peur à présent. Il fait si clair ce soir qu'on pourrait ramasser des perles. Mais il n'est pas encore minuit. J'ai eu tout de même une peur bleue, dit-elle, peur revenir à ce qu'elle disait. Qu'est-ce que j'ai donc pu voir? Qu'est-ce que cela pouvait être? Il me semble que je sais ce que c'était et en même temps je ne le sais pas.

— N'en parle plus! fit-il cordialement. Que cela disparaisse à tout jamais!

— Oui, que cela disparaisse! répéta-t-elle d'une voix sérieuse et, l'instant d'après, elle ajouta:

— Avec tout ça, je me suis mise en retard. Madame m'avait priée de ne pas trop m'attarder et moi, j'ai

pris tout mon temps. Marchons plus vite, Mykhaïlo! On aura encore besoin de moi à la maison.

Ils hâtèrent silencieusement le pas. Ils suivaient toujours le sentier étroit qui passait à présent par un champ de maïs très hauts. Les feuilles soyeuses semblaient leur murmurer en réponse, lorsqu'un d'eux, passant à côté des plantes élancées, les accrochait au passage ou les repoussait de la main pour les écarter du sentier. Bientôt, ils arrivèrent à la maison blanche de Dokia, puis à la route qui menait au domaine. A cet endroit, il l'enlaça.

— Embrasse-moi encore une fois, ici, ma chérie! la pria-t-il tendrement. Je n'irai pas plus loin avec toi, car les gens nous verraient. Il ne le faut pas maintenant.

— Il ne le faut pas, il ne le faut pas! répondit-elle vivement, les bras passés autour de son cou.

— Dieu nous voit! chuchota-t-il, baisant ses lèvres pures.

— Dieu seul nous voit! répondit-il avec ferveur, puis ils se séparèrent.

Elle s'en alla, et lui, il resta encore un instant à la regarder s'éloigner sur le chemin vicinal, dépasser la maison de Dokia, s'engager sur la terre en jachère vers le domaine. Elle marchait pareille à un sombre épicéa gracile, droite, de sa démarche légèrement balancée, jusqu'au moment où elle disparut de sa vue.

Il se sentait pleinement heureux. Elle l'aimait et voulait bien l'attendre et... elle serait sa femme.

Puis il se signa et revint par le sentier qui le ramenait vers les champs clairement illuminés. Sa hutte était là, paisiblement assoupie, enveloppée de brume argentée, attendant son retour, avec sa porte ouverte et ses deux fenêtres minuscules toutes brillantes au clair de lune, vers lequel elle s'était maintenant tournée.

#### IV

Le matin de ce même jour, Marika s'aperçut qu'une de ses grandes poules avait disparu, et elle commença à se lamenter.



— Il faut demander à Savva, fit Ivonika assis non loin de la maison et en train d'affiler sa faux sans trouver jusqu'à présent de réponses aux questions et récriminations de sa femme. C'est lui qui s'occupe maintenant des poules. L'autre jour, je l'ai entendu dire qu'un vautour en avait emporté une.

Les lèvres de sa femme se tordirent en un bruyant éclat de rire.

— Maudits vautours qui pénètrent maintenant dans les poulaillers et emportent les poules quand elles dorment!...

Le vieux leva la tête et regarda sa femme. Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose de plus grave que dans ses paroles, quand il demanda :

— Qu'est-ce que tu dis, Maria?

— Je dis que maintenant il y a des vautours qui s'introduisent dans les poulaillers et emportent les poules. Et si vous ne faites pas attention, ils vous emporteront bien d'autres choses.

— Maria! Prends garde à tes paroles et fais bien attention que personne n'entende ce que tu dis là! la prévint-il. Les gens nous envient tout ce que nous possédons et s'ils apprennent que notre fils est un voleur, ils n'en seront que plus contents. Je sais bien moi que c'est Savva qui fait tout cela et je ne le lui pardonne pas.

— Je l'ai déjà sévèrement réprimandé, répliqua à nouveau sa femme, tout ça c'est l'affaire des mains de Rakhira. Elle le pousse aux mauvaises actions et il exécute ce qu'elle lui ordonne. L'autre jour, je l'ai rencontrée qui revenait avec une bouteille d'eau-de-vie de chez Mendel. Si tu crois qu'elle m'a seulement dit «bonjour», eh bien! tu te trompes. Je suis pourtant sa tante, la soeur de sa mère. Elle a passé comme une louve près de moi, les yeux baissés. Elle doit avoir la conscience mauvaise, car elle ne fait que souffler de vilaines choses à notre fils. Elle vend mes poules à Mendel et achète-avec de l'eau-de-vie et du tabac. Je l'ai bien compris. Domnika me l'a raconté. Elle habite non loin d'eux et elle voit et entend tout ce qui s'y passe. Domnika est une femme raisonnable qui a beaucoup vu dans sa vie et qui se connaît en une foule de

choses. Ce n'est pas pour rien qu'elle a été plus de dix ans en service en ville...

— Elle est raisonnable, oui, mais elle est aussi rusée et fausse, Maria! répondit-il tranquillement, continuant à affiler sa faux.

— Elle est fausse, mais moi, je ne lui ai jamais rien fait de mal; nous sommes en bons termes. Enfin, elle qui sait tout ce qui se passe au village, elle ne saurait pas cela! Savva passe maintenant beaucoup plus de temps chez Hryhori que chez nous. Domnika m'a raconté qu'il n'y a pas longtemps, il a aidé ce gueux à faucher son champ loué. Je ne voulais rien vous dire, mais, maintenant, je vous le dis. Mykhaïlo travaille près de nous comme un boeuf, se met en peine pour que tout soit bien fait, se lève de grand matin, et l'autre perd ses journées et ses jeunes forces chez ce sacripant. Vous devriez le corriger une bonne fois, Ivonika.

Ivonika se taisait, un soupir muet souleva sa poitrine. Il le savait. Il savait beaucoup d'autres choses qu'elle ignorait. Il n'y a pas longtemps, par exemple, Savva bêchait dans le jardin du domaine et, voyant la remise ouverte pour un instant, il y avait dérobé une grosse chaîne. Plus tard, le vieux Hryhori l'avait vendue au Juif de la Grand-Place et comme lui, Ivonika, s'y trouvait justement, il l'avait reconnue. Il avait tout aussitôt compris d'où elle provenait, mais il s'était tu. Savva était après tout son enfant. Tout cela, c'était l'affaire des mains de Savva, or que pouvait-il faire, lui! C'est triste et honteux d'avouer devant tous, que ton fils est un voleur, et qu'il est lié d'amitié avec un autre voleur et qu'ils bernent les gens. Dieu lui avait fait la grâce de deux enfants. Or, si l'un n'était que bonté, l'autre, en revanche, n'avait que de la méchanceté. Et lui, il les aimait tous deux du même amour, il les avait élevés de la même manière, du dur labeur de ses mains. Les deux étaient ses enfants chéris...

— Quand Mykhaïlo s'en ira et quand Savva verra qu'il n'y a personne pour s'occuper de toute la propriété, il changera. Il compte encore toujours sur Mykhaïlo, réconfortait-il sa femme et lui-même.

— Plût à Dieu! répliqua Maria. Mais je ne vous dirai qu'une chose, badika. Tant qu'il sera auprès de cette vipère, le mal ne l'abandonnera pas. Il se moque dès maintenant de mon chagrin, pourtant il me semble que ce n'est pas bien drôle de voir pleurer sa mère. Il voit bien que mon coeur se déchire de douleur à la pensée que Mykhaïlo doit partir et savez-vous ce qu'il me dit: «Allez là-bas avec lui... Qui lui donnera à téter?» Voilà ce qu'il se permet de dire à sa mère. Il a mauvais coeur, un coeur de pierre et que Dieu le punisse pour de telles paroles!

— Ne le maudis pas, Maria! l'avertit-il d'un ton conciliant. Il est notre enfant comme Mykhaïlo. Il changera. Je lui ai déjà dit et rappelé plus d'une fois que, s'il ne change pas, il ne recevra pas une motte de terre de moi. Je lui ai dit que je donnerai tout à Mykhaïlo. Il le sait bien. Il sait aussi que l'homme sans terre ne vaut rien. Il le sait très bien. Il voit également ce que vaut Hryhori aux yeux des gens du village...

— Depuis sa tendre enfance, il était têtu et malicieux, poursuivait Maria. Je m'en souviens très bien.

— Il n'y a rien à attendre d'un enfant, un enfant reste un enfant, il n'y a rien à chercher ici. Nous aussi, on était enfants et on faisait le bien et le mal. A qui la faute si on était un enfant terrible?

— Je dis seulement que, déjà à cette époque-là, il était têtu, désobéissant, faisant toujours exprès le contraire de ce que je le priais.

— Et toi, as-tu toujours obéi à feu ta mère? demanda Ivonika, souriant d'un air contraint, l'on ne sait pourquoi.

— Vous n'êtes qu'un vieux sot! fit-elle, impatiente. Je vous parle d'une chose et vous d'une autre. Je dis, moi, que tout petit encore, il était méchant et obstiné et, vous me rappelez quels enfants nous étions vous, moi et les autres. A quoi bon tout cela? Je me rappelle bien qu'une fois, quand il était petit, un garçon — il me semble que c'était le frère cadet de Todorika, celui qui est mort plus tard, vous vous souvenez? — lui avait pris son chalumeau, ils gardaient les bêtes ensemble. Eh bien, Savva n'a rien dit sur le coup, mais quatre semaines plus tard, il a attrapé un gros bour-

don et l'a fourré dans le col du gamin. Le marmot est tombé malade, il est resté couché, tout enflé et moi, je frappais, grondais Savva, je voulais savoir pourquoi il l'avait fait. Mais il était muet comme une carpe et gardait un silence buté. «Tu vois, lui avais-je dit, il peut en mourir!» Il ne baissait que ses yeux, les sourcils froncés, puis, après un temps, il s'est mis à pleurer. Il pleurait, mais il n'a pas prononcé un mot. Quand je lui ai ordonné d'aller s'excuser auprès du garçon et de sa mère, il n'a pas bougé d'une semelle. Il se tenait muet, pétrifié. De colère, je lui aurais alors brisé les os. Une chance qu'il fût toujours malingre et chétif, autrement, je vous le jure, je les aurais rompus. Il est le même maintenant, voilà pourquoi j'ai mal au coeur!

— Il n'était pas toujours comme ça, si peu raisonnable, Maria! dit le vieux Ivonika. C'est depuis qu'il s'est lié d'amitié avec Hryhori que toutes sortes de bêtises lui passent par la tête.

— Oh, il était toujours fainéant et buté! s'entêta Maria, irritée.

— Fainéant!... Mais il ne volait pas et ne se tenait pas à l'écart du travail comme maintenant, et puis il...

— Et vous le voyez, mais vous ne le rappelez à l'ordre que de loin en loin, une fois par an, peut-être! interrompit Marika avec fureur. Il vous incendierait la maison que vous ne diriez rien. Je ne comprends pas le coeur que vous avez. Vous ne savez qu'une chose: être bon. Mais ce n'est pas bien, Ivonika!

Il cessa pour un instant d'aiguiser sa faux et la regarda.

— Maria! fit-il gravement, d'un ton de reproche. Est-ce que Savva n'est pas ton enfant comme Mykhaïlo? Est-ce que tu l'aimes moins? N'est-ce pas toi qui l'as mis au monde? Qu'est-ce que tu me veux? Il est jeune et sot et les mauvaises gens lui soufflent de mauvaises actions. Rakhira a dû l'envoûter mais quand cela passera, elle perdra son pouvoir sur lui et il nous reviendra. Je le surveille, bien que je me taise. Tais-toi aussi, Mykhaïlo voit beaucoup plus que tu ne le crois et Savva le sait. Il ne tiendra pas toujours à Rakhira; elle n'est plus jeune fille, et il ne l'épousera pas, car elle est sa cousine et c'est

un péché. Il sait tout ça et tout ça doit finir. Il nous faut être patient... et prier Dieu de nous garder en sa sainte protection... et de protéger Mykhailo...

— Mykhaïlo, Mykhaïlo! gémit soudain Maria comme piquée. Mon enfant, mon cher trésor! Pourquoi me l'arrache-t-on? Pourquoi te met-on sous le joug? Que ferons-nous sans toi? Tu te cacheras à notre vue comme ce soleil et moi, je ne le supporterai pas, je sens que le chagrin me prendra tout mon sang et fera blanchir mes cheveux. My-khaï-lo! My-khaï-lo!

Ivonika releva vivement la tête et la regarda d'un air affligé. Ne frappait-elle pas la tête contre le mur? Quand, brusquement, elle se rappelait le départ de son préféré, quand son chagrin la débordait comme maintenant, par exemple, elle le faisait presque toujours, et pourtant elle n'était plus jeune et malade en outre.

Mais, cette fois-ci, elle n'en fit rien. Elle ne savait que récriminer et se lamenter et, peut-être, finirait-elle par pleurer plus tard...

Il baissa la tête, comme auparavant, plissa douloureusement son front et continua à marteler sa faux sans mot dire, un peu plus vivement peut-être.

Elle n'arrêtait pas de parler. Sa voix plaintive arrivait tantôt de la cour, tantôt de la maison. Son bras droit, maigre, se levait parfois, menaçant quelqu'un dans le lointain...

Puis la nuit tomba. Une nuit douce et tranquille qui les trouva se reposant chacun dans le silence profond de leur chambrette, enveloppée de ténèbres... ils reposaient sans sommeil, le coeur rongé par un chagrin lancinant...

## V

Au même moment, quand Mykhaïlo attendait sa bien-aimée, Savva se glissait en catimini, à travers jardins et maisons, chez Rakhira.

Elle habitait avec ses parents une petite mesure, à la lisière du grand bois séculaire qui se dressait comme une muraille gigantesque, près du village, non loin de la demeure de Domnika, femme sage, à la langue bien pendue et la meilleure amie de Marika.

Le vieux Hryhori et la borgne Tètiana, sa femme, n'avaient pas de terre. Ils prenaient à bail chaque année quelques dizaines d'arpents pour subsister et pourvoir à leur misère. La petite maison qui se trouvait au milieu d'un minuscule verger était vieille et toute penchée et il semblait, qu'après chaque rafale de vent plus forte, elle s'inclinait de plus en plus vers la forêt.

Hryhori était journalier, sa femme allait avec lui et faisait toutes sortes de travaux. Rakhira, seule, restait à la maison, passant ses journées dans l'oisiveté, ou bien allait au village, s'arrêtait devant chaque maison où il y avait des filles et des gars, et faisait tranquillement sa causette.

C'était bien vrai qu'elle provenait ou, à mieux dire, son père provenait de la «Tsygania».

Dans le village voisin, considéré à présent comme petite ville, à cause des foires et des marchés qui s'y déroulaient, s'était depuis longtemps établie une colonie de bohémiens.

Le seigneur du village avait autrefois donné à cette colonie un petit lot de terre. Cette colonie s'y était donc installée et ce petit lot de terre avec ses habitants avait été surnommé «la Tsygania».

Les Tsyganes avaient leur propre staroste, leurs conseillers et étaient fort attachés à leurs traditions et institutions bohémiennes. Le seigneur avait pris la plus belle des bohémiennes dans son domaine et elle y vivait dans le luxe comme une princesse des vieux contes.

Or les années 66—67<sup>1</sup> avaient amené des changements. Il y eut la famine, le choléra qui décimèrent un grand nombre de familles, d'autres quittèrent la Tsygania pour la Moldavie et ceux qui restèrent sur place, se mélangèrent aux autres habitants et seul, un petit nombre, resta fidèle à ses traditions et à ses coutumes.

Les vieilles gens qui se rappelaient encore le bon vieux temps de la Tsygania racontaient plus d'un épisode curieux concernant leur train de vie, leur caractère et leur talent particulier de duper les gens.

---

<sup>1</sup> Du siècle passé. (N.d.T.)

Mais ils en parlaient avec sympathie et une certaine chaleur.

Si l'on avait à passer près de leur pré, le dimanche, par exemple, où par les jours d'été, les petits bohémiens gardaient des moutons volés, on avait alors de quoi se tordre les côtes de rire. Il y avait là tout un essaim d'enfants bohémiens nus, qui s'amusaient, se roulaient ou, se tenant par les mains, tournaient en rond si vite, qu'on ne voyait que leurs corps noirs à la lumière du soleil, qui dansaient tout brillants à vos yeux. Ils se jetaient aux pieds des passants et demandaient l'aumône avec force gestes sauvages et arrogants, ils criaient, suppliaient, chantaient, faisaient un tel tumulte que ceux qui passaient, souriaient et portaient involontairement leurs mains à leurs poches.

Ils avaient leur musique, vendaient des ustensiles en bois, avaient leurs artisans et le samedi la plupart des femmes s'habillaient de haillons et allaient mendier dans les villages voisins. Hryhori Tchoukatch, le père de Rakhira, descendait de la Tsygania. Il avait épousé la soeur de Maria, la borgne Tètiana, pour les quelques arpents de terre qu'elle possédait et, lorsqu'il eut mangé son petit bien, il fut forcé de prendre à bail quelques lambeaux de terre et d'aller gagner sa vie comme journalier.

Tètiana était connue de tout le village comme une femme très laborieuse. Grâce à cette réputation, Hryhori obtenait du travail, autrement personne n'aurait voulu de lui ni de ses bras. C'était un voleur, et il avait la vie d'un homme sur sa conscience. Il s'était une fois soûlé et avait battu un vieillard si fort que celui-ci en mourut quelques jours plus tard. Cela lui avait valu une longue peine de prison, mais quand il en sortit, il n'était point devenu meilleur.

Rakhira était le portrait craché de son père, aussi celui-ci l'aimait-il plus que tout au monde. Elle avait non seulement ses yeux noirs et ronds, avides, mais aussi son caractère qui se reflétait en elle comme dans un miroir. Fainéante jusqu'à l'indécence, elle traînait des journées entières par le village, oisive, bavardant, observant tout ce qui lui tombait sous les yeux, surtout la basse-cour, ou bien elle se tenait là, où les ménagères blanchissaient leurs toiles, pour en

chiper une à l'occasion et s'en aller inaperçue avec l'objet volé sous le bras.

Sa mère n'avait aucune autorité et aucun pouvoir à la maison, elle faisait seulement ce que son mari lui ordonnait et ce que sa fille désirait. Pour eux deux, elle n'était qu'une machine vigilante et silencieuse. Rakhira ne jouissait pas de la sympathie des gars du village. Ils la dédaignaient visiblement et se moquaient d'elle ouvertement. Elle s'imposait à chacun et il n'était pas bien difficile d'obtenir ses bonnes grâces.

Pas un garçon ne l'invitait à danser sur la place, mais elle, telle une belette, allait de l'un à l'autre et savait si bien prier que l'un d'eux finissait par l'entraîner par la manche dans la danse, d'un air mi-sérieux, mi-badin, pour la repousser ou la renvoyer après deux ou trois tours à sa place, avec quelques mots équivoques.

Mais elle s'en moquait bien. Elle réapparaissait la danse suivante, un sourire sur ses lèvres rouges, retroussées sur de brillantes dents blanches et, comme si de rien n'était, savait à nouveau attirer l'attention sur elle par son rire, et obtenir ce qu'elle voulait. Depuis quelques mois Savva tournait autour d'elle. La sympathie était née en dansant. Cela avait commencé par des plaisanteries, des rires, des bousculades pour devenir une force menaçante et sérieuse.

Elle était plus âgée que lui. Était-ce sa nature qui l'exigeait, mais elle savait si bien le commander qu'il n'y avait presque pas de points entre eux sur lesquels il ne fut d'accord avec elle, il s'abandonnait aveuglément à ses inventions ou à ses fantaisies mi-sauvages. Elle était son Dieu, elle le tenait auprès d'elle comme rivé par une force magique...

Outre cela elle devait tous ses désirs et le moindre de ses actes trouvait grâce à ses yeux.

Il trouvait en elle un appui à ses instincts les plus bas et les plus grossiers et, comme il ne voyait pas les défauts de la jeune fille, il s'enlisait de plus en plus profondément dans l'atmosphère de son esprit et de son âme. Il n'avait pas à se gêner dans la société des parents de Rakhira. Il buvait avec eux et ne voyait rien d'indécent dans le fait d'être ivre. Eux, ils avaient la conscience large et, quand Rakhira rentrait avec



un morceau de toile ou une poule volée, décrivant surtout les moyens employés pour que l'une ou l'autre de ces choses soit en sa possession, l'essentiel pour elle était de savoir ce que Savva dirait. Il riait d'un étrange rire étouffé, admirant son adresse et son sang-froid. Il se conduisait librement avec elle. Comme les parents de Rakhira ne trouvaient rien à redire, Savva passait des soirées ou des nuits entières avec elle, et personne ne se mêlait de leurs affaires ou de leurs rapports. Leurs sentiments pouvaient se développer en toute liberté et ils se développaient...

Les vieux étaient allés travailler au village voisin et n'étaient pas encore de retour. Rakhira était assise, seule, sur le banc de terre, près de la maison, attendant Savva, ses grands yeux fixés sur la lune incandescente.

Non loin de la maison s'étendait la grande forêt noire, à gauche, les vergers des maisons voisines. Un silence profond régnait tout autour.

Savva ne venait pas!... Il lui avait pourtant promis d'être chez elle avant le coucher du soleil. Et de ce soleil, depuis longtemps, il n'y avait plus de trace! La nuit s'était épanouie, on ne peut mieux, la lune s'était allumée à la place du soleil, attirant à elle par son éclat.

On avait dû l'obliger exprès à faire un travail à la maison, rien que pour l'empêcher de venir chez elle. Tante Maria! Oh, c'est elle qui est si méchante! Elle déteste Rakhira. Elle voudrait bien la voir aujourd'hui plutôt que demain morte, et tout cela parce que Savva l'aime et la fréquente malgré les menaces et la défense.

Ses grands yeux sauvages, papillotants, lancèrent un éclair. Elle tiendra à dessein Savva auprès d'elle, elle l'aimera en dépit d'eux, Savva l'épousera malgré eux, oui... oui... malgré eux... Malgré cette vieille corneille avare, malgré ce Mykhaïlo, cette sainte nitouche...

Cela ne les regarde nullement que Savva l'aime. Elle leur montrera à tous qui elle est, surtout à cette vieille sorcière! En voilà encore une tante! Elle a de l'argent et des vaches, de la toile et du miel, toutes sortes de céréales et elle ne regarde même pas de leur côté.

Parfois, ils n'avaient pas de lait des journées entières, ni une miette de mamalyga, et elle, elle feignait de ne pas les connaître. Et pourtant sa mère Tètiana est sa soeur. Oh, elle le regrettera un jour. Elle leur en fera voir, parole d'honneur! Elle a une tante dans le village voisin qui se connaît en toutes sortes d'herbes et en sorcellerie; elle ira chez elle et saura obtenir une mauvaise herbe. Ils n'ont qu'à la laisser tranquille! Elle et Savva...

Le maigre chien noir, attaché à une corde, non loin de là, se mit à aboyer avec rage. Mais la minute d'après, il se coucha à terre et rampa humblement quelques pas, la tête baissée sur ses pattes de devant étendues, remuant vivement sa queue, passant de l'aboïement à un joyeux jappement. Puis, il se tut. C'était Savva qui venait. Il marchait vite. Il portait un petit paquet sous le bras.

D'un bond, elle se redressa et courut à sa rencontre.

— Savva, pourquoi viens-tu si tard? demanda-t-elle, impatiente, arrachant le paquet qu'il tenait sous le bras.

— Que veux-tu que je fasse, si on m'a retenu. Je devais moudre encore de la farine parce que la vieille en a eu envie, s'excusait-il, lui passant le bras autour du cou. Mais pour ça, je t'ai rapporté de la farine pour quelques plats de mamalyga. Tu peux te le faire même maintenant. Je t'ai rapporté aussi un morceau de fromage. Tu aimes le fromage, n'est-ce pas? Il sourit et elle éclata de rire, découvrant ainsi de magnifiques dents blanches.

Puis, elle déplia les feuilles et sortit le fromage. Elle en mangea avidement un bout, le porta avec la farine dans la maison et revint vers lui. Pendant ce temps il s'était assis sur le banc de terre et avait tiré le tabac de sa ceinture. Elle se mit tout contre lui, le bras passé autour de son cou.

— Tu sais quoi, commença-t-elle, il me semble que mes vieux coucheront là-bas. Regarde, comme il se fait tard. S'ils ne sont pas rentrés jusqu'à présent, je doute fort qu'ils reviennent aujourd'hui; ils passeront là-bas la nuit. Reste avec moi, nous causerons. De toute façon on te tient attaché chez toi comme un chien. Qu'est-ce que t'as fait aujourd'hui toute la sainte journée?

— J'ai fauché. On m'a attaché pour toute la journée.

— Et l'autre, qu'est-ce qu'il a fait?

— L'autre? Il joue au grand propriétaire. Il est là à me sermonner et à me conseiller comment je dois faire ceci ou cela quand il n'y sera plus.

— Pourvu qu'on le prenne déjà, ajouta-t-elle, ses grands yeux ronds, tournés vers la lune. Tu sais, Savva, il est notre «mauvais esprit». Tout le temps il me semble que le malheur nous viendra de lui.

— Oh, tout de suite, le malheur! railla le jeune homme. Je voudrais bien savoir ce qu'il pourrait me faire.

— Il excite les vieux contre toi.

— Oh, tu sais!

— Tu es bête, Savva.

— Pourquoi suis-je bête?

— Tu ne vois donc pas comme il veut gagner les bonnes grâces de tes vieux... comme ma tante verse des torrents de larmes et que ton vieux peut y passer de chagrin après lui? Tu crois que, s'il s'en va à l'armée, tes vieux vont moins languir après lui? Je te le répète, tout ce qui est à la maison, ira après lui en ville: l'argent, la basse-cour, en un mot, tout. Et toi, tu seras cet imbécile qui restera sur place à travailler pour eux. Oui, oui, tu verras que ce sera ainsi.

— Qu'est-ce que je dois faire, alors?

— Ne rien faire exprès. Tu es aussi bien leur fils que l'autre.

Ses yeux brillèrent d'un mauvais éclat, elle se gratta la tête de ses cinq doigts.

— Moi, à ta place, je me tournerais les pouces. Qu'ils grondent, s'ils en ont envie!

— On ne peut pas faire... comme ça! répliqua-t-il d'un ton retenu. Ce n'est pas bien, Rakhira! L'autre jour mon père m'a dit: «Celui qui n'aime pas la terre, n'en a pas besoin!» C'était, tu sais quand il m'avait dit d'aller labourer pour les blés d'automne et moi, je n'ai pas voulu porter la charrue à réparer chez le forgeron.

Les yeux de la jeune fille étincelaient toujours.

— Mais tu aimes la terre, Savva! fit-elle, se pressant contre lui.

— Tu demandes encore, si je «l'aime», fit-il, irrité. Que vaut un homme sans terre?

«Ce que vaut mon père...» faillit répondre Rakhira, mais elle se retint. Elle embrassa le jeune homme de ses grosses lèvres chaudes.

— Tu auras de la terre, Savva! dit-elle. Tes parents n'ont que deux enfants, toi et Mykhaïlo. Ton père n'osera pas donner tout à l'un et rien à l'autre. Ne crains rien! Je te le dis, Savva, tu n'as pas besoin d'avoir peur. Naturellement, si tu es bête, si tu fais tout ce que l'on te commande, si tu joues leur jeu, alors, c'est sûr, qu'ils te menaceront des plus grands malheurs. Montre-leur le poing à l'un et à l'autre. Tu verras alors que tout changera. C'est ma tante qui me tape le plus sur les nerfs. La bonne tantine! ajouta-t-elle avec un dédain indescriptible. Elle serait capable de me noyer dans une cuillère d'eau parce que tu m'aimes et que tu me fréquentes, n'est-ce pas?

— Pour sûr! répondit Savva. Aujourd'hui, elle s'en est prise à moi sous le prétexte que je lui avais volé sa grande poule grise. Tu sais laquelle... Tous les deux partirent d'un franc éclat de rire.

— Et toi, qu'est-ce que tu as dit? Tu as sûrement eu peur...

Elle se pencha, attentive, le regardant de ses yeux. Il eut un rire contraint.

— Moi, j'aurais eu peur? J'ai craché à ses pieds, répondit-il, se signant trois fois. Je lui ai dit: «Vous vous en prenez éternellement à moi. La douleur de voir partir votre enfant vous aurait-elle fait complètement perdre la raison? Vous feriez mieux d'ouvrir vos yeux et de regarder par où volent les vautours. Vous m'en parlez toujours, demandez une fois à Mykhaïlo. Pourquoi toujours moi? Est-ce que je vous embête à ce point que vous ne voyez que moi?»

«Parce que c'est toi qui portes tout à cette vipère; tu es un voleur, rien qu'un voleur», et elle s'est mise à crier.

Rakhira avait glissé comme une chatte à ses pieds, noyant son regard dans celui du jeune homme.

— Et toi, Savva, qu'est-ce que tu as fait? demanda-t-elle, les lèvres tremblantes, d'une voix qui avait perdu de sa sonorité.

— Moi? J'ai levé mon poing et je l'en ai menacé. «Vous voyez ce poing? ai-je demandé. Si vous osez me dire encore une fois ce mot, je vous l'envoie entre les yeux. Je n'ai pas volé vos poules et si vous l'avez vu, il fallait me prendre sur le fait. La bonne mère que vous faites, en appelant votre fils, voleur! Vous n'avez aucun droit sur Rakhira non plus. C'est compris? Ne me forcez pas à vous le répéter, car ça fera un malheur. Je souffre assez de par votre faute, du fait que vous me reprochez le pain que vous me donnez. C'est encore peu tout ça, attendez, viendra un temps où vous pleurerez après moi, mais je ne regarderai pas de votre côté». «Jamais, tu entends, jamais, maudit fils! criait-elle. Plutôt mourir! Tu me mettras en terre, voleur, fainéant!», et sur ces mots elle m'a envoyé une bonne gifle... Je n'ai pas voulu lever la main sur elle, elle est souffrante, pourrie comme un vieil arbre et puis, le père est rentré et j'ai eu peur, mais j'étais furieux. Cette vieille doit tout voir, fourrer partout son nez et pousser de hauts cris par tout le village. Ce n'est pas tout, l'autre s'amène et commence à me morigéner. Oh! comme j'en ai marre, comme ils m'embêtent tous! dit-il, agacé. Et tous ces avertissements et ces conseils... il s'interrompit brusquement, cracha d'un air méprisant devant lui.

— Et que dit oncle Ivan?

Il se tut un instant, fixant la terre de ses yeux maussades.

— Eh bien?

— Oh, pour ce qu'il dit!

— Mais que dit-il?

— C'est justement le plus embêtant qu'il ne dise rien. Ça, c'est le pire de tout!

Ses yeux prirent une expression étrange. Ils semblaient se dilater dans un froid éclat vert, devenir terribles.

— C'est du vieux seul que j'ai peur. Il ne me dit rien! Il se tait. Et c'est parce qu'il se tait, que j'ai peur. Les mots ne sont pas si effrayants. Prenons, par exemple, la journée d'aujourd'hui: nous avons lié les traits d'attelage, tu me croiras, si je te dis qu'il n'a pas ouvert la bouche. C'était horrible! Autrefois, il me disait encore: «Laisse, Rakhira! C'est un péché de l'ai-

mer. Elle est ta cousine. Je ne te permettrai pas de prendre cette fille pour femme. Et si tu ne veux pas m'obéir, ne m'obéis pas. Seulement, ne le regrette pas un jour!» Et il n'en a plus jamais reparlé. Je ne peux pas savoir ce qu'il pense. Maman, elle se lamente la journée entière et lui, il se tait.

— S'il était vraiment bon pour toi, il ne te défendrait pas de te marier avec moi! fit la jeune fille, enlaçant passionnément son genou de ses deux mains. «Un péché!» dit-il, et elle éclata de rire. Est-ce lui qui va expier ou brûler en enfer pour nous? Et n'est-ce pas un péché que ton père et ta mère nous poursuivent, m'accablent de méchantes paroles comme si j'étais le malin? Est-ce que je suis ton ennemie, moi? Qui t'aime plus que moi, hein? Tu peux me demander ce que tu veux, je te donnerai tout. Je ne te battraï, ni ne te maudirai pour une poule. Je volerai du savon chez Mendel pour te laver ta chemise alors qu'elle préférerait se mordre le doigt que de sortir quelques kreutzers de la maison. Ils te détestent, Savva, ils pleurent après chaque bouchée de pain que tu avales. Ils n'ont besoin que de tes bras, de ton travail et de rien de plus.

Elle se tut pour un instant.

Savva ne disait rien. Quelque chose semblait s'être interposé entre eux.

Elle attendit un moment, puis commença à se tortiller. Elle jeta un coup d'oeil à la lune, autour d'elle, reporta ses regards sur lui.

— Pourquoi te dirais-je tout cela, si ce n'était pas vrai, interrompit-elle soudain le silence qui les séparait comme un mur. Je vois bien que c'est comme cela. Tu devrais toujours m'écouter, Savva!

— Je t'écoute, répliqua-t-il.

C'était vrai. Tout son être s'était porté vers elle. Elle était quelque chose de plus fort que lui. Elle ne craignait rien. Rien au monde. Il se sentait bien avec ce sentiment, bien qu'il ne s'en fût jamais rendu compte. Lui non plus, il n'avait peur de rien, surtout avec elle... oh... avec elle... avec elle!...

— Nous avons beaucoup d'ennemis, Savva, même au village, poursuivait-elle. Tu vois qu'on ne respecte

pas mon père, il a eu la malchance de faire de la prison. Nous sommes pauvres, nous n'avons ni argent, ni terre, ni même une pauvre bête près de la maison, à part ce chien noir, attaché à la corde et dont les yeux brillent de faim, et quelques poules. Tous les fermiers déconseilleront à ton père de te permettre de me prendre pour femme. Je le sais! Et ta maman surtout!

Une haine indicible brilla dans ses yeux, elle se tourna du côté où, entre les jardins noirs à présent, blanchissait la maison des parents du jeune homme.

— Ma mère a peur de ma tante comme si elle était sa servante, fit-elle. Elle serait capable de lui lécher les mains, si seulement ta mère voulait bien lui adresser la parole.

— Dis, Savva, peut-être qu'on ne te prendra pas à l'armée, quand Mykhaïlo en reviendra, dit-elle, après un instant de silence. Nous pourrions nous marier alors.

— Je me couperai plutôt la main que d'aller servir, ajouta-t-il d'un ton décidé. Je ne veux pas y aller. Tu ne me crois pas? Je devrais aller perdre trois ans de ma vie? Pour qui? A quoi bon? Non, je ne serai pas aussi bête que les autres. Je me tais, mais je sais ce que je fais. Ils ne savent pas encore qui est Savva.

Il baissa la tête, puis la releva un peu, jetant un regard maussade à la lune. Elle brillait immobile, juste en face de la maison comme si elle désirait qu'on la vît de là-bas.

— Fais ce que tu veux, l'encourageait Rakhira, pourvu que tout aille bien chez toi. Je t'aiderai. J'irai, s'il le faut en ville, à Tch. Je ne m'y perdrai pas. Je saurai où m'adresser, tu verras. Je ne suis pas si sotté. Tes vieux le savent bien, ajouta-t-elle d'une voix chantante, et ils m'écorcheraient vif pour l'amour que tu me portes. Mais moi, je ne te laisserai jamais, fit-elle, s'enflammant de plus en plus, même si mon père et ma mère devaient me tuer.

Elle se serra plus fort contre lui et ses yeux brillants, presque sauvages, se fixèrent avidement sur son tendre visage pâle.

— Dieu et la prédestination nous ont unis, prononça-t-elle d'une voix troublée. Je serai tienne, Savva, malgré tout, il faut que tu le saches. Je le vois. Tout

d'abord, dis-moi, pourquoi m'aimes-tu, moi, et non une autre? Chaque fois que je suis assise ici, sur ce banc de terre et que je tire les cartes, c'est toi qu'elles me montrent. Nous sommes toujours ensemble. Je suis tout le temps à tes côtés. Et quand tu te trouves à un bout, moi, je suis à l'autre, mais il y a un lien entre nous, quelque chose nous lie... Je ne sais pas comment ça s'appelle, mais c'est quelque chose de pareil à des fils invisibles. Autour de nous il y a beaucoup de monde... il y en a beaucoup plus près de toi qu'auprès de moi, mais nous sortons toujours des cartes, nous suivons un chemin à part. Je ne sais pas encore ce qui nous guide, fit-elle, avec un regard profondément pensif, mais «quelque chose» nous mène et nous irons après cette chose, parce que telle est la volonté des cartes...

Il la regardait les yeux ardents, ses pensées dansaient une sarabande dans sa tête. Il ne songeait à rien de précis en cet instant, il n'avait pas de mots et n'en cherchait point. Mais son âme s'agitait, inconsciemment prête à agir, indépendamment de sa raison et de sa volonté, à sa propre manière. Elle lui fermait la bouche et le plongeait dans son ambiance indéfinissable...

— Les cartes montrent que la terre te viendra par moi, continuait-elle d'une voix prophétique, d'une douceur féline. Nous sommes ensemble dans le bien comme dans le mal. Tu crois, peut-être, que tout ça ce sont des bêtises? Eh bien, sache que l'année dernière, à la Saint-André, quand j'avais la bouche pleine d'eau — je voulais faire des pets de nonne — les chiens aboyaient de ton côté. C'était, peut-être même, votre vieille Soïka qui te prédestinait à moi et mon cœur m'a soufflé clairement: «Savva sera tien!» J'ai noué alors un fil à la grille et qui l'a rompu, si ce n'est toi, quand tu es venu ce soir-là chez nous... me dire que je n'attende pas le jour suivant, parce que tu devais aller inopinément au moulin avec ton père. Tu te souviens? Puis, quand je me suis couchée, j'ai fourré un peigne sous l'oreiller et j'ai noué une ceinture autour de mon front pour voir en rêve qui serait mon promis, eh bien! c'est de toi que j'avais rêvé, Savva! Et quand, les yeux fermés, je me suis approchée de la meule et



que j'en ai tiré un épi pour savoir si mon mari serait riche ou pauvre, il s'est avéré qu'il serait riche. L'épi était plein de grains. Tu seras riche, Savva, et en plus de ça, tu seras mon riche propriétaire. Oh, Savva, Savva! s'exclama-t-elle toujours à mi-voix, le ton plein d'une joie qui venait d'affluer brusquement à son coeur, l'enlaçant des deux mains et l'attirant passionnément à elle.

Il se sentit un petit enfant épaté. Il n'était que de la cire molle dans ses mains énergiques, elle lui prenait toute sa raison, toute la conscience de son être. Sans elle, il se sentait abandonné, impuissant et, quand elle était si fougueuse comme en cet instant, il se soumettait entièrement à la puissance de son caractère sauvage, insondable.

— Rakhira, ma princesse! murmura-t-il, les yeux pleins de larmes. Ne me quitte pas!

— Je ne te quitte pas... En ai-je jamais parlé? répondit-elle, d'une voix troublée. Que notre volonté se fasse à l'encontre de tous nos ennemis! N'écoute personne d'autre que moi et nous arriverons à nos fins!

— Je t'écoute, ma Rakhira!

— Tu seras le plus gros fermier du village, et moi, ta femme!

— Oh, ma femme!...

. . . . .  
Le maigre chien noir ne pouvait se trouver de place, près de la niche. Il se tortillait, se levait, se couchait, puis, il leva la tête et se mit à hurler douloureusement, en cris aigus et contenus.

La lune se tenait immobile dans le ciel clair, sa face incandescente tournée en plein vers la terre. Tout était plongé dans le silence. Et dans ce silence puissant comme un empire, la vie s'éveillait, une vie muette, insondable qui allait gouverner les événements à suivre des êtres inconscients de son existence, de ses mouvements imperceptibles et invisibles...

## VI

Le mois d'octobre arriva.

Le ciel pendait en grise masse uniforme sur la terre.

Le grand bois qui s'était arrêté près du village avait un air posé et anxieux, seules, de loin en loin, les feuilles mortes, jaunies sur les branches noires, frissonnaient, une plante plus résistante verdissait sur la terre, les creux des arbres étaient jonchés d'épaisses couches de feuilles mortes, le silence était profond...

Le tableau était autre au-dessus du bois. Les épaisses vapeurs semblaient se prélasser en des formes paresseuses, en lutte muette avec une puissance inconnue. La force magique du bois les forçait à s'accumuler par-dessus ses mornes sommets, alors que c'était le lointain qui les attirait.

Et elles se mirent à fuir vers ce lointain.

Elles s'étendaient très loin, tristes silhouettes grises et monotones sur des champs dénudés, remontant et retombant, semblant chercher une place propice où elles pourraient se former en nuages. Elles traînaient ainsi, errant des journées entières pour s'estomper par la suite, et les champs devinrent encore plus déserts.

La terre paraissait plus noire et plus nue et une tristesse s'établissait. Une tristesse pesante, accablante, qui enveloppait tout, une tristesse douloureuse dont la force allait s'accroissant avec la venue du jour. Une pluie fine ruisselait incessante. Elle descendait doucement des mornes hauteurs, décomposait l'air et dissipait la tristesse par sa froide humidité. Par un jour pareil, Mykhaïlo laissa ses parents et sa terre.

Le dernier soir, avant le départ de son frère, Savva resta à veiller dans la maison du village et Mykhaïlo passa la nuit avec ses parents dans la hutte. Comme il devait partir au petit jour avec son père, sa mère avait décidé cette fois de rester là-bas à soigner le bétail et les abeilles au champ, jusqu'au retour du père. Elle voulait passer cette dernière nuit avec son fils.

Elle ne finissait pas de pleurer. A tout moment, elle regardait le paquet de son enfant, vérifiait si elle avait mis tout ce qu'elle s'était promis de mettre ou ce dont

il aurait éventuellement besoin. Rassurée, elle commençait à se tourmenter qu'on lui reprendrait tout cela à la caserne.

Sur ce point, ni son fils ni son mari ne pouvaient la tranquilliser pleinement. Pour tous deux l'avenir n'était qu'une nuit noire. Il leur était clos. En outre, ils étaient fermement convaincus qu'une sévérité extrême, implacable et impitoyable régnait à l'armée.

A tout moment elle regardait son fils pour voir l'air qu'il avait. De ses yeux inquisiteurs, elle scrutait son visage, puis demandait :

— Que te faut-il encore? Peut-être qu'il te faut quelque chose?

Il ne répondait pas. De grosses larmes roulaient de ses yeux et il se détournait de sa mère. Les mots fuyaient, se perdaient l'un après l'autre dans son cœur et il restait muet. Il n'avait jamais senti en lui tant de nuances de sentiments comme à présent... Les racines de son âme oscillaient, disparaissant dans un gouffre profond avec un son mat, sans douleur. Aussi, tout ce qu'il aurait pu dire, fondait en lui. Mais, il n'aurait rien su dire...

Lorsqu'il sortit dehors par ce matin gris, Maria qui était occupée à préparer le déjeuner à la lumière d'une lampe, dans la hutte, dit d'une voix pleine de larmes :

— Il n'a assassiné ni torturé personne, mais il souffre comme celui qui est étendu dans le sang!

— Est-ce là l'essentiel? répliqua Ivonika. Le sang c'est une chose horrible, mais... ô Seigneur! Il fit un geste de la main et se tut. Il était impuissant à formuler ce qu'il ressentait et ce qui se liait autour de lui et hors de lui par des milliers de fils invisibles...

Mykhailo déjeunait avec grand-peine. Sa gorge semblait cousue. Il aurait préféré pleurer comme un petit enfant. Il lui paraissait que c'était chose impossible et complètement absurde de partir tout à l'heure, dans une heure, de tout quitter. Pour toujours, peut-être...

Il arrivait assez souvent qu'on mourait à l'armée. Son père même l'avait raconté une fois à une de ses connaissances que cela arrivait. Or son père ne disait jamais des choses qui n'étaient pas vraies.

Parmi eux trois, Ivonika avait l'air le plus indifférent. Il accomplissait son travail habituel. Il alla vers ses bêtes, jeta un coup d'oeil aux abeilles, fit le tour des meules, mais, à peine se voyait-il seul un instant, qu'il gémissait douloureusement. Telle une pierre, quelque chose pesait sur son cerveau, et il n'arrivait pas à s'en débarrasser. «Mykhaïlo s'en va!» Il était incapable de penser à autre chose. Cette idée accaparait tout ce qu'il y avait de vivant en lui et ne laissait qu'une phrase lucide: «Mykhaïlo s'en va!»

L'étendue unie, noire, terreuse, tournée vers lui, proférait de ses mille yeux et lèvres: «Mykhaïlo s'en va!»

Tout exhalait cette pensée. Elle pendait dans les airs et dans la grisaille monotone des cieux.

La tragédie imperceptible qui apparaissait chaque jour sur les doigts invisibles, s'était éveillée également dans les champs...

Des racines s'arrachaient et se rompaient doucement, insensiblement, accompagnées d'un lourd silence, sans couleurs et mouvements vifs, dans leur simple appareil de tous les jours...

Mykhaïlo entra dans l'étable. Ses splendides boeufs et une vache, aux cornes tordues, qui appartenait à Savva s'y trouvaient. A son entrée, les trois animaux tournèrent nonchalamment leurs têtes et le regardèrent tout en ruminant. Il les pressa tour à tour contre lui. De si bonnes bêtes... le petit veau qui était dans un réduit, fait de joncs tressés, dans un coin de l'étable, se dressa à son apparition sur ses jambes droites, et le fixa de ses grands yeux effarouchés... Qu'est-ce que cela voulait bien dire? Il s'approcha de lui, voulut le caresser, mais le veau fit avec effroi un bond en arrière, et le suivit longtemps des yeux, immobile, après que Mykhaïlo eût quitté l'étable...

— Papa, apportez-moi mon chalumeau, la prochaine fois que vous viendrez me voir à la caserne! pria-t-il le vieux en entrant dans la hutte. L'envie me viendra, peut-être une fois de jouer, parce que maintenant je ne peux tout simplement pas le prendre avec moi.

Quelque chose trembla aux commissures des lèvres du père et Maria se couvrit la bouche de sa main. Elle pleurait des larmes silencieuses. Ivonika lui avait

reproché de faire encore plus de peine à leur enfant par ses sanglots.

— Oh, mon cher fils, auras-tu le coeur à jouer là-bas! dit-elle d'une voix étranglée et entrecoupée, se forçant à sourire, mais éclata en sanglots.

Tous pleuraient. Mykhaïlo s'approcha de sa mère.

— Ne pleurez pas, maman, fit-il. Mon coeur me pèse comme une pierre. Ne pleurez plus, maman, et portez-vous bien!

Il prit sa main et la porta à sa bouche.

Elle l'embrassait coup sur coup sur la tête, le pressait contre sa poitrine.

— Porte-toi bien, mon Mykhaïlo, adieu! N'oublie pas ta mère; elle est vieille et faible et elle peut mourir... Mon cher Mykhaïlo, reviens-nous vite, reviens-nous vite, vite...

Elle ne put achever. Les larmes l'étouffaient.

— Je reviendrai, maman, bien sûr que je reviendrai: peut-être pour Noël...

— Reviens, mon enfant! et elle fit un geste de la main.

— Envoyez-moi du blé<sup>1</sup> et venez!

— Oh Dieu! dit-elle dans un gémissement, versant d'amères larmes de désespoir. Ivonika les pressait. Ils devaient aller à pied jusqu'au village voisin et de là seulement, ils pouvaient prendre le train.

Tous les trois sortirent de la hutte.

Une petite pluie fine, à peine perceptible, ruisselait et des masses de brume surplombaient la terre. Tout autour, les champs de chaume s'étendaient dans le lointain, de grandes volées de corbeaux tournoyaient dans les airs, se posant de temps en temps sur les rameaux des arbres du petit bois attenant à la hutte, ou sur la hutte même.

Mykhaïlo jeta une dernière fois un regard autour de lui. Son oeil parcourut toute l'étendue que se découvrait à sa vue; malgré lui, il prenait congé d'elle... Il l'avait tant de fois labourée, il la connaissait de long en large, il savait où elle était fertile et épaisse et où humide et marécageuse. D'année en année, le blé

---

<sup>1</sup> Plat traditionnel ukrainien, servi au réveillon, fait de blé bouilli, de miel, de noix, de raisins secs. (N.d.T.)

ondulait à ses yeux dans une docilité orgueilleuse; ici, poussait le seigle, là, non loin de la hutte, s'étendait la mer de fleurs blanches du sarrasin, là-bas, à droite, verdissait le trèfle et, plus loin, bruissait doucement le maïs et tout se déployait ainsi, se transformait avec cette différence que ce lot de terre-ci appartenait à l'un et celui-là à un autre.

— Portez-vous bien, ma petite maman, adieu! fit-il encore une fois à sa mère. Il ôta son chapeau et lui baisa une dernière fois la main.

Il s'en alla.

. . . . .

Le brouillard se mit entre eux.

La mère se tint longtemps près de la hutte, cherchant des yeux quelque chose. Vêtue presque tout de blanc, elle paraissait se transformer en un poteau blanchâtre et, sous l'emprise d'une douleur profonde, finit par s'estomper dans la brume...

Ses lèvres murmuraient:

— Tu t'en vas chez des étrangers, la solitude t'attend... tu nous laisses, nous, pauvres vieux orphelins...

Elle le répétait machinalement. Ses yeux, rougis par les larmes, suivaient son fils qui s'éloignait de plus en plus loin d'elle, puis elle revint sur ses pas, seule, pareille à une masse de plomb. Des semaines passèrent, avant que ce plomb et les pleurs ne l'abandonnassent...

. . . . .

Il se retourna plusieurs fois. La hutte ressemblait de loin à un petit tertre avec deux yeux en verre.

Puis son regard se porta vers le petit bois voisin qui, une fois, avait tant effrayé Anna.

Il était sombre et calme. Il semblait fixer Mykhaïlo.

Une souffrance aiguë le transperça en cet instant. Une tristesse infinie et sauvage l'envahit... Il en aurait hurlé de douleur.

Serait-ce après ce bout de bois qui le fixait de ses yeux invisibles qu'il languissait? Il ne le savait pas. Il ne savait rien et ne pensait à rien. Il était en ce moment si loin de tout, aveugle à tout...

Ivonika jeta un regard autour de lui.

— Maman est-elle toujours là-bas? demanda-t-il d'une voix brève et étranglée.

— Maman? répondit-il, étonné. Non, elle est déjà partie!...

— Parce que tu ne fais rien que te retourner...  
Le jeune homme se troubla.

— J'ai seulement regardé, dit-il. Puis, revenant en pensées d'un autre monde, il avança d'une démarche ferme, consciente et rattrapa bientôt son père.

Ils marchaient silencieux d'un pas pressé vers le village. Ivonika avait enfoncé son grand chapeau déformé sur le front et le jeune homme jetait un dernier regard d'adieu à tout ce qu'il dépassait.

Près de la maison de Dokia, Ivonika et son fils virent toute la maisonnée dans la cour.

Le vieux Pétro abreuvait le beau cheval coquet Chaga, Vassyl, le bétail, et Dokia donnait à manger à sa basse-cour.

— Déjà en route? les interpela Pétro.

— Bon voyage et heureux retour!

Ils s'arrêtèrent et les saluèrent. Dokia s'avança vers le petit groupe.

— Oui, déjà! fit Mykhaïlo.

— Il le faut bien! dit Ivonika.

— Ne t'en fais pas! jeta d'une voix enjouée le vieux Pétro. Tu verras quelque chose là-bas et tu en tireras profit. Ah, si j'étais jeune et fort comme toi... Oh la la!

Il parlait d'une voix si sonore et si claire que ses mots portaient loin, il en émanait du courage et une intrépidité héroïque. Il mit ensuite son chapeau sur l'oreille et fit claquer son fouet.

— Alors, mon enfant, on est triste, hein? demanda Dokia avec coeur.

Elle secoua la tête dans un profond soupir, l'air chagrin, le front relevé. Elle se rappela en cet instant sa fille Parassynka qui avait quitté la maison paternelle pour suivre son mari et elle pensa aussitôt à la vieille Maria.

— Que fait ta maman? s'enquit-elle d'une voix désolée.

— Oh, maman... répondit Mykhaïlo avec un geste de la main, sans achever sa phrase.

— Oui, oui, intervint Vassyl (chose étrange, il n'é-

tait pas ivre). C'est notre sort à nous autres, les hommes. Nous portons notre force et notre temps comme à une foire de chiens. Personne n'a cure de toi, personne ne pense dans quel état tu reviendras. Vous avez connu Nykolaïko, oui? Eh bien, n'est-il pas allé, lui aussi, de grand coeur à l'armée, et qu'en est-il advenu?

Il avait été l'ordonnance d'un lieutenant. Il ne lui restait que quelques mois à servir et il devait aller à la maison pour une permission de huit jours. Tenez, c'est comme s'il devait partir demain. C'était par un soir d'été et, comme il faisait encore jour, le soleil venant à peine de se coucher, il faisait la chambre et rangeait tout à sa place comme son maître aimait que cela fût. C'était un brave petit gars que ce Nykolaïko et le lieutenant l'aimait bien. Un autre soldat qui attendait l'officier dans la pièce, un livre à la main, prit un revolver posé sur la table et l'examina.

«Laisse ce revolver, lui fit Nykolaïko, il est chargé!»

«Eh bien quoi, s'il est chargé?» fit l'autre.

«Quoi? Imbécile! Le coup peut partir!»

«Dis donc, toi, tu penses peut-être que je ne sais pas manier un revolver chargé?»

Voilà ce qu'il avait dit. A peine eut-il prononcé ces mots que le coup partit et Nykolaïko tomba.

— Seigneur Dieu! gémit Dokia, se tordant les mains.

Les autres sifflèrent à travers les dents et Mykhaïlo pâlit.

— Eh bien! C'est comme ça que vient la mort! Elle le guettait depuis longtemps.

— Et il l'a tué raide? s'écria Pétro.

— Non, il ne l'a pas tué; il l'a atteint à la hanche. Le garçon était étendu, baignant dans son sang. Toute la chambre en était éclaboussée. Les gens sont accourus aussitôt, heureusement le lieutenant habitait près de la route. On m'a montré cette maison. Je l'ai vue. C'est une belle villa, haute, avec de grandes et longues fenêtres.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

— Ensuite?... Il a passé quelques mois à l'hôpital à souffrir, le pauvre bougre, parce qu'on ne pouvait pas extraire cette balle. Nykolaïko avait été un garçon fort et costaud comme Mykhaïlo. Oui, tout à fait com-



me Mykhaïlo. Tout cela a fini par le rendre chauve... Puis, on l'a réformé pour toujours. Deux soldats l'ont ramené à la maison.

— On peut s'imaginer l'effet que cela a produit sur sa mère, quand elle l'a vu dans cet état! gémit Dokia, atterrée, secouant sa tête comme auparavant.

— Je pense bien...

— Et son pauvre père?... ajouta Pétro.

— Son père?... On dit qu'il a tellement pleuré qu'on pensait qu'il allait mourir. Personne ne savait rien. Il ne pouvait pas écrire. Ses parents lui avaient bien envoyé deux fois de leurs nouvelles, mais il n'avait pas répondu. Et puis, qu'est-ce qu'il devait leur écrire?

— De toute façon, ça lui était complètement égal... fit Pétro de sa voix sonore, un léger sourire jouant sur ses lèvres.

— Pourtant son père était un propriétaire aisé. Il avait des terres, du bétail, des moutons...

— C'est comme ça, tu sais dans quel état tu t'en vas, mais tu ignores comment tu seras quand tu reviendras, dit à nouveau Dokia, d'un ton triste. Ça, Dieu seul le sait!

— Oui, Dieu seul le sait! répondirent en chœur les autres.

Tous ils aimaient et estimaient Mykhaïlo et s'intéressaient vivement à son sort. Maintenant ils lancèrent un regard compatissant au jeune homme.

Il se tenait devant eux, indécis, regardant tantôt son paquet, tantôt le bétail.

— Fais bien attention, mon enfant, quand tu prendras un fusil en main. Qu'il ne t'arrive à toi aussi un malheur. On ne sait jamais d'où il vient! lui disait gravement Dokia.

— Il est prudent! prononça soudain Ivonika qui avait gardé jusqu'ici un silence obstiné. Il est très prudent...

— Je n'ai pas peur de cela, dit Mykhaïlo dans un sourire jaune. Si je n'étais pas obligé de le faire, de ma vie je ne prendrais d'arme en main.

— Oui, mon brave, c'est connu, s'exclama gaiement le vieux Pétro. On sait que tu abats les lièvres avec un bâton.

— Il n'y a rien de mal à ça, je pense, répondit en souriant le jeune homme. Je n'ai besoin ni de poudre ni de plomb. Je n'ai jamais aimé le fusil. Tout petit encore, je l'évitais tout comme le pistolet. Il est sournois et dangereux comme un esprit malin...

— Ma foi, c'est bien vrai, ce que tu dis là, approuva Dokia.

— Allons, il est temps de partir maintenant, dit brusquement Ivonika d'un ton ferme. Le temps ne reste pas sur place.

Profondément bouleversé par la conversation de ses voisins — il ne le manifesta pas, — il lui était, en outre, très désagréable que cet entretien ait eu lieu en présence de son fils. Il ressentait instinctivement que Mykhaïlo s'était ramolli sous l'impression des paroles entendues.

— Non, le temps ne reste pas sur place! firent tous les trois en même temps.

Puis les hommes serrèrent la main à Mykhaïlo, lui souhaitèrent bonne chance pour le voyage, et Dokia à qui Mykhaïlo avait baisé la main, le bénit.

— Que Notre Seigneur t'envoie des jours heureux et une bonne fortune! Ne nous oublie pas, mon enfant, et fais bien ton service! Tu te sentiras bien là-bas! Les braves gens ont de la chance partout! Ne t'ennuie pas trop, mon enfant, de toute façon, il faut que tu fasses tout ton temps. Ne languis pas après la maison et viens pour Noël. Nous te préparerons du blé, nous ferons du bon pain blanc. Viens chanter les cantiques de Noël!

— Ne fais pas trop de chichis, si tu reviens caporal! ajouta Pétro, d'un ton enjoué. Reviens et, à ton retour, régale-nous de bonne eau-de-vie. Ton père en préparera. Nous nous en donnerons à coeur joie alors. Ne crains rien, tout ira bien! Tout passe dans la vie!

.....  
Lorsqu'ils passèrent près du domaine, Anna se tenait toute droite, haute et grave comme une statue, près de la grille. Toute pâle, elle fixait le père et le fils d'un regard d'outre-tombe. Ils la saluèrent, elle s'inclina profondément. Elle avait mis sans le vouloir toute son âme dans ce salut...  
.....

Ils rencontrèrent Savva sur la route menant à l'auberge solitaire, à l'orée du bois qui formait une sorte de frontière entre les deux villages, et qui était toujours pleine de monde.

Il marchait lentement, les mains dans le dos, la tête penchée comme toujours, traînant à peine ses pieds.

— Tu n'es pas à la maison? demanda Ivonika.

— Je suis allé chercher du tabac chez Mendel, répondit-il comme pour se justifier. Personne ne la volora, la maison. On t'attend chez Mendel, fit-il, s'adressant à Mykhaïlo: tes copains, les recrues. Vous irez tous ensemble; porte-toi bien!

— Merci, toi de même, et aie l'oeil à tout ici! le pria Mykhaïlo, en lui tendant la main.

— Fais toi-même attention! répondit Savva, enfonçant d'un air décidé son chapeau sur la tête. Tu t'en vas maintenant parmi les boutonnés! Moi, j'ai encore le temps!

— Va chez ta mère; elle est seule, lui conseilla le père. Elle va pleurer.

— Ceux à qui elle a donné à manger aujourd'hui, n'ont qu'à la consoler, lança Savva, la lèvre boudeuse, leur tournant le dos.

— Un vrai malheur que ce garçon! dit Ivonika dans un soupir. Jamais content de rien. Je sais que ta mère lui a laissé à manger.

— Ne lui faites pas de reproches, papa, il est encore bête. Il ne sera pas toujours ainsi, dit Mykhaïlo, prenant le parti de son frère. Il était extrêmement bouleversé, surtout après sa rencontre avec Anna. Il aurait tant voulu emporter une image paisible de tout ce qu'il laissait, maintenant qu'il quittait sa famille et son entourage pour longtemps.

Le vieux eut un sourire douloureux.

— Nul au monde ne lui veut plus de bien que moi. Il est bon, je le sais! Du reste pourquoi ne devrait-il pas l'être?

— Oui, il est bon, mais sous l'influence de ces bohémiens qui l'incitent, répondit Mykhaïlo. Qu'il dorme dans la maison «d'en haut» avec maman, et vous, dormez tout seul dans la hutte. S'il reste dans les champs, il ne fera que courir chez elle. Il a encore le temps de songer au mariage.

Ils se turent.

C'est tout doucement et en gardant le silence qu'ils débouchèrent sur le petit tertre où se trouvait l'auberge, la maison principale du village. Là, ils se joignirent aux autres recrues.

Une demi-heure plus tard, dix-huit hommes environ et quelques femmes de moeurs légères prirent la large route qui menait à la gare.

Les recrues marchaient par groupes de deux ou trois personnes, bras dessus, bras dessous, le pas vacillant, irrégulier, posant lourdement les pieds; toute la réserve de leurs sentiments sortait du fond de leurs âmes et ils exprimaient à haute voix tout ce qui avait été leur vie jusqu'à présent... Ils chantaient des chansons...

Les parents les suivaient de près, quelques mères venaient les dernières... c'étaient des veuves. Elles se tenaient ensemble comme des colombes. Portant sur leur dos les coffrets et les paquets de leur fils, elles pleuraient tout haut leur destinée de femme solitaire, parlaient avec chagrin des dures journées qui les attendaient sans leur fils. L'une d'elles chantait en versant des larmes amères...

.....  
Vers le soir le brouillard se dissipa et une pluie drue se mit à tomber. Elle tombait silencieuse, annonçant un temps pluvieux...

Les corbeaux semaient tristement leurs plumes noires et une solitude absolue planait au-dessus des champs.

Le petit bois voisin qui braquait sans cesse ses yeux sombres sur la plaine du village, s'était emmitouflé dans un silence impressionnant, il attendait...

## VII

A peine arrivé en ville, un changement s'opéra en Mykhailo.

La course, une cohue excessive, la hâte, l'animation extraordinaire et la vie turbulente de la ville avaient mortellement épuisé et affaibli son âme, accoutumée au calme et au rythme de la vie rustique.

Son âme simple de paysan ressentait douloureusement la différence tranchante entre la douceur, l'imperceptibilité des mouvements de la nature et l'agitation inconséquente de la ville. Ce monde qui le frappait comme une vague puissante, il ne le comprenait pas. Par contre, les images des immenses champs calmes, les grands yeux doux de ses bêtes qu'il avait laissées et qui le regardaient entrer dans l'étable, la petite hutte dans sa grande solitude et, près d'elle, sa mère penchée qui pleurait... tout cela défilait devant les yeux de son cœur.

La vie fébrile de la ville avait éveillé dans son âme la nostalgie de la maison... une nostalgie qui traînait après lui, le rongait, silencieusement accrochée à lui.

À la vue de la grande caserne son cœur s'arrêta de battre. Donc, c'était ici. Quelque chose se glaça en lui. Puis un sentiment confus avait éclos dans son être: c'était donc ici qu'il devait devenir autre...

Quand Ivonika qui marchait en silence comme son fils, (de quoi aurait-il parlé d'ailleurs) aperçut tant de recrues et de soldats dans la cour de caserne, il revint à la réalité. Il se tourna vers Mykhaïlo et lui dit:

— Regarde un peu, Mykhaïlo, tout ça vient de la campagne.

Puis ce sentiment l'abandonna, et il se sentit tout petit et de peu d'importance. Ivonika resta jusqu'au soir près de la caserne. Il dut partir dans la soirée. Son fils baisa sa main en silence et ne prononça que ces mots:

— Mes salutations à maman...

Le vieux père embrassa pieusement la tête de son fils et marmonna d'un ton bourru et changé:

— Prends garde à toi, Mykhaïlo! Je reviendrai bientôt!

Et il s'en alla. Petit, insignifiant, pauvrement vêtu, tel il franchit la grille de la caserne.

Il laissait dans ces grosses murailles tout ce qu'il possédait. Il le sentait. Il rapportait à la maison deux vieilles mains et une âme endolorie qui geignait... Lui, la vieille mère et la terre étaient devenus orphelins...

Vers le soir, il s'enivra contre son habitude si fort que, lorsqu'il arriva chez une de ses connaissances en

ville pour y passer la nuit et, que celui-ci demanda des nouvelles de Mykhaïlo, Ivonika ne fut pas en état de lui répondre, et fit seulement un geste désespéré de la main. Il se jeta dans un coin de l'entrée, arracha d'un mouvement violent sa pelisse, la lança par terre et s'y affala. Puis des sanglots entrecoupés se firent entendre, ils rappelaient plutôt les sons d'un animal blessé que ceux d'un homme...

Les doigts noirs, caleux, tordus, labouraient les cheveux et l'on entendait de temps à autre un bruit ou à mieux dire les coups sourds de sa tête contre le mur.

Puis tout s'apaisa.

Dans les ténèbres du lendemain matin une silhouette gauche, ceintée d'une étroite courroie, marchait à pas pressés le long de la route solitaire. Puis elle s'achemina vers les champs. Elle allait tout droit à travers fossés et bordures, à travers chaumes, se dirigeant au plus profond des champs et de la forêt. C'était Ivonika.

Il devait être à la maison avec le lever du soleil comme il l'avait annoncé et là, on l'attendait...

Des semaines avaient passé depuis que Mykhaïlo avait quitté sa terre. Il ne pouvait pas s'accoutumer à la vie réglementaire de la caserne. Tout ce qu'on exigeait de lui, il le faisait avec grand-peine. C'était quelque chose de despotique et de cruel qui n'avait rien de commun avec les exigences de la terre à laquelle il avait donné jusqu'ici toutes ses jeunes forces. Son âme, habituée à la simplicité et à la clarté, se meurtrissait et se blessait ici à des milliers d'exigences et de phénomènes incompréhensibles pour lui et ne cessait de saigner. Est-ce que ce serait toujours ainsi? Il ressentait instinctivement les meurtrissures que lui réservait cette vie. D'où viendraient elles? De qui? Pourquoi? Il ne le comprenait pas, mais le ressentait, quoique confusément. D'un coup, il eut l'impression qu'ici toute une charge était dirigée sur lui, qu'un danger le menaçait.

La sévérité qui régnait à la caserne et qui pesait sur tout, semblait pendre sur lui à chaque instant, comme un couteau tranchant et luisant...

Que faisaient son pauvre père et sa malheureuse mère à la maison? Et Anna? Il se jetait sur son chalu-meau et se mettait à jouer. Les mélodies tristes et plaintives qu'il tirait du minuscule instrument, faisaient défiler devant son âme affligée les images familières. Il lui semblait être de nouveau dans ses champs, assis dans l'auge de son étable, près de ses boeufs qui le regardaient fixement tout en ruminant paisiblement, et il sentait leur chaude et forte haleine...

Alors il pleurait comme un enfant.

Certains de ses camarades se moquaient de lui, le persuadaient que l'on n'était triste qu'au début, que l'on s'habitue à tout par la suite.

Mykhaïlo ne s'habitue pas. Il se perdait. Rien de ce qui avait formé son petit univers dans les champs, n'arrivait à faire un tout ici. Il marchait d'une manière craintive et maladroite, parce qu'il n'osait pas prendre son allure à lui, ses gestes étaient gauches et timides, car ce n'étaient pas ses propres gestes. L'uniforme qu'il portait maintenant lui avait enlevé toute son assurance. Du reste d'où aurait-il pu la prendre? A l'instant même où il avait quitté sa terre, la conscience de sa valeur l'avait abandonné. Il était venu ici pour devenir un autre homme.

Il vivait doucement et d'une manière imperceptible une tragédie banale et quotidienne. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait, le rongeaient comme de la rouille, le poussaient au désespoir.

Un beau jour, une idée germa dans son esprit — désert. S'en aller, n'importe où, mais, en tout cas, loin d'ici. En Moldavie ou en Bessarabie, n'importe où, pourvu que ce fût loin de ces gros murs froids, loin de ces terribles chaînes invisibles qui l'attachaient comme s'il était un redoutable prisonnier.

La nostalgie de la famille le mordait de ses mille dents et prenait la force d'un tourbillon invisible... En plus, il ne comprenait pas la langue de ceux qui lui donnaient des ordres... Et puis, il ne savait pas toujours accomplir leur volonté et, pour tout cela, il était plus d'une fois sévèrement puni.

Il avait le plus à pâtir des adjudants-chefs dont la brutalité passait souvent à la férocité.

Il n'y avait personne ici à qui il aurait pu confier sa peine.

Du reste, de quoi se serait-il plaint? Il avait le caractère doux et humble qui évitait et craignait les manifestations bruyantes, et qui préférait souffrir, plutôt que de provoquer des conséquences ultérieures.

Une seule personne le comprenait. Mais elle était loin de lui. C'était ce même petit vieux, avare de mots, loin dans les champs et dont les sentiments étaient prodigieusement tendres et le cœur bon et timide.

Ses tristes pensées volaient pareilles à des mouettes, à travers la large plaine paisible vers son jeune fils. Que faisait-il? Que faisait-il en cet instant ou à cette heure-là? Que faisait-il quand il allumait la lampe dans sa petite maison, et décortiquait en silence le maïs dans un coin?

— N'avait-il pas faim, s'était-il déjà habitué? Comment les gens le traitaient-ils? Il souffrait comme s'il était avec lui, ressentait la nostalgie qui le rongait; il vivait dans la constante et muette angoisse pour la vie de son fils. En plus de tout, il souffrait en silence. Marika ne devait pas le savoir, elle serait tout simplement tombée dans le désespoir; malade, elle avait vieilli prématurément et, si le sort voulait que son fils dût rester deux ou trois ans hors de la maison, il n'y avait qu'à se résigner et souffrir.

Il la réconfortait par la promesse de l'emmener avec lui en ville cet été, à la foire de la Saint-Pierre, voir son fils. L'âme maternelle attendait ce jour comme un salut.

Seulement, elle devait attendre encore. Beaucoup de semaines et de jours devraient passer, elle aurait à verser plus d'une larme, avant que ce jour béni n'arrive.

Elle souffrait à sa manière. A chaque minute de la journée, elle l'avait devant ses yeux. Elle le voyait épuisé, misérable, elle voyait qu'il souffrait vainement, qu'il était affamé. Chaque fois qu'elle faisait son pain, elle disait: «Mon bon fils, qui s'occupe de toi? Ta petite mère est bien loin, tu dois avoir faim! Regarde ce beau pain que j'ai cuit et toi, pauvre, tu meurs de faim».

Elle versait alors des torrents de larmes et finissait



par se taire. Les mots qui auraient dû sortir s'étranglaient dans sa gorge et se transformaient en douleur sourde.

Quand Savva était méchant et têtu et n'accomplissait pas à l'instant ses ordres, elle se plaignait :

— L'ami est parti, l'ennemi est resté. Pourquoi ronges-tu mon cœur? Mon cher Mykhaïlo, tu n'es pas là, oh non, tu n'es pas là. Tu es parti et tout mon bonheur s'en est allé avec toi. Mais l'été viendra, j'irai te voir. Je pleurerai au moins tout mon chagrin auprès de toi.

Elle remettait tout à ce jour-là... l'attendait... comme une grande fête...

Mais Ivonika ne pouvait pas attendre jusque-là. Son fils s'éteignait là-bas tout doucement...

Un jour, le père fit un drôle de rêve. Les jappements mi-joyeux, mi-plaintifs de sa vieille chienne Soïka, jappements qui pouvaient fort émouvoir, le firent sortir de la hutte. Que se passait-il? Tournerait-on autour de la maisonnette pour voler ses boeufs? La nuit était sereine, très claire... et la hutte, solitaire dans les champs, ressemblait à un champignon. Derrière le bois voisin se trouvait le village des voleurs et des fripons... donc les dommages n'étaient pas exclus.

Il tourna droit vers l'étable, trouva tout en ordre. Les bêtes dormaient. Savva, couché près des boeufs, sur la litière où reposait d'ordinaire Mykhaïlo, dormait d'un sommeil de plomb.

Il sortit de l'étable. Il regarde et voit que tout le champ, à perte de vue, est semé de sarrasin en fleurs. C'est comme si une mer de corolles blanches s'épandait à ses pieds. Mais chose étrange! D'avidés langues de flamme rouges montaient de la terre, de-ci, de-là, de partout, jetant leur lueur ardente sur la plaine couverte de fleurs, bien loin à la ronde. Il eut peur et voulut appeler au secours. Puis, soudain, Mykhaïlo surgit devant lui.

Il se tenait raide comme une bougie. Ses mains pendaient impuissantes. De dessous son serdak noir, déboutonné sur la poitrine, se voyait sa chemise blanche. Il regardait son père en silence, la tête un peu trop relevée, l'œil vitreux et le visage livide.

— Est-ce toi, Mykhaïlo? lui fit-il, tout content. D'où viens-tu donc?

Son fils ne répondit pas.

Les flammes se transformèrent en fumée, pareilles à des vipères. Elles se précipitèrent vers son fils et l'une d'elles s'éleva en nuage et monta jusqu'à sa poitrine.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria le père, une indicible frayeur dans la voix. Qu'est-ce que c'est?

Le fils continuait à se taire et à fixer son père de ce même regard et, quand le vieux, sous l'empire d'un effroi mortel, se jeta vers son enfant pour l'entraîner après lui, celui-ci tomba sur lui comme une lourde statue de glaise, et se brisa en mille morceaux.

Il se réveilla... Son coeur battait la chamade dans sa poitrine, il respirait avec difficulté. Il grelottait comme en proie à une grosse fièvre, il se signa et chuchota en hâte un «Notre Père».

Dieu soit loué! Ce n'était qu'un rêve. Mais quel horrible et mauvais rêve! Il restait étendu complètement épuisé, vidé comme après un dur travail physique imprévu... Il était couché... semblait se reposer...

Puis, après quelques longues et pénibles minutes, il se leva. Il dormait seul dans la hutte. Il se leva donc, fit quelques pas chancelants vers la porte, l'ouvrit et jeta un coup d'oeil dehors. Il fallait qu'il vît à tout prix ce qui se passait à la belle étoile...

Le ciel, d'une profondeur indescriptible, fermait la plaine silencieuse et déserte. Le bois voisin s'étendait en face, fixant comme toujours son oeil calme et aux aguets sur les terres... Bien loin dans le village, à travers champs, retentirent en ondes émouvantes les aboiements étouffés d'un chien. Cela dura quelques instants, puis se perdit dans la paix de la nuit d'été, et une somnolence totale sembla envelopper toute la plaine.

Un frisson agita tout son être. Il revint à la hutte. Il se signa encore une fois, se coucha mais ne put se rendormir. Il restait étendu, immobile. La nuit était si claire et si douce et ce rêve abominable ne lui sortait pas de la tête. Dans ce rêve il y avait du sang. Mykhaïlo avait l'air d'un cadavre! Il émit un gémissement de frayeur. Oh, mon Dieu, mon Dieu, un ca-

davre! Quelque chose de mauvais avait dû lui arriver et il pensait à son père, languissait après lui... Son coeur se serra brusquement, une douleur cruelle le mordit et des larmes brûlantes remplirent ses yeux...

— Mykhaïlo, Mykhaïlo! criait une voix dans son âme esseulée. Que faisait-il là-bas, tout seul, étranger parmi les étrangers, dans une ville étrangère?... De chaudes larmes roulaient de plus en plus grosses sur ses joues.

Il pouvait pleurer ici. Personne ne le voyait. Marika couchait dans la maison du village et Savva, dans l'étable, près des bêtes.

Il se comprenait en rêves et ils ne l'avaient jamais trompé. Dieu lui-même parlait par eux, car bon sang! d'où venaient-ils enfin? Il n'y avait qu'à bien les déchiffrer, les examiner comme on examine une motte de terre pour savoir ce qu'ils signifiaient...

Dokia se comprenait en rêves, Ivonika aussi. La flamme, ça voulait dire une nouvelle. La fumée, une mauvaise nouvelle et comme la fumée se tortillait comme une vipère vers son fils, cela signifiait de mauvaises gens. La mine du garçon témoignait clairement d'une maladie ou d'un grand chagrin...

— Aïe! s'écria à nouveau une voix amère en lui. La dernière fois quand je suis allé le voir (je ne l'avais vu que quelques brefs instants, car il allait se mettre en marche), il se plaignait d'un caporal qui lui lançait pour un rien son poing entre les yeux, surtout quand il hurlait son commandement: «Plaquez-vous».

Quelque chose de mauvais avait dû se passer... Diverses pensées douloureuses se pressaient en essaims à son esprit, il faisait mille suppositions qui le faisaient souffrir.

Dans le calme et la solitude, les aventures les plus diverses naissaient dans son cerveau; il voyait son enfant dans les situations les plus incroyables. Une fois le caporal torturait et battait son fils; une autre fois il subissait une punition; une autre fois encore il était mis aux arrêts, puis il le voyait épuisé par la faim et la douleur, appelant d'une voix plaintive son père et sa mère.

Il le voyait aussi marchant avec les autres bien loin, dans une contrée tout à fait inconnue, puis il tombait

d'un pont très haut dans la fange et serait mort étouffé dans cette boue comme cela était arrivé au frère du gardien de village Pentéléï...

De grosses gouttes de sueur perlaient à son front, ruisselaient sur ses tempes. Il poussait de longs et gros soupirs...

Tout sera comme Dieu voudra! Tout se passera comme Dieu en disposera. Tout venait de lui...

Il murmura une deuxième fois, à mi-voix avec la plus grande dévotion un «Notre Père», et ferma les yeux...

Une ferme décision germa brusquement dans son esprit. Demain, à l'aube, il irait voir son fils. C'était décidé.

Il se le répétait mille fois, et à chaque fois, cette décision s'affermissait.

Pourvu que ce soit au plus vite après minuit. Peut-être que cette heure s'est écoulée depuis longtemps? Il avait à faire trois lieues à pied, c'est pour cela, qu'il devait être prêt à partir aussitôt après minuit, pour arriver avec le jour près de la caserne, car qui pouvait savoir si son fils n'irait pas cette fois aussi en marche forcée? Il n'y avait pas de volaille près de la hutte, le coq ne pouvait pas le prévenir par son chant qu'il était minuit. Mais Ivonika reconnaîtra bien tout seul, d'après la nuit, l'heure qu'il était. Après minuit, les étoiles pâlissent, il fait un peu plus clair, on dirait que c'est l'heure crépusculaire, puis le jour commence doucement à poindre. Il se leva de son lit et sortit à nouveau dehors, en se penchant pour franchir la porte basse de la maison tournée au Nord.

Un silence épouvantable l'accueillit.

La nuit régnait en plein, profonde et fraîche, le ciel était tout couvert d'étoiles comme si le bonheur se forgeait là-bas et errait par le ciel étoilé.

Minuit approchait. Oui, minuit devait être proche!

Quelque chose de puissant s'empara de son âme anxieuse. Vaguement, presque inconsciemment, il se sentit faible et impuissant dans la hutte, comme une mouche sous une feuille...

Des instincts qu'il ne se connaissait pas, s'agitèrent doucement en lui... Comme la nature était horrible-

ment silencieuse en cet instant! Les cheveux se dressaient sur la tête dans ce silence angoissant, pourtant ce n'était pas un silence de mort...

Il restait sans voix dans ses pensées. Son chagrin s'était perdu, noyé, fondu en quelque chose qui l'accablait par sa force et il se traîna comme ivre vers les profondeurs de la hutte.

· · · · ·  
A peine minuit sonné, il se leva, prit un long bâton tordu en main et se dirigea vers l'étable. Là, il réveilla Savva.

— Savva, mon enfant! fit-il dans un murmure anxieux. Je vais en ville voir Mykhaïlo. Fais attention au bétail et à la hutte!

Savva, tout effrayé, se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qui vous prend d'un coup? Hier, vous n'en aviez pas parlé! dit-il d'une voix ensommeillée.

— Eh ben quoi! si je n'en ai pas parlé? Il se fait que je dois aller, tu comprends. J'ai peur que quelque chose de mauvais ne lui soit arrivé!

— Qu'est-ce qui devrait lui arriver? répondit à contrecœur Savva qui alluma une petite lanterne et en éclaira son père.

— J'ai fait un mauvais rêve. Tu n'en sais rien, toi. Si quelque chose doit arriver, on a beau fermer la porte, ça arrivera quand même. Il y en a qui voudrait que ça vienne, et ça ne vient pas, et chez un autre ça vient tout seul et ça frappe à la porte.

— Oh, vous en dites des choses, mon père! Vous feriez mieux d'aller vous coucher! Il doit être minuit passé! A quoi bon allez-vous en ville?

— Non, mon fils, j'irai quand même!

Le vieux insistait.

— Ne dis pas à ta mère que j'ai fait un mauvais rêve... et, fais attention...

Et il s'en alla.

Il marchait comme s'il avait des ailes. Il dépassa bientôt les champs qui le séparaient de sa maison du village. Endurant comme une bête de bois, il était trempé contre toutes les intempéries et il avait des jambes de cerf.

Il passa aussi chez Marika et la réveilla. Elle s'effraya.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-elle d'une voix endormie et effarée, tout en cherchant le loquet de la porte pour l'ouvrir.

— Rien du tout! répondit-il. Je veux aller voir Mykhaïlo et je suis passé chez toi, peut-être que tu voudras lui donner quelque chose?...

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit hier? s'exclama-t-elle, tout comme Savva, étonnée et en même temps pleine de reproches. Il fallait me le dire hier!

— Je n'ai rien dit hier, car je n'étais pas sûr moi-même que j'irais. Et, maintenant, ne perds pas ton temps, donne, si tu as quelque chose à donner! Il la pressait. Il ne dit pas un mot du rêve qui le rongait sans cesse et qui le poussait en avant comme un fou. Il se taisait comme s'il était muet. Pour rien au monde, il ne lui en aurait soufflé mot.

Elle alluma la lampe, commença par se lamenter, mais chercha sur tous les rayons pour trouver quelque chose de bon pour son fils bien-aimé. Elle donna du beurre, du fromage, encore quelque chose et de la malyga qu'elle avait cuite, Dieu sait pourquoi, dans la soirée, et qu'elle avait placée sur l'étagère.

— Ah, si j'avais su, faisait-elle à tout bout de champ, si j'avais su, mais j'étais déjà si fatiguée que je tenais à peine sur mes jambes, poursuivait-elle d'un ton monotone. J'ai porté de l'eau, de là-bas, du grands puits, je veux faire ma lessive demain. Puis, je me suis dit: «Tiens, je vais cuire encore un plat de malyga, peut-être, que j'en aurai besoin!» Et voyez comme ça s'arrange, mon Mykhaïlo en mangera. Je l'ai cuite pour lui.

— Cela devait être ainsi, pensa Ivonika gravement. Puis il l'aida à mettre toutes ces bonnes choses dans un vieux sac.

Il endossa son keptar, passa son vieux serdak dessus, se tressa avec de la paille une corde, s'en ceintura et, après avoir enfoncé son vieux bonnet haut sur sa tête, il se signa, jeta le sac sur son dos et, son bâton à la main, il s'en alla.

Il eut été difficile de remarquer quand le jour se profila à travers le crépuscule indolent. Mais ce fut un jour bien triste, gris, pénible et accablant qui se

leva sur la terre. A l'aube Ivonika se tenait déjà près de la grille silencieuse de la caserne.

Une vraie chance qu'il fût là. Comme il avait deviné!

Tout d'abord son fils était malade, et puis, il lui confia, en se plaignant amèrement, qu'il voulait désert. Il ne pouvait plus supporter cette vie. A aucun prix. Il préférait fuir en Moldavie ou en Bessarabie, ne plus voir son père, sa mère, son village, que d'endurer tous les tourments et les brimades de la caserne. Il ne voulait plus rien, rien que fuir et ça, loin d'ici. Comme c'était bien que son père fût là, il avait pensé des jours et des nuits à sa venue, il l'attendait. Dieu soit loué que son père fût là...

Il a écrit une lettre à la maison, est-ce que son père ne l'a pas reçue?

Non!

Il a dit d'écrire une lettre. Il a insisté pour que cette lettre parte le plus tôt...

.....  
Quelques gouttes de sueur perlèrent au front du père. Voilà où était le pot aux roses. Il y avait donc quelque chose dans tout ce qui l'avait amené ici...

Son fils racontait que, depuis une semaine, il avait mal à la gorge, qu'il s'était fait porter malade, mais le médecin qui l'avait examiné, avait dit qu'il n'avait rien, qu'il n'avait qu'à revenir à son service. Il y est revenu. A vrai dire, à l'hôpital, c'était encore pire qu'à la caserne, puis il avait pensé que, peut-être, cela passerait par soi-même, mais voilà que son pied lui faisait mal à présent. Il avait des godillots trop étroits, ils lui avaient fait toute une plaie, et personne ne savait le mal affreux qu'il avait à marcher, et l'état dans lequel se trouvait son pied, le soir, quand il enlevait ses fers.

Et il y a quelques jours... mais est-ce que papa l'écoute?

Oui, il écoute...

... il a été sur le point de faire deux mois de prison à la garnison. Il s'est endormi en montant la garde... et il a failli être pris sur le fait. Mais Dieu merci, il s'en est tiré avec quelques gifles en plein visage. Il était si fatigué et harassé; la maladie l'avait tellement épuisé et, quand le sommeil l'eut terrassé, il n'a pu

résister, et s'y est abandonné, ne sachant ni quand ni comment? Pourtant il n'a eu qu'une idée: ne pas s'endormir et il n'a fermé l'oeil que pour un instant. Il en est plus que sûr qu'il ne l'aurait pas fait; il en est plus que certain.

Est-ce que papa se souvient d'un cas où il se serait endormi près des bêtes, dans les champs ou bien quand il surveillait le blé étalé sur l'aire?

Non, jamais...

Mais ici, il l'a fait de misère et de fatigue... de douleur... son pied lui fait encore toujours très mal...

— Domnika prévientra ton mal, fit enfin Ivonika qui se tenait assis, silencieux, la tête appuyée contre sa main. Donne seulement un petit quelque chose à toi. Dès que je reviendrai à la maison, je la ferai venir et elle te le détournera. Donne une petite mèche de tes cheveux!

Mykhaïlo coupa un peu de ses cheveux, enveloppa la mèche dans un chiffon et la passa à son père. Puis il continua:

— Et ces exercices! Avoir toujours ce fusil près de soi et devant soi! Non, je ne le supporterai pas, c'est trop pénible.

Il baissa bien bas sa tête et enfouit ses doigts dans les cheveux. Il dit ensuite tout doucement, d'une voix étranglée:

— Papa... je vais fuir...

Le père sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Eh, Mykhaïlo, ne dis pas de bêtises! répondit-il, feignant la tranquillité, alors que son âme tressaillait d'horreur. Fais-toi clairon, lui conseilla-t-il.

— Il y a des soldats très raisonnables qui le lui déconseillent. Ils disent que c'est encore plus dur et qu'il est presque impossible d'obtenir une permission. Quel profit pour lui, alors? Ils disent aussi qu'il doit s'habituer. Mais les jours s'enchaînent aux jours, les semaines passent et il n'arrive pas à s'accoutumer. Hier, par exemple, il s'est passé une chose que, depuis qu'il vit au monde, il n'a ni vue ni entendue.

— Un soldat avait à faire une chambre à laquelle lui, Mykhaïlo, appartenait aussi. Il devait la balayer et la ranger. En général, tous devaient le faire ensemble. Mais ce soldat avait pris sur lui cette tâche et



tous les camarades avaient agréé de grand coeur. Il avait donc balayé la chambre, mais les ordures, il les avait mises en tas dans un coin. Le capitaine est venu, a vu ce tas et a puni tous les gars de corvée. Le caporal s'est vengé sur tous, sans exception. Il a hurlé comme un forcené, il a menacé et après, voilà ce qu'il a fait: il a ordonné à toute la chambrée de disposer les ordures sur le plancher en forme de croix; ensuite, il a fait coucher tous les soldats et leur a commandé de lécher ces ordures. Si quelqu'un s'était permis de ne pas obéir, il «aurait vu».

— Lui et un Houtsoul, le seul avec lequel il se fût lié d'amitié, n'ont pas voulu s'exécuter et, voyez, papa, comme ma joue gauche est enflée? C'est lui qui m'a arrangé de la sorte avec son poing et, en fin de compte, nous avons été forcés de lécher ces ordures. J'en suis rassasié jusqu'aujourd'hui!

Le vieil homme ne souffla mot. Il n'y eut que son visage qui prit une teinte plus sombre. Quelque chose comme une larme brilla dans ses bons yeux bleus et sa tête commença à trembler. Mais il continuait à se taire. Il fixa sans mot dire, un moment, la terre et poussa un profond soupir.

Pour la première fois de sa vie l'indignation grondait en lui avec une force inexprimable, le mettant presque dans l'impossibilité de se maîtriser. Tout criait en lui à la vengeance. Son enfant, sa chair et son sang, sa raison de vivre était en butte à la persécution? Qui avait le droit de le maltraiter? Qui avait ce droit? Il en aurait hurlé de douleur, tellement il était indigné, tant son coeur saignait après son enfant. Ses fortes mains de fer, noires et dures remuèrent doucement.

Cela dura un bref instant, puis il se rappela la fuite préméditée de son fils et baissa la tête, vaincu. Une flamme invisible brûlait sans aucun doute sous son cuir chevelu, car c'est là qu'il avait le plus chaud quand il y pensait. Qu'était tout cela en comparaison avec la fuite?...

Il sembla avaler toutes ses pensées et tous les sentiments qui s'étaient déchaînés en lui, et fit d'une voix tremblante:

— Ça arrive, Mykhaïlo, que veux-tu, ça arrive.

C'était toujours ainsi, encore du temps de mon père, que le malheur ne venait jamais seul, mais qu'est-ce qu'on peut faire? Tout a une fin — le bien comme le mal. Tu auras encore plus d'une chose à endurer, donc, prends ton courage à deux mains! Crois-tu qu'il me soit facile de vivre? Et à ta mère? Du matin au soir nous foulons la terre et nous ne songeons qu'à toi, cela aussi prendra fin. Pense un peu, Mykhaïlo, et si tu étais infirme, aveugle ou bancal, ou si tu avais perdu ton père et ta mère... tu vois bien... et comme ça, tu es encore jeune et fort... tu as ton père et ta mère... tu sers ton empereur... c'est... après tout... un honneur...

A ces mots sa voix se brisa. Il ne savait pas mentir. Il parlait d'honneur, mais tout récemment encore, il tremblait d'indignation pour le peu de cas que l'on faisait de son fils. Son coeur pleurait pour lui. Que de souffrances coûtait cet honneur, et avec quels sacrifices il était lié et, surtout, qu'est-ce qu'on avait fait de son enfant?

Que de changements s'étaient opérés depuis qu'il était parti et combien il s'en ferait encore! Même cette bonne terre dont ils dépendent tous, ressentira son absence. A tout cela se mêlait, à présent, la crainte de la fuite — et ça c'était le plus terrible.

Il le voyait déjà pris, fusillé, il avait bien entendu dire — c'étaient même les paroles de Pétro, — que l'on fusillait les déserteurs. C'est donc d'une voix égale et ferme qu'il reprit:

— C'est comme ça, mon enfant, mais ne fais pas ça! Que Dieu te préserve de le faire! Tu n'es pas n'importe qui, tu es fils de propriétaire, repousse cette idée! Ne déserte pas! Moque-toi de tout! Tout passera! Ne fais pas ça, mon fils! Pense que ton papa et ta maman resteront et que leur restera-t-il à faire, si ce n'est de suivre les sentiers que tu as foulés, quels souvenirs leur laisseras-tu après toi, quand tu t'enfuiras? Bon, tu viendras voir ton père le soir comme le font les revenants qui rôdent ainsi la nuit? Mon cher fils, est-ce que ta mère t'aurait élevé pour que des étrangers vivent auprès de toi?

— Je viendrai te voir, Mykhaïlo, dès que je le pourrai, poursuivait-il, le réconfortant. Je ne pouvais

pas venir si souvent jusqu'à présent, parce que le travail me rivait à la maison, désormais, je serai chez toi chaque dimanche. A peine minuit passé, je me lèverai et je me mettrai en route. Tu entends, chaque dimanche. Regarde un peu ce que ta maman t'a fait passer, continuait-il, changeant de voix comme s'il avait devant lui un tout petit garçon qu'il adorait d'un amour ineffable.

Il s'efforçait de dénouer le paquet de ses gros doigts noueux et de mettre tout ce qu'il avait apporté devant son enfant. Il n'y réussissait pas trop. Ses mains tremblaient et ses doigts malhabiles n'arrivaient pas à délier les cordons.

Il y parvint enfin et étala son trésor devant son fils.

Un sourire parcourut le visage de Mykhaïlo, lorsqu'il vit les victuailles que sa mère lui avait fait passer. Il lui sembla qu'elle se tenait devant lui et le regardait, la tête prise dans une coiffe blanche, le visage triste. Il était heureux comme un enfant en cet instant, et il avait un air bien enfantin malgré sa large carrure et sa grande force physique.

— C'est maman qui t'a donné tout ça! répéta Ivonika d'une voix où passèrent comme auparavant les intonations d'un très tendre amour, d'une profondeur infinie. Ivonika était assis par terre, près du lit de Mykhaïlo; il ne voulait pas se mettre sur la couchette.

— Je peux rester ici! fit-il modestement. En réalité, il avait peur de se mettre sur le lit pour ne pas salir le linge, et pour que son fils ne souffre pas des conséquences. Le jeune homme était assis sur le lit, il ne voulait pas que ses camarades se moquent de lui, et il mangeait lentement ce que son père avait étalé devant lui.

Ils parlèrent de sa mère qui ne pouvait se résigner à son absence.

— Je la console de mon mieux, disait Ivonika. Mais elle se lamente tout le temps que le jour sans toi est une nuit pour elle. Je l'amènerai te voir en été, si tout va bien jusque-là. Elle sera alors plus gaie.

Puis ils passèrent tout doucement à d'autres affai-

res concernant la propriété et Mykhaïlo demanda des nouvelles du village.

Il n'y avait rien de particulier. Tous étaient sains et saufs, ah oui, l'autre jour on avait mis le feu à la nouvelle étable du richard Iftèly et Ivonika avait aussi aidé à éteindre l'incendie; on ne peut donc pas laisser les gens sans secours dans le malheur, parce qu'aujourd'hui, cela t'arrive à toi, demain ça peut m'arriver à moi. On lui avait volé à cette occasion deux brocs tout neufs et sa mère l'avait grondé.

— Que le malheur s'arrête sur cette perte et n'entraîne rien d'autre! dit Mykhaïlo pour reconforter son père. Si tout va bien, nous aurons beaucoup plus que deux brocs de cuisine.

Puis il en vint au bétail et demanda des nouvelles de Savva.

— Savva travaille, répliqua Ivonika, je ne peux rien dire. Je ne peux pas dire que le feu du travail l'embrase, mais il m'aide partout où il le faut. L'autre jour, il a battu tout seul l'avoine, la journée entière. J'ai promis de lui acheter un serdak noir, car il n'en désire que de cette couleur.

— Comment vont ses affaires avec Rakhira?

Le vieux fit un geste de la main.

— Tu crois, peut-être, que la raison vient à l'homme en une nuit, s'il ne l'avait pas si longtemps? Il n'y a que ta mère qui pense qu'il en est ainsi. Moi, je crois qu'il en aura assez d'elle un jour. Premièrement, elle est laide, et puis elle n'a rien et elle est fainéante. A quoi arrive un homme avec une femme paresseuse? C'est même dommage qu'elle foule cette terre sacrée. Il le comprendra avec le temps. S'il se met au travail comme il faut, et, au printemps, il y en aura assez, alors seulement il verra que l'homme ne vaut rien sans travail. La terre elle-même le lui montrera. Elle lui montrera que Rakhira n'est pas la jeune fille qu'il lui faut. Je ne lui dis rien en attendant. J'observe ce qu'il fait, ce qui l'attire et quel avenir il se prépare. Pour le moment, je suis content que le travail le tienne.

— Et les bêtes, père? continuait à questionner le fils. Il n'y a pas si longtemps je les ai vues en rêve. C'est, comme si je me tenais près de notre puits, et je me regardais. Vous étiez près de moi, papa, quand,

brusquement, elles ont commencé à meugler d'une manière si triste et si terrible que je me suis précipité vers elles. Quand je suis entré dans l'étable, j'ai vu qu'elles étaient attachées si près de l'auge, qu'elles ne pouvaient pas se coucher et semblaient m'implorer par leurs meuglements. Papa, faites bien attention à ce que Savva n'attache pas les boeufs trop court, le prévint-il. Je l'ai attrapé une fois sur le fait. C'était quand nous sommes rentrés très tard la nuit de la foire de la Saint-Pierre. Il les avait attachés de très près pour qu'ils ne se couchent pas par terre, et ne se salissent pas, et lui n'ait pas tant de travail avec eux. Les pauvres bêtes regardaient autour d'elles comme des estropiées. J'étais alors si furieux contre lui, que je l'aurais battu. Voilà de quoi j'ai rêvé l'autre jour.

— Tu pensais à ça, mon enfant, et ça s'est fixé dans ton esprit, le calmait son père. Je vais chaque soir dans l'étable et je regarde partout; je ne lui fais confiance en rien. Tant que la terre me porte, tant que je regarde avec mes yeux, et tant que je ne suis pas infirme, je n'oublie absolument rien de ce qui concerne la maison.

Il raconta ensuite à son fils que le maître du domaine voulait déménager en ville. Une légère rougeur colora le visage du jeune homme. Anna apparut à ses yeux telle qu'il l'avait vue la dernière fois, près de la grille. Grande et douce, les bras ballants, le regard éploré.

«Qu'est-ce qui se passera maintenant?» cria quelque chose désespérément en lui.

— Quand pensent-ils déménager? demanda-t-il, retenant son souffle.

— On n'en sait rien encore, répondit le vieux Ivonika. L'autre jour, quand j'étais chez notre maître, la conversation est tombée sur leur prochain départ en ville, sa femme s'est plainte qu'il lui serait difficile de s'habituer à une nouvelle servante. Elle m'a demandé si je ne connaissais pas une brave fille qu'elle prendrait avec elle. J'en conclus que d'ici un mois ou deux ils vont partir. Je n'ai pas trop osé interroger.

Mykhaïlo se taisait.

C'était la première fois et, c'était si étrange que son père lui parlât de la jeune fille qui lui tenait tant

à coeur. Ah, s'il pouvait tout savoir, s'il pouvait savoir ce qui se passait en lui. Mais avec cette nouvelle, une tristesse noire l'envahit.

Qu'est-ce qui se passerait avec Anna? Elle rentrerait à la maison et un véritable enfer commencerait pour elle. Sa mère et son frère allaient la maltraiter et elle n'aurait pas d'autre issue que de se mettre de nouveau en service ou alors — son coeur tremblait à cette pensée — de se marier avec le voisin de sa mère.

Ah! Si on pouvait la laisser venir ici avec sa maîtresse, comme tout changerait alors pour lui. A cette pensée, son coeur sembla s'éclairer. Il ressentit immédiatement que la vie ne lui serait pas si dure ici, si elle était auprès de lui. Il la verrait de loin en loin, lui parlerait, tout serait autre et, comme ça, il avait les bras liés, et devait attendre pour apprendre ce qui se passait là-bas...

Il baissa tristement la tête et, l'instant d'après, il rassembla et renoua dans le paquet tout ce que sa mère lui avait fait passer, tout ce qui l'avait tant réjoui et à quoi il avait à peine touché. Ainsi le malheur ne venait jamais seul. C'est son père qui venait de le lui dire et il avait dit vrai. Il était enchaîné ici pour des années et elle ne pourrait pas résister longtemps contre le malheur et le chagrin qui la menaçaient maintenant. Son avenir à lui semblait se déchirer à ses yeux.

Il appuya sa tête sur sa main et fixa des yeux inconscients devant lui. Comme il ne savait pas faire l'hypocrite et cacher ses émotions, Ivonika remarqua sur-le-champ sa tristesse.

Son coeur se serra de douleur. Il se rappela à nouveau l'idée de la fuite.

— Mykhaïlo, mon enfant, pourquoi ne manges-tu pas?

— Je n'ai plus faim! répondit-il.

Vint un moment où le regard du jeune homme s'assombrit.

Quand ses yeux rencontrèrent ceux de son père, il semblait que la même larme brillait dans les yeux du père...

— Mykhaïlo! cette plainte ineffable s'échappa soudain des lèvres du père. Dis-moi pourquoi tu as le coeur si gros?

— Oh, père, j'ai beaucoup de peine, répondit le fils, j'ai le coeur bien gros... et je vois que j'ai laissé la maison à une mauvaise heure. Ce n'est pas pour rien qu'un corbeau noir m'a traversé le chemin. De deux choses l'une: ou c'est la mort qui m'attend ici, ou je ne le supporterai pas plus longtemps!

Un silence pénible s'installa entre eux. Leurs sentiments s'étaient déchaînés avec force, leur fermant la bouche. Puis une voix douce, comme affaiblie, se fit entendre:

— En quoi puis-je t'aider, mon enfant? J'ai des mains de paysan et une tête de rustre. Avec ces mains je travaille durement la terre et avec cette tête, puis-je briser ce mur?...

Le fils baissa tristement la tête et se mit à pleurer doucement. Le vieux était impuissant.

Le malheur régnait déjà ici. Il s'était faulilé à pas de loup, il était déjà là, il dominait en maître grave et silencieux. Ivonika ressentit sa présence et une sensation de froid le gagna, le laissant sans voix.

— Mykhaïlo, mon petit, qu'est-ce que tu as? Que dois-je faire pour toi? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Tirez-moi d'ici ou bien je m'en irai, je veux revenir à la maison! Ce cri sauvage et impétueux s'échappa de sa poitrine. Je veux revenir, je vous dis!

Le vieux eut l'impression de s'être cogné la tête contre une pierre. Il fixa de grands yeux sur son fils, ses lèvres se tordirent.

— Je sais bien que tu veux rentrer à la maison, fit-il, mais comment le feras-tu? Sans permission? Oh, Dieu!

Le jeune homme se taisait, étouffant ses sanglots.

Une voix en lui murmura: «Il ressent son malheur ici, c'est pour cela qu'il veut fuir», mais c'est à haute voix qu'il ajouta:

— Ce que j'ai pu faire, Mykhaïlo, je l'ai fait! Qu'est-ce que cela a donné? Où est allé mon travail? Qu'est-ce que je peux faire encore? Tout ça a l'air d'être de fer et ma main ne le brisera pas. Celui qui peut supporter cela, le supporte, et sinon, il s'en va ronger la terre. Si ta mort doit t'attendre ici, comme tu le dis, ni moi ni personne d'autre n'y pouvons rien; et

si la foudre doit te frapper en plein champ, tu sortiras d'ici sain et sauf, dès qu'il le faudra. Voilà ce que je te dis, moi. Penses-y! On t'a embrigadé, bon, mais d'autres le sont aussi. Il y a une fin à tout, et ça finira aussi. Fais ton devoir et prie la protection de Dieu, moi, je ne peux pas te sauver.

Il acheva d'une voix rude et ferme, et se tut, les yeux fixés au sol.

— Je vous dis, moi, que je ne supporterai pas cette vie, répliqua le jeune homme, presque en sanglotant. A chaque pas on n'entend que — ici, un tel est décédé, là-bas, un autre a été tué par un cheval, quelque part, un troisième s'est suicidé... pourquoi tout cela? chuchota-t-il en essuyant les larmes de sa main.

— Dieu seul le sait! répondit Ivonika. Il n'est pas bon de demander des choses comme ça! Ni moi ni toi, nous n'y changerons rien! Tout ça est plus vieux que nous et nous n'y pouvons rien, si cela ne change pas par soi-même!

— Nous ne sommes rien d'autre que des chiens! ces mots s'échappèrent avec la plus profonde amertume des lèvres du jeune homme. Je l'ai déjà entendu dire ici.

— Chut! le calma son père.

— Je l'ai déjà entendu dire ici! répéta plus fermement le jeune homme. Que de fois ces messieurs si délicats l'ont rabâché, papa, que j'en ai plein les oreilles. Mais je ne suis pas un chien, se défendait-il courageusement, relevant la tête, indigné. Comment pensez-vous, père, suis-je un chien ou non? Parce que je suis un paysan, oui?

— Pst, pst! le calmait à nouveau son père, effrayé; puis les yeux braqués au sol, il dit: «Nous sommes ceux qui ne connaissent que la terre! Elle est noire, et nos mains qui la travaillent sont devenues toutes noires aussi et pourtant elle est sacrée. Je voudrais, moi, que mes petits-enfants et les enfants de mes petits-enfants ne se détachent pas d'elle. C'est par nos mains que passe le pain blanc et, si ceux qui nous appellent chiens, n'ont pas honte de manger et de prendre ce pain de nos mains, qu'ils aient honte eux, ces fines bouches, de nous piétiner sans raison, comme ils piétinent cette terre qui les nourrit. Un temps viendra,



où elle leur pèsera lourd sur la poitrine, et ils ne seront pas en état de la rejeter. Mais cette injure, on a dû la dire dans un moment de colère: ne le prends pas à coeur!

— Mais les autres l'entendent aussi, père! C'est ici que j'ai appris ce que c'est un paysan. Dans nos champs nous ne l'entendons pas. Qui donc nous le dirait là-bas? Ici on nous ouvre les yeux. Je sais bien, poursuivait-il d'une voix irritée, ce que vaut un paysan pour eux. En un jour on entend et on apprend tant de choses ici, qu'on en a pour longtemps.

Alors, à mi-voix, il raconta à son père, ce qu'un camarade qui servait depuis longtemps et, qui avait été un certain temps l'ordonnance d'un officier, lui avait conté:

«Après un an et demi de service, m'a-t-il dit, j'ai prié une permission pour le dimanche. Ma mère venait de mourir deux semaines auparavant, laissant mon père, un vieillard maladif et aveugle et trois petites soeurs en bas âge... Ma mère était morte tout à fait inopinément. Après sa mort, c'est comme si la foudre avait passé sur la maison, tous avaient perdu la tête... Donc, ils m'ont écrit, parce que je suis l'aîné... Je vais chez mon maître, et je le prie de m'accorder une permission, parce que je devais être à la maison. Quand je partais de chez moi, feu ma mère pleurait des larmes de sang après moi. Après mon départ c'était une vraie ruine chez nous.

Je suis resté deux jours chez les miens. Le troisième, à l'aube, j'étais déjà ici et je suis entré chez mon maître. Il a accouru vers moi, rouge comme une écrevisse.

«Où étais-tu?» a-t-il aboyé.

Un frisson glacial a parcouru tout mon corps.

«Je rapporte à mon lieutenant que j'étais en permission, à la maison!»

Lui, il me flanque une gifle.

«Maudit chien, c'est maintenant que tu reviens?» hurlait-il. Je ne t'avais accordé qu'un jour, tu sais ça?» soufflait-il en colère.

«Mon lieutenant, on m'a dit dans la compagnie que j'en avais deux...»

Vlan! une deuxième gifle. Et puis:

«Je m'en fiche que tu y sois ou que tu n'y sois pas, ou que tu aies crevé! L'essentiel pour moi, c'est que tu saches ce que c'est que la discipline...»

Qu'est-ce que je devais dire?

On n'ose pas répliquer à l'armée. Pas un mot ne doit sortir de ta bouche... motus et c'est tout, car c'est encore pire après. Il a encore beaucoup parlé, et puis, il m'a dit: «Marche!»

Je me suis en allé.

Je me sentais alors comme si une vipère m'avait mordu au coeur. Quand j'étais à la maison, je n'ai ni bu, ni mangé, ni ne me suis distrait, rien. J'ai trouvé là-bas une telle misère, une telle tristesse qu'il me semblait que je marchais dans les larmes jusqu'aux genoux. Mes pauvres soeurs ont volé à ma rencontre comme des oiseaux mouillés, et mon pauvre père aveugle pleurait à chaudes larmes...

«Jusqu'à présent ta pauvre mère pouvait te voir au moins, disait-il, et maintenant c'est fini. Elle regarde le couvercle de son cercueil, et moi, je ne vois que la nuit noire...»

«Pour tout ça, je n'avais que deux jours, et pour eux...»

Il s'interrompit brusquement, car il ne pouvait pas parler tant son chagrin était grand.

— Voilà pourquoi je dis ça, papa... poursuivait le jeune homme sans achever le fil de ses pensées.

— Prenez-moi avec vous, papa! ce cri douloureux s'échappa comme auparavant des lèvres du jeune homme. Je veux m'en aller, n'importe où, je meurs ici, je ne vois pas le soleil. Faites ce que vous voulez, mais qu'on me laisse partir!

Le vieux père regardait son fils.

— Tu es devenu si sage ici, mon enfant, que tu as cessé de croire à ton père! fit-il, après un instant de silence, avec une feinte tranquillité.

Son fils le regarda, les yeux grands ouverts.

— Mais oui! Je le vois bien!

Puis, il poussa un profond soupir. Il respirait toujours ainsi quand son coeur était serré comme par des chaînes et il se remit debout. Il le fit d'un mouvement brusque et d'une manière désespérée.

Son fils s'effraya.

— Papa!

— Je m'en vais déjà, mon fils!

— Comment donc? Restez encore un peu!

— Pourquoi faire? Qu'est-ce que je suis pour toi?

Tu vois que tu ne me crois plus. Je ne peux pas te tirer de ce pétrin! Je suis venu pour te voir et pour que tu puisses voir ton père. On m'attend à la maison!

Il parlait avec une sévérité glaciale et d'une voix ferme.

— Et moi, je pensais à vous jour et nuit. Je vous attendais, je vous guettais. Que de fois j'aurais percé ces murs avec ma tête pour aller vers vous. Je me mordais les doigts, je pleurais pour que ma douleur passe, je n'ai pas fait de bêtises, et vous...

— Tais-toi!

Il ne prononça pas ces mots à haute voix, cependant il les dit d'une telle façon, que son fils se tut et prit peur.

Il ne dit plus un mot. Il ressentit sur-le-champ qu'il avait fâché son père et le courage lui manquait pour arranger tout cela. Quelque chose pesait autour de lui et sur lui, et en plus de ça, une voix s'éveilla en lui.

— Mon père était assis par terre comme un chien et toi...

«Chien! chien! cria une voix bien forte en lui, comme la voix du lieutenant dont il venait de parler. «Je m'en fiche que tu y sois ou que tu n'y sois pas ou que tu aies crevé...»

.....  
Quelques soldats entrèrent et annoncèrent bien haut que la compagnie se rendait hors de la ville pour faire des exercices et demandèrent qui n'était pas encore prêt. Le capitaine partait déjà à cheval, et le lieutenant se trouvait sur place.

L'un d'eux s'approcha d'Ivonika et dit:

— Rentrez chez vous, badika! Il jeta un regard inquisiteur au jeune homme en s'éloignant et ajouta:

— Ne te retiens pas!

Mykhaïlo bondit, son vieux père rassembla, tout éfaré, ses pauvres affaires qu'il mit dans son sac.

— Vous vous en allez déjà, mon père, vous vous

en allez déjà? fit Mykhaïlo plaintivement. Quand reviendrez-vous? Venez ou je me donnerai la mort!

Il parlait par sons entrecoupés comme s'il avait de la fièvre. Il ne savait où donner de la tête: devait-il saisir son fusil, son havresac ou prendre congé de son père?

— On va nous faire courir tout à l'heure comme des chiens, jeta-t-il. Mais, patience!

Il brandit son poing d'un air menaçant et endossa sa capote.

Le vieil homme le regarda, lui tendit deux doigts et dit à mi-voix:

— Je vais vous suivre jusqu'à l'endroit où se dérouleront vos exercices. J'y resterai jusqu'au moment où vous reviendrez à la caserne. Je vais regarder comment tu vas faire ça. Puis il ajouta: — Chaque dimanche je serai chez toi. Je viendrai malgré tout! A moins que je ne tombe malade, alors je ne pourrai pas venir! Attends-moi toujours le dimanche, Mykhaïlo. A bientôt, car je n'aurai plus la possibilité de te parler. Et puis je dois partir. A la maison tout m'attend!

— Portez-vous bien, père! Il se pencha et baisa humblement la grosse main noire de son père.

Ivonika sortit de la chambre d'un pas pressé.

Juste en face de la caserne, il y avait un grand parc. Ivonika, debout près de la grille d'entrée, attendait son fils.

Il était très affecté. Ça n'allait pas chez Mykhaïlo. Il voulait revenir à tout prix à la maison, il fuyait la caserne comme la mort. Le chagrin lui faisait perdre la raison. Et lui, Ivonika, il avait les mains liées et devait voir tout cela et se taire. Dans l'état où il le laissait, Mykhaïlo pouvait se donner la mort, laisser tout et fuir par le monde.

«Il n'a pas le cœur à être soldat!», se dit-il, puis il se souvint de sa promesse: venir voir son fils chaque semaine, pour que Mykhaïlo le voie aussi. Il était encore un enfant. Une voix lui soufflait que Savva n'était pas comme lui. Savva aurait servi et tout supporté obstinément et fermement et n'aurait pas menacé du poing. Savva n'aurait pas eu toutes les aventures de Mykhaïlo, et n'aurait eu peur de rien. Svelte, maigre et pourtant comme de fer.

Il soupira de nouveau, mais son visage ne changea pas d'expression, toujours le même, presque indifférent. Comme tout était devenu triste soudain! Il n'y avait pas moyen d'éviter ou de transformer tout cela. C'était comme une montagne devant lui, à moins de cogner la tête... Tout en pensant à son fils, il regardait d'un oeil inconscient la grande bâtisse morne.

Rien que de l'austérité.

Les grandes fenêtres vides du mur s'ouvraient comme de grands yeux affamés; derrière les barreaux se montrait de temps en temps un jeune visage ou bien luisait l'éclat froid de l'acier. L'instant d'après quelque chose comme de la grêle frappa son ouïe. Il revint à lui.

Les soldats sortaient par la grande grille de la caserne. L'immense colonne de soldats pareille à un long serpent bleu sortit de la bâtisse et se déroula sur la route... Lorsque les hommes furent hors de la caserne, Ivonika jeta son vieux sac sur son épaule, arrangea son bonnet et se mit à les suivre furtivement, pareil à un minuscule hanneton derrière un colosse.

Son fils marchait dans la deuxième rangée de la compagnie. Il s'efforçait de ne pas le perdre de vue, mais n'y réussit point. Il dut se décider finalement à suivre des yeux les derniers soldats. C'était la même chose après tout. Son fils était dans cette compagnie, et tout ceux qui marchaient ici étaient malheureux comme lui. Il marchait avec les autres d'un pas ferme et cadencé et semblait s'être transformé en fer dur et solide.

Un vent froid lui soufflait au visage. Il le remarqua à peine. La colonne de soldats semblait l'avoir hypnotisé. Il la suivait aveuglément.

Une heure plus tard elle s'arrêta en rase campagne.

Les compagnies s'alignèrent. Sans les perdre de vue, Ivonika s'en éloigna d'un bon bout, et courbé bien bas sous le poids de son sac, il se tenait à l'écart, à une distance respectueuse; il s'assit ensuite par terre et observa les exercices et les manoeuvres qui venaient de commencer.

Son oeil vif distingua rapidement son fils des autres et ne le quitta plus. Deux heures entières il surveilla attentivement les mouvements de la compagnie et

ceux de son fils, immobile, comme s'il était soudé à la terre par la gelée et, quand la troupe se rangea enfin pour partir, il se leva aussi. Il était temps pour lui de rentrer à la maison. Des yeux, il envoya un adieu à son fils, se tint indécis un instant, prit enfin le chemin du retour et s'éloigna. Il ne fut bientôt sur la grand-route qu'un petit point noir qui allait s'évanouissant. Il se dirigeait en hâte vers la maison, à travers champs.

Un vent glacial lui brûlait le visage. On était en plein décembre et le froid pénétrant séchait tout ce qui se trouvait à la ronde. Il y prit à peine garde. Une tristesse noire le suivait pas à pas, le possédant tout entier.

La pensée que son fils pouvait désertier de l'armée avait ébranlé l'équilibre et la quiétude de son âme. Cela pouvait se faire aujourd'hui, demain, après-demain, à la première punition reçue, son fils ne connaissait pas encore bien tous les commandements et alors son enfant était perdu. Tout serait fini, il n'aurait plus de fils.

En proie au désespoir, il filait comme un cerf à la maison.

Il lui semblait que le plus tôt il y serait, le temps passerait plus vite et il se verrait de nouveau au côté de son enfant. Il ne voyait qu'un moyen de le sauver: revenir le plus souvent, calmer son âme endolorie et lui donner la possibilité de pleurer son chagrin. Il ressentit instinctivement que c'était l'unique bon remède d'apaiser cette jeune âme déchaînée...

Les champs se découvraient de plus en plus à sa vue, semblant l'attirer vers l'éternité par leur morne tristesse. Il les traversait, inlassable. Il ne rencontra presque personne en chemin. Deux images sur un fond gris traversaient tour à tour son esprit: la grande bâtisse aux fenêtres vides, couvertes de barreaux, glacée par l'austérité même et, sur les champs déserts, sa petite hutte et Maria... avec son visage maigre sous la coiffe blanche, et son regard triste et interrogateur..

Rentré à la maison, Ivonika raconta à Marika que leur fils était triste et malade et qu'il avait apporté un peu de ses cheveux pour détourner la maladie. Il passa

sous silence tout le reste. Il savait qu'il aurait profondément blessé le coeur atteint de la mère. Il la plaignait comme on plaint les petits enfants, et il se demandait de temps en temps dans son for intérieur :

«Qu'est-ce que cela donnera que je le lui dise? Pourra-t-elle faire quelque chose?...»

Il respirait péniblement en se rappelant qu'il avait laissé son enfant à son désespoir, et il se donnait silencieusement à son travail. Celui-ci, comme toute la nature, jouait pour lui un rôle puissant dans le déroulement de sa petite vie si infime à première vue, et il était lié à eux par mille fils invisibles qui l'enveloppaient tout entier et représentaient pour lui, par leurs mouvements indéfinis et l'apparition de leurs exigences, toute sa raison de vivre. Tout à eux, il menait au jugé une vie désœuvrée et silencieuse quoique, dans le plus profond de son âme, ses instincts se déchaînant aveuglément comme des enfants turbulents, savaient retirer du bon sens la marche de sa destinée. Quand Marika apprit l'état de son fils, ses lèvres se tordirent comme sous le coup d'une douleur physique et elle courut droit chez son amie Domnika. Elle devait par ses incantations conjurer le mal et la tristesse de son fils.

Domnika était une femme d'environ quarante ans et représentait pour les villageoises une personne inappréciable. Elle avait son histoire particulière et possédait au village des droits spéciaux. Elle avait, avant tout, son passé de jeune fille qui la distinguait des jeunes paysannes dont la vie monotone, tracée d'avance, n'avait pas en soi tant de distinction et de personnalité que la sienne, avant son mariage. C'était, peut-être, une des raisons pour laquelle elle s'était mariée très tard. Elle avait servi presque dix ans chez un riche Juif-usurier et l'on chuchotait dans les coins, qu'elle avait été non seulement une servante fidèle à sa maîtresse à demi-démence, mais aussi à son maître.

Pourtant personne n'osait l'affirmer.

Elle était très raisonnable, brusque jusqu'à la grossièreté dans sa manière d'être avec les hommes mais, revenue dans son village natal, après presque dix ans de service en ville, elle se montra aussi laborieuse que

belle, finaude et renfermée que consciencie, ce qui fit qu'elle ferma la bouche à tous les bavards.

Une chose, et c'était sa résistance inébranlable pour les jeûnes, la faisait avoir le dessus sur les autres. Il n'y avait pas de lundi dans l'année où elle aurait pris autre chose dans sa bouche que du pain sec et de l'eau. Rien n'aurait pu la faire changer de décision: bien portante ou malade, malgré les exhortations de prendre au moins un frugal repas le lundi, elle ne se laissait pas tenter. Aussi chuchotait-on à ce propos qu'elle devait avoir un péché bien grave sur sa conscience dont elle se repentait à présent, d'autres, par contre, souriaient et disaient ouvertement:

— Elle avait trop bien servi son Juif de maître.

C'était une belle fille, aux sourcils noirs, à la parole facile et à la langue bien pendue. On ne pouvait même pas dire qu'elle était trop bavarde, non, elle n'était que vive et hardie, ce qui lui valut le sobriquet de «guêpe» par tout le village.

Elle avait plus de trente ans quand elle revint au pays où elle n'avait qu'un frère et se mit en service au domaine. Elle sortait rarement s'amuser et appelait tous les jeunes gens, morveux. Mais chose étrange! En dépit de sa beauté et de son esprit, malgré le soin extraordinaire qu'elle apportait toujours à sa mise, elle n'éveillait ni étonnement ni sympathie chez les hommes du village. La faute la plus grande, semblait-il, incombait à ses yeux noirs, froids, qui avaient quelque chose de désagréable en eux. Elle avait beau être aimable en paroles, avoir une bonne conduite, personne ne s'attachait à elle. Il fallait en un mot se tenir sur ses gardes devant ces yeux-là. Lorsqu'elle parlait ou racontait quelque chose, on l'écoutait avec plaisir. Elle parlait en termes choisis et retenus avec l'air d'une «qui savait à qui elle avait affaire». Pourtant, après son départ, tout devenait plus agréable. Les premiers temps de son retour, les gars et les filles la surveillaient d'un oeil curieux.

Ne plaisait-elle à aucun d'eux?

Avait-elle jeté son dévolu sur l'un d'eux?

Elle avait de l'argent de côté et de beaux vêtements. Elle portait toujours du linge blanc comme de la neige, un long keptar brodé, garni de glands de



soie. Pourtant ils ne remarquaient rien. Elle restait indifférente. Elle n'était jamais ni chaleureuse ni glaciale. Une seule fois elle trahit son état d'âme, mais il n'y eut que le vieux Péto, assis en ce moment dans le jardin, derrière un tas d'herbe et qui aiguisait sa faucille et la jeune demoiselle du domaine, debout près de la fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin, qui en furent les témoins. Domnika sarclait les plates-bandes et chantait. Ce n'était pas une chanson ordinaire. Elle se l'était composée elle-même, avait arrangé la mélodie aux paroles. Elle y racontait toute son histoire d'amour.

Elle aimait un jeune homme, orphelin de père et de mère, qui faisait maintenant son service militaire. Ils s'aimaient et s'étaient juré de rester fidèles l'un à l'autre, et de se marier dès qu'il serait revenu de l'armée. Ils devaient alors travailler et faire fortune, bâtir une belle maisonnette, acheter de beaux boeufs blancs et vivre heureux. Mais cela personne ne devait le savoir, outre Dieu, les étoiles et le craintif rossignol qui fuyait les gens le jour comme la nuit, car les gens étaient malicieux et méchants, pareils à des loups. Elle chantait sa chanson d'une voix triste et monotone, mais avec beaucoup de coeur. La chanson finie, la demoiselle entra dans le jardin et lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette chanson que tu viens de chanter, Domnika? Comment s'appelle-t-elle?

Elle eut l'air embarrassé et répondit :

— Je ne sais pas!

— Cette chanson me plaît, je l'inscrirais volontiers! Ne voudrais-tu pas me la répéter encore une fois?

— Je ne peux pas, répliqua-t-elle.

— Comment ça? Tu l'as donc chantée par coeur?

— Oui... mais... je ne la sais pas par coeur...

— Mais tu l'as chantée par coeur! insistait la jeune demoiselle.

A ces mots son embarras augmenta et, après un moment de silence, elle répondit assez hardiment :

— Je l'ai chantée aujourd'hui pour la première fois. Je l'ai chantée de mémoire...

— Tu l'as composée, toi-même? continuait à interroger la demoiselle.

— Oui! J'avais le coeur si lourd... je devais exprimer toute ma tristesse!

— Et tu ne pourrais pas me répéter cette chanson? la harcelait la demoiselle.

Elle haussa les épaules et sourit.

— Aujourd'hui, non! Peut-être une autre fois! Je ne sais pas, c'est sorti tout seul.

Après le court instant où la jeune demoiselle l'observait pensive, elle releva la tête et la regarda de ses yeux froids et hostiles.

— Pourquoi en avez-vous besoin? demanda-t-elle.

— Je veux avoir cette chanson.

— Pour quoi faire?

— Elle m'a plu.

— Vous n'en serez pas plus riche. Inscrivez une autre chanson!

Elle jeta un regard si froid à sa jeune maîtresse que celle-ci s'éloigna sans mot dire.

Le vieux Pétro s'arrêta pour un moment d'aiguiser sa faucille derrière la meule et, quand la jeune demoiselle passa près de lui, il se dit tout haut: «Sorcière! Elle chantait son amour pour son bien-aimé, je le sais! Je sais aussi maintenant pourquoi tous les gars sont des morveux. Tiens, tiens! mais je dois dire qu'elle vaut quelque chose! Ah, bon Dieu de bon Dieu!» Il siffla gaiement, puis redevint sérieux, et se prit à réfléchir. Cette sorcière, aux yeux noirs, aux bras agiles qui ne se reposaient jamais, à la langue de vipère, était la seule personne qu'il eût prise pour femme. Oui, lui, Pétro, pour qui toutes les jeunes filles valaient autant que des gerbes, il aurait pris cette Domnika pour femme. Mais d'abord il devrait gagner un peu d'argent. Un tout petit peu. Elle était aussi laborieuse qu'une abeille et si prévenante; il s'entendait fort bien à faire de l'argent, et avec tout ceci en mains, il pouvait commencer à entreprendre quelque chose. Il réfléchit encore longtemps. Il aurait au moins où pencher sa tête quand la vieillesse viendrait, il aurait son petit coin et quelqu'un lui tiendrait la bougie et le mettrait décemment sur son lit de mort. Une idée prit corps dans son esprit: partir chercher du travail en Moldavie. Il avait rapporté plus d'une fois de là-bas de belles sommes, mais il les avait gaspillées, à qui aurait-il dû les

confier d'ailleurs? Mais il essaiera encore une fois. Il peut gagner davantage. En attendant tout n'avait qu'à rester comme c'était. En fin de compte tout se passera comme Dieu le voudra. Elle, personne ne la prendra. Elle n'est plus si jeune et puis elle n'est pas si bête. Elle ne se laissera pas prendre si facilement à l'hameçon...

Quand vint l'été et le temps de la fenaison, le vieux Pétro disparut sans avoir trahi par un mot ses intentions. Il s'en alla avec d'autres en Moldavie. Personne ne s'en étonna. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait.

## VIII

Cela se passa en automne de cette même année.

Le vieux Pétro avait rapporté de l'argent de Moldavie, l'avait prêté à un propriétaire et était reparti dans les scieries des montagnes. Il pensait revenir en hiver ou à mieux dire aux Jours gras et faire prendre corps à ses intentions...

Domnika avait appris de la femme du scribe que c'était coutume de jeûner toute la journée, la veille de la Saint-André, que le soir il fallait cuire une galette et la manger, alors on voyait la nuit en rêve celui que Dieu vous destinait pour mari et qui devait vous donner à boire.

Après ça, on pouvait considérer comme certain, que l'on se marierait avec celui que l'on avait vu en songe. Il n'y eut sûrement personne d'autre que Domnika à jeûner de si grand coeur la veille de la Saint-André. Son visage devint presque noir d'inanition. Elle faisait tout pour se trouver le plus à l'air, pour ne pas s'arrêter dans la cuisine parmi la valetaille, surtout à l'heure du déjeuner où tous les hommes se rassemblaient, et auraient pu remarquer qu'elle ne touchait à aucun plat.

Il y avait là-bas, entre autres, Ilia, un benêt rouquin, qu'elle détestait pour sa fainéantise et sa sottise et qui s'intéressait toujours à ce qu'elle faisait ou disait. Il aurait été le premier à rapporter à tout le monde qu'elle jeûnait.

Or, ce n'était pas un lundi et elle ne prenait pas d'aliments. Elle avait peur d'être persiflée. Aussi toute la journée était-elle d'une humeur maussade et taciturne et poussait de gros et tristes soupirs.

Quand vint le soir, elle fit ce que la femme du scribe lui avait conseillé de faire et se mit au lit. Elle n'oublia pas de mettre une tasse d'eau à son chevet. Cette tasse devait lui être tendue en rêve par son futur époux...

De grand matin, sous le premier prétexte venu, elle courut chez la femme du scribe. En fait, elle ne voulait que lui conter son rêve.

— Eh bien quoi? Ce fut la première question que lui posât cette femme, à peine se furent-elles isolées dans le fournil.

Domnika cracha. La maigre femme du scribe leva bien haut ses sourcils.

— Eh bien, Domnika, tu n'as rien vu en rêve?

— Oh, laissez-moi, madame! Il aurait mieux fallu ne l'avoir jamais vu et ne pas en avoir rêvé! Plutôt mourir que d'avoir un tel mari!

— Mais, raconte-moi enfin ce rêve! insistait la dame du scribe qui commençait à s'inquiéter. Domnika lui avait promis en cadeau une belle serviette si jamais elle voyait en rêve un vrai propriétaire.

— Qu'est-ce qu'il y a à raconter, fit-elle, boudeuse. J'ai rêvé de ce benêt d'Ilia...

— Quoi?

— Je dis que j'ai rêvé de cet imbécile d'Ilia. Vous le connaissez bien ce rouquin qui garde le bétail du domaine. C'est de lui, que le diable l'emporte, que j'ai rêvé.

La femme du scribe fut stupéfaite. Il devait y avoir une méprise. Cette fille sage et laborieuse, cette ménagère — pour ainsi dire — ne pouvait pas recevoir en mari ce garçon simple et nigaud, même si le rêve le lui prédestinait. Et elle, qui croyait saintement aux songes, cette fois-ci, les mit en doute.

— Peut-être que tu n'as pas bien compris ton rêve, Domnika? Peut-être que tu as vu plus de gars et tu ne te rappelles pas bien celui qui t'est promis?

— Oh que si! Je sais bien que c'était Ilia, répondit Domnika dans un soupir chagrin.

— Mais comment l'as-tu vu? s'enquérât la dame du scribe. Le cadeau promis lui semblait perdu.

Domnika se mit à raconter:

— C'est comme si je me trouvais dans un jardin. Pas dans celui du domaine, mais dans un autre, et dans ce jardin-ci, tout était très beau et très vert. Un tout petit sentier le traversait. Je travaillais donc dans ce jardin, il me semble que je repiquais quelque chose. Puis, j'ai rêvé que j'avais regardé ce sentier et je m'étais dit: «Il doit faire bon d'y marcher pieds nus. Il est si propre et si joli comme si on l'avait balayé avec un balai de soie».

Voilà ce que j'avais pensé. Et juste à ce moment-là, je regarde et je vois un verre d'eau. Puis je vois qu'un monsieur suit ce sentier. Il n'a pas touché au verre et a continué son chemin.

«Celui-là ne te tendra pas le verre», me suis-je dit, je ne faisais que penser à tout cela. Tout à coup je vois devant moi Ilia, l'imbécile.

«Bois de la bière, me dit-il et il me tend un grand bock de bière, un de ceux que j'apportais toujours à mon maître. Je me suis détournée de lui et lui ai dit: «Bois ta bière toi-même: je n'en bois pas, moi!» Sur ce, il me dit: «Enlève le couvercle du bock et regarde ce qu'il y a dedans!»

«Espèce de menteur, lui dis-je, tu sais bien qu'on ne met pas d'eau dans des verres à bière!»

«Avant de me dire que je suis un menteur, regarde d'abord, me répond-il. Est-ce que j'ai beaucoup menti? Est-ce que je t'ai menti, quand je t'ai dit que j'avais un bout de champ près de la forêt, à côté de Hryhori? (Et il l'a, madame, fit entre autres Domnika). Je suis donc un menteur, n'est-ce pas?»

Là-dessus, je soulève le couvercle du bock et j'y vois de l'eau.

«Tu peux la boire, me dit-il. Elle est fraîche et limpide, nous irons danser après».

Et moi, j'ai pris ce verre et j'ai bu l'eau. Je l'ai bue jusqu'à la dernière goutte. Je le regarde ensuite et je vois que cet imbécile rit.

«Tu as bien fait», dit-il. Quand j'ai voulu le gronder, il avait disparu. A l'endroit où il se tenait, il n'y avait qu'un tonneau avec de l'eau de pluie. Après, j'ai

vu encore beaucoup de bocks, j'ai vu les arbres verts du jardin et une foule d'autres choses et, c'est tout.

— Et tu n'as plus vu d'homme? s'informait la femme du scribe consternée. Souviens-toi bien! On oublie souvent plus d'une chose en rêve.

— Dites-moi ce que tout cela signifie? fit en guise de réponse Domnika.

— Je te demande... si tu n'as plus vu d'homme? répéta la femme sa question.

— Non, je n'ai plus vu personne! répliqua tristement la jeune femme. Elle regardait toute déconcertée la dame du scribe et se taisait.

— Mais tu as vu un monsieur, Domnika!

Domnika haussa ironiquement les épaules.

— Qu'est-ce que cela peut me faire? Il ne m'a pas tendu le verre d'eau, et puis un monsieur ne me demandera pas en mariage.

La femme du scribe montra un visage grave, dévot et prononça d'une voix solennelle:

— Il se fera comme en décidera Notre-Seigneur! Il se peut que tu ne te maries que l'année prochaine; le rêve ne veut rien dire et tu as beau rêvé de choses...

— Mais je voudrais tout de même savoir ce que cela signifie! insistait Domnika, fixant un regard inquisiteur sur la femme du scribe. Qu'est-ce que ce rêve signifie?

La dame du scribe répondit:

— Il faut jeûner encore une fois avant l'Annonciation, tu sauras alors sûrement ce qui t'attend!

Cette réponse fit, que Domnika consolée, baisa la main de la dame du scribe et partit...

Quinze jours plus tard, dans la cuisine des communs du domaine se firent entendre des sanglots étouffés, ou encore mieux, un hurlement qui allait tantôt s'accroissant tantôt décroissant. C'est précisément en cet instant que Marika pénétra dans la cuisine. Elle cherchait Domnika. Elle avait deux poules à vendre et, ne voulant pas aller au marché le lendemain, elle était venue s'enquérir si la maîtresse du domaine ne les achèterait pas.

Entendant des pleurs dans l'entrée près de la porte de la cuisine, elle s'arrêta. Qu'est-ce qui se passait? Est-ce qu'on battait quelqu'un? On pleurait à fendre

l'âme. Une seule personne semblait y être. Elle poussa le loquet et entra. La cuisine était faiblement éclairée. Tout contre le mur, couché sur un long banc qui couvrait du four à la porte, se tenait Ilia. Etendu de tout son long, à plat ventre, le visage enfoui dans ses mains, il pleurait à chaudes larmes.

A son entrée, il leva un peu la tête et la regarda. Voyant que c'était une étrangère, il enfouit à nouveau son visage dans les mains et, après un profond soupir, il se tut.

— Bonsoir, Iliiko! fit Marika d'une bonne voix timide, s'arrêtant au beau milieu du fournil. Domnika n'est pas là?

— Que les coliques la tordent! jura le jeune homme, sans relever son visage.

— Oh, mon Dieu, Iliiko, qu'est-ce qui vous prend? jeta Marika tout effrayée, s'avançant tout près de lui. Qu'est-ce qu'elle vous a fait Domnika?

— Qu'est-ce qu'elle m'a fait? répondit-il, relevant la tête. Elle a fait de moi la risée du monde! Je l'ai demandée en mariage et elle m'a repoussé. Tout le monde se moque maintenant de moi.

A ces mots, il laissa retomber sa tête dans ses mains et éclata en longs sanglots.

Marika garda un instant le silence et observa gravement le garçon, elle prit ensuite place non loin de lui et resta pensive.

Cette affaire l'intéressa.

Ilia était orphelin. Il n'était plus très jeune, — mais néanmoins plus jeune que Domnika — et pas très intelligent. Il n'avait pas fait son service pour la bonne raison qu'on ne l'avait pas appelé. Il avait près de deux arpents de terre et, comme il s'embauchait toujours, il avait amassé un peu d'argent, il ne buvait pas, ne volait point et, à tout considérer, c'était un garçon tout à fait comme il faut.

A vrai dire, il n'avait pas beaucoup d'esprit, mais le mari qui en a de trop, ne rend pas sa femme heureuse. Il ne sait pas alors ce qu'il doit exiger d'elle. Marika aimait Domnika et lui souhaitait comme à une soeur le meilleur en ce monde. Elle sentit que dans cette affaire, elle avait à agir et, que l'on ne pouvait ne pas prendre en considération toute cette question.

— Quand avez-vous fait votre demande à Domnika, Ilia? demanda-t-elle sérieusement, se rapprochant plus près du jeune homme et oubliant le pourquoi de sa visite.

— Ce matin! répondit Ilia. Elle m'a ri au nez et m'a dit qu'elle n'avait pas mangé des champignons vénéneux pour se marier avec moi. Dites-moi donc, lèlitchka<sup>1</sup> Marika, ajouta-t-il en toute bonne foi, est-ce que je suis un imbécile? Si j'étais bête, personne ne me prendrait en service. Rien qu'ici je suis plus d'un an et j'ai été au service chez d'autres patrons. Chez Monsieur le curé, par exemple. Je répondais de tout le bétail. Je me suis amassé de l'argent, j'ai de jolies choses, deux pelisses, deux serdaks, je veux me faire bâtir une maison et elle me dit: «Va-t-en, va-t-en, imbécile! Je n'ai pas encore mangé des champignons vénéneux pour me marier avec toi! Demande en mariage la Rakhira à Hryhory, son jardin est mitoyen à ton champ!» Voilà ce qu'elle m'a dit!

D'un mouvement brusque, il s'assit droit sur le banc, se frappa avec violence les jambes, et fit dans un des plus profonds soupirs:

— Quelle honte!

Puis, dans un geste presque sauvage, il gratta sa tête, ses cheveux roux. Il était très affecté, presque anéanti.

— Oh, c'est là que vous vous foureriez dans un nid de vipères! s'exclama Marika avec haine, elle était déjà à cette époque en mauvaises relations avec Hryhori et sa soeur. Hryhori noyerait votre champ dans de l'eau-de-vie avant que vous ne vous mariiez. Ils ne savent qu'aller parmi les gens comme des oiseaux de mauvaise augure et porter avec eux le malheur. La Rakhira vole tout comme son père. C'est de l'ivraie, ça!

— Domnika n'est pas meilleure, allez! Jour et nuit je la portais dans mon coeur, je l'aimais tant et elle ne veut pas de moi. Est-ce que je lui ai fait du mal? Qu'on me le dise!

— Mais où est-elle? Je lui aurais parlé! fit Maria hâtivement.

---

<sup>1</sup> Lèlitchka — mot par lequel on s'adresse aux femmes plus âgées. (N.d.T.)



— Elle doit tourner quelque part dans la maison!

— Je vais lui parler, le consolait Maria. Ne vous en faites pas! Les filles fondent comme de la cire quand on les demande en mariage. Elle ne descend pas d'une famille bien riche, et puis elle n'est plus très jeune. Aujourd'hui elle vous a repoussé, aujourd'hui elle n'a pas mangé de champignons vénéneux, mais dans une semaine elle aura réfléchi et vous irez chez Monsieur le curé le prier de publier vos bans. Encore une fois, ne vous affligez pas, mon enfant! Je suis en bonne relation avec Domnika et vous êtes un brave gars, je vous aiderai si seulement je le puis.

— Oh, bonne lèlitchka, vous ne ferez rien! dit le garçon, recommençant ses jérémiades. Elle ne veut pas de moi! «Va-t-en, va-t-en, imbécile!» m'a-t-elle dit, en se moquant de moi; à présent tout le village doit le savoir, et tous s'en font des gorges chaudes! Ah, si vous pouviez me secourir, si seulement vous pouviez lui faire entendre raison.

Il parlait d'une voix désespérée et se jeta sur le banc comme s'il n'y avait personne dans la cuisine et, le visage enfoui dans son vieux keptar posé près de lui, il gémit à pleins poumons.

Marika le consolait de son mieux; elle s'approcha tout près de lui, elle supplia, promit jusqu'au moment où les lamentations et les soupirs se calmèrent enfin, puis elle sortit de la maison pour «faire entendre raison à la fille» comme elle disait.

· · · · ·  
Une quinzaine plus tard, Domnika avait changé d'avis sur la demande en mariage d'Ilia.

Personne ne sut jamais si ce furent les sages paroles de Marika qui aimait et admirait sincèrement cette fille aux yeux noirs, qui produisirent une si profonde impression sur Domnika, ou bien ses prières et ses incitations touchèrent son cœur.

Toute la semaine elle gardait un visage rembruni, grondait Ilia pour la moindre bêtise, et enfin, elle vint chez sa maîtresse prier ses huit jours.

— Je me marie! dit-elle, le visage rongé par le chagrin, les yeux baissés.

Sa maîtresse fut tout étonnée.

— Toi, Domnika? Et avec qui?

— Avec Ilia! répliqua-t-elle d'une voix ferme, les yeux toujours baissés.

— Avec Ilia? s'exclama sa maîtresse stupéfaite, puis elle ajouta gentiment: — Penses-tu que ce soit bien, Domnika?

Celle-ci haussa les épaules.

— Je ne sais pas! répondit-elle. Voyez-vous, madame, mais tout s'arrange de telle façon qu'il doit être mon mari. Il ne me laisse pas en repos. Ni le jour ni la nuit. Il doit être ma destinée.

Sa maîtresse lui démontrait qu'il ne l'égalait pas, qu'il était plus jeune qu'elle, elle lui rappelait la bêtise et la fainéantise d'Ilia qui prenaient, certains jours, des proportions considérables, mais rien n'ébranla la ferme décision de Domnika.

— Je n'ai pas peur de cela! fut la seule réponse qu'elle fît à tous les reproches entendus.

Ilia était l'homme le plus heureux en ce monde, alors que Domnika était d'une humeur singulière. Tantôt elle grondait son promis de la manière la plus rude, tantôt elle pleurait en cachette et parfois encore, elle était loquace et, toute joyeuse, cousait la chemise de mariage. Pendant ce temps le curé du village annonça une deuxième fois le mariage de Domnika et d'Ilia.

Un beau jour, tous les deux se rendirent en ville avec d'autres paysans et paysannes faire certaines emplettes nécessaires à la noce. Ils revinrent, leurs projets rompus pour un temps.

Domnika avait rencontré en ville son ancien ami qui servait toujours à l'armée et, quand il apprit qu'elle s'était liée à un autre, et que la noce devait avoir lieu sous peu, il l'accabla de menaces et la supplia de reprendre sa parole, sinon «ou lui ou l'autre iraient ronger la terre».

Domnika devint livide et ne trouva qu'un mot pour se justifier:

— C'est la Providence qui le veut, c'est elle qui me l'a envoyé!

Ilia geignait et se lamentait:

— J'ai dépensé dans les trente rynskis pour la noce et puis, que va-t-on dire au village?

Ce disant il s'accrochait désespérément à Domnika et la regardait, impuissant comme un enfant. A l'instant où elle lui avait promis d'être sa femme, il s'était soumis aveuglément à sa volonté et, apparemment, il n'avait plus besoin de la sienne.

— Je vous rembourserai vos trente rynskis, l'assurait fièrement le soldat, seulement ne me torturez pas, brave homme. Mon malheur retombera sur votre tête. Il ne me reste plus qu'une demi-année à servir, prenez en considération, je vous prie, qu'elle m'avait donné sa parole à moi. J'ai bien attendu, qu'elle attende, elle aussi! Cette dernière phrase, il la répétait à tout moment, essuyant avec un petit mouchoir son front ruisselant de sueur et vidant verre sur verre de l'eau-de-vie. Il régala généreusement les fiancés et veillait avec empressement à ce qu'ils boivent.

Ilia ne se gênait pas. Domnika refusait. Elle parlait peu, mais l'on voyait qu'elle était en lutte avec elle-même.

Ce premier fiancé n'était pas Ilia... Quand elle vit que Ilia avait changé sous l'influence de la boisson, elle le tira par la manche et demanda durement:

— Tu les prends les trente rynskis? Dmytro te les rendra!

Ilia écarquilla des yeux tout ronds et ouvrit la bouche comme s'il voulait mieux comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Un autre ne te les payerait pas si vite en bel argent liquide, fit-elle. Tu pourras tout de suite t'acheter quelques arpents de terre ou bien un veau. Achète plutôt de la terre, tu trouveras bien vite une fille à marier! Je te donne un bon conseil; c'est une très bonne occasion pour toi!

Elle braqua ses yeux noirs et froids sur lui, et un miracle s'opéra. Quelle en fut la cause? L'influence de son être magique ou une vision qu'il entrevit dans son âme médiocre et qui le séduisit par le tableau de sa vie future? Le fait est qu'il la regarda une deuxième fois d'un air vague et comme dans l'oubli, garda un instant le silence, puis tapa bien fort dans la main tendue du soldat. Il avait accompli la volonté de la jeune femme. Subjugué par l'instant, il s'oublia et le soldat promit de lui rendre au terme fixé par eux deux,

tous les frais auxquels il avait fait face en vue de la noce.

Pendant que tous les deux se tenaient à l'auberge dans le meilleur des accords, les bras passés autour du cou, à chanter de grand coeur une triste mélodie, Domnika les quitta furtivement et courut d'une haleine chez une célèbre diseuse de bonne aventure qui habitait la ville, et qu'elle connaissait depuis plusieurs années.

Elle demeurait dans la partie pauvre de la ville et était largement connue; elle jouissait, surtout dans les villages, d'une réputation extraordinaire comme diseuse. C'était une Juive convertie, sans enfant et borgne. D'ici provenait le sobriquet que les citadins lui avaient donné «la diseuse borgne».

Jeune fille, elle avait appris à tirer les cartes chez des bohémiens nomades et connaissait la puissance et les vertus de certaines herbes, et, en possession de ce bagage, elle avait commencé son petit commerce. Ses affaires marchèrent bien et, après un certain temps, elle déménagea dans cette ville. Ici, un vieux petit-bourgeois, pauvre, la rechercha en mariage et elle l'épousa.

Après sa conversion, elle devint une chrétienne dévote, allait chaque dimanche à l'église, et dans sa chambre à coucher brûlait sans cesse une veilleuse devant l'image de la Sainte-Vierge.

Il était difficile de déterminer à quoi elle devait sa renommée: à sa ruse ou à son art de tirer les cartes; une chose était certaine, c'est que toutes les classes — les intellectuels comme les autres — venaient en foule chez elle. De grand matin jusque tard dans la nuit, les gens se pressaient dans sa chambre, et elle laissait entrer les uns, faisait sortir les autres, tirant inlassablement les cartes.

Entre deux petites pièces, aux rideaux soigneusement tirés, se trouvait une minuscule cuisine et les personnes qui se trouvaient dans la chambre de droite, ne savaient jamais qui était reçu dans celle de gauche. Les villageois se tenaient dans la cuisine, touchés par la plus sacrée des attentes. Ils transpiraient d'impatience ou se racontaient les soucis qui les avaient faits venir chez la célèbre diseuse.

Il venait ici des gens de bien loin qui attendaient parfois une demi-journée pour être admis à l'intérieur. Elle prodiguait des conseils dans les cas de maladie ou les procès les plus désagréables. On lui confiait les secrets de famille les plus intimes. Elle demeurait pourtant la plus grande conseillère dans les histoires d'amour.

La maison qui du dehors avait un aspect insignifiant, sale, et se trouvait dans le voisinage des habitations juives, était extrêmement agréable à l'intérieur. Les chambres, maintenues pour la plupart dans une pénombre, étaient agréablement chauffées en hiver, le plancher était recouvert d'épais tapis et contre les murs étaient disposées de confortables ottomanes. Au milieu de chaque pièce se trouvait une table avec des chaises autour et sur la table il y avait des cartes.

Autrefois, pauvre orpheline juive, elle portait maintenant le dimanche et les jours de fête des vêtements en soie, raide au toucher, bruissante et dans son prétendu salon trônait un riche piano à queue.

Il n'y avait rien d'étrange à cela.

Dans sa cour, se pressaient, surtout en été et les jours de foire, des charrettes sur lesquelles étaient assis des gens soucieux qui attendaient impatients la convocation de la célèbre diseuse borgne.

Le constant demi-jour de la chambre, la veilleuse qui brûlait sous l'icône de la Vierge, un silence mystérieux tout autour, tout cela avait une influence presque magique sur les âmes affligées qui venaient la voir. Des mères-ménagères chagrénées, de sérieux propriétaires s'inclinaient bien bas devant elle, lui baisaient respectueusement les mains et lui contaient avec force détails leurs soucis. Elle les reconfortait par de bonnes paroles, pleines d'espérance, les faisait asseoir à sa table et étalait ses cartes... Elle y était fort experte. Elles sortaient toutes seules de ses mains blanches, potelées, pour se poser en rond sur la table. Puis elle se mettait à parler d'une voix nasillarde, plissant son oeil.

Elle parlait vite et priait les visiteurs de bien faire attention à ses paroles, car son temps était très précieux. Elle tournait de temps en temps son unique oeil très vif, gris, (l'autre était fermé à moitié et elle ne

voyait rien) vers son solliciteur, lui prédisait son avenir et lui prodiguait ses conseils. Les visiteurs quittaient la chambre presque abasourdis.

Quand l'assistance était plus nombreuse, elle installait ses visiteurs dans les deux chambres et faisait la navette de l'une à l'autre. On pouvait y voir des dames soigneusement voilées, des jeunes filles timides, légèrement vêtues, et des jeunes gens, un sourire goguenard à la lèvre, mais le regard ému.

— Pourquoi êtes-vous venu chez moi, si vous ne croyez pas en mes paroles? demanda-t-elle à un jeune homme que son sourire avait frappé. C'est Dieu qui m'a mis ce pain entre mes mains et je ne suis pas fautive si je tire les cartes. Je ne force personne à venir chez moi. Chacun vient ici de son propre gré. Vous aussi, vous êtes venu de votre propre volonté. Vous pouvez vous en aller, ça m'est égal à moi que je vous tire ou non les cartes, mais — ajouta-t-elle, lançant un regard inquisiteur au jeune homme, à l'expression de son visage — mais vous êtes très soucieux et inquiet!

Et c'était vrai, il était très soucieux et inquiet.

Chaque année elle offrait de généreux dons pour les offices et jouissait de la protection et du respect des curés.

C'est devant elle que se tenait à présent Domnika. Elle avait ramassé les derniers sous qui lui étaient restés de ses emplettes et s'était hâtée d'accourir ici, comme elle le faisait autrefois, quand elle n'arrivait pas à se tirer d'affaire.

Le jour commençait à tomber et la lumière brillait déjà chez la diseuse. Elle dut attendre que celle-ci en finisse avec deux demoiselles qu'elle avait trouvées chez la pythie et leur départ définitif de la maison. Puis Domnika s'approcha de la borgne. La diseuse la toisa de la tête aux pieds de son regard pénétrant.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? s'enquit-elle. Il me semble que tu étais déjà une fois chez moi...

— Plus d'une fois! répondit Domnika d'une voix basse, intimidée par le regard de la diseuse. Je viens de nouveau aujourd'hui.

— Pour une autre affaire?

— Oui!

— Et c'est fini avec ce qu'il y avait?

Domnika baissa les yeux.

— Oui! fit-elle; une lueur de haine brilla dans ses yeux. La diseuse venait de toucher aux choses que la jeune fille ne désirait pour rien au monde évoquer, et qu'elle voulait racheter à force de prières, de jeûnes, et un sincère repentir devant Dieu et qui ne devait intéresser personne d'autre.

— Que veux-tu savoir aujourd'hui? demanda rudement la diseuse, tournant vers elle son pur profil napoléonien.

Elle raconta son aventure avec son ancien fiancé, l'insistance de ce dernier à la faire rompre avec Ilia. Ce n'était pas difficile à faire, mais qu'y gagnerait-elle? Que les cartes la conseillent et lui disent ce qu'elle doit entreprendre, car elle est déchirée en deux maintenant.

— Aimes-tu toujours ton ancien ami? demanda rapidement la diseuse, tout en tassant ses cartes.

— Il me semble que oui! Mais est-ce que ce sera bon pour moi de l'attendre encore un an? Au village on m'appelle déjà «vieille fille» et pas un des jeunes ne me tutoie plus. Je suis trop vieille pour eux et j'ai honte!

Là-dessus la diseuse semblant ignorer tout du passé de la fille lui répondit en ne touchant qu'à la récente affaire avec le fiancé:

— Nous verrons ce que diront les cartes!

Elle les étala en éventail, plissa par habitude ses yeux et se mit à parler:

— Rentre à la maison et ne t'en fais pour rien! Une femme t'aime beaucoup ainsi qu'un homme d'un certain âge qui est maintenant loin d'ici. Il est célibataire et pense te demander en mariage. Mais il ne te prendra pas. Les cartes montrent un autre avec lequel tu es lié. Je vois une maison, un dur et pénible travail. Tu n'auras jamais d'enfants. La volaille et autre chose t'iront bien. Tu auras de la veine comme un homme dans le commerce, mais tu n'auras jamais de chance avec le bétail. Un garçon brun est dans le chagrin à cause de toi, or les cartes disent qu'il a une blonde mais loin d'ici. Un voyage t'attend. Tu connaî-

tras une petite perte. Tu es prudente dans le parler et lucide: c'est un don divin et il t'aidera à atteindre la richesse. C'est ta chance. Va-t-en!

Domnika regarda un instant, sans mot dire, la diseuse de ses sombres yeux brillants, elle dénoua ensuite le coin de son mouchoir, y prit quelques pièces qu'elle posa sur le lit et, après avoir baisé respectueusement la main de la borgne, elle revint en hâte au cabaret.

Un pesant fardeau sembla tomber de ses épaules.

Maintenant elle avait l'air de ne répondre de rien. Advienne que pourra! Elle ne voulait pas se tourmenter; elle ne voulait qu'avoir un mari. Elle avait déjà trente ans. D'un coup cela lui fut égal que ce mari se nomme Ilia ou Dmytro. Dmytro connaissait son malheureux vieux péché et Ilia était bête.

La vie lui serait amère avec les deux. «Que la volonté de Dieu se fasse» c'est ce que les cartes avaient dit. «Ne t'en fais pour rien!»

La diseuse avait tout deviné; autrefois aussi elle avait tout deviné, mais, comme se le devait une femme honnête et dévote, elle l'induisait à la raison, la blâmait...

La femme qui l'aimait et dont parlaient les cartes c'était, sans aucun doute, la femme du scribe et l'homme qui pensait la demander en mariage, il lui était complètement égal qui il fût, il ne devait quand même pas la prendre.

. . . . .  
Deux jours après, Ilia alla chez le curé le prier de ne pas publier les troisièmes bans et le jour suivant il vint le solliciter de le faire. Huit jours plus tard on fêta leur noce.

Au village les gens se moquèrent d'Ilia d'avoir voulu céder sa fiancée à un autre — comme si elle avait été une bête, — et Marika de son côté exhortait Domnika à ne pas lâcher «l'imbécile» et son champ, parce qu'elle ne pouvait être sûre si Dmytro se marierait avec elle. Elle lui expliquait que Dmytro était maintenant soldat, et le soldat peut tout promettre à une fille, mais quand il endosse à nouveau son vêtement civil, et quand ses cheveux ont repoussé, alors il



devient tout autre et peut très bien dire: «J'étais soldat alors, il ne fallait pas me croire».

Domnika reconnut la clairvoyance de ces paroles et se tourna à nouveau vers Ilia qui, entretemps, s'arrachait les cheveux d'avoir lâché «une femme si laborieuse». Mais tout s'arrangea enfin d'une manière heureuse.

Peu après leur mariage, le vieux Pétro revint de ses voyages. Il rapportait une somme rondelette et se montra paré dans de magnifiques vêtements auxquels il avait toujours attaché une grande importance. Quand il apprit que Domnika avait épousé Ilia, il cracha et s'exclama: «Cet imbécile d'Ilia?»

— Oui, cet imécile d'Ilia! lui répondit-on gravement.

— En voilà une bonne! Il en siffla et hâcha la tête. Puis, il se leva, marmonna à mi-voix «que le bonheur venait tout seul chez l'idiot», saisit son haut bonnet en peau de mouton et se dirigea tout droit vers l'auberge. Il y resta quatre jours. Il but jusqu'au dernier sou, il but à en être enflé et revint alors chez sa soeur Dokia et se remit au travail. Mais toujours depuis lors, à peine un peu émêché, il disait avec regret:

— Avec elle, j'aurais été autre, avec elle j'aurais pu commencer une affaire, et comme ça... eh! il faisait un geste résigné de la main.

— Il n'y a rien à regretter! le consolait sèchement Dokia qui n'éprouvait pas trop de sympathie pour Domnika. Ses yeux n'avaient jamais été bons, et sa sagesse, oh, une sagesse de vieille Juive! Tu verras qu'elle sera encore la première coquine du village!

— Oui, mais pour ça, sa maison ne sera jamais vide! répliquait Pétro qui se sentait froissé dans ses goûts.

— C'est possible; mais personne ne l'aime au village. Elle ne te ferait pas pour un brin de bien à personne, elle t'extorque toujours quelque chose! Il n'y a que la Marika à bien vivre avec elle, mais Domnika est plus intelligente qu'elle. Elle la plume bien.

Deux ans avaient passé depuis que Ilia avait épousé Domnika. Ils s'étaient fait bâtir une maisonnette,

non loin de Hryhori, et vivaient une vie assez paisible. La plus grande partie du travail retombait sur les épaules de Domnika; Ilia dormait la meilleure moitié de sa vie et elle travaillait pour deux, faisant tout son possible pour arriver à ses fins et enrichir sa maison.

Elle peinait, inlassable, et si l'occasion se présentait, elle ne répugnait pas de faire main basse sur le bien d'autrui. Elle prenait tout ce qui lui tombait sous la main: blé, grains, ustensiles de ménage, vaisselle et surtout les belles choses. Elle rapportait tout cela comme une abeille dans sa maison, et s'en réjouissait secrètement. Et, vraiment, sa maison était comme un miroir, tout y était propre, agréable. Jamais on ne pouvait la surprendre en flagrant délit. Elle se dressait contre tous si poliment et si sérieusement, parlait si sagement et d'une manière si honnête, que personne n'osait l'attaquer ouvertement, et la confiance des gens lui revenait à nouveau.

D'une part elle était d'une grande utilité aux ménagères du village. Elle excellait à merveille dans les recettes de cuisine, savait cuire toutes sortes de pains noirs et blancs. Chaque fois qu'elle avait à se rendre en ville, elle l'annonçait d'avance aux ménagères de sa connaissance qui la chargeaient de différentes commissions. A l'une, elle devait acheter de la peinture, à une autre de la laine, cette jeune fille-ci la priait de lui rapporter des perles à broder, cette jeune femme-là une icône et de la vaisselle. Elle achetait et contentait tout le monde.

Parfois, quand elle n'avait pas un sou à la maison, elle annonçait en passant qu'elle allait en ville. Les commissions affluaient alors. Puis cela se répéta plus souvent et, chose étrange, la plus grande moitié des affaires rapportées de la ville lui appartenait.

Elle leur était nécessaire et d'autre part. Personne ne savait aussi bien qu'elle chuchoter des paroles magiques pour écarter les maladies ou le mauvais sort. Personne ne savait aussi bien faire la cuisine et cuire comme elle. Elle était en outre vive et très dégourdie, et l'on pouvait compter sur elle, que ce fût la plus grande noce ou un repas funéraire, tout se déroulait chez elle dans un ordre parfait, sans le moindre accroc.

Elle était vraiment la meilleure amie de Marika, la seule (exception faite de deux ou trois vieilles voisines) à qui Maria accordât toute sa confiance et devant qui elle n'avait aucun secret. Ivonika la mettait bien en garde de temps en temps de ne pas être trop franche avec elle, car, comme il disait «qui a une langue de femme ne sait se taire».

Jusqu'à présent Domnika n'avait pas abusé de sa confiance. Elle lui était d'une grande aide quand elle en avait seulement besoin dans le travail et, si elle ne pouvait, pour une raison ou pour une autre, lui donner un coup de main, elle venait à sa rescousse par un bon conseil ou un bon mot et ça, Marika savait l'apprécier... Elle la gratifiait généreusement de lait et de pain et aux jours de fête paroissiale mettait spécialement de côté pour Domnika une bonne écuelle de miel, mais cela Ivonika ne devait pas le voir. Domnika jouissait encore de sa faveur pour les moindres futilités qu'elle rapportait sur Savva et Rakhira. C'était le plus important pour Marika. Il n'y avait aucune raison de douter que Domnika ne vît tout de ses propres yeux. Hryhori était son plus proche voisin, et quand Savva voulait aller chez lui, il avait à passer près de la maison de la jeune femme.

Ce n'est qu'avec elle que Marika pouvait parler franchement de son malheur. Domnika était sage et finaude et savait non seulement «chuchoter» quand il fallait, mais aussi «se taire».

Comme un épervier qui fixe de très haut sa proie tapie dans les herbes, Domnika épiait les jeunes gens, et rapportait comme une abeille ou un chien fidèle à la mère tout ce qui concernait le jeune homme ou la jeune fille, l'informant de chaque apparition de Savva chez Rakhira, de leurs moindres actes. Parfois le chagrin de Marika lui était un baume. Quand la paresse et l'indifférence d'Ilia l'amenaient au désespoir, elle accourait chez Marika, avec la plus petite bêtise sur Savva ou sur la jeune fille, pour bien gâter l'humeur de la mère, et se repaître de son chagrin et de son irritation. Elle lui racontait enfin ses propres soucis et retrouvait ainsi son équilibre. Elles se consolait réciproquement après s'être plaintes l'une à l'autre et se mettaient mutuellement en garde contre les enne-

mis... Il n'y avait pas à dire, Domnika était la meilleure amie de Marika et lui était indispensable dans ses bons comme dans ses mauvais moments.

Lorsque Ivonika revint de la ville avec de tristes nouvelles sur Mykhaïlo et rapporta son «signe», Marika courut le même jour chez son amie afin que celle-ci vienne détourner le mal de son fils.

— Aidez-moi, Domnika, aidez-moi, mon âme, la priait-elle, je vous en serai reconnaissante et saurai vous remercier! Et Domnika ferma sa cabane, compta ses poules (devant les bons voisins), sortit de dessous le chaume du toit un petit couteau caché là-bas, et les deux femmes filèrent en toute hâte vers la maison de Marika.

Arrivée sur place, Domnika se reposa un peu, puis passa dans l'entrée et sous la cheminée. Ici, elle posa juste au milieu le signe du garçon (les cheveux) et, effectuant avec ses mains différents gestes devant eux (ils représentaient le visage du malade), parlait sans trêve, d'une voix monotone, prononçant la formule suivante:

«Mal léger,  
Mal de rose,  
Mal de romarin,  
Mal attrapé à une mauvaise heure,  
Mal de fièvre,  
Mal de travail,  
Mal de chasse,  
Mal de mauvais sort,  
Mal de mauvaise volonté,  
Mal envoyé,  
Mal amené,  
Mal de vent,  
Mal de champ!  
Ici il ne fera pas mal à la tête,  
Ne tirailera pas les oreilles,  
Ne touchera pas aux dents,  
Ne crachera pas de sang,  
Ne cherchera pas de place,  
Mais s'en ira  
Bien loin  
Dans les eaux profondes,  
Sur les larges ondes,  
Verser des sables,  
Mesurer l'eau,  
Casser des pierres,  
Elargir les gués,  
Si profonds,

Et si larges,  
Et le pur,  
Le divin,  
Le sacré,  
*Mykhaïlo*  
Laissera en paix  
Comme sa mère l'a accouché,  
Qu'elle puisse le soigner,  
Par de divines prières,  
Par mes chuchotements  
De Dieu pour la vie  
Et de moi par mes remèdes!»

Elle répéta cette formule neuf fois, accomplissant chaque fois de nouveaux gestes comme des figures dans l'air et comme au-dessus de la tête du malade et chaque fois elle soufflait sur quelque chose et crachait. Enfin elle creusa une croix dans la terre avec le couteau qu'elle lança loin d'elle.

Marika n'assistait pas à ces sorcelleries. Il ne le fallait pas. Ces incantations perdaient de leur force en présence d'une autre personne et les résultats se faisaient alors attendre...

Domnika quitta bientôt cette place et revint dans la chambre.

— Ça y est! fit-elle gravement, d'une voix un peu lasse, et avec un soupir, elle prit place près du foyer. Avec la volonté de Dieu, il se sentira tout de suite mieux!

— Mon Dieu, pourvu qu'il en soit ainsi! répondit Marika toute fervente. A tous mes soucis vient s'ajouter encore celui de sa santé. Ivonika raconte qu'il a très maigri.

— Maigri! répliqua Domnika, narquoise. On maigrirait à moins! Mais on les tient comme des chiens là-bas! J'en sais quelque chose! Demandez-lui s'il a mangé une fois à sa faim depuis qu'il vous a quittée? Je le sais, moi; j'ai été plus de dix ans en ville; je n'étais pas aveugle! J'ai beaucoup vu et entendu!

Après un instant de vives réflexions, pendant que ses yeux noirs, au regard fulgurant, furetaient dans la chambre, elle ajouta:

— Je serai sous peu avec lui et je lui passerai des choses de votre part. La semaine prochaine, si tout va bien, si rien ne m'arrive en chemin, et, si je ne tombe

pas malade — car je suis malade et Dieu seul sait comme je peine durement avec mon nigaud et comme je me sens mal — nous irons en ville avec Ilia. Préparez-lui quelque chose! Cuisez quelques pains, faites des gâteaux, ajoutez-y un bout de fromage, du beurre et, si vous avez du lard, donnez-m'en aussi; apportez-moi tout ça et nous le lui passerons, moi ou Ilia! Ilia le fera venir de la caserne et moi, je lui passerai vos friandises en même temps que vos amitiés. Après sa maladie, il sera avide de goûter au pain de sa petite maman; là-bas on ne leur donne à manger que trois fois par jour ou, peut-être même, le matin et le soir. Oui, oui, ma chère maman, poursuivait-elle avec la plus grande cordialité. Faites ce que je vous dis! Préparez tout, je le prendrai avec moi et je ferai de la sorte que tout soit bien. Il sera heureux, le pauvre. Si vous n'avez pas le temps, ajouta-t-elle poliment, préparez tout et je viendrai vous aider. Ou bien, non, donnez-moi la farine à la maison, je ferai tout chez moi et je vous le rapporterai quand ce sera prêt. Je pourrai prendre la farine maintenant avec moi, dit-elle d'un ton indifférent, il ne faudra pas faire deux fois le même chemin. Vous n'aurez peut-être pas le temps, et comme je suis ici, je vous le ferai de grand coeur, et je le ferai bien! fit-elle d'une voix suave. Je n'ai point d'enfants, mais je comprends la douleur d'une mère quand elle voit que son enfant meurt de faim et qu'on le maltraite. Je le comprends fort bien et pour-quoi ne devrai-je pas vous aider, si je le puis?

Marika fut bouleversée jusqu'au fond de son coeur par ces mots et essuya de la main les larmes qui se pressaient à ses yeux.

— Dieu vous le rendra, Domnika, et moi, je vous le revaudrai! répondit-elle avec chaleur. Ce que vous venez de dire maintenant est bien dit! Si vous étiez si bonne et si vous faisiez vous-même deux miches de pain et deux galettes, vous auriez toute ma reconnaissance, à moi, qui suis si faible et mal portante. Savva peut vous apporter la farine. De toute façon, il doit passer chez Mendel acheter du pétrole.

Domnika eut un geste d'effroi.

— Savva, s'écria-t-elle. Oh, Seigneur! Savva ne me rapportera pas toute la farine. Il ira tout droit avec

elle chez Rakhira et là, ils s'en feront une bombance. Et même s'il l'apporte, ce ne sera toujours que la moitié de ce que vous aurez donné. Il ne le voudrait peut-être pas, mais elle la lui arrachera de force. De ma maison à la sienne il n'y a qu'un pas. Non, je préfère que vous me donniez tout ça; je le porterai moi-même, je cuirai ce qu'il faut et je vous le ramènerai. Et si vous aimez mieux, je le porterai directement à votre fils pour ne pas perdre le temps. Chaque jour pour lui est une nuit noire. Je ferai pour votre fils ce que je sais faire de mieux; c'est un garçon que j'apprécie, il est bon et alerte! ajouta-t-elle de la même voix sincère et pieuse. Comptez sur moi!

Elle tourna ses yeux perspicaces vers la femme affligée qui se tenait devant elle et dit:

— Le village est devenu orphelin depuis qu'il est parti.

Marika hochait silencieusement la tête.

— Il n'y a pas que le village! dit-elle d'une voix amère. Il n'y a pas que lui! Mais je vous obéirai, ajouta-t-elle en se levant du banc, et je ferai comme vous dites! Je vais vous donner de la farine, prenez-la avec vous et tout ce que j'aurai préparé, je vous l'apporterai moi-même. Dieu soit loué que vous alliez en ville! fit-elle, heureuse à la pensée qu'au moins quelqu'un de ses proches verrait son préféré et lui passerait un petit colis. Ivonika n'ira le voir que dans une semaine, et Mykhaïlo sera pour sûr fort aise de voir des connaissances du village, et surtout Domnika, avec quelque chose de bon de sa maman.

Les larmes essuyées qui, telles des mouches se pressaient à ses yeux, elle commença à fouiller dans la maison.

— Depuis que je sais que Mykhaïlo est malade, je n'ai pas de repos, ni de jour ni de nuit, faisait-elle, le dos tourné à la femme assise sur le banc qui surveillait ses moindres gestes. Il me semble que je volerais vers lui. Mais comment puis-je aller le voir? C'est assez que Ivonika y aille! Il a dit qu'il serait chez lui chaque dimanche. Chaque dimanche! Qu'il y aille! J'en suis bien content! Il aura toujours le coeur plus léger de voir son père! Et puis Ivonika a dit qu'il était triste... Quand j'ai entendu ça, c'est comme si on

m'avait enfoncé un couteau glacé dans le coeur... Et vous, qu'en pensez-vous, ma bonne Domnika, hein?

Domnika la réconfortait par de bonnes et sages paroles qui allaient droit au coeur de la mère, puis elle lui dit que «tout passe». Tout a une fin et tout passe. Des choses encore plus horribles passaient. Quels soucis n'avait-elle pas connus dans sa vie, elle pensait qu'elle allait mourir de chagrin. Et tout a passé avec la grâce de Dieu, et elle vit jusqu'aujourd'hui. Pourvu que la santé soit bonne...

Une demi-heure plus tard, elle suivait le chemin du retour. Cette fois-ci, elle portait un sac sur son dos et marchait d'un pas lent. Elle portait la farine dont elle devait faire des galettes et du pain pour le conscrit, et d'autres choses encore, que la mère anxieuse lui avait passées à la dernière minute sur ses incitations.

Les yeux noirs brillaient, contents, dans le visage décharné. Satisfaite de son butin, elle pensait: «Je lui ferai deux galettes et deux petites miches de pain, et je m'en garde une partie. Quel dommage y aura-t-il pour le garçon si je laisse un peu de tout? Si tous connaissent seulement son malheur! oh la la! Son père court chaque semaine chez lui et sa mère pense à lui jour et nuit. Qui donc pense à moi? Ce benêt?» Ses lèvres eurent un pli d'amer dédain. «Si je ne gagnais pas moi-même ma vie et si je ne me procurais pas tout, il ne me resterait qu'à crever de faim! Il y a où puiser chez eux! Ils ont plus que moi! Si seulement tous leur faisaient le dommage que je leur cause! Qui leur fera tout aussi bien que moi? Et mon travail, est-ce qu'il ne vaut rien? Et le chemin que je vais faire? Oh, grand Dieu!» soupira-t-elle profondément, arrangeant plus commodément son sac lié sur son dos, et elle continua sa route tout doucement vers sa maison qui se tenait à l'orée du grand bois, mort à présent, vers l'unique but de sa vie.

Elle voulait remplir de toutes sortes de choses cette maison qui la regardait comme un enfant planté sur place, l'arranger joliment de l'intérieur comme de l'extérieur, voilà ce qu'elle désirait, et elle y était parvenue. Son intelligence innée et sa sagacité la poussaient au travail, à l'action et, depuis que Mykhaïlo



Fèdortchouk avait abandonné la maison de ses parents pour devenir soldat, depuis que Savva fréquentait Rakhira, la maison de Marika était devenue pour elle une sorte de source inépuisable d'où elle puisait son gagne-pain, un point autour duquel se cristallisaient toutes les pensées ingénieuses de cette tête douée et rusée, vers lequel se tendaient les mains avides qui ne connaissaient jamais le repos...

## IX

On était en plein hiver. Sur la large place, en rase campagne, où se déroulaient ordinairement les manœuvres militaires, on avait dressé quelques tentes sur l'ordre du général. On y avait envoyé pour la nuit quelques dizaines de conscrits. Ils devaient y passer la nuit, faire l'expérience des tentes pour voir si elles seraient un bon abri contre les grands froids et les tempêtes de neige.

Parmi ces conscrits se trouvait Mykhaïlo Fèdortchouk. Il devait, avec un de ses camarades, passer également la nuit dans une de ces tentes. Pas un n'avait le droit de dormir, peut-être sommeiller pour un court instant, et ça, à tour de rôle. «Que personne ne succombe de froid!» leur avait hurlé d'une voix impérative un sous-lieutenant.

Une nuit limpide et calme s'installa, amenant le gel et le froid. Les poumons avalaient l'air glacé, et le givre brûlant se posait en étincelles d'argent sur les cils. Les étoiles scintillaient, leur éclat paraissait purifié et renouvelé en cette nuit merveilleusement claire, mais impitoyable comme un bourreau.

Les deux soldats étaient vêtus selon le règlement, pourtant, quand minuit sonna, le froid paralysa toutes leurs articulations. Les oreilles enflèrent, les joues devinrent douloureuses et cuisantes comme si on y avait jeté du feu. Les tentes s'avérèrent un bien piètre abri contre ce froid glacial, qu'il fallait pourtant supporter jusqu'au matin par cette nuit admirablement transparente.

Pendant que le compagnon de Mykhaïlo s'était

blotti pour un petit somme, Mykhaïlo faisait machinalement les cent pas près de la tente.

De grosses larmes, arrachées par le froid et la douleur, roulaient constamment dans ses yeux. Il était triste et affligé à l'extrême. Il avait terriblement froid, la nuit claire et pleine de craquements semblait traîner en longueur, et par son seul calme, l'incitait à la révolte. Ils devaient faire l'expérience des tentes au prix de leur santé! Comment donc? Qui avait souci de leur corps? Qui se tourmentait pour eux? Qui faisait cas du paysan? Ah! il frappa l'un contre l'autre ses poings qui étaient comme des mottes de terre et frotta ses paupières lourdes de givre. «Bon, disons qu'il perde la santé et la force apportées ici, qu'il revienne infirme à la maison, quelle compensation l'attendait? Qui lui viendrait en aide? Qui, qui? Ah oui, tiens! Viens, père, et vois ton fils qui hurle de froid comme un chien!» Une voix plaintive s'éleva en lui. «Viens! A la maison le froid cuisant mord aussi, oui, mais à la maison, on n'est pas un chien et on ne va pas à une infirmité gratuite comme ici...»

Brusquement une image qu'il n'avait vue qu'une seule fois émergea à ses yeux. C'était à la foire et cette image, il n'avait jamais pu l'oublier. Sa mère elle-même, quand elle l'évoquait, se signait toujours.

Ils avaient été à la foire et ce jour-là il y avait cohue. Une foule dense s'y pressait, se bousculait. Le temps était admirable et tout ce qui vivait: vieux, jeunes, femmes, filles, hommes flânaient partout.

Dans ce grouillement, ils entendirent soudain une musique. C'était une orgue de barbarie ou un autre instrument. Malgré eux, ils se précipitèrent vers cet endroit, fendirent la foule et voilà le spectacle qu'ils virent: un soldat (portant le même uniforme que Mykhaïlo aujourd'hui), de belle carrure, se tenait debout, ou plutôt ses épaules se tenaient au ras du sol, — il était sans jambes jusqu'à la ceinture — et tournait la manivelle d'une orgue, placée sur le sol. Toute sa force semblait s'être concentrée dans ses épaules herculéennes.

Sur sa poitrine brillait une médaille, ses yeux fendus obliquement luisaient d'un mauvais feu. Son regard était si sombre et si redoutable que, sans mot

dire, il frappait par ses yeux. On aurait dit en le voyant qu'il allait se venger bien durement sur quelqu'un de la foule pour sa grande infirmité. Les jeunes filles se détournaient de lui, effarées par ce regard, deux femmes enceintes crachaient et se signaient à tout bout de champ en s'éloignant vivement de la foule qui l'entourait. Sa mère avait dit alors qu'elle avait senti la force de ses prunelles sur son front tout le reste de la journée, et avait dû brûler du charbon de bois pour écarter le mauvais sort. Le malheur de cet homme était si grand qu'il frappait les autres et se transmettait à eux comme une mauvaise fortune invisible.

Ce spectacle avait fortement impressionné Mykhaïlo. Dans sa vie, il avait vu plus d'une fois toutes sortes d'invalides, mais ici, cet homme, dans la fleur de sa jeune force, était si mutilé, et le malheur, à cause de la vigueur perdue des membres presque parfaits, était si évident que tout cela était trop fort pour ne pas produire de profonde impression. Et c'est ce souvenir qu'il avait tout récent dans son âme.

Personne n'avait alors demandé au pauvre malheureux d'où venait son horrible infirmité, l'uniforme et la médaille sur sa poitrine montraient d'une manière éloquente où il fallait chercher cette cause.

Quand Mykhaïlo fut recruté, ce fut sa mère, la première, qui lui rappela ce misérable.

— Voilà ce que tu peux gagner à l'armée, prophétisait-elle dans de longs sanglots.

C'était là la moindre de ses craintes, il avait toujours été très prudent dans le maniement des armes, éprouvant pour elles une aversion indescriptible, mais il pouvait devenir infirme d'une autre manière. Plusieurs de ses camarades lui avaient raconté comment ils étaient devenus invalides. Ils avaient laissé leur terre, jeunes, vigoureux, et ils étaient rentrés chez eux les bras mutilés... Or, la terre exigeait des bras puissants et forts... Mais qui se souciait ici des bras que rapporterait Mykhaïlo Fèdortchouk à sa terre?

Il tapa de la semelle, engourdi et gauche, et revint en hâte à sa place. Puis il jeta un regard à la tente. Il faisait encore nuit noire... une demi-heure plus tard son compagnon le relaya et Mykhaïlo, enfoui dans la paille et couvert de sa capote, se coucha.

La nuit semblait éternelle. Il avait terriblement froid, et en plus ses pieds et ses mains le faisaient souffrir. Il était couché et, comme toujours, quand il était seul, ses parents et son village apparurent à ses yeux. L'année dernière en ce temps-là, il était à la maison et surveillait ses bêtes à l'étable. Il faisait bon et les animaux le réchauffaient encore de leur chaude haleine et maintenant, il devait mesurer avec son corps les degrés de froid.

Puis, quand viendra le printemps — d'ici deux, trois mois — la terre l'attendra vainement. Elle s'étendra large et noire comme la mer, le ciel bleu rira et *lui* n'y sera pas. Ce n'est pas lui qui la labourera. De grosses mottes de terre la hérissèrent et il ne les émiettera pas.

Des milliers de mains noires, hâlées, seront occupées à nettoyer la lourde arme de fer, s'entraîneront à l'utiliser. Des bras forts, jeunes, musclés — et cela représente une force!

Chacun d'eux avait laissé chez lui un petit lopin de terre qui l'attendrait vainement, en orphelin... Et entre cette terre et ces hommes, d'une manière tout imperceptible, jouaient les cordes de la destinée...

. . . . .  
Ce maïs qu'il avait semé avec son père au printemps, devait être grand et déjà mûr. Il y en avait beaucoup, tout un champ. Il était haut de tige et fort, et ses feuilles, rubans soyeux, bruissaient sans relâche au léger souffle du vent...

Ce bruissement, il l'entendait clairement dans le silence. Et en cette heure crépusculaire, tout ensoleillée, dans la paix environnante, la citrouille pansue, sortie à dessein sur la bordure, chuchotait:

- Comment va Mykhaïlo?
- Pas mal!
- Très mal! souffla l'air. Il s'ennuie!
- Après nous! bruissèrent les feuilles.
- Après nous...

Comme une mer, d'innombrables voix froufroutantes reprirent au-dessus des champs:

- Après nous...
- Puis tout se tut, pétrifié.

Le lendemain matin, les fantassins revinrent à la caserne avec des visages, des oreilles et des mains à moitié gelés, et le général apprit que les tentes qu'il avait projetées, étaient incapables de protéger contre les grands froids, quelques fantassins qui étaient tombés gravement malades, furent envoyés à l'hôpital.

## X

— Tu avais raison, Rakhira, ce va et vient n'a pas de fin! disait Savva d'un ton railleur à la jeune fille qui revenait avec une bouteille d'eau-de-vie de l'auberge, où elle avait rencontré le jeune homme qui achetait du tabac; ils rentraient ensemble à la maison. Tu te tromperais bien, si tu me disais qu'il passera un dimanche à la maison. A peine minuit sonné, le vieux saute du lit et le voilà qui file en ville!

— Tu vois! Ne te l'avais-je pas dit? Je le savais dès le commencement, répliqua la jeune fille avec une grande assurance. Regarde seulement tout cet argent qui s'en va après lui! Vous avez vendu un peu de blé, oui? Vois seulement ce qu'on achètera avec cet argent! Et tu me diras alors si toi aussi, tu as eu quelque chose de ça?

Il ne répondit rien. Il savait que son père avait déjà vendu la moitié de la récolte de blé, mais il avait peur de le dire à Rakhira. Elle savait lui forcer la main... et il n'avait pas assez de courage pour se dresser contre son père. Devait-il exiger de l'argent pour lui? Ni Mykhaïlo ni lui ne l'avaient pas encore fait, les vieux disposaient eux-mêmes de l'argent jusqu'à présent, et il n'avait aucune raison de le faire. Mais elle le forcerait à agir et elle aurait raison.

— Est-ce qu'il viendra pour les fêtes de Pâques? s'intéressa-t-elle.

— Oui, peut-être, s'il reçoit sa permission! Les vieux languissent formidablement après lui!

— Et toi?

— Moi? Moi, je m'en fiche! Ça m'est complètement égal qu'il vienne ou non! Mais je voudrais savoir s'il est toujours aussi poltron et s'il craint le fusil. Il est terriblement peureux, Rakhira, mais... il s'interrompt brusquement et se tut.

— Et la vieille pleure toujours si fort?

— Oui! Je dois entendre dix fois par jour que le «soleil» et tout «ce qui est bon» est parti avec lui. En plus, elle est furieuse parce qu'il commence à s'habituer. Elle aurait voulu qu'il pleure et se lamente après elle jusqu'à maintenant et, en attendant, il s'est habitué. Au commencement il languissait tant après la maison qu'il voulait fuir. C'est papa qui me l'a raconté. Elle n'en sait rien. C'est à cause de tout ça que ces allées et venues ont commencé. Chaque semaine, tu entends, chaque semaine! Papa le consolait et restait assis tout comme une borne sur le pré où les soldats faisaient les exercices pour que le fiston le voie, pour qu'il ne s'ennuie pas, pour qu'il ait le coeur plus léger. Tu as déjà entendu des choses pareilles? Et il n'a pas honte? Et mon sot de père restait planté. Les gens qui le voyaient, devaient penser qu'il était fou, et il demeurait là, pour que le fils chéri le voie et ne s'ennuie pas si fort.

— Plus d'un paquet a dû voyager avec lui! ajouta-t-elle.

— Naturellement! La vieille pense qu'on ne donne rien à manger à l'armée!

— Dis donc, fit Rakhira, après un instant de vive réflexion, combien de temps restera-t-il encore là-bas?

— Il me semble qu'un an et demi. Mais je n'en suis pas sûr.

— Et puis?

— Quoi «et puis»? Et puis, il reviendra à la maison, se mariera et s'occupera de la propriété comme tout le monde!

Elle ne dit rien. Elle fronça ses sourcils l'air rembruni, et tint ses yeux cloués au sol. Savva non plus ne disait rien. Quelques personnes vinrent à leur rencontre et il prit le sentier qui menait vers sa maison.

Ils se séparèrent.

## XI

On était déjà après les Pâques.

Les blés verdissaient en teintes plus claires ou plus sombres, et se distinguaient agréablement des champs non labourés.

Ivonika était en retard avec le labour. Le temps lui avait manqué de mettre fin à tous ses travaux et, tout seul, il n'avait pu venir à bout de tout et, bien que seconder vivement par Savva, les bras de Mykhaïlo manquaient... Le labourage n'en finissait pas, d'autant plus qu'on ne labourait qu'avec une seule paire de boeufs.

Oui, la situation était critique ce printemps-là.

Plongé dans ses réflexions, où entraient pour une bonne part la terre et son fils, Ivonika songeait aux mêmes choses que Mykhaïlo, mais avec d'autres mots. Des milliers de bras hâlés se joignaient pour nettoyer la lourde arme de fer, des mains fortes, jeunes et valides et la terre restait inexploitée... Aussi tous les deux jours, de tristes nuages s'amoncelaient bien bas sous le ciel et traînaient, misérables, tantôt ici, tantôt là, au-dessus de la terre délaissée...

. . . . .

Marika plantait des choux.

Elle avait pris le plus grand pot en sa possession, celui où, à la carême, elle faisait cuire du chou avec du porc, le remplit d'une terre si fine qu'elle semblait tamisée, la mélangea avec les graines et la sema sur deux plates-bandes pour obtenir des plants. C'était la coutume qui le voulait.

Plus tard les têtes de choux devaient être aussi grosses que ce pot. Quand à la carême elle cuisait dans ce récipient, et qu'il n'y avait pas assez de monde pour consommer tout ce qu'elle avait préparé, elle versait le reste aux bêtes. L'essentiel était qu'on cuise dans ce pot.

Savva l'assistait dans son travail.

Il le faisait un peu indolemment et en gardant le silence. Mais elle était contente de l'avoir près d'elle toute la journée à la maison, et ne lui faisait pas de reproches. Elle commençait à croire en ce que Ivonika répétait constamment, que si Savva se met réellement au travail, il aimera la terre et ne se détournera plus d'elle. Rakhira lui sortira de la tête et il pourra alors choisir entre Rakhira et la terre. Pourtant, s'il pensait persister dans ses projets, un grand péché s'abattra sur eux. Ce serait un péché inouï de prendre pour femme une si proche parente. Cela, elle ne veut pas

le voir. Que Dieu la préserve! Que Dieu ne lui permette pas de vivre jusqu'à un instant pareil!...

. . . . .  
— Les années passées, c'était Mykhaïlyk qui m'aidait à planter les choux, aujourd'hui c'est toi qui me secours! commença-t-elle, sérieuse, tournant autour des plates-bandes et de son fils.

Il ne disait rien.

— Tu ne pourrais pas m'aider toujours comme lui? Prends ton frère maintenant, quand il était à la maison pour les Pâques. Il était aussi gentil et beau qu'un capitaine. A peine venu, il a regardé dans tous les coins pour voir si tout était dans le même ordre qu'autrefois. Tu diras peut-être que non?

Il continuait à se taire.

— Quand je l'ai revu, le jour m'est devenu plus clair! poursuivait-elle, ne prêtant nulle attention au silence de son fils. Dieu seul sait les nuits que j'ai passées à le pleurer et le pesant fardeau qu'était sa tristesse pour mon coeur. Mais Dieu soit loué! J'ai pu au moins le revoir, je sais qu'il est sain et sauf! Je ne voudrais qu'une chose: vivre jusqu'au jour où il me reviendra et alors, que la volonté de Dieu se fasse, je peux même mourir!

Elle soupira...

Passant et repassant sa main sur les plates-bandes, elle reprit un bon moment après:

— Mais quand est-ce que ce sera? Il ne reviendra maintenant qu'en automne, s'il reçoit une permission après les manoeuvres, sinon ce ne sera qu'à Noël... Dimanche, ton père veut aller le voir.

— Pour quoi faire? demanda Savva, lui lançant un sombre regard oblique.

— Mais... pour qu'il soit content!

— Pour qu'il soit content! répéta Savva d'un ton persifleur et comme à part soi, mais il ajouta tout haut: — Il lui donnera sûrement de l'argent et vous lui ferez passer un poulet rôti, hein?

Elle lui lança un coup d'oeil.

— Ça te fait mal au coeur? Remercie Dieu de manger de la mamalyga froide chez tes parents! C'est plus que suffisant pour lui d'avoir quitté la maison! Attends,



ton tour viendra aussi, et tu goûteras aux bonnes choses qu'on lui donne là-bas!

— Comme vous voudriez que ce fût le plus vite possible, hein? demanda-t-il, et son regard flottant qui semblait toujours errer, s'attacha sur elle. La digue qui retenait jusqu'ici le flot des paroles, semblait s'être rompue par sa volonté.

— Oh mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, battant des mains. Regardez voir seulement ce qu'il me chante-là? Tu crois peut-être que ce serait si mal pour toi, si tu t'en allais, hein? Mykhaïlo dit qu'on apprend plus d'une chose là-bas. Il dit que c'est bien dur, qu'il faut peiner, s'oublier et oublier la terre! Il faut oublier son père, sa mère et ne se souvenir que de leur science, mais, en revanche, on apprend beaucoup et on voit le monde! Il a dit: «Ce serait bien pour Savva d'être soldat, sa sangsue noire lui sortirait vite de la tête!»

Savva la regarda un instant, sans mot dire; ses yeux se dilatèrent, lancèrent un terrible éclat froid et prirent une expression qui n'avait rien de commun avec ses délicats traits enfantins. On aurait eu quelque peine à les définir. Quelque chose d'incompréhensible se jouait dans ces yeux-là, une sorte d'énigme éternelle, indéchiffrable et à laquelle il n'aurait pas su répondre lui-même.

— Il a dit cela? demanda-t-il.

— Mais oui! Il voit bien qu'elle te mène au malheur et le fossé qui s'ouvre sous toi. «A l'armée, a-t-il dit, elle lui sortirait de la tête comme une mauvaise fièvre!»

— Il ferait mieux de se mêler de ses affaires et de me laisser en paix! fit le garçon d'un air hostile. La foudre semblait s'être blottie dans sa poitrine, tant sa voix avait la résonnance d'une cloche. Je ne regarde pas du côté où il fait la cour aux filles. Ça ne m'intéresse pas qui il fréquente.

— Mais comme il n'a personne, tu n'as pas besoin de t'en faire! C'est un garçon sage et chaque bon propriétaire marierait de grand coeur sa fille avec lui!

— Ouais, ouais! On verra la beauté qu'il vous amènera à la maison. Vous serez la première à vous mordre les doigts de rage!

— On verra!

— On verra!

— Choisis, toi, une femme telle que lui s'en choisira! Je te donnerais ma bénédiction sans réflexion. Pourvu, mon Dieu, qu'il me revienne au plus tôt à la maison! Je te le dis, car qui le fera sinon moi, ta mère! Les autres ne te diront pas ce que ton père t'a plus d'une fois répété: «Si tu ne laisses pas Rakhira, tu ne recevras pas une motte de terre!» Voilà ce que je te dis! Et qu'est-ce que tu vaux sans terre? Hein? Comment te figures-tu tout cela, mon garçon? Nous avons durement peiné pour avoir cette terre. Ton père n'a pas pris une grande dot pour moi quand il m'a épousée, nous nous sommes bien échinés pour nous enrichir. Du matin au soir, nous tirions comme des boeufs attelés. A peine dimanche venu et que nos bras s'abaissaient pour le repos, il fallait à nouveau s'atteler à la charrue. Nous travaillions en ce temps à la construction du chemin de fer, près du bois. Les endroits par où il passait étaient marécageux, il fallait les assécher et ramener de la terre fraîche. Oh Dieu, Tout-Puissant! que peux-tu savoir, pauvre malheureux, comment je vous ai élevés! Tu crois, peut-être, que j'ai rafraîchi une fois mes lèvres avec une goutte de lait? Que j'ai mangé un oeuf? Est-ce que j'ai vu un morceau de viande, moi? Que mes ennemis en mangent autant que nous en avons mangé avec ton père en ces temps si rudes. Je vendais les oeufs et je cachais chaque pièce, je vendais le lait et je mettais de côté sou par sou, et cela a duré assez longtemps, jusqu'au jour, où nous avons pu avoir ce que nous possédons maintenant. Si cette terre pouvait parler, elle te raconterait combien elle a absorbé de notre sueur. Si mes reins me font si mal, c'est parce que j'ai brouetté de la glaise jour par jour, et si ton père ne s'est pas noyé dans les marais où il barbotait jour et nuit à les assécher, c'est parce que Dieu l'a sauvé. Et je courais dix fois par jour à la maison pour vous nourrir et m'occuper de notre petit ménage! Personne ne sait comme j'ai hurlé plus d'une fois de faim, mais je n'ai pas touché à l'argent amassé. De petit pain, je ne m'en suis jamais acheté, non! Et maintenant qu'avec l'aide de Dieu, nous avons notre terre où nous avons noyé nos jeunes

années, nos forces et nos efforts, quand nous nous réjouissions qu'elle passerait dans les mains de nos enfants et, qu'ils la couvriraient de baisers comme une sainte icône matin et soir, une diablesse comme la Rakhira devrait en profiter?... Rakhira devrait jouir du fruit du travail de ton père et de ta mère? Tiens, tu vois mes bras? fit-elle, levant d'un geste farouche ses bras maigres comme des baguettes. Ils sont bien faibles et impuissants; mais c'est avec eux que je l'étranglerais sur place, si elle osait fouler cette terre sacrée. Rappele-toi bien cela — jamais!

Ses yeux prirent une telle expression de haine et de volonté que son visage, d'ordinaire doux et tendre, devint pour un instant d'une laideur repoussante. En ce moment, la ressemblance de la mère et du fils était frappante, et elle sembla les fondre en un seul être.

— Jamais, je te le dis! Ni moi ni ton père, nous ne le permettrons! Tant que nous vivrons, ça ne se fera pas. Nous n'avons pas peiné pour être les témoins d'un péché et d'un péché sanglant qui crie à la vengeance même après la mort. Elle boit ta raison et suce ton destin comme un vampire!

— Est-ce que j'exige que vous me donniez votre terre? demanda-t-il, le regard flou, effrayé par la fermeté et la haine de ses paroles ardentes. Je n'exige pas une miette de votre terre! Restez attachés à elle, et moi, je ferai ce qui me plaira!

— Allons, allons! s'écria-t-elle, railleuse. Fais tomber la honte sur nous et sur notre maison, pour que la terre nous engloutisse vivants. Mais tout le village, tous les gens sauront pourquoi Savva, le fils d'Ivonika, n'a pas reçu un lopin de terre! Il ira avec la bohémienne Rakhira voler le maïs aux bonnes gens pour se faire de la mamalyga, et ira avec elle travailler chez les autres, ou bien il partira en Bessarabie. Voilà ce qui l'attend, si cette sorcière de bohémienne lui est plus chère que son père ou sa mère, ou que la terre qui le nourrit! Oh Dieu! gémit-elle, mais si péniblement, comme si la foudre et la terre elle-même s'étaient effondrées de tout leur poids sur elle, l'écrasant vive. Voilà tout ce que j'ai mérité au seuil de ma vieillesse pour tout mon dur labeur, pour toutes mes souffrances, ô Dieu miséricordieux! Ma soeur a en-

fanté une vipère; celle-ci a empoisonné mon enfant, son âme, elle l'a rendu sourd et aveugle. Mais viendra un jour où elle crèvera aussi, et elle agonisera longtemps! Mes larmes et mes malédictions ne lui permettront pas de rendre l'âme. Je te le dis, qui d'autre osera te le dire, si ce n'est ton père et ta mère. Les autres ne savent que se réjouir du malheur d'autrui. Et puis, que vaut Hryhori au village? Qui est Hryhori?... Un gueux, un brigand et un voleur! Sa maison est vide comme une ruche abandonnée, un bonheur encore qu'il se soit fourré au fond du bois. Là, personne ne le voit et ne l'entend. C'est comme si le village l'y avait craché. Oui. C'est moi qui te le dis. Moi! — Elle était complètement épuisée par le flux continu de ses paroles, et elle semblait être à bout d'haleine. C'est moi qui te le dis! Personne d'autre n'aura plus de sagesse pour toi que ton père et ta mère... ton père, ta mère et Dieu...

Elle respira à pleins poumons et, après un gémissement, elle se tut. Savva se taisait aussi. Il ne la regardait même pas. De ses doigts, il émiettait machinalement les mottes de terre sur les plates-bandes, et il semblait que sa mère avait proféré tous ces mots pleins de haine à une personne qui se trouvait non loin de là. Que se passait-il dans son âme? Il aurait été difficile de le dire! Rien ne transpirait sur son visage. Après ses premières paroles, il semblait devenu muet... Ivonika se montra armé d'un bâton.

— Que Dieu te vienne en aide, Maria, appela-t-il. Tu as fini avec les plates-bandes? J'ai besoin de Savva!

— Ai-je jamais dit non, quand tu en avais besoin? Qu'il y aille!

— Viens, Savva!

Savva laissa tomber les mottes qu'il tenait dans ses mains comme un automate sans les émietter, et suivit son père qui se dirigeait vers la charrue abandonnée, loin de la hutte, sur le champ.

Juste à ce moment, un grand lièvre passa en courant, en travers du champ, à une centaine de pas du garçon.

Un changement singulier se fit en lui. Il sembla d'un coup tout oublier. Ses yeux scintillèrent d'un froid éclat hostile, il ramassa promptement une pierre.

Ivonika n'eut pas le temps de deviner son intention. Il courait déjà à travers champs après l'animal.

— Savva, laisse! C'est défendu de tuer les lièvres maintenant! lança-t-il à la suite de son fils, comprenant enfin ce qu'il avait médité.

— Ohé-hé, Savva! C'est défendu maintenant!  
Silence.

— Ohé-hé, Savva!  
En vain.

Il bondissait en sauts longs, agiles, souple comme un tigre par les champs. Puis, courbé en deux, il leva avec élan son bras... quelque chose vibra dans l'air et la pierre vola en flèche droite, au ras du sol, atteignant avec violence l'animal en fuite. Celui-ci fit encore quelques bonds, franchit un fossé, culbuta, soulevé par la terre-même et retomba dans l'herbe.

Quelques instants plus tard, le garçon rapporta le lièvre, en le tenant par les pattes de derrière. Le sang tombait en gouttelettes du nez de la petite bête. Le jeune homme était pâle et haletait. Ses yeux brillaient du même éclat qu'auparavant, et l'expression de son visage était profondément grave.

— Pourquoi as-tu tué le lièvre? grondait Ivonika. Tu sais bien qu'ils ne sont pas bons maintenant, que c'est défendu, hein? Le garçon ne disait rien.

Il haletait toujours, étrangement, presque comme un animal, puis il lança loin de lui le lièvre abattu.

— Pourquoi l'as-tu tué? répétait le père fâché et indigné, tapant du pied. Tu en feras peut-être du rôti?

— Pour rien, comme ça! répondit Savva, d'une voix lasse. En fait, il ne savait pas lui-même pourquoi il l'avait tué. «Quelque chose» dans son intérieur lui avait ordonné de le faire. Il éprouvait toujours ce sentiment quand il voyait un lièvre, un oiseau ou une autre petite bête. Il devait alors les avoir à tout prix...

Peu après, il se rendit avec son père vers la charue. Il laboura jusque tard dans la nuit, et il avait l'impression de n'avoir jamais travaillé la terre avec un si grand plaisir que ce jour-là.

Le soir, son travail fini, Ivonika, assis sur un banc près du foyer, décortiquait le maïs qu'on devait mou-dre pour la mamalyga. Savva s'en était allé après le souper à la hutte voir les bêtes et les vieux étaient restés seuls à la maison. Une petite lampe éclairait la chambre, mais les flammes encore assez vives lan-çaient leur lueur du four sur la maigre silhouette de Maria. Elle se tenait près du poêle, et cuisait une grande marmite de mamalyga, qu'Ivonika devait prendre avec lui à l'aube dans les champs.

Elle tisonnait de temps en temps les bûches qui se consumaient et parlait d'une voix monotone. Elle ressassait pour la centième fois son vieux chagrin.

— Ça se voit qu'elle lui tient encore fort à coeur. Ce qui me fâche le plus, c'est que j'ai beau lui parler, il se tait. De temps à autre, il lance un mot, et le reste du temps, il est comme muet.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a dit: «Je n'ai pas besoin d'une miette de votre terre!» Voilà ce qu'il m'a seulement grogné.

Ivonika ne répondit rien. Il eut l'impression qu'on venait de lui enfoncer un couteau froid dans le coeur. Il comprit le sens des mots de son fils. Savva préférait renoncer à la terre que de laisser Rakhira, bien qu'il ne l'ait pas exprimé ouvertement. Quel malheur que ce garçon! Deux ans déjà que ce méchant rêve durait, et on n'en voyait pas la fin. Il ne voulait pas «une motte de terre», c'était ça le pire...

Un indicible sentiment de vide le domina presque. Mykhaïlo perdait ses jours à l'armée et celui-là... «Je n'ai pas besoin de votre terre!» avait-il dit et c'était assez.

Pour qui avait-il travaillé, acheté cette terre, pour qui la cultivait-il si ce n'était pour la laisser un jour à eux deux? Qui pouvait savoir comment Mykhaïlo finirait son service? Il est vrai qu'il s'y faisait peu à peu, mais la mort le guettait à chaque pas. La vie à l'armée va de pair avec la mort et les pas de son fils avaient à ses yeux une traînée sanglante. Qui pouvait savoir ce qui l'attendait encore là-bas?

Tout se fera selon la volonté de Notre-Seigneur!

Mais ici, Savva! Il était resté près de son père et de sa mère, il était libre comme un cerf de faire n'importe quel travail, personne ne le lui défendait. Rien ne menaçait sa vie, à moins de quelque chose d'imprévu, et Savva n'était pas comme il aurait dû l'être!

Il se sentit triste.

Il l'aimait pourtant du même amour que Mykhaïlo. Son cœur se serrait après l'un comme après l'autre, parce qu'il ne pouvait faire autrement. Sa nature franche et droite n'aurait pas su être autre. Or, si Mykhaïlo lui obéissait à chaque pas, Savva, par contre, suivait son chemin à l'encontre de sa volonté à lui. Et il ne fallait pas que Savva suivît son propre chemin. Il pouvait se trouver face à face avec le malheur, il se tournait déjà vers lui.

— Comme il a bien labouré aujourd'hui, que j'en avais du plaisir! commença-t-il, après un long moment de triste silence. Jamais encore il ne s'est si bien occupé de la terre que ce printemps! Et puis le labour allait bien, Maria!

— Je dis toujours: tant que Dieu n'allège pas lui-même la terre, ce n'est pas la peine de commencer! répondit Maria d'un ton suffisant. Tout récemment encore la terre était morte! Et vous vous tourmentiez déjà, Ivon, d'être en retard avec les semailles!

— Ce n'est pas la peine de commencer avant l'Annonciation...

— Vous dites donc que le labour allait bien?

— Très bien! La terre se détachait comme du charbon ardent, elle n'était ni trop aride ni trop trempée. Savva menait la charrue comme un vieux fermier...

«Papa, m'a-t-il dit une fois, tout content, comme ça se laboure bien aujourd'hui!»

«Mais oui, lui ai-je répondu, Dieu merci! Tu n'es pas fatigué?» ai-je demandé, parce que je voyais qu'il avait rejeté son chapeau en arrière.

«Non, a-t-il fait, je marcherai chaque jour ainsi après la charrue. Permettez-moi, papa, de semer le blé!»

Maria émit un sifflement d'étonnement.

— Tiens, tiens, il sèmerait lui-même!

— Ah, si les semences n'étaient pas si chères, je

le lui aurais permis, mais j'ai eu peur qu'il le fasse mal et que le blé ne monte pas partout pareillement! Mykhaïlo qui avait déjà la main faite, laissait parfois des taches nues en semant!

— Dame oui, il aurait pu lancer trop de graines...

— Je dis, Maria, qu'il s'est déjà attaché à la terre, seulement il ne le montre pas, poursuivait Ivonika. Il voit bien qu'il n'y a rien à faire sans elle! C'est pour ça que je pense qu'il a lancé ces mots: «Je n'ai pas besoin de votre terre!» dans un moment de colère. Parce que, qui n'en aurait pas besoin? Que vaut-il sans elle? Il est obstiné, et il l'a dit sous l'effet de la fureur; j'ai bien vu qu'il regardait la terre avec d'autres yeux!

Maria haussa les épaules et fit un geste de la main.

— Allons donc!

— Quoi donc, Maria?

— Il n'y a pas d'ordre en lui! Voyez un peu! Aujourd'hui il voulait labourer et semer, il voulait suivre chaque jour la charrue, et demain ou après-demain, il traînera comme un loup, furetant partout, morose, inquiet et ne touchera à rien. Il est comme ce vent... (Elle se frappa quelques fois sur ses lèvres). Diable sait ce qui le trouble ainsi, c'est comme s'il était né avant minuit. Quand il était petit, j'avais peur qu'une mouche ne se pose sur lui. Oui! Oui!

Elle soupira.

— C'est une nature comme ça! répondit Ivonika.

Telle était en effet sa nature, sa manière d'être. Personne ne l'avait fait ainsi, il était tel par lui-même.

— Plus il prend de l'âge, plus il perd sa langue! Encore un peu et il vous deviendra complètement muet! ajouta Maria.

Tous les deux se turent.

On entendait Ivonika égrener le maïs, les grains sonner contre l'écuëlle en émail, le bois craquer dans l'âtre... Le feu pétillait gaiement, des ombres fantastiques dansaient sur les murs.

— Maria!

— Oui, badika!

— Je me demande si nous ne ferions pas bien d'aller cette année à Soutchava, à la Saint-Jean,



Elle ne répondit pas tout de suite, mais après un instant, elle répliqua :

— Pourquoi ne ferions-nous pas bien? Mais qu'est-ce que nous prendrons avec nous?

— Ce que nous portions les années précédentes, enfin ce que nous pourrons! On accepte tout au monastère de là-bas! On prendra des cierges, du miel, de la toile, tu as peut-être quelques jolies serviettes et de l'argent. Nous rapporterons des herbes de la Saint-Jean. J'en ai besoin pour les abeilles, je les mettrai entre les semences, et puis, il en faut de toute façon à la maison. Je voudrais donner de l'argent pour quatorze offices. Sept pour Mykhaïlo, sa santé et son heureux retour, et sept pour le bonheur de Savva.

— Que Mykhaïlo revienne le plus tôt possible, Ivon, qu'il revienne! confirma Maria. Oh, je respirerais alors tranquillement. Il suffirait que je sache que je l'ai près de moi, et je ne crains plus rien!

Après un bref instant de réflexion, pendant lequel elle jeta un peu de branches sèches dans l'âtre, elle demanda :

— Irez-vous en pèlerinage tout seul à Soutchava, ou bien nous y irons à deux?

— Nous irons à deux.

— J'y avais pensé depuis longtemps, fit-elle, mais je ne vous en avais pas parlé, parce que je ne savais pas si vous voudriez m'écouter! Cette pensée de pèlerinage m'a été suggéré par Anna.

— Anna? Laquelle?

— Voyons, mais celle qui a servi au domaine! La fille de la vieille Paraska, cette affreuse veuve édentée. Quand les maîtres ont déménagé en ville, la vieille l'a reprise chez elle; Anna n'a pas supporté longtemps de rester avec elle, et est entrée en service chez les dames du curé. Elle veut y rester un an, à compter de cet automne. Ça va faire dans les deux semaines que je lui ai parlé, tout de suite après les Pâques, juste ces jours quand Mykhaïlo est reparti en ville. Elle revenait de quelque part, et nous nous sommes rencontrées. J'étais chez Domnika! Nous marchions ensemble et nous parlions de choses et d'autres, quand elle m'a brusquement demandé :

«Pourquoi êtes-vous si maigre, lèlitchka Maria? Seriez-vous malade? Vous êtes si pâle et si amaigrie!»

«Comment puis-je avoir bonne mine, lui ai-je dit, quand j'ai comme un poids sur le coeur? Tant que mon fils est à l'armée, aussi longtemps je n'aurai pas de repos!»

«Mais il vous reviendra!» a-t-elle répondu gentiment.

— C'est une jeune fille bien sage! fit Ivonika.

— Oh oui! Et je lui ai dit: «Le cheval meurt souvent pendant que son avoine mûrit!» Elle m'a souri et a répondu: «C'est bien vrai, mais il faut bien faire quelque chose, pour que le coeur soit plus léger!»

«Que faire? lui ai-je dit. Qu'est-ce que je peux faire, moi?»

«Vous pourriez aller en pèlerinage à la Saint-Jean et donner de l'argent pour faire dire une messe pour votre fils et pour votre santé!» m'a-t-elle dit. Et vous savez, elle avait à peine prononcé ces mots, que je me suis sentie tout de suite mieux. «Tu dis bien, ma fille, c'est possible que j'y aille», ai-je répondu.

Là-dessus, elle me dit: «Si vous y alliez, j'irais bien avec vous. Je voudrais aussi me rendre une fois en pèlerinage, à la Saint-Jean!»

— Voilà d'où me vient l'idée d'aller à Soutchava. Et si vous ne pouviez aller avec moi, continuait-elle, j'irais toute seule avec cette jeune fille. Elle est sage et dégourdie, et nous pourrions y aller à pied ou prendre le train. Elle a dit qu'elle préférerait faire le chemin à pied, que c'était mieux ainsi.

— Oui, quand on est jeune et qu'on a de bonnes jambes! fit Ivonika en riant. Mais ça, ce n'est pas grave. Pourquoi veut-elle y aller? Elle est peut-être malade?

— Je ne sais pas. Elle a dit qu'elle voudrait bien s'y rendre une fois, parce qu'on dit que c'est très beau là-bas. Elle voudrait prier et rapporter des herbes de la Saint-Jean. Elle m'a fait: «Le pauvre n'a pas de chance, qu'il ait au moins ces herbes dans son coffre. C'est si dur de vivre en ce monde!»

— C'est bien vrai! La dame du domaine m'a raconté que sa mère était très méchante, qu'elle lui prenait le moindre sou gagné, que son frère aimait à boire,

et pour ça, il a besoin d'argent. Aussi, ils le prennent à la malheureuse.

— Pourquoi n'a-t-elle pas suivi sa maîtresse en ville?

— Parce que la vieille ne l'a pas laissée. Dès cet automne, elle veut aller pour un an en service chez le curé. Elle ne fait que des journées maintenant, et puis elle doit aider sa mère à sarcler le maïs.

— Chez le curé sa vie ne sera pas plus douce, fit Ivonika. Sa femme, quand elle est ivre, bat tout ce qui lui tombe sous les mains. Les demoiselles sont bonnes, mais, comme on dit, là où il n'y a pas de ménagère, il n'y a pas de tête. Mille sentiers mènent vers la maison.

— Les demoiselles sont sages et bonnes! les défendait Maria.

— Oui, mais elles payent mal.

— Pourquoi y va-t-elle alors?

— Elle veut sans doute débarrasser sa mère de sa présence.

— Qu'elle aille dans ce cas servir chez un de nos propriétaires. Mais l'odeur du café bu au domaine, lui chatouille sûrement encore les narines; chez le curé elle en prendra de temps en temps. La sottie fille! Qu'elle remercie Dieu d'avoir de la mamalyga, et de l'avoir toujours! Elle n'a rien et, pauvre comme elle est, qui la prendra pour femme? Elle fait du chichi, et il y a des femmes qui disent qu'elle sait faire toutes sortes de travaux, mais du moment qu'elle n'a pas de terre! Et elle n'a rien.

Ivonika hocha gravement la tête.

— Qui de nous connaît sa destinée? fit-il. Dieu donne et Dieu reprend!

— Oh, c'est bien vrai! Je ne suis pas son ennemie et mon fils ne s'apprête pas à la demander en mariage... Cela ne me regarde pas.

— Naturellement!

Ils se turent à nouveau.

Maria songea au pèlerinage de la Saint-Jean, aux cérémonies qui s'y déroulaient — elle y avait été deux fois et savait fort bien comment tout s'y passait; elle pensait aux cierges et à la toile qu'elle devrait porter, aux serviettes qu'elle devait choisir pour contenter les

prêtres et ne pas se faire de tort, et pendant ce temps Ivonika égrenait inlassablement le maïs, toutes ses pensées absorbées par le travail qui l'attendait. Il voulait semer le lendemain et jeter un coup d'oeil aux abeilles.

Peut-être cette année sera-t-elle bonne?

Le printemps s'était annoncé tôt. Les blés d'automne verdissaient somptueusement, les arbres bourgeonnaient. Les nuits étaient chaudes et les journées belles et ensoleillées. Les froids ne reviendraient sans doute plus et les abeilles auraient un bon printemps! Il avait besoin de beaucoup de miel cette année: pour la Saint-Jean au monastère, il voulait en vendre un peu, en rapporter en ville à la dame du domaine, en donner à Mykhaïlo, et puis, s'en laisser un peu pour la fête paroissiale. Il se peut que Mykhaïlo vienne pour cette fête qui tombait en septembre. Jusque-là, les manoeuvres seraient achevées. Il avait besoin de miel pour l'eau-de-vie de la fête — son eau-de-vie au miel avait toujours été la meilleure. Il ne ménageait ni le miel ni les racines odorantes.

Pourvu seulement que cet Onoufri ne lui vole pas d'essaims, car il aime les abeilles. Il ment quand il dit qu'elles essaient terriblement chez lui!... Il n'a même pas assez de ruches. Des sornettes tout ça! Il lui avait volé de la sorte quelques essaims. Et ce Onoufri, comme il essaie toujours d'entrer dans sa hutte et d'y fixer ses mauvais yeux! Mais cela lui réussissait rarement. Cela pouvait être, quand lui, Ivonika se trouvait loin de la hutte, ou quand il n'était pas à la maison. Autrement c'était peine perdue... La vieille Soïka qui était un chien intelligent, aboyait de loin sur le forestier et Ivonika avait alors le temps d'enlever sa ceinture et de la jeter devant lui pour conjurer ainsi le mauvais sort, que ce fût un homme ou autre chose.

Personne ne savait, car c'était son secret, pourquoi il agissait de la sorte, quand quelqu'un approchait de la hutte. On se moquait de lui, mais cela lui était bien égal.

Il avait le meilleur bétail et le plus beau blé.

On disait de lui et de sa femme qu'ils étaient avares. Cela lui était indifférent. Il y en a qui parlent

uniquement pour dire quelque chose, mais personne ne savait soigner ses bêtes comme lui. Et son blé était magnifique aussi. Il donnait à la terre ce dont elle avait besoin, la cultivait à temps, et c'était le plus important. Quand les nuages approchaient, il mettait tout son savoir en oeuvre pour protéger sa terre contre la grêle et, lorsque les nuées noires, grosses de pluie, s'amoncelaient, surplombant tel un esprit malin ses champs pour les dévaster par la grêle, ou quand il grêlait quand même dru, et que l'averse bouillonnait, insensée, il courait, un grand couteau à la main, dénudé, à travers toutes ses terres, pour détourner la grêle et les nuages.

On n'avait qu'à aller et regarder.

On verrait que, là-bas, le maïs de Vassyl était complètement troué et déchiqueté, plus loin, le beau blé du staroste était couché à terre comme prêt à mourir. Un peu plus loin encore, de véritables torrents couraient à travers les champs du curé, couchant l'avoine, le couvrant de terre délavée et le maître du domaine avait ici, là et là-bas son blé perdu...

Seule, sa terre restait intacte. Que quelqu'un y aille et regarde, il verrait alors. Il est vrai qu'autour de ses champs, le blé était aussi battu, mais en s'enfonçant plus loin, il se tenait droit, poussant même mieux après la pluie. Elle l'avait arrosé et il montait en l'air, remplissant ses épis. La grêle avait passé outre ses champs, les nuages de pluie s'étaient dissipés, s'établant sur d'autres terres comme s'ils obéissaient à un ordre muet et invisible...

— Maria?

— Oui?

— Rappelle-moi que je creuse ces jours-ci un petit fossé sur le champ, près du bois voisin. Je sèmerai là-bas du blé noir pour que les terres emportées ne me couvrent pas le sarrasin, quand viendront les pluies. Tu sais que je me suis procuré avec peine les semences chez les boches, je les ai payées bien cher et ce serait un péché de ne pas les sauver.

— Mais Mykhaïlo a creusé quelque chose là-bas, quand il était tantôt à la maison!

— Oui, mais il n'a fait que commencer. Il faut que je finisse. Il aime ce petit champ, poursuivait Ivo-

nika content, parce qu'il est mitoyen au bois. Il dit toujours: «Il se presse contre lui comme contré unè mère, il faut bien le travailler!» Il aime également ce petit bois...

— Eh oui, il l'aime! répondit tranquillement Maria. Il l'aimait encore petit garçon, il y courait toujours cueillir des champignons, malgré ma défense. J'avais toujours peur qu'il ne s'égare à cause d'eux.

— Le bois n'est pas grand! fit Ivonika avec un bon petit sourire.

— Certainement. Mais si quelqu'un doit s'égarer, grand ou petit, il y perdra la tête. Je n'aime pas ce bois. Il se tient là, comme s'il ne devait abriter què les voleurs de notre village et du village voisin.

— Oui, mais le sarrasin s'y sentira bien à l'abri du vent. Et puis Mykhaïlo avait prié d'y semer le blé noir. Et les abeilles se sentiront heureuses de l'avoir tout près. Elles auront le trèfle et le sarrasin.

Maria se taisait, elle mélangeait sa mamalyga.

— Peut-être que l'année sera bonne; le printemps est si beau, ah, si c'était toujours ainsi...

. . . . .  
Ivonika poussa un soupir. Il avait tant de besogne à abattre. Heureusement, mon Dieu, qu'il avait sur quoi travailler. Qu'il se porte bien seulement, et il réussira à tout faire: son travail dans le champ, près du bétail et des abeilles... Il ne lui faut qu'une bonne santé! Mais Dieu est bon, il pardonnera aux hommes qui le fâchent terriblement, s'entretuent, assassinent, trichent, prêtent de faux serments, volent. Il est encore toujours très bon pour eux...

Le silence s'établit entre les vieux époux.

Un grillon se mit à chanter dans un coin du foyer. La flamme se mourait doucement dans l'âtre, la lumière de la minuscule lampe éclairait faiblement la petite pièce.

Son travail achevé, Maria grimpa sur le four et, après avoir peigné ses cheveux gris, s'y endormit. Elle n'entendit pas Ivonika finir son ouvrage. Lui, il resta encore longtemps assis à la faible lueur, tant que ses doigts durs et caleux égrenaient mécaniquement les menues graines. Ses lèvres remuaient. Il priait. Il di-

sait dans un murmure de longues prières et des mots pieux, sincères, humbles, animaient l'admirable silence qui s'installait, de plus en plus profond...

### XIII

Anna s'était placée chez les dames du curé. Elle se rendait chaque jour à son travail et, à partir de cet automne, devait y rester définitivement. C'était Mykhaïlo qui le lui avait conseillé, quand ils s'étaient revus aux fêtes de Pâques.

— Ta mère et ton frère ne te tourmenteront pas tant, lui avait-il dit, et si je viens à la maison pour un ou deux jours, nous pourrons nous voir. Tu comprends que si je viens chez toi maintenant que je suis soldat, ils te gronderont, et puis, il vaut mieux que personne ne le sache. Quand je reviendrai de l'armée, nous nous montrerons au vu et au su de tout le monde.

Elle avait souri à ces mots.

— Comme tu veux, Mykhaïlo.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit les tiens quand tu es partie de chez eux? avait-il demandé. Tous les deux se trouvaient dans le jardin du curé. Elle nettoyait les sentiers et lui, après avoir franchi une petite haie, s'était couché de tout son long sur la terre, pour que personne ne le remarquât de la maison.

— Oh quoi! Ma mère a dit que je ne voulais pas la connaître, fit-elle, et mon frère, que je courais sûrement après un va-nu-pieds, mais que s'il m'attrapait avec lui, il me battrait, que je m'en souviendrais toute ma vie. Il m'a dit: «Tu lui donnes tout ton argent pour le tabac ou pour diable sait quoi encore, et moi, et ceux qui t'ont élevée, tu ne veux pas les connaître». Il ne veut pas croire que monsieur le curé paie très peu, ajouta-t-elle. Il dit: «Je viendrai une fois là-bas et je me renseignerai, espèce de fanfaronne citadin!»

Mykhaïlo fronça les sourcils et serra son poing.

— Attends, attends! menaçait-il l'air sombre, qu'il ne me tombe seulement pas sous les mains. Je suis bon tant que je le suis, mais que personne ne me touche, parce que j'ai le poing lourd.

— Je préfère recevoir moins et servir chez le curé,

mais rester dans ce village plutôt que de me placer chez un Allemand ou un Juif, et ne pas savoir quand tu reviendras.

— Attends encore un peu! Tout passera! Nous mènerons autrement notre jeu alors! la consolait-il; il sortit de sa poche une pièce d'argent et la tendit à la jeune fille. Tiens, prends ça et cache-la! Ou bien achète-toi quelque chose avec, enfin, ce que tu veux. Je me le suis économisé à l'armée. Je pensais t'acheter un fichu, mais ça ne m'a pas suffi. Achète, toi-même, si tu en as envie.

Elle ne voulut pas accepter.

— Me crois-tu incapable de gagner assez d'argent pour m'acheter un fichu? se défendait-elle. Cache-ça! Tu en as plus besoin que moi! Tu ne dois pas toujours manger à ta faim.

Il se tenait déjà droit devant elle, les yeux brillants de larmes...

— Anna... Anna!... disait-il d'une voix basse et sincère. Je ne te suis donc rien que tu ne veux pas accepter de don? A ces mots, il pressa si fort sa main qu'elle faillit crier de douleur; puis, lui jetant un coup d'oeil, elle prit le petit cadeau.

Il se recoucha satisfait sur la terre.

— Dis quelque chose! la priait-il, les yeux radieux, la voix heureuse, faite d'un bonheur intérieur, presque paternelle.

— Qu'est-ce que je peux dire, Mykhaïlyk? répondit-elle. J'ai le coeur si lourd parfois que les mots me manquent pour te le dire. C'est comme si quelque chose me rongerait l'âme! Chaque jour je le sens, une fois là... une autre fois ici, que j'en pleure des fois. Et parfois, c'est comme si quelqu'un me disait: «Ça doit être ainsi!»

Il cracha entre ses dents.

— Tu es comme moi. Je sais que je dois servir jusqu'au bout et je pense parfois comme ma mère, que dis-je parfois, chaque jour je pense au moyen de sortir de là-bas. Et je sais que c'est impossible.

— Ce n'est pas faisable, Mykhaïlo! fit-elle gravement. Il y aurait du malheur autrement. Et puis, tu t'es habitué un peu!

Il fit un geste de la main.



— Oh, habitué! fit-il. Il m'est tout simplement moins pénible qu'auparavant, mais ce que je fais là-bas, c'est du temps perdu. Ce que je crains le plus — c'est la mort. Si je savais que je devrais y crever, je préférerais me donner la mort ici. C'est si dur de mourir là-bas!

— Sans père et mère, dans un pays étranger! ajouta-t-elle d'une voix douce et triste comme pour elle, puis elle s'appuya un instant à la haie comme pour se reposer.

— Je sais maintenant comment on meurt et comment on enterre à l'armée...

Elle poussa un profond soupir.

— Tiens, écoute! La veille du jour où je devais venir à la maison, on venait d'enterrer un garçon, racontait-il. Mon Dieu! Il avait dû prendre froid en montant la garde; il a donc fait de l'hôpital, il ne pouvait pas manger, dépérissait à vue d'oeil, toussait et puis, un jour, quand il s'est tourné vers le mur, il y est resté jusqu'à ce que ses camarades l'aient retourné. C'était la dernière fois. On lui a fait toute une cérémonie, la musique jouait. Mais ni son père ni sa mère ne suivaient le cercueil. Ni sa soeur ni aucune jeune fille ne le pleuraient. Il n'y avait que ses camarades à marcher deux par deux. Le lieutenant-chef et le lieutenant l'accompagnaient aussi, et lui, on le transportait sur une grande charrette noire. Son cercueil était peint en noir, son shako qu'on avait posé dessus s'y balançait. Le cercueil était noir, mais si noir que, depuis que je vis au monde, je n'en ai pas vu de pareil. Plus noir que le charbon. Moi, je le regardais tout le temps. «Grand Dieu! comme il est noir! me suis-je dit, tu sais, frère, que l'un de nous peut s'en aller comme toi! ai-je pensé. A moi aussi, ça peut m'arriver!»

— Allons, allons! Ne dis pas de choses pareilles! le gronda la jeune fille, effrayée. Touche du bois!

— « Oh, c'est sa mère qui sera malheureuse, me suis-je dit, quand elle apprendra que son Iftimko est déjà dans l'autre monde! Oh, c'est elle qui se lamentera et cognera la tête contre le mur », poursuivait Mykhailo, sans prendre garde aux reproches de la jeune fille.

— Sa mère ne savait pas qu'il était malade? de-

manda la jeune fille avec une sincère compassion, noyant son doux regard grave et scrutateur dans celui du jeune homme.

— Mais non! Il n'avait rien écrit. «En quoi peut-elle m'aider?» disait-il. Et puis, il voulait aller en permission, et espérait toujours qu'il se rétablirait jusque-là. «Dès que je serai guéri, je partirai!» disait-il tout le temps, le pauvre diable.

— Pauvre malheureux!

— Et il est parti! Il est parti pour ne plus revenir! Il m'a raconté comment il avait été la dernière fois en permission et comment sa mère (il n'avait plus de père) et quelques connaissances l'avaient accompagné jusqu'au chemin de fer. Il a dit que sa mère avait tellement pleuré après lui, que son coeur se fendait, elle ne faisait que crier: «Mon cher fils, je ne te reverrai plus!» Et quand il est monté dans le wagon, et que le train s'est ébranlé, sa mère s'est jetée à sa suite, et les gens ont juste eu le temps de la retenir, autrement elle serait tombée sous les roues... Le chagrin lui avait fait perdre tout à fait la raison!

— Les yeux de la mère avaient vu la mort derrière le dos de son fils! fit enfin la jeune fille gravement et comme pour elle.

— Elle savait très bien qu'elle ne le reverrait plus!

— Et lui, le malheureux, pensait tout le temps qu'il ne trouverait plus sa mère en vie! Elle était toujours si malade!

Tous les deux se turent.

— Je n'ai peur que de cela, dit enfin le jeune homme, après un profond et grave silence. De rien d'autre! Je ne crains aucun travail, aucune manoeuvre, rien que ça! On croit toujours qu'on peut disposer de soi-même et...

Il s'interrompit.

— Je pense parfois que le temps que je dois encore rester là-bas ne finira jamais, reprit-il. Il me semble tellement long et ennuyant!

— A moi aussi! répéta-t-elle après lui, d'une voix pleine de larmes.

Ils se regardèrent aussitôt comme mûs par le même instinct et devinrent sérieux. Elle se pencha vive-

ment sur son travail, et il se mit en devoir de la calmer.

— Je viendrai cette année après les manoeuvres pour six semaines et l'année prochaine si je viens, ce sera pour deux mois. Puis, il me restera trois mois et après, oh, oh! — il en siffla même pour attester ses mots.

— Si tu devais mourir là-bas, Mykhaïlo, fit-elle brusquement (s'arrêtant dans son travail), avec un regard qui découvrait toute la profondeur de son être sérieux de par la nature, je ne sais pas ce qui se passerait dans ce cas. Que Dieu nous préserve, Mykhaïlo! Que Dieu nous préserve!

Il eut un sourire.

— Si je le savais, je me traînerais plutôt ici à quatre pattes. Mais cela n'arrivera pas. Je ne suis pas un si grand pécheur, pour que Dieu veuille m'appeler devant le Saint-Jugement.

Ils se turent à nouveau.

— J'irai, peut-être, cette année avec ta mère en pèlerinage à la Saint-Jean, fit dévotement Anna, après un bref instant. Ta mère veut y aller et je pourrais m'y rendre avec elle. Si, pour une raison ou pour une autre, j'en étais empêchée cette année, je le ferais obligatoirement l'année prochaine. Mais j'irai. Il me semble que si je me trouvais là-bas, j'en aurais aussitôt le coeur plus léger. Voilà où je pourrais prier pour notre bonheur. On dit que celui qui a la chance de déposer un baiser sur la sainte icône, devient plus fort de corps et d'âme.

— Oui, on le dit, répéta pensivement Mykhaïlo. Je ferai tout pour que ma mère y aille. Qu'elle prie là-bas pour moi, que mes manoeuvres finissent bien. On dit qu'elles seront dures cette année. Oh, ce sera terrible! Mais ne le dis à personne, Anna. Mes vieux commenceraient à se tourmenter. Il suffit que ma vie ne soit pas gaie là-bas, à quoi bon leur faire du souci.

— Ta mère veut y aller à cause de toi, fit Anna, puis elle ajouta: — Peut-être bien aussi à cause de Savva, pour qu'il quitte Rakhira...

A ces mots Mykhaïlo fronça ses sourcils, l'air anxieux.

— Ah, ce Savva, ce Savva, dit-il, traînant ses mots, il ne me plaît pas! D'un côté, il semble aimer la terre,

se met au travail, s'occupe de tout, comme le dit mon père, et de l'autre, il nous traite comme ses ennemis. C'est déjà le péché qui le guide. Le péché, que je te dis. Tiens, hier soir, je lui offre de mon tabac, je lui parle gentiment, comme il faut: «Frère, comment vont tes affaires avec Rakhira? lui ai-je demandé. Tu as déjà quitté cette vipère?» Je lui disais cela, comme un frère le dit à un frère, un camarade à un camarade et lui, il m'a regardé tout à fait de travers. Ses yeux sont devenus verts, ils se sont allumés d'un éclat comme le collier d'argent que tu portes au cou. Puis, il a serré son poing, sa bouche s'est tordue comme la gueule du chien qui veut brusquement attaquer l'homme, et il s'est écrié: «Mais enfin, bonnes gens, laissez-moi en paix!» et il a abattu son poing sur son genou... Après cela, j'en ai eu assez. J'ai compris qu'elle continuait à sucer son sang. C'est un vampire. L'idée ne lui vient même pas en tête que c'est un péché de la fréquenter. Je ne lui ai rien dit, parce que je ne veux pas que nous nous quittions en ennemis. Et puis, je sais aussi que, quand il ira à l'armée, il la laissera tomber. Il deviendra plus intelligent. Une chose au moins est bonne, c'est qu'il se soit mis au travail. J'avais peur qu'il ne fasse rien quand je m'en irai de la maison. Elle a dû lui donner quelque chose à boire ou bien elle lui a jeté un sortilège pour qu'il se soit attaché si fort à elle. Je pense encore lui parler moi-même, à cette Rakhira, quand je reviendrai des manoeuvres. Je verrai ce qu'elle va me dire. Le garçon est complètement perdu à cause d'elle. Il deviendra encore fou.

— Elle est furieuse contre moi aussi, dit Anna. Depuis le temps qu'elle m'a vue causer quelquefois avec ta mère. Un jour, quand j'ai passé devant leur maison pour aller chez Domnika, elle a crié à ma suite: «Flat-teu-sel!» Quand je me suis retournée pour lui répondre, elle s'est vite vite caché derrière la haie, et je n'ai aperçu que ses cheveux noirs ébouriffés.

— Laisse-la, ne la touche pas! conseillait calmement le jeune homme, après avoir craché loin de lui. Il n'y a pas à qui parler!

— C'est vrai! fit-elle, soumise.

Ils causèrent longtemps, puis décidèrent de ne pas ébruiter encore leur décision de se marier d'ici un an, un an et demi, quand il reviendrait.

— Continuons de nous taire! conseillait-il. Ma mère racontera tout à Domnika, Domnika le fera savoir au village, et tout cela gâte le bonheur. Je sais que ce n'est pas bien de parler de ces choses-là d'avance.

Au moment de la quitter, il lui dit:

— Tiens-toi maintenant à une place, à celle-là, pour que je sache où te trouver. Quand je rentrerai, je ne veux pas te chercher chaque fois ailleurs. Tu sais bien que je n'ai pas trop de temps!

Elle fit gravement «d'accord».

Une voix dans son subconscient lui chuchota: «Pourquoi non? Lui, il existe pour vouloir et elle pour vouloir ce qu'il veut!»

Cela devait être ainsi. Depuis longtemps... longtemps... depuis bien longtemps. La nature même les avait réunis. Forte et mystérieuse dans ses actions, elle avait tendu ses filets sur eux, en avait fait ses merveilleux automates qui suivaient aveuglément ses ordres, se pressant instinctivement l'un à l'autre, se complétant réciproquement, comme la terre et la plante, dans un rêve de bonheur, sans voir son geste et son sourire pour ce qui s'ensuivrait...

#### XIV

Plus d'un an avait passé. Rien n'avait changé dans les circonstances mentionnées. La maison d'Ivonika était calme et sombre, et Marika vaquait toujours triste et mécontente à ses affaires. Elle comptait les jours et les mois qui restaient encore à servir à Mykhaïlo, réfléchissait sur la vie future, à l'instant où elle le verrait près d'elle et, si tout allait bien, à la sage et riche bru qu'il lui amènerait à la maison. Elle avait vieilli prématurément, et se serait volontiers reposée de tout ce travail, heureuse de jouer avec ses petits-enfants. C'était son rêve le plus cher: jouer avec eux, les surveiller, les nourrir, rester avec eux, en été, assise au soleil sur une couverture étalée sur le banc de terre près de la maison, les peigner comme elle

avait peigné ses enfants à elle et, en hiver, couchée sur le four, leur raconter des histoires pour qu'ils se tiennent tranquilles et ne refroidissent pas la chambre avec leur va et vient continu.

Mais il fallait attendre encore avec ce projet, plus d'une demi-année sûrement, peut-être même un an.

Maintenant il ne venait qu'en invité chez elle, à Noël, aux Pâques et pour le dimanche de la Pentecôte. Et comme elle savait être contente quand il venait, ainsi elle s'affligeait quand il repartait.

— Il est venu, m'a labouré le coeur et est reparti! se plaignait-elle à ses deux vieilles voisines qui venaient la consoler après le départ du fils; en lui faisant ses adieux, elle lui disait: — Tu t'en vas, mon cher enfant, et tu peux ne pas me revoir quand tu reviendras!

Cette année il devait venir en permission pour deux mois après les manoeuvres.

Elle attendait ce jour comme on attend le lever du soleil. Pourvu, qu'avec l'aide de Dieu, ces manoeuvres s'achèvent bien. Elles devaient se dérouler d'ici trois semaines à l'étranger. L'année dernière, elles lui avaient été malchanceuses. Comme elle avait voulu aller prier devant l'icône de Saint-Jean, quelque chose la poussait à s'y rendre et le supplier de faire que les manoeuvres se passent bien pour son enfant et tout cela avait échoué. Quelques jours avant la Saint-Jean, elle s'était blessée sans le vouloir au pied qu'elle avait posé sur un rateau de fer. Plus d'une semaine elle avait souffert, marché en boitant, se servant d'une canne, avant que son pied ne guérisse. Assise sur le banc de terre, près de la maison, elle devait surveiller le travail qu'accomplissaient pour elle Domnika ou d'autres bonnes gens. Comment aurait-elle pu faire à pied le trajet à Soutchava? Même si elle avait pris le train, comment se serait-elle frayé le chemin dans cette foule?

Elle n'y était donc pas allée. Ivonika non plus n'avait pu quitter la maison. Le travail battait partout son plein. Et la fête tombait juste pendant les moissons. Ivonika ne venait à la maison que pour prendre à manger et passait ses journées dans la hutte et dans les champs. Les moissons et la fenaison venaient de commencer, et chaque jour amenait un travail nouveau

et urgent. Il n'avait pu aller en pèlerinage. Voilà sûrement pourquoi les manoeuvres avaient si malchanceuses au garçon.

Il régnait alors une chaleur torride. Ils marchaient vers la Galycie. Une fois, ils traversèrent un village et s'y arrêtèrent pour une halte.

Plus tard, lors de sa permission, il avait raconté que :

«Tous se sont jetés vers l'eau. Je crevais de soif. Nous étions gris de poussière, tout noirs de cette chaleur. Nous marchions à partir de trois, quatre heures du matin, jusqu'à deux heures de l'après-midi, tout le temps à travers plaines et champs, dans la touffeur, ruisselant de sueur.

Quand, après une telle marche et une telle chaleur, on s'arrête dans un village — qui donc ne se jetterait pas vers l'eau?

Un troupeau d'hommes s'est précipité vers un puits. Moi aussi. Je mourais de soif. Vous ne savez pas encore ce que cela veut dire, avoir soif pendant les manoeuvres. C'est cent fois pire que pendant les moissons chez nous. Cent fois pire.

Je me suis pressé contre les autres pour recueillir au moins une goutte d'eau et, je n'aurais jamais vu, même en rêve, ce qui devait m'arriver dans quelques instants.

Sans le vouloir, j'avais bousculé un lieutenant qui se pressait avec nous vers l'eau. Et là, ça a commencé.

Il m'a regardé. Tant que je vivrai, je n'oublierai pas ses grands yeux noirs où s'allumèrent des étincelles, et son visage congestionné par la chaleur et la colère.

Il s'est retourné, m'a fait sortir de la foule. Il m'a secoué de toutes ses forces, puis m'a lancé son poing entre les yeux. Oh, mon Dieu! Je l'ai reçu entre les yeux, puis sur le nez et encore sur la bouche. Il m'a si bien arrangé, que mes camarades ne m'ont pas reconnu. Le sang a giclé, et j'ai perdu connaissance. Comment je me suis senti après cela, Dieu seul le sait et moi. Ma tête éclatait de douleur et dans cette chaleur encore... Mon visage a enflé à en être de travers. Le fils de notre maître, qui était aussi à ces manoeuvres, ce jeune monsieur qui n'a servi qu'un an, m'a conseillé de me faire porter malade, mais je ne

pouvais pas le faire. J'aurais été forcé de dire au médecin ce que j'avais, qui m'avait arrangé de la sorte, et je ne voulais pas de ça. Ce lieutenant aurait dû comparaître devant le capitaine, qui est très bon, et qui punit sévèrement pour de telles choses, alors j'ai pensé que Dieu le lui revaudrait. Et puis, qui aurait pu me garantir que ce lieutenant ne se vengerait pas sur moi de ma plainte? Il m'avait bafoué, qu'est-ce que je pouvais faire? Que vaut un simple conscrit comme moi? Il y en a tant, que, si un disparaît, on ne le remarque même pas. Mais tous doivent se tenir au garde-à-vous devant les gradés. Et ceux-ci font valoir leur grade par la force de leurs poings et les mauvais traitements. Notre jeune monsieur m'avait sûrement donné un bon conseil, mais j'avais fait mon deuil de toute cette affaire. Que d'autres que moi le jugent pour cette faute que j'ai commise et la bonne raclée qu'il m'a administrée! J'ai pleuré comme un enfant, de fièvre je me suis roulé par terre et mes copains ont dû me secouer. J'ai maudit... Mon Dieu, comme j'ai juré, mais à l'aube, je me suis levé et traîné quand même à leur suite. Dieu ne m'a pas abandonné. J'y ai survécu. Certains de mes camarades sont tombés malades de chaleur et ont dû rester, un Allemand est même mort, pendant les manoeuvres, le pauvre. De chaleur aussi...»

. . . . .

Voilà ce qui était arrivé à son fils pendant les dernières manoeuvres, parce qu'elle n'avait pas pu, comme elle l'avait décidé, prier pour lui; cette année, par contre, elle était allée en pèlerinage. Oui, elle y avait été... Elle avait donné de l'argent aux prêtres pour quatorze offices. Sept pour Mykhaïlo, sept pour Savva. Qu'ils leur portent bonheur. Elle avait prié de toute son âme pour ses enfants, elle avait apporté au saint tout ce qu'elle avait pu: du miel, de la toile, des serviettes et des cierges et un joli tapis en surplus.

Elle attendait son enfant dans quelques semaines. Et après... après ces deux mois de permission, il ne lui resterait que quelques mois à servir encore, et puis, il reviendrait pour toujours à la maison. Elle soupira et regarda avec des yeux rieurs dans le lointain. Dieu



est bon et permet de survivre à tout ce qu'on attend... Oui, mais comme elle avait prié!... Il lui avait semblé, qu'une fois entrée dans la cour de l'église, parmi ces hautes murailles, du'elle se trouvait auprès de Notre Saint Père. Et quand elle s'est vue à l'intérieur... les senteurs des herbes et de l'encens attiraient tout droit vers Dieu.

Inombrables étaient les âmes pieuses qui se trouvaient là! Des malades, des malheureux, des infirmes, des aveugles... tous étaient agenouillés, baisaient la terre sainte, priaient et apportaient des dons... Elle priait avec eux... Anna était venue avec elle. Toute pâle, elle était entrée dans la maison de Dieu. Elle n'avait pas prononcé un son. Elle s'était jetée ensuite par terre... était restée étendue presque une heure en prières et en saluts, elle avait pleuré comme si elle devait quitter ce monde pour toujours. Elle l'avait admirée alors et s'était dit:

«Tiens, comme elle est pieuse, comme elle prie», mais plus tard, on avait découvert le pot aux roses. On sut pourquoi sa conscience n'était pas nette. Tous l'apprirent, tout le village fut au courant...

Anna allait être mère. Comment? Quoi? Personne n'en savait rien. Elle ne voulait rien avouer. On avait eu beau la questionner, lui forcer la main, la menacer — tout fut en vain. Elle s'était murée dans le silence.

Il était même difficile de deviner.

Elle n'avait jamais fréquenté les garçons, allait très rarement danser. Elle était douce et laborieuse, se tenait à distance de tous, et le malheur l'avait frappée... Celui qui avait fait cela, ne devait pas être un honnête homme, elle non plus d'ailleurs n'était meilleure. C'était bien fait pour elle... En fait elle coulait des jours amers. Le curé l'avait chassée, elle n'osait pas se montrer à la maison. On l'avait battue jusqu'au sang quand elle ne fut plus en état de cacher son malheur. Lorsqu'elle avait prié sa mère de lui permettre de vivre auprès d'elle, celle-ci n'avait rien trouvé d'autre que de la mettre à la porte. Elle ne lui avait même pas rendu ses affaires personnelles que la jeune fille était venue réclamer par la suite, on s'était débarrassée d'elle avec des mots grossiers.

Et ce n'était pas tout. Toutes les fois que son frère ou sa mère la rencontraient, ils la rouaient de coups.

— Je t'ai élevée pour ça, hein? glapissait la vieille à tue-tête, au beau milieu de la route, et son frère, ancien dragon, serrait les dents et la frappait sans mot dire, en plein visage. «Attrape ça pour l'honneur que tu m'as fait, sifflait-il, pour l'honneur!»

Ce qui les mettait le plus hors d'eux, c'est qu'elle ne voulait pas avouer qui était le père de l'enfant. Ils lui jetaient les plus grosses injures à la face, lui imputaient les actions les plus vulgaires.

Domnika racontait qu'elle se traînait pâle, les joues creuses, les yeux pareils à ceux d'un chien affamé. Comme elle s'était toujours tenue à distance de tous, en fille pauvre, et n'avait de rapports ni avec les jeunes filles ni avec les ménagères, elle n'avait maintenant pas une seule âme dévouée parmi les femmes qui eût compati à son malheur.

Une seule lui manifestait sa sympathie à l'encontre de tous. C'était Dokia. Elle l'avait recueillie chez elle par charité, en souvenir de sa fille qui pleurait tout le temps après sa mère, depuis qu'elle avait quitté la maison pour se mettre sous les ordres de sa belle-mère et de son mari, qu'elle n'aimait pas trop, il est vrai... Dokia l'avait donc prise chez elle et lui avait promis de ne pas l'abandonner aux moments pénibles qui l'attendaient.

Vassyl buvait toujours. Pétro partait travailler et on ne le voyait pas des semaines entières, et Dokia peinait dur, toute seule à la maison. En outre, elle se sentait encore plus faible depuis que sa fille l'avait quittée; elle ne pouvait plus tenir comme autrefois et aussi impeccablement les rênes de son ménage. Après avoir pris en considération l'état de sa santé, sa fille, et la simple miséricorde envers le malheur de la jeune fille, elle dut chercher un petit coin pour elle dans sa maison, et elle le trouva.

Elle était la seule à connaître le secret de la jeune fille. Anna lui avait tout confessé, mais l'avait suppliée à genoux de ne pas la trahir. Devant personne, jamais. Mykhaïlo raconterait tout lui-même. Ils en avaient décidé ainsi. Le moment n'était pas encore propice.

— Comme tu veux, ma fille, répondit la femme, mais est-ce que ce sera bon pour toi?

— Oui, oui, l'assurait la jeune fille.

— Peut-être que tu as raison! fit gravement Dokia, toute songeuse. Ce qui doit t'appartenir, personne ne te le reprendra, qu'on sache ou non ton secret. C'est la pure vérité. Nous avons songé, Ivonika et moi, à marier Mykhaïlo et Parassynka; nos champs étaient voisins, c'est comme si la terre elle-même avait souhaité cette union, et tu vois ce qui en a résulté? Le vieux le voulait, Marika aussi, moi de même, les jeunes auraient été d'accord, mais Dieu en a disposé autrement. Tout se fera comme la destinée en décidera.

Au fond de son âme, Dokia pensait autrement. Elle était saintement persuadée que les vieux de Mykhaïlo n'accepteraient jamais une aussi pauvre bru que cette infortunée jeune fille. Aucune fille, à l'exception de Parassynka, ne leur avait jamais plu, et même si le vieux Ivonika se décidait enfin à approuver le choix de son fils — c'était un brave homme, très bon, aussi doux qu'un agneau, — Marika, en revanche, ne l'admettrait pour rien au monde.

C'est comme si elle entendait la vieille se plaindre: «Je devrais nourrir, moi, des enfants de gueux sur ma terre si amèrement gagnée? Qu'est-ce qu'elle a? Ces haillons qui la couvrent? Mon fils a besoin de terre et de ménagère!»

Mais elle ne laissait pas percevoir ses pensées à la jeune fille, ne voulant pas tuer son espoir. Sa situation était sans cela bien dure et lamentable.

Anna s'installa de la sorte chez Dokia, travaillant et se cachant des hommes. Elle comptait les jours qui restaient jusqu'au retour de Mykhaïlo, qui étaient en même temps ses jours de misère et de chagrin. Mykhaïlo devait revenir peu après les manoeuvres, et rester au village pendant deux ou peut-être trois mois. A la Saint-Mykhaïlo il devait parler à ses parents.

A l'armée, un jeune chantre lui avait dit que son patron, Saint-Mykhaïlo, était un saint très puissant et très considéré, et qu'il était bon de commencer ou de finir les affaires importantes le jour de la fête du saint.

Ce grand jour tombait le vingt et un. On était maintenant à la mi-septembre. Il restait donc encore quelques bonnes six semaines jusqu'à son retour. Pourtant, le temps passait vite. On engrangeait les moissons, on fauchait de-ci, de-là, le travail ne cessait pas.

Son ouvrage se résumait en: porter à manger aux ouvriers aux champs, garder les bêtes, les abreuver et coudre. Elle tirait bien et vite l'aiguille (les plus envieuses devaient l'admettre) et grâce à la protection de Dokia obtenait de l'ouvrage de quelques ménagères et gagnait ainsi de temps à autre quelques sous.

Une fois Anna se trouvait dans les champs avec les bêtes et cousait. Elle était assise sous un arbre solitaire qui avait dû être planté là, jadis, comme point de limite, et faisait une chemise d'homme. Ses lèvres s'étaient involontairement plissées en une grimace de tristesse, son visage reflétait l'angoisse. Elle souffrait vraiment des jours pénibles. Sa mère lui avait fait dire hier par le vieux Pétro de venir à la maison, car elle avait quelque chose d'important à lui annoncer. Mais Anna savait ce que sa mère voulait d'elle, ce qui l'attendait quand elle se montrerait.

Elle ne voulait pas y aller. Sa mère exigera de l'argent et, si elle ne lui en donne pas, elle la battra et la chassera.

«Si tu sais travailler pour les autres, tu sais alors aussi cacher tes sous!» lui reprochait d'habitude sa mère et après cela venaient les offenses.

Mais Anna en avait assez. Elle n'avait plus la force de supporter les mauvais traitements auxquels elle était en butte, elle se sentait extrêmement lasse et épuisée. Il arrivait qu'elle ne pût avaler un morceau de pain, bien que la faim la tirailât sans cesse. La cause en était aux larmes et aux soucis. Elle était assaillie de tous côtés par des regards curieux, et les chuchotements des femmes, quand elle se montrait parmi elles, n'avaient plus de fin et tout cela lui était intolérable. Pourtant parmi ces femmes il y en avait plus d'une qui, dans sa jeunesse, n'avait pas eu plus de chance qu'Anna, mais comme elles étaient rigoureuses et peu charitables! Ce qui la faisait le plus souffrir, c'était le persiflage de Marika que Dokia lui rapportait.

— Voyez, pérorait-elle devant Dokia, cette sainte nitouche qui, à la Saint-Jean, se faisait si dévote comme si de sa vie, elle n'avait regardé rien d'autre que les saintes icônes, et maintenant, on voit bien ce qu'elle avait en tête!

Dokia la défendait, mais qui avait le pouvoir de fermer la bouche à toutes les médisances? En outre, Domnika entraînait pour une bonne part dans l'irritation de Marika contre la jeune fille. C'est en tout cas ce que lui disait Dokia.

— Pour détourner les mauvaises langues de sa personne, elle médit des autres, disait Dokia, elle pense qu'elle pourra de la sorte fermer le bec aux gens qui connaissent bien sa conduite chez le Juif. (A ces paroles, elle cracha). Je m'étonne seulement que Marika fraie avec elle. Le monde n'a pas encore vu de femme plus coquine et plus rusée. Elle ne donnerait pas un cheveu pour rien. Elle s'est mariée avec un nigaud et sa maison, c'est un vrai magasin. Il y a de tout là-bas. Tout ça c'est extorqué. Même les deux veuves, les deux vieilles voisines de Marika, s'étonnent parfois de sa cupidité à vouloir tout accaparer, mais elle sait, telle une araignée, si bien envoûter son monde avec sa langue, qu'elle gagne toujours les gens de son côté.

Toutes ces histoires rongeaient douloureusement le cœur d'Anna. Son honneur, son honneur de jeune fille gagné par un long service chez sa maîtresse, s'était envolé, comme emporté par le vent. Elle se sentait solitaire et abandonnée de tous, accablée comme une vraie criminelle.

— Si au moins *il* était là! se disait-elle souvent. Si au moins il était là, tout serait autre! Il n'aurait qu'à se taire encore une année, je saurais attendre, mais seulement qu'il fût *là!*

«Je ne te permettrai pas de toucher à quelque chose quand tu seras ma femme! disait-il, câlin, quand il venait parfois pour quelque jours à la maison et lorsqu'elle se plaignait d'avoir trop de travail. Tu verras comme je prendrai soin de toi...»

Elle pleurait chaque fois qu'elle se rappelait ses paroles. Il disait toujours des choses qui la *faisaient* pleurer. Il était *si* bon. C'est pour cela qu'elle l'aimait

tant... qu'elle avait tant de coeur pour lui... elle lui aurait sorti ce coeur de sa poitrine... Elle s'était défendue... mon Dieu... comme elle s'était défendue... puis, finalement, elle avait cédé. Et voilà... Avec son ouvrage, elle essuya ses yeux pleins de grosses larmes, et jeta un coup d'oeil aux bêtes qui paissaient. Elles étaient non loin d'elles. Elles se tenaient ensemble et broutaient avec zèle. Son regard se porta au-dessus des chaumes là, où les champs s'élevaient doucement en petite cuvette et ses yeux s'y arrêterent à son insu. Un épais bouquet de verdure, minuscule oasis, s'y était formé et tout près, pareille à un nid, blanchissait la hutte. La hutte de Mykhaïlo. Plus loin verdissaient les forêts, le bois voisin et la petite forêt du domaine. Une tristesse ineffable pinça son coeur. Elle se souvint de cette soirée où, pour la première fois, Mykhaïlo lui avait dit qu'il la prendrait pour femme, et sa frayeur à elle devant le bois voisin. Elle sourit tristement. De quoi avait-elle eu peur? De qui? Comme elle avait été sottel! Il était près d'elle, elle était libre comme un oiseau, ils marchaient à deux... La nuit était claire et douce, que pouvait-elle craindre? Qu'était-ce tout cela en comparaison avec ce qu'elle endurait maintenant?

Elle soupira. C'est maintenant qu'il fallait avoir peur. On la chicanait, on se moquait d'elle, sa propre mère et son frère l'avaient chassée de la maison, elle avait perdu un travail auquel elle s'était donnée corps et âme, travaillant sans relâche et pourtant personne n'avait pitié d'elle. Un bonheur encore qu'elle fut en état de travailler. Comment aurait-elle pu rester les bras croisés et vivre de la charité des gens qui l'avaient recueillie. Même, si elle savait qu'elle devrait crever à la tâche, elle ne croiserait jamais les bras.

Elle espère qu'un jour viendra, où elle pourra remercier Dokia pour sa grande bonté. Elle montrera aux gens qu'elle n'est pas une dévergondée, une sans-honneur, comme ils le pensent tous. Elle leur fera voir, oui, oui... Et lui et elle, ils leur montreront. Dokia est devenue pour elle une vraie mère et le vieux Pétro — comme il était toujours bon, jamais son frère n'avait été tel pour elle! Il ne lui disait jamais une méchante

parole, il lui apportait de temps en temps un petit pain de chez Mendel de la Grand-Place.

— Mange, pauvrette, disait-il, lui fourrant de force le petit pain dans la main, quand elle avait honte de le prendre. Mange, petite! C'est tout ce qui te reste de bon dans la vie!

Elle soupçonnait toujours que Dokia lui avait confié son secret et, en même temps, elle était persuadée qu'il ne lui ferait pas de tort. Il savait crier et gronder de sa voix puissante, commander, inquiéter les voisins, tenir comme dans de fortes pinces les ouvriers qu'il surveillait aux champs ou près de l'étable et, malgré tout, il était bon et franc, un homme au coeur doux comme de la vraie soie. Elle lui lavait le linge, le lui rendait blanc comme de la neige, et accomplissait aveuglément tous ses ordres dans la propriété.

Vassyl lui prêtait peu d'attention. Il lui était indifférent qu'elle fût chez lui ou non; au contraire, c'était même mieux. Quand il passait parfois des journées entières chez Mendel de la Grand-Place, Dokia n'était quand même pas tout à fait seule à la maison.

. . . . .

La journée avait été chaude et le coucher du soleil était encore loin. Un grand papillon voltigeait tout près de la jeune fille de son vol léger et gracieux, se posant de-ci, de-là, près d'elle, pour un instant, semblant vouloir la forcer à admirer sa beauté au sombre velouté. Les grillons chantaient inlassables dans le chaume, animant agréablement le silence qui s'étendait bien loin dans les champs qui l'environnaient. Un peu plus loin, sur le carré voisin, deux hommes chargeaient des gerbes sur une charrette, et puis, tout redevint silence et désert autour d'elle.

Brusquement, quelque chose la fit détacher son regard de son ouvrage. Un sentiment désagréable la parcourut de la tête aux pieds. Ces derniers temps, elle était devenue très sensible. Juste devant elle, comme jaillie de terre, émergea soudain Rakhira avançant d'un pas alerte et vif. C'est elle qui avait dû la regarder. Les deux jeunes filles ne se connaissaient que très peu, elles n'avaient jamais causé longuement en-

semble, mais néanmoins, ni l'une ni l'autre ne se témoignaient aucun sentiment de sympathie.

Rakhira n'aimait pas Anna, parce que celle-ci n'entrait jamais en conversation avec elle qui adorait bavarder, et aussi, parce que la jeune fille lui avait une fois franchement jeté à la face, devant d'autres jeunes filles :

«Pourquoi ne te peignes-tu pas? Tu es aussi ébouriffée qu'un keptar retourné à l'envers!» Toutes étaient parties d'un joyeux éclat de rire. Rakhira lui en avait gardé rancune. La bohémienne était antipathique à Anna, parce que Dokia et Mykhaïlo et les personnes qu'elle aimait et respectait le plus au village, n'en disaient que du mal.

D'autre part, elle savait que Rakhira était rusée comme un renard, curieuse jusqu'à l'indécence et, — comme elle l'avait appris tout récemment — se réjouissait de son malheur.

«Elle évitait d'aller danser le dimanche sur la Grand-Place, mais pour ça elle folâtrait dans le trèfle comme une abeille, jusqu'à en rapporter du miel sur ses jambes!» la raillait-elle devant Savva, qui le répéta à d'autres garçons; le vieux Pétro l'entendit et le raconta à la maison.

Un sentiment d'hostilité s'était éveillé en elles, faisant bouillonner de part et d'autre leur ardeur juvénile, presque sauvage. Rakhira se rendait chez la fille du vieux Lopata, avec laquelle elle avait toujours d'éternelles affaires de perles à broder et de broderies; comme le chemin était long, et que rien à la ronde n'attirait l'attention de son âme avide, elle fut fort aise d'apercevoir la jeune fille près de ses bêtes, et décida sans l'ombre d'une hésitation, de perdre une heure avec elle en bavardage. Elle s'était dit que, peut-être dans cette solitude, elle aurait la chance de percer le secret de la jeune fille qui faisait actuellement l'objet de la curiosité des femmes et des filles, et son sort ultérieur était le sujet de toutes leurs conversations et de leurs suppositions. Chacune d'elles aurait désiré être la première à apprendre quelque chose de certain sur le héros entré dans la vie d'Anna, à élucider toute cette mystérieuse énigme qui semblait les narguer.



Les deux vieilles voisines de Maria, les deux veuves à la tête blanche, affirmaient unanimement, haussant les épaules, indifférentes :

«Comme cette abeille qui bâtit dans la pénombre son rayon, ainsi Anna s'est enfermée devant les hommes, tissant sa destinée!» Domnika ou Maria pouvaient leur raconter ce qu'elles voulaient, elles étaient bien les seules à ne s'intéresser à rien.

Avec un regard en tapinois dans ses brillants yeux noirs, la jeune fille avançait d'une démarche féline, silencieuse, vers la jeune fille, penchée sur son ouvrage de couture. Anna ressentait de plus en plus sa présence, mais feignait de ne pas la voir. Elle était furieuse d'être forcée de parler à cette jeune «sorcière», comme l'appelait Mykhaïlo, de répondre à toutes ses questions; elle était bien connue pour sa ruse et son endurance à éventer toutes les nouvelles possibles. Elle s'arrêta enfin près de la jeune fille.

— Que Dieu te vienne en aide, Anna! fit-elle d'une voix suave.

— Merci! répondit Anna. Où vas-tu?

— Chez Elisabeth, la fille d'Onoufri. Je veux prendre un échantillon de broderie pour un napperon que je veux faire pour la fête paroissiale. Et toi, qu'est-ce que tu fais?

Anna se sentit touchée jusqu'au plus profond de son cœur par le tutoiement de l'antipathique fille. Il est vrai, qu'elles étaient du même âge, mais comme Rakhira ne jouissait d'aucune bonne opinion et, comme elle n'avait entendu dire que des choses méprisantes sur elle, la jeune fille fut irritée par cette intimité, et lui répondit sèchement:

— Je fais ce que tu vois!

— Tu couds une chemise de noce? fit Rakhira, légèrement moqueuse, mais déjà énervée, semblant confirmer ses propres paroles.

— Ça se peut! dit Anna brièvement.

Rakhira garda un instant le silence. Elle adopta alors un autre moyen. Elle leva une jambe en l'air et la regarda d'un air soucieux.

— En franchissant ce petit fossé, je me suis tellement égratigné le pied au chaume, que je peux à peine aller plus loin. Il faut que je m'assoie un peu!

fit-elle avec une toute autre modulation dans la voix.

— Assieds-toi! marmonna Anna en lui jetant un sombre regard en coulisse. Elle l'avait devinée. C'était la curiosité qui la faisait rester près d'elle.

Rakhira prit place et, un moment silencieuse, elle regarda Anna tirer l'aiguille.

— Pour qui est cette chemise? Pour un homme?

— Oui.

— C'est de la toile fine! On en fait des chemises de noce!

Anna gardait le silence.

— Je ne te veux que du bien, Anna, fit-elle d'une voix sussurante, tu as un bien grand souci! A quand ta noce?

Anna rougit.

— Quand mon bien-aimé le voudra! répondit-elle, gênée.

— Et les femmes du village disent qu'il t'a abandonnée et en a une autre!

La voix d'Anna trembla.

— Ah oui! Qui donc le dit?

— Une femme me l'a dit! Voilà ses mots: «Si Anna était intelligente et ne faisait pas tant la cachottière, il aurait été forcé de la prendre, mais elle se tait, comme si elle avait peur de revendiquer son droit, et lui, il s'en est trouvé une autre, et l'a laissée à son infortune. Qui la prendra avec un bébé? Qui voudra élever l'enfant d'un autre? Pour quelle raison, de quel droit?» Voilà ce que cette bonne femme m'a raconté.

Anna frissonna de douleur et d'humiliation.

— Elle verra bien un jour qui me prendra! répondit la jeune fille, profondément troublée. Qu'elle ne s'en fasse pas pour moi! Je me débrouillerai bien toute seule; que les autres se surveillent!

— C'est ce que je lui ai dit, poursuivait Rakhira qui avait le débit facile, mais cette femme a ajouté: «Anna fait aussi honte à nos gars, on vient demander nos filles en mariage des villages voisins, qu'est-ce qu'ils penseront? Ils diront que nous avons des jeunes gens qui ne savent que séduire les filles, puis en font la risée du village. Personne ne voudra de nos filles là-bas. Chaque fois que ça arrivait, le gars se mariait;

il allait chez le curé, se repentissait, le curé lui passait un bon savon et le mariait, et cette fois? Une honte, il n'y a pas d'autre mot!»

Rakhira scruta de ses yeux brillants et inquisiteurs le visage de son adversaire et, après un bref instant, ajouta :

— Elle a encore dit: «Je me serais attendue à tout de la part d'Anna, mais qu'elle puisse faire une telle honte à sa mère et à son frère, qui pense se marier avec la fille d'un brave propriétaire, ça jamais. Qui a vu ou entendu de pareilles choses? Il ne lui reste qu'à se mettre en service chez les Juifs!»

A ces mots, Anna releva la tête. Elle était livide. Ses yeux devinrent noirs, un mépris et une haine indicibles s'y reflétaient.

— Dis donc toi! demanda-t-elle. Pourquoi es-tu venue ici me faire tes rapports? Va-t-en d'où tu es venue et ne te montre pas à mes yeux! Je ne te raconte pas ce que l'on dit sur toi!

En un clin d'oeil, Rakhira fut sur pieds. Ses yeux ronds, largement ouverts fixés sur Anna, elle garda un moment le silence... Mais ce ne fut que pour un bref instant. Le moment d'après, le fil de sa patience se rompit, et un flot de paroles volubiles jaillit de sa bouche:

— Toi... toi... tu sais ce que les gens disent sur moi? Toi, dont la peau du dos est couverte de bleus, toi, qui demain peut-être, ira mendier ton pain? Toi, tu sais ce que les gens disent sur moi? Que le diable t'emporte! Qu'est-ce que tu sais sur moi? Dis-le que je l'entende! lança-t-elle d'un trait, à grand renfort de gestes désordonnés. Mais ne mens pas, dis la vérité!

— Tu veux savoir ce que l'on dit? répondit Anna également en proie à une rage folle. Attends, je vais te le dire. On dit que tu es la même voleuse que ton père, et que tu ne crains aucun péché comme lui. Tu as donné quelque chose à Savva, tu l'as perverti, et il court maintenant après toi comme un veau attaché à sa corde, qu'il n'obéit ni à son père ni à sa mère, à personne. Oui. Tu penses, peut-être, que personne n'en sait rien, hein? Tu penses qu'il te demandera en mariage et tu vas régner en maîtresse sur les terres d'Ivo-

nika? Mon oeil, tiens! fit-elle et elle éclata d'un long rire qui secoua sa tête d'une manière frénétique. Tu attendras encore un peu cet instant! Ivonika n'a pas besoin de maîtresse comme toi sur ses terres! Il n'a pas besoin pour bru d'une voleuse et d'une sorcière, tu peux me croire. Rien n'y fera: ni tes sorcelleries ni tes herbes, et moi, tu peux ne pas me piquer, car toi non plus, tu n'as pas le droit de mettre la couronne des mariées, tout le monde le sait et Savva ne te prendra pas! D'ailleurs...

Elle voulut encore ajouter quelque chose, mais Rakhira était déjà tout près d'elle, haletante, la poitrine dressée. Elle se prit aux hanches et cria:

— Il te prendra alors, toi, hein?

— Moi non, mais toi non plus! Ni Ivonika ni Maria ne le permettront jamais! Je le sais! s'écria Anna d'une voix frémissante, le visage livide.

Anna avait touché juste; c'était cela que Rakhira appréhendait le plus au monde, elle le craignait comme on craint les piqûres des aiguilles empoisonnées. Ses yeux brillèrent d'un mauvais éclat, pourtant elle partit du même long rire sonore qu'Anna auparavant.

— Tu dis que Savva ne me prendra pas, demanda-t-elle, et tu le sais? Il te l'a dit? Tu peux le jurer? Si tu sais tout, dis-moi qui ira te demander en mariage toi, soubrette, vivant de la charité des gens? Lequel des fils de riches te prendra? Ou bien tu te choisiras celui que tu voudras? Tu en as autant qu'un riche porte de bagues aux doigts. Tu as peut-être déjà choisi, mais tu as oublié son nom de baptême, et à cause de cela tu es restée vieille fille? Peut-être que c'est le vieux Pétro qui vit tout comme toi maintenant de la charité de sa soeur, ou bien Savva te prendra au lieu de me prendre, moi, hein? Ou bien tu prendras son frère Mykhaïlo? Il sera plus tard staroste, comme il s'est vanté une fois devant Savva et toi, à son côté, tu seras madame la staroste. Le vieux Ivonika et Mārīka ouvriront d'avance les portes devant toi, tu pourras à l'occasion les inviter à être parrain et marraine... elle n'acheva pas sa phrase et se mit à rire à gorge déployée.

Aux derniers mots, Anna, mûe comme par un ressort, sauta sur ses pieds. Grande et indignée, dressée

devant la jeune bohémienne, elle la menaça sauvagement du poing.

— Eh bien, oui, oui, que tu le saches! Je me choisirai Mykhaïlo! fit-elle de ses lèvres pâles, la voix éteinte. Et avant qu'il devienne staroste et que tu reçoives ton dû de lui, attrape ça de moi!

Elle leva la main et l'abattit sur le visage hâlé de la jeune bohémienne en une gifle magistrale qui retentit dans l'air.

Rakhira se jeta comme une vraie tigresse, les deux mains levées sur Anna. Mais Anna, exaspérée et bouleversée jusqu'à l'extrême, la repoussa avec une force quasi masculine et si subitement, que Rakhira recula de quelques pas.

— Et quand Mykhaïlo sera staroste, s'écria-t-elle, presque sans voix, et moi sa femme, il chassera du village des sorcières et devineresses de ton espèce! Oui, oui! Tu sais maintenant ce que tu voulais savoir et jubile, si tu en as envie! Tu peux t'en aller à présent. Tu as reçu ce que tu es venue chercher!

Là-dessus, elle rangea promptement son ouvrage de couture et se dirigea vers les bêtes qui s'étaient éloignées un peu du lieu où elles broutaient.

Rakhira ne la suivit pas.

Elle avait peur de cette femme exaspérée et de la force de ses poings durs dont elle venait de faire connaissance.

Elle demeura sur place, folle de rage et d'exaspération, serrant ses poings, les montrant à la jeune fille; elle lui criait les injures les plus grossières et les plus humiliantes.

— Attends, attends! finissait-elle chaque nouvelle phrase, pleine de mépris, d'une voix chantante. Tu te souviendras encore de ce coup! Je te montrerai qui est Rakhira et qui tu viens de gifler! Je te connais, maintenant, attends seulement, nous verrons qui s'en ira du village et avec des besaces encore! Nous verrons qui recevra son dû! At-tends! At-tends!

Elle menaça ainsi longtemps, employant toutes sortes de mots, tout en s'éloignant à pas lents de cette malencontreuse place.

Mais Anna ne l'écoutait plus. Elle mena paître le troupeau dans une direction opposée et ne se retour-

na plus. Elle était complètement indifférente à ce qui se passait derrière elle. Elle sentait clairement qu'une bonne partie du poison niché depuis longtemps dans le fond de son âme venait de l'abandonner. Elle-même n'aurait pas su expliquer ce que c'était. Elle ne savait qu'une chose, elle se sentait bien maintenant...

Rakhira n'alla plus dans la petite forêt, chez la fille d'Onoufri Lopata, chercher l'échantillon pour son naperon. Tirant sur les épaules le fichu qui avait glissé de sa tête, sous ses gestes tumultueux, elle revint chez elle d'un pas pressé.

## XV

Ce même soir Savva vint chez Rakhira et ils passèrent à deux la soirée jusqu'après minuit.

La nuit était limpide et douce; ils se tenaient assis sur le banc de terre, parlant et se disputant.

Elle était très émue, ses yeux ronds lançaient des éclairs. Elle faisait pour la sixième fois le récit de son aventure avec Anna et lui ordonnait à chaque reprise de rendre son «dû» à Anna, autrement:

— Je ne regarderai même pas de ton côté, le menaçait-elle, et si tu oses faire un pas vers moi, je te crèverai les yeux.

Il lui promettait fermement de punir Anna. Profondément indigné de l'offense faite à la jeune fille, il frappait de temps en temps de son poing sur le banc de terre, semblant déjà se venger de l'ennemie, mais cela n'avait pas le don de contenter Rakhira.

— Quand le feras-tu? l'interrogeait-elle, impatiente. Et comment le feras-tu? Je voudrais bien le savoir,— quoique j'eusse préféré me cacher quelque part et observer la manière dont tu la régaleras, la staroste!

— Ne t'en fais pas! répondit-il, goguenard, avec un feu sombre dans ses yeux d'acier qui ne connaissaient jamais le repos. C'est mon affaire! Je la régalerai où je la joindrai, que ce soit dans les champs ou même sur le chemin. Elle n'a qu'à aller en justice après et porter plainte contre moi.

— Il vaut mieux le faire, quand elle sera une fois seule dans les champs à garder son troupeau, il n'y aura pas de témoins.

— Je ne peux pas le faire maintenant, parce qu'elle se tiendra sur ses gardes, ajouta-t-il, je le ferai un peu plus tard, quand elle aura oublié cet incident. J'irai dans notre champ... et notre champ est mitoyen à celui de Dokia et là, je la baptiserai. Je m'avancerai tout doucement, sous le prétexte de lui demander si elle a un pot d'eau et je me camperai devant elle. Je me camperai, continuait-il, le visage subitement changé, semblant vivre la scène qu'il brossait en paroles: «Ecoute, Anna, qui est Rakhira? lui demanderai-je en la regardant. Qui la chassera du village?» Et puis, je lui flanquerai des gifles à droite, à gauche, que la terre s'affaissera sous elle et qu'elle verra noir. Alors je lui dirai: «D'où est-ce que tu sais que Savva Fè-dortchouk ne demandera pas Rakhira en mariage? D'où est-ce que tu sais qu'elle est sorcière et qu'elle l'abreuve d'herbes? Tu l'as vu et tu as des témoins?» Après ça, crois-moi, l'envie lui passera de s'en prendre à toi et de te surnommer sorcière. L'envie ne lui reviendra pas non plus, quand Mykhaïlo deviendra staroste et elle, sa femme. Laisse-moi seulement faire, et compte sur moi!

Il devint horriblement pâle en prononçant ces quelques phrases. Ses yeux s'allumèrent d'un feu étrange, s'agrandirent, devinrent froids comme de la glace. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, il haletait comme s'il venait d'accomplir un pénible travail physique. Elle le saisit par la main et le regarda d'un air satisfait.

— Si toi... tu fais ça... si tu le fais... — elle pouvait à peine parler de tout ce bonheur contenu, — je ne sais pas, alors... Autrement, je leur montrerai, à elle, à Dokia et à tous ceux qui donnent asile à cette vipère, j'incendierai leur maison. Je te jure, Savva, que je le ferai!

Il promit encore une fois de tenir parole, et elle se calma enfin. Un peu plus tard, elle se glissa furtivement dans la maison où reposaient ses parents, en ressortit avec du tabac et une bouteille d'eau-de-vie.

— Bois un coup, maintenant! chuchota-t-elle, contente, lui mettant le breuvage sous le nez. Elle s'assit

par terre, les jambes repliées sous elle, à la mode orientale, et se mit à bourrer une pipe. C'était son moment le plus agréable, celui qu'elle attendait avec le plus d'impatience. Elle fumait avec plaisir, passionnément, mais ne se le permettait qu'en cachette, car sa mère la battait pour cela et elle craignait le qu'en dira-t-on des gens. Pas une jeune fille ne fumait au village, cette coutume étant purement gitane, et elle ne voulait pas qu'on la prenne pour une bohémienne. A aucun prix, pour rien au monde... Elle y résistait avec toute l'ambition de sa nature sauvage, indomptée. Mais, lorsqu'elle se trouvait ainsi seule avec lui la nuit, et pas une âme vivante ne les voyait, elle agissait alors à sa guise.

Lui aussi, il aimait à la voir fumer, il s'en amusait comme d'un jouet. Il lui avait même acheté une pipe dans la petite ville qui attenait à leur village et, dans le silence complice de la nuit, ils se donnaient tout entier à ce plaisir.

Les journées étant chaudes maintenant, la jeune fille ne portait qu'une chemise, serrée à la taille par une ceinture et, c'est vêtue de cette façon qu'elle se tenait à ses pieds. Ses cheveux drus, rebelles, retombaient en petites frisettes sur son front, sa tresse courte, mais épaisse, dansait comme vivante sur son dos au moindre mouvement de ses gestes brusques. Tout en fumant, elle ne cessait d'observer Savva. Ses yeux s'accrochèrent à lui avec toute la passion de son âme. Elle se réjouissait du plaisir qu'elle lui avait procuré avec la boisson, de son animation et de sa loquacité sous l'effet du breuvage. Parfois, elle le craignait. Pourtant, lorsqu'il avait bu un peu, il lui était plus facile de l'atteindre ou d'obtenir ce qu'elle voulait de lui. La nuit était si limpide, tous les objets environnants si distincts, qu'il aurait été facile de compter les plus petites feuilles des cerisiers qui se dressaient autour de la misérable cabane. Les sveltes mauves blanches se distinguaient de la sombre verdure du petit potager par leur belle croissance, et leurs fleurs blanches semblaient pâlir par moments dans le feuillage touffu, dans le mystérieux rayonnement de la lune. Du côté est de la maison, derrière le verger, une chouette lança son triste cri strident. Rakhira l'entendit.



— Quelqu'un mourra! fit-elle d'une voix sèche, tournant ses yeux luisants du côté d'où venait de retentir cet appel de mauvaise augure... D'où crie-t-elle?

Il haussa les épaules.

A présent le cri se répéta dans leur voisinage.

— Eh, mais c'est tout près de nous, s'exclama-t-elle.

— Tu as peur? s'enquit-il, la regardant gravement.

— Non.

— Ne crains rien, toi, tu ne mourras pas!

Elle sourit, montrant ses dents d'une blancheur éblouissante.

— Que mes ennemis meurent! dit-elle.

Après un instant de silence réciproque, elle reprit:

— Donc, tu ne vas rien raconter à tes vieux de cette affaire? Moi, à ta place, je le ferais exprès. Qu'ils s'en réjouissent un peu comme d'une mauvaise fortune. Je ne leur plais pas, alors, peut-être, ils auront plus de cœur pour elle!

Mais Savva fit non de la tête. Il avait une autre idée dans son esprit. Il voulait la garder pour lui en attendant. Elle pourrait lui rendre plus tard un meilleur service. Elle pourrait lui être d'un bon recours contre Mykhaïlo-même. Et puis, il voulait attraper son frère et Anna sur le fait, et alors... Ses yeux lancèrent comme auparavant une lueur froide qui se renforça, ils errèrent à terre, d'un objet à l'autre et, il se tut. L'instant d'après, il appuya sa tête contre ses mains, et celles-ci contre les genoux et, le regard noyé à terre, il dit:

— Cette année mon père a un blé magnifique! C'est justement celui que j'ai labouré et semé jusqu'au bout.

Elle ôta la pipe d'entre ses lèvres et demanda:

— Eh bien quoi?

— Rien! Mais cette terre où nous avons semé le blé cette année est excellente! Tous nos champs sont parfaits, d'ailleurs! La terre y est grasse et bonne, tu peux y semer ce qui te plaît, tout poussera à merveille!

— Tu ne viens que de l'apprendre? demanda-t-elle avec une légère ironie dans la voix. Tout le village sait que les terres d'Ivonika sont les meilleures du village. Elles sont même meilleures que celles du domaine.

— Je le savais avant! répondit-il pensivement, traî-

nant les mots. Mais depuis que Mykhaïlo est parti, je le comprends mieux. Quand on sème, laboure, sarcle soi-même, on apprend à mieux connaître sa terre. Ce carré — celui qui est non loin de la hutte, à un pas de la route — je voudrais bien l'avoir. Je me ferais bâtir une maison là-bas. Mais, fit-il, hésitant, mon père voudra-t-il me le donner? Tiens, Mykhaïlo avait aussi dit une fois que ce serait bien d'y construire une maison. Nous aurions toutes nos terres autour de nous. La route n'est pas loin, on ne peut donc pas demeurer tout le temps dans la hutte, et puis nous ne pourrions pas y rester à deux.

— Le vieux ne te donnera pas ce champ! jeta Rakhira, d'un ton catégorique.

Il ne répondit pas.

— Le vieux ne te le donnera pas! répéta-t-elle, irritée. Il le donnera à Mykhaïlo; et puis, s'il te le donne, il exigera que tu me laisses...

Il avait dû penser à la même chose, car il ajouta de la même voix impatiente et exaspérée:

— Oui, il va se mettre à parler de péché et me dira qu'avec un péché sur l'âme, l'homme n'aura aucun profit de la terre et patati et patata! Je sais. Je le sais d'avance...

Elle regardait devant elle, l'air songeur, les yeux à fleur de tête. Elle se vit en pensées maîtresse de maison, la tête prise dans une belle coiffe d'un blanc de neige, vêtue d'une longue pelisse, allant derrière lui à l'église le dimanche. Tous les hommes et toutes les femmes se retournaient sur leur passage et les jeunes filles blêmissaient de rage. Elle était maîtresse sur les terres d'Ivonika! Elle, Rakhira!

C'était le rêve qu'elle berçait éternellement dans son coeur. C'était ce grand bonheur vers lequel aspirait son âme avide et sans lequel elle ne s'imaginait pas la vie. Elle s'y était attachée avec toute la force de son caractère passionné, insatiable, la faim de sa jeune nature sauvage qui, fondue en un tout avec une autre vie, ne pouvait même en pensées se détacher de lui, de toutes ses exigences et manifestations qui l'entraînaient.

Toute à la poursuite de son grossier bonheur, engendré par la fantaisie de son rêve, faisant tout pour le retenir, elle se démoralisait inconsciemment de plus en

plus, ne répugnait pas aux actions les plus viles pour apaiser ses convoitises.

Tout devait se réaliser comme elle se l'était forgé, comme elle l'avait médité et comme elle le désirait. Il ne pouvait en être autrement. Il la désirait, elle le voulait, il devait recevoir de la terre de ses parents, donc tout le reste n'existait presque pas pour elle.

— Dis donc! Qu'est-ce que tu attends en somme? Que Mykhaïlo revienne de l'armée?

— Mais moi aussi, je dois y aller! répondit-il d'un air sombre. On ne m'a pas pris la première fois, mais la seconde fois je peux y passer!

— Quoi? Toi aussi? Mais on a déjà pris Mykhaïlo?

— Certes, mais je dois faire mon service moi-même! fit-il du même air. Elle se tut un moment, puis demanda:

— Et si tu avais un frère, il devrait aussi y aller?

— Naturellement!

— Et tu devrais y aller obligatoirement?

— Tu crois que non? D'autant plus alors!

— Pourquoi d'autant plus?

— Parce qu'il y aurait toujours un enfant auprès des parents! Tu comprends?

— D'où est-ce que tu le sais? Qui te l'a dit? demanda-t-elle.

— Je le sais! Et puis mon père me l'a dit! Tout le monde sait cela!

Elle se tut, plongée comme avant dans de vives réflexions. L'instant d'après, elle demanda:

— Et que se passe-t-il dans ces maisons, où il n'y a qu'un fils?

— Il peut être dispensé alors, et puis on peut toujours dire: «Les vieux sont malades et il doit rester à la maison pour soigner ses parents et conduire la propriété».

Elle ne posa plus de questions. Il se tut également, roula une cigarette, et elle se mit à ronger ses ongles. Puis, elle dit:

— Si Mykhaïlo revient, tu devras t'en aller. Avant que tu reviennes, il se mariera et le vieux lui donnera la meilleure terre. Elle prononça ces mots d'une voix de plus en plus basse qui passa au murmure... C'est

comme si elle voyait subitement son bonheur et tous ses espoirs s'évanouir et mourir.

— Oh, mais je peux ne pas aller à l'armée, fit-il.

— Mais tu m'avais dit que tu devais y aller...

— Je me couperai un doigt... ou bien non, tu me donneras quelque chose de chez ta tante de M., une herbe, un breuvage quelconque qui me rende malade pour cette période... Je maigrirai et l'on ne me prendra pas. Je n'ai pas peur de l'armée, ajouta-t-il avec force, mais je ne veux pas servir. Je vais y traîner mon fusil durant deux, trois ans et, en attendant, je perdrai ici la meilleure terre. Ce qui m'intéresse, c'est la terre, rien que la terre. Le reste m'est complètement égal. Nous sommes deux à prétendre à cette terre: nous recevrons chacun un bon et un mauvais champ.

— Tu as le même droit que lui, affirma-t-elle avidement.

— Le même, oui, peut-être même, un plus grand!

Ils se turent. Ils restèrent ainsi silencieux. Puis un coq chanta. Il était minuit passé. Il revint à la réalité, voulut se lever, mais elle le saisit par le bras et le retint.

— Reste avec moi cette nuit, dit-elle à mi-voix. Tu ne dormiras pas mieux à la maison qu'ici.

Il se rassit sans mot dire, lui passa le bras autour du cou. Elle lui chuchota quelques mots doux à l'oreille et se pressa contre lui comme une belette, mais il ne demeura pas longtemps sur place. Il se leva brusquement, comme mû par une volonté intérieure, comme si quelque chose le chassait d'ici et, repoussant les mains de la jeune fille, il se dressa vivement sur ses pieds. Ses yeux commencèrent à errer de-ci, de-là, puis se fixèrent enfin sur la bouteille d'eau-de-vie. Il s'arrêta.

— Il y a encore quelque chose à boire? demanda-t-il.

Et, découvrant au fond de la bouteille un peu d'alcool, il versa le reste du liquide dans sa bouche, le but jusqu'à la dernière goutte...

— Et maintenant, je m'en vais, fit-il.

Elle se leva à son tour, s'étira tout doucement comme une chatte devant lui et le raccompagna jusqu'à la passerelle.

Ici, ils se tendirent la main.

— N'oublie pas Anna! lui rappela-t-elle, une dernière fois.

— Ne t'en fais pas! répondit-il, en souriant. Mais ce sourire déforma jusqu'à la laideur ses doux traits enfantins.

«Que moi, je l'oublie, ah non, tiens! pensait-il, se dirigeant d'un pas nonchalant par les champs, vers la hutte.

— La dévote! Elle s'est traînée en pèlerinage avec ma mère, elle a pleurniché devant toutes les icônes, elle a porté des cierges et de l'argent, et maintenant, tu vois ça... ils se cachaient sous terre comme des taupes, des blaireaux, pour que personne ne les voie, mais tout s'est quand même découvert!!»

Tout bouillonnait en lui, mais en même temps il éprouvait un vif contentement et une ineffable mauvaise joie. Son père et sa mère lui reprochaient sans trêve sa liaison avec Rakhira, trouvaient que c'était une mauvaise action, un gros péché, lui rebattaient les oreilles du matin au soir avec les menaces les plus diverses, l'avertissaient qu'ils ne lui donneraient rien, et l'aîné s'en va séduire une sotte fille de ferme avec le dessein de la leur amener en bru à la maison...

Il en aurait ri aux éclats, tellement cette affaire lui semblait comique en cet instant. «Le capitaine» comme sa mère appelait parfois son aîné, le futur «staroste»!

— Oui, oui, oui! Maman! disait une voix en lui. C'est elle qui ouvrira de gros yeux et battra des mains quand elle apprendra la nouvelle. Elle en aura une de ces joies!

Mais son coeur ne jubila pas longtemps. Au seul souvenir de sa mère, il se tut et eut froid au coeur. Il savait. Il savait bien que sa mère ne voudrait jamais d'Anna comme bru, mais n'accepterait pas non plus Rakhira. Jamais!

Telle une louve, elle se jetterait sur eux et lui arracherait la jeune fille, si l'affaire en venait au mariage. Il ressentit instinctivement qu'elle serait sa plus grande ennemie dans la lutte pour son bonheur. Ni son père, ni Mykhaïlo, ni les gens, personne d'autre qu'elle — elle seule! Elle serait cette unique!

Ses poings se serrèrent malgré lui.

— Maman! maman! siffla-t-il d'une voix pleine de haine, serrant violemment ses poings. Il la rencontrait partout. Il la trouvait à chaque pas! Il lui semblait qu'il l'aurait écrasée, à tel point elle le gênait maintenant, et c'est avec une haine consciente qu'il pensa à elle en cette minute.

Sa poitrine se souleva sous l'effet d'une émotion intérieure, ses narines frémirent. Il était terrible en cet instant. Si Marika l'avait vu à cette heure, elle se serait sans doute écriée: «Il a de nouveau l'esprit tout dérangé!» En outre, il était tourmenté et rongé par cette crainte éternelle de ne pas recevoir de terre. Il se sentit comme renié, sans valeur, et ressentit qu'il ne pourrait pas rester sans terre... Mais il ne pouvait non plus rester sans Rakhira.

«Rakhira ou la terre!...» lui avait dit une fois son père, et sa mère le lui répétait mille fois, à chaque pas. Tous les coins et recoins de la maison l'accueillaient par ces mots. Bah! même la terre n'avait pas d'autres paroles pour lui. Partout où se posait son regard: sur les champs, les terres où ondulaient les blés, bruissait le maïs, tout se transformait en un seul mot: «Rakhira ou la terre!»

Cet état de choses l'aigrissait, lui faisait perdre l'équilibre. Ces deux années où il avait été forcé de la servir doublement, l'avaient attaché beaucoup plus à elle que ne l'auraient fait son père et sa mère.

Et Rakhira qui disait: «Si tu n'as pas de terre, nous ne pourrions pas nous marier! De quoi vivrions-nous?»

C'était vrai, de quoi vivraient-ils?

Et puis l'idée de laisser Rakhira ne l'effleurait même pas. Tout simplement il ne pouvait pas vivre sans elle. Son front se rembrunit.

«Rakhira ou la terre?...»

Puis une voix en lui prononça bien distinctement, tout haut: «Pourquoi pas l'une et l'autre?»

Oui, pourquoi n'aurait-il pas les deux?

«Et l'une et l'autre!» chanta une voix en lui, et il se sentit d'un coup heureux comme s'il possédait les deux chers trésors.

Oui, les deux! Cela lui suffisait. Il ne voulait que cela. C'était le commencement et la fin de ses rêves et de ses désirs. Précisément rien que cela. Mais cela, il

le voulait avec toutes les fibres de son être, il le voulait jusqu'à la fin de sa vie. Il le désirait sciemment et inconsciemment, ne vivait et ne respirait qu'avec ce désir...

Il suivit encore un champ qui menait à la hutte. La nuit était très claire, douce et calme, comme si elle voulait se répandre en douceur et en beauté. De-ça, de-là, les blés se tenaient immobiles et silencieux, la rosée brillait sur les épis, des gerbes s'amoncelaient en meule, jetant une grande ombre estompée autour d'elles.

Il dirigeait ses pas vers le champ, suivant le même sentier qui allait s'abaissant, formant une cuvette, le même que suivirent autrefois Anna et Mykhaïlo. Son regard se fixa sur la hutte et les arbres qui l'enveloppaient de leur ombre noire, puis se posa malgré lui sur le bois voisin.

Il se tenait sombre et touffu et si paisible, comme s'il attendait quelqu'un. Il était toujours le même. En le voyant le garçon se calma et d'autres images remplirent son âme. Souvent il y avait volé du bois. Là-bas, il avait une fois coupé un petit chêne qu'il avait vendu à un Juif et jusqu'à présent personne ne l'avait su. Une autre fois, il avait dérobé deux écheveaux à son père, les avait cachés dans le petit bois, les avait également vendus au Juif et son père ne lui avait rien dit. Une fois encore, juste au beau milieu de l'été, il avait pris à sa mère une pièce de toile qui blanchissait, l'avait enterrée là-bas et personne n'en avait soufflé mot.

Il s'y sentait plus sûr qu'à la maison. Ce bois lui avait été plus d'une fois d'un grand secours, il n'était pas loin de la hutte et le mieux — c'est que tout ce qui s'y faisait, n'était pas considéré comme péché. Voler, receler les objets dérobés, faire du bien ou du mal — n'était pas un péché. Une fois le bois fini, le dernier arbre dépassé, en plein champ, tout péché restait dans le bois et on était libre, pur, comme auparavant...

Il pressa le pas.

Il aperçut un lièvre qui courait en longs bonds devant lui par le trèfle. Il devait l'avoir.

Il faisait un merveilleux clair de lune, la nuit était

calme, tout dormait et personne ne l'empêcherait de tuer l'animal. Il avait dans la hutte l'excellent fusil de son père, fusil qui ne manquait jamais son but, mais qui tuait sur place. Il aurait ainsi quoi porter demain chez le Juif de la Grand-Place. Les Juifs ne mangent pas de gibier, mais l'achètent volontiers pour les bourgeois de la ville.

Sombre et gracieux l'animal émergea à nouveau du trèfle. Debout sur ses pattes de derrière, il guettait les oreilles dressées. Il ne restait qu'à tirer... C'est en courant qu'il revint de la hutte. La terre, Rakhira, le fardeau qui pesait tout récemment encore sur son âme, tout était oublié, tout s'était envolé; il ne sentait et ne savait qu'une chose: il devait tuer ce lièvre. Quelque chose le poussait, comme s'il devait le faire à tout prix, et recouvrer ainsi l'équilibre de son être.

Les légères silhouettes nébuleuses qui pendaient, immobiles, devant le bois voisin, au-dessus du pré humide et marécageux, semblaient s'agiter, s'animer, se retirer imperceptiblement. Elles paraissaient fondre doucement en une masse et, s'élevant ainsi en l'air, le pavaient, attirant par des gestes mystérieux le chemin vers les profondeurs noires et expectantes de la forêt.

Une étoile au ciel trouvant sa position incommode changea de place. Elle se jeta dans l'espace en un immense élan arqué, et se fixa en petit point d'argent scintillant dans l'infini du firmament, du côté opposé.

La hutte se tenait solitaire et abandonnée devant cette petite poignée d'arbres, qui s'étaient tassés autour des arbres fruitiers, et ses deux fenêtres minuscules lançaient gaiement leur éclat à la lune, à la large plaine qui s'étalait devant elle.

La vieille Soïka devait faire un mauvais rêve. Après avoir longuement flâné d'un coin à l'autre de sa cour, elle s'assit et se mit à hurler. Elle avait penché cette fois sa tête vers la terre et son hurlement était plein de vibrations sinistres et douloureuses.

## XVI

L'automne approchait — un automne avancé — le mois de novembre. Il amena des jours ensoleillés mais déjà froids, et des nuits étrangement douces et clai-



res. Pourtant les gens disaient que l'eau fleurissait. Elle avait sa floraison si tard. Elle était d'un froid glacial, avec un éclat fort argenté, et était si pure et limpide, qu'on pouvait distinguer les plus petites pierres au fond de son lit.

Le temps du blanchissage des toiles avait passé. Les longs écheveaux de toile qui resplendissaient chaque été chez Marika dans le verger, non loin de la hutte ou bien sur les prairies, près du trèfle, étaient soigneusement serrés dans le grand coffre de la maison «d'en haut». Les champs s'étendaient, dépouillés de leurs riches parures, des troupeaux s'arrêtaient ça et là et paissaient le chaume. Seul, le tintement assourdi des clochettes, presque insonore, au cou des bêtes de l'avant errait, vibrant à travers les champs pour s'éteindre loin dans l'étendue, puis tout redevenait silence. Un silence régnait calme et paisible, et la terre réchauffait où elle pouvait sa surface exténuée. Tout, autour de la hutte, avait un air fringant et coquet.

Depuis tout un mois Mykhaïlo était à la maison et butinait telle une abeille dans tous les coins de la propriété et en avait fait — comme disait Ivonika — un vrai miroir. Il avait beaucoup vu et entendu à l'armée, avait appris une foule de choses et, ce qui le frappa le plus maintenant, (dans la hutte comme dans la maison «d'en haut»), c'était la malpropreté qui y régnait. Il nettoyait, arrangeait tout ce qui lui tombait sous la main, et travaillait avec une telle ardeur, comme si chaque jour il attendait la visite du général même ou d'un autre gradé. Jamais encore il ne s'était senti si heureux et satisfait comme en ces jours. Il lui semblait être le maître d'un immense et somptueux monde de verdure où il pouvait faire tout ce qu'il désirait.

Les blés récoltés s'élevaient comme un mur doré ou bien rappelaient une compagnie bien alignée non loin de la hutte, pas un épi ne dérangeait l'ordre établie, et la petite aire les séparant de la cabane, était proprement et soigneusement balayée. Les feuilles, tombées des arbres de la forêt et du verger, étaient amassées en un grand tas qui attendait son sort, le maïs qu'on égrenait précisément, était versé dans de grandes corbeil-

les placées près de l'aire et, à travers les joncs tressés du grand panier lourd, se montraient les petites dents des grains jaunes. Un ordre parfait régnait partout.

Le lendemain même de son retour, Mykhaïlo avait pris sur lui le soin de l'étable et des bêtes, et Savva avait maintenant — comme lui avait dit Mykhaïlo, avec un joyeux sourire — «congé» pour un temps.

Il lavait et étrillait ses boeufs qui reluisaient comme de la soie au soleil, l'étable était aussi propre qu'une maison.

Ivonika allait, venait, heureux et content de tout et s'il parlait, c'était d'une voix haute, preuve certaine de satisfaction intérieure, de doux bonheur et de sérénité d'âme.

Mykhaïlo était à la maison depuis plus de quatre semaines, et il lui restait encore un bon mois de permission. Il avait tout le temps son fils devant ses yeux, et il savait que, si celui-ci s'en irait, ce serait pour revenir dans quelques mois pour toujours dans son nid. D'ici une demi-année, il l'aurait enfin à lui...

Le dimanche, il allait avec lui à l'église et saluait tous d'une voix forte et cordiale. Cette année-ci tout était différent...

Marika, fière et heureuse, choisissait mentalement une bru parmi les filles riches, et même Savva semblait plus joyeux que de coutume.

Il aidait volontiers Mykhaïlo à faire chaque ouvrage et, même s'il évitait de répondre aux questions de son frère concernant ses rapports avec Rakhira, sa présence, toutefois, paraissait le contenter; il n'avait du moins pas besoin de penser toutes les nuits à la hutte, aux bêtes dans les champs, et pouvait tranquillement passer ses soirées chez Rakhira et son père. Il était devenu du reste leur hôte quotidien...

Il en était autrement des affaires de Mykhaïlo et d'Anna.

Ils ne pouvaient se voir que de loin en loin, et encore plus rarement se parler.

Anna évitait toute occasion de se rendre au village et quand elle passait des heures entières à garder son troupeau dans les champs, elle ne pouvait pas toujours parler en tête à tête à Mykhaïlo. Aussitôt d'autres filles et garçons qui gardaient aussi leurs bêtes, venaient.

se joindre à eux (Anna n'était plus seule au champ), et se mêlaient à leur conversation qui roulait alors sur des thèmes courants. Et puis, ils avaient peur que leur secret ne se dévoilât par ces rencontres fréquentes, et ils remettaient tout à la Saint-Mykhaïlo, attendaient ce jour comme le salut de leurs tracas et de leurs soucis.

— Et si à la Saint-Mykhaïlo ton père et ta mère te défendent de me prendre pour femme, que feras-tu alors? demanda un jour la jeune fille, d'un air soucieux, quand ils purent enfin trouver un moment pour rester ensemble.

Elle tourna vers lui ses grands yeux brillants, interrogateurs, que le chagrin avait rendu caves et eut un sourire forcé.

— Je leur poserai alors cette question: m'avoir avec Anna près de vous ou m'avoir avec Anna en ville, répondit-il dans un sourire béat. Ne crains rien, ils s'adouciront alors. Tu n'es donc pas Rakhira. Tu n'es pas ma cousine germaine et ce n'est pas un péché de nous aimer. Notre amour n'entraînera pas de conséquence et de malheur. Ils n'ont pas d'autres raisons de nous séparer. Le fait que tu sois pauvre,— ajouta-t-il, devinant d'après l'expression de son visage que ces mêmes mots étaient sur ses lèvres,— ne veut rien dire, je demanderai à mon père: papa et vous, maman! avez-vous donc été des richards quand vous vous êtes mariés? Mais pourtant Dieu ne vous a pas oubliés, et vous a généreusement secourus, que vous êtes de riches propriétaires aujourd'hui. Je vous laisserai tout votre champ, leur dirai-je, jouissez-en, moi, je prends Anna et je reviens en ville. Je m'y trouverai toujours du travail et je ne crèverai pas. Je pense à présent un peu autrement qu'autrefois, poursuivait-il, relevant fièrement la tête, j'ai vu un peu de monde, et je sais que celui qui veut travailler et a de bons bras, ne mourra jamais de faim. En ville, les gens vivent bien sans terre, une vie dure, il est vrai, mais ils vivent souvent mieux que nous. Et puis, je le dis comme cela, fit-il en souriant, parce que je sais que, si j'insiste, ils prendront mon parti. Maman n'aurait plus assez de larmes pour pleurer après moi. Toutes celles qu'elle avait, elle les a déjà versées. Je sais qu'ils vont gronder, répliquer, me faire des reproches, maman se plaindra aux

voisines, mon père poussera à tout instant des soupirs, et pourtant, qui peut me forcer à prendre pour femme une jeune fille que je ne pourrai pas souffrir? Car si l'homme aime sa femme, c'est comme si elle est sa seconde vue. Voilà ce que je leur dirai! Tu n'as pas besoin de te tracasser!

Elle leva sur lui son regard baissé et regarda d'un air interrogateur ses bons yeux clairs.

Il parlait d'une voix si ferme et persuasive, si sincère, qu'elle ne put ne pas croire à la réalisation de ce rêve dans l'avenir. L'espoir s'était à nouveau ranimé en elle, elle sourit. Pourtant, l'instant d'après, quelque chose de douloureux frissonna en elle, quelque chose comme un dard profondément enfoui dans un coin de son coeur, quand elle pensa à la minute où il annoncerait à son père qu'il voulait prendre pour femme la fille de ferme Anna.

— Tu espères que tout finira bien? demanda-t-elle de nouveau timidement, d'une voix basse.

— Oui, répondit-il d'un ton ferme. Ne te tourmente donc pas tant! pria-t-il, l'enlaçant tendrement. Tu t'es déjà tant chagrinée que tu en es devenue noire comme cette terre! Pour qui me prends-tu, Anna? Qu'est-ce que je suis pour toi? Tu penses que je veux te tromper et te laisser? Tu penses que je ne suis pas un homme d'honneur et de conscience? Depuis quand es-tu devenue si sage? Tiens, regarde mes bras! ajouta-t-il fièrement, en la consolant, tendant dans un geste brusque son bras fort qui fit jouer ses épaules musclées. Tu vois cette force? Je pourrais travailler pour quatre comme toi, et toi, tu as peur? Anna, ma chérie... dis-moi, tu as peur?

Il releva la tête penchée de la jeune fille, et la regarda ému dans les yeux. Ils étaient pleins de larmes.

— Eh bien! Tu pleures!

Elle essuya ses larmes sans mot dire.

— Anna, ma petite Anna... la suppliait-il d'une douce voix voilée, l'attirant tendrement à lui. Qu'est-ce que tu as, ma chérie? Je te le répète: Dieu ne nous abandonnera pas!

Elle lui passa ses deux bras autour du cou et se mit à pleurer. Quelque chose lui avait ôté la voix.

— Qu'est-ce qu'il y a, Anna? Pour l'amour de Dieu, dis-moi donc ce qu'il y a? la suppliait-il, insistant.

— Rien, chuchota-t-elle, rien! J'ai seulement un horrible cafard.

Une pensée fulgurante traversa son esprit et sembla tout lui expliquer. «Elle a peur de la mort! C'est un péché de mourir comme cela!»

Et il se mit à la reconforter avec des mots simples, maladroits, mais que de sensibilité et de tendresse renfermait pourtant en soi cette âme de paysan! Que de vérité et de fidélité vibraient dans sa voix qui s'efforçait d'être tendre et douce, que de soucis et de sincérité trahissaient ses bons yeux émus!

Il comprenait à peine ce qu'il disait, à tel point le son de sa voix rendait sans le vouloir la meilleure part des sentiments de son âme.

— Une fois que je suis là, tu n'as plus rien à craindre! répétait-il à tout moment. Tout ira bien! Je n'avais qu'un désir: me trouver au plus tôt ici! Ici, je suis mon maître. Je ne crains rien et personne au monde. Je suis chez moi! Nulle part autre, seulement ici, je voulais me voir! Ne te tourmente plus! Toujours et en tout, je me tiendrai tel un chêne derrière toi et qu'on essaie un peu de t'offenser, on verra alors!

— J'ai peur de Savva et de Rakhira, reprit-elle à nouveau, toute chagrine.

Il fit un geste insouciant de la main.

— De ce nigaud? demanda-t-il.

Il était au courant de la querelle des jeunes filles au champ et avait promis à Anna de «parler» à Rakhira à un moment opportun.

— Que peuvent-ils te faire, quand je suis là? A moins de trahir notre secret à mes vieux, je doute qu'ils le fassent, en tous cas, ils ne l'ont pas fait jusqu'à présent. Savva réfléchira bien avant de s'en prendre à moi. Il sait qu'il vaut mieux être en bons termes avec son aîné. Je ne lui fais aucun tort. Je suis bon pour lui.

— Oui, mais il te parle à peine...

— Quand mon frère a-t-il beaucoup parlé, mon chou? Oh non, il n'est pas bavard, mon frère. Du temps qu'il s'est lié à la Rakhira, les mots fondent dans sa bouche; mais nous vivons bien ensemble. Il vient, mange et s'en va travailler; il revient, grom-

melle quelque chose sous le nez et repart, ou bien son fusil en bandoulière, il bat les champs des heures entières. Le soir, il va chez elle, ou n'y va pas, et voilà tout son travail depuis que je suis à la maison. Un nigaud, rien d'autre!

— Moi aussi, je l'ai vu dans le champ, l'autre jour, avec un fusil! dit Anna, presque consolée. Je l'ai vu de derrière! Il marchait lentement, plongé dans ses réflexions, sans chapeau, la tête basse, regardant droit devant lui.

— Il flaire les lièvres comme un chien! fit Mykhaïlo dans un sourire. Et les tuer, c'est sa plus grande joie. C'est vrai que son bras et son oeil sont meilleurs que les miens. Qu'il s'en réjouisse, qu'est-ce que cela me fait?

— Oui, mais après, il est entré dans le bois voisin! ajouta Anna. Et là-bas, il n'y a pas de lièvres.

— Il a peut-être tiré de là-bas! A la lisière du bois, il y a plein de souches derrière lesquelles on peut se cacher. Et comme il n'a pas de permis, il n'a pas le droit de porter de fusil. Un gendarme pourrait être dans les parrages et confisquer l'arme, il aurait à payer une amende. Il le sait et fait attention. Et il fait bien. Si on lui reprenait l'arme, ce serait un grand dommage, car le fusil est cher et ne manque jamais son but. Il suffit de tirer et il porte la balle au but, et là-bas, c'est tout. Mon père pousserait les hauts cris. Ne crains rien, il le sait bien.

— J'ai entendu dire, Mykhaïlo, fit timidement la jeune fille, que Rakhira allait souvent, plusieurs fois par jour même, chez sa tante, la devineresse, tu sais cette bohémienne qui a pris le mari de sa soeur. Je sais qu'elle n'a qu'une idée: me faire du mal. Elle peut se procurer une herbe ensorcelée et me la jeter sur le chemin. Tu crois que c'est difficile à faire? C'est une mauvaise fille. Le vieux Pétro dit bien: «Ce n'est pas Dieu qui a créé ça, c'est né tout seul, et c'est pour cela que c'est si méchant!»

— Et c'est de ça que tu as peur et c'est à cause de ça que ton coeur est si lourd? s'enquit-il à nouveau. Elle hésitait à répondre.

— Non, pas seulement à cause de ça, mais... traînait-elle d'une voix lente, quelque chose arrivera qui

me fera souffrir! Et encore, j'ai vu plusieurs fois en rêve une brume noire s'étaler au-dessus de votre champ et de votre hutte. Je l'ai vue également au-dessus de ma tête, pendant que je gardais le troupeau et cousais une chemise. Et je ne voyais rien ni devant moi, ni près de moi, et après, un grand silence effrayant s'est établi pour un instant, Mykhaïlo, mon Dieu! je ne souhaite à personne, même à mon pire ennemi de vivre cela. Quand la brume s'est dissipée, et j'ai regardé ma chemise, j'ai vu qu'elle était couverte de gouttes noires. Des gouttes noires sur de la toile blanche, ce n'est pas bien, Mykhaïlo, c'est un mauvais présage! Rappelle-toi que ce n'est pas bien! Je vais mourir!

— D'ici un an tu seras ma ménagère et tu coudras non à toi, mais à moi une chemise. Tu ne la broderas pas avec de la laine noire, mais avec de la soie rouge et or. Rappelle-toi bien cela! fit-il joyeusement. Il n'y a pas de quoi s'en faire! Ce que tu as rêvé, tu l'as rêvé! Et moi ce que je te dis, je le dis pour de bon! A ces mots, il s'envoya un coup de poing en pleine poitrine qui en vibra. Après un sourire, ils se séparèrent.

. . . . .

Ce même jour, tard dans la soirée, Anna sortit de la maison. Chaudement emmitouflée, elle allait chercher du sel chez Mendel de la Grand-Place et, s'en revenant, arriva à l'endroit où le vieux Pétro avait autrefois vu un grand chien noir.

Ce soir-là, il faisait sombre.

D'épaisses ténèbres enveloppaient la terre et, c'est à peine si une étoile argentée scintillait dans le ciel voilé de nuages. L'obscurité s'amassait autour d'elle.

Elle eut froid subitement et, s'emmitouflant dans son serdak, pressa le pas. Soudain, dans les ténèbres, elle vit une silhouette distincte qui se dirigeait tout droit vers elle.

— Savva! cria douloureusement une voix en elle et, l'espace d'un éclair, elle comprit qu'elle était seule.

C'était en effet Savva.

Il marchait tout droit sur elle et s'arrêta brusquement tout près de la jeune fille.

— Savva! s'exclama-t-elle d'une voix éteinte, pendant que le sang reflua de son visage. Savva!

Il ne prononça pas un mot.

Il braqua seulement ses yeux sur elle. Ils s'allumèrent d'un éclat singulier, phosphorescent et semblèrent vaciller.

Son visage délicat et enfantin devint grave, presque douloureux et, c'est d'une voix étranglée qu'il fit écho à ses paroles.

— Savva! Je ne t'ai rien fait! gémit-elle, terriblement effrayée. Je ne t'ai rien fait!

Le jeune homme ne détachait pas ses yeux d'Anna.

Il semblait que ce regard froid qui reluisait comme une lame de couteau, ne s'était enfoncé dans son cœur que pour la tuer. Il fit encore le geste d'enlever le fusil de son épaule, la tenant tout le temps sous son regard, puis il gémit. Elle s'affaissa à ses pieds presque inconsciente.

— Ne me tue pas! Ne me tue pas! geignait-elle, à tout moment, le saisissant convulsivement aux genoux. Je ne t'ai rien fait!

Mais que se passait-il?

Il se tint immobile un moment, pétrifié, tant qu'elle fut étendue à ses pieds et respirait péniblement. Il haletait comme après un dur labeur physique, ou comme s'il avait parcouru un large champ à une allure folle, répondant à un appel subit, mais grave comme la mort.

Il resta immobile quelques instants, le souffle haletant, puis sembla recouvrer la mémoire et comprendre leur position. Alors il lui envoya un coup de pied méprisant et s'éloigna en silence.

Quand, tout affaibli et tremblant de tout son corps sous cette brusque frayeur inattendue, Anna se releva et jeta un regard après lui, il n'y était plus. Il avait disparu de sa vue comme englouti par les ténèbres profondes.

A deux pas d'elle, était répandu le sel que l'effroi lui avait fait tomber, la terre respirait de ses grosses mottes.

La lune, sortant pour un bref instant de derrière un nuage déchiré, attendait qu'un autre ne recouvre sa pâle face magique. Un chien aboya non loin, puis tout retomba dans un silence complet.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, elle poussa ensuite un cri perçant. Il lui sembla tout à coup que



toute l'obscurité et la solitude de la terre noire, déserte, s'étaient amassées, dressées contre elle, que, d'une minute à l'autre, la silhouette de Savva surgirait à nouveau et ne la laisserait plus repartir vivante. Pâle et raide, il apparaîtrait d'un côté ou de l'autre et s'approcherait d'elle. Il n'avait pas encore réglé tous ses comptes avec elle. Elle le sentait. Elle sentait ses terribles yeux sur elle, son âme blessée saignait.

Avec des larmes amères, elle ramassa son sel et se mit à courir. Elle se retournait tout le temps, en proie à une profonde angoisse, à la terreur de se voir rattrapée, mais elle ne rencontra qu'un silence profond et d'épaisses ténèbres.

Par endroits, elles s'accumulaient en masses si denses à devenir une véritable muraille pour la jeune fille. Ce mur commençait au coin, sous les tilleuls du domaine, longeait le jardin de ses anciens maîtres pour arriver jusqu'à celui de Rakhira, en passant sous les vieux saules qui séparaient le verger de sa bienfaitrice de celui de ses voisins. Là, derrière les verges de la palissade, elles se transformèrent en muraille noire et s'abattirent en foudre sur Anna. C'est en geignant que la jeune fille s'engouffra dans la cour de la maison et faillit tomber près de l'entrée. Attirée par le bruit étrange près de la porte, Dokia sortit étonnée de la chambre, une lampe à la main et Anna l'aurait renversée, si, au moment décisif, Dokia n'avait pas reculé avec sa lampe.

— Mon Dieu, Anna, qu'est-ce que tu as à courir comme cela? demanda la femme surprise, soulevant bien haut la lampe, éclairant le visage et toute la silhouette de la jeune fille, à bout de souffle.

Anna était blême, comme si tout le sang avait reflué de son visage, de peur, ses lèvres s'étaient contractées. Regardant Dokia de ses grands yeux ouverts où se lisait une horrible épouvante, elle ferma avec fracas la porte d'entrée.

— Mais enfin, que se passe-t-il avec toi, ma fille, répéta Dokia sa question.

— Rien, prononça-t-elle d'une voix blanche. J'ai rencontré Savva! Je croyais qu'il allait me tuer! Oh, mon Dieu! mon Dieu! Oh, mère de Dieu!

— Comment ça te tuer? Pourquoi te tuer? demanda vivement Dokia, entrant dans la chambre à la suite de la jeune fille.

— Mais oui, il me tuera! A cause de Rakhira! Il était si terrible... oh, mon Dieu, mon Dieu!

Un gloussement étouffé se fit entendre du four.

C'était Vassyl qui, un peu éméché, riait et, commodément installé sur le grand four, prêtait une oreille attentive à tout ce qui se passait dans la pièce.

— Savva voulait te tuer? demanda-t-il, hilare. A cause de quoi? Pour s'approprier ton sel? Il y aurait vraiment de quoi prendre sur soi une âme humaine! Là-dessus, il eut à nouveau un rire étouffé, gai et sot.

Dokia posa la lampe à sa place, sur la cheminée, et se remit au travail qu'elle avait commencé près du four. Anna s'assit, fatiguée, sur le banc, près d'elle et lui raconta son aventure.

— Ses yeux étaient si terribles, Dokia, acheva-t-elle, si terribles que de ma vie je ne les oublierai!

— Allons, allons, ma fille, la calmait-elle. Pourquoi devrait-il te tuer? Ne le dis à personne parce que si les vieux venaient à l'apprendre, ils deviendraient tes ennemis sur-le-champ. Savva est paresseux, frivole avec les filles, mais il n'est pas méchant. Je le connais comme je connais l'autre. Il a dû te sembler voir quelque chose en lui, et tu t'es effrayée, ma fille. Va te coucher et n'en parle à personne.

Elle apporta de la pièce voisine de l'eau bénite et en aspergea la jeune fille bouleversée. Elle avait pitié de la jeune martyre qui, dans la crainte et dans l'angoisse pour son bonheur, voyait presque en chacun son ennemi. Elle croyait d'ailleurs aussi au «mauvais oeil».

— Les yeux de Savva te sont mauvais à présent, expliqua-t-elle tranquillement à la jeune fille, parce que maintenant, tous les regards des hommes te sont nuisibles. Et une fois que tu as pris peur en le voyant, c'est bien naturel qu'il a dû te regarder avec de grands yeux. C'est toi, ma fille, qui l'as effrayé!

Elle parla longuement, apaisant et consolant ainsi la jeune fille jusqu'au moment où celle-ci se coucha. Mais elle ne parvint pas à la calmer entièrement. Recroquevillée sur son lit, elle était étendue, immobile, silencieuse, les yeux grands ouverts devant elle.

— Et tout de même, il voulait me tuer! chuchotait une voix lointaine en elle. Je le sais! Qu'on me croie ou non, je le sais! Il voulait le faire, mais je ne sais pas pour quelle raison!

Elle sentait son regard sur elle, comme on sent la brûlure de la foudre, son fin visage enfantin, à l'expression douloureuse et grave hantait son sommeil. Ce n'est qu'à l'aube qu'elle s'assoupit d'un sommeil sans rêve. A son lever, ses mains étaient jointes comme pour prier. Plusieurs fois la nuit, elle s'était réveillée, mais ses mains se joignaient tout le temps, comme pour prier. C'est la prière qui calma la jeune âme profondément blessée de la jeune fille...

## XVII

Quatre jours environ avant la Saint-Mykhaïlo, un malheur advint chez Ivonika.

Suivant le sentier, près de la hutte, qui menait vers le bois voisin, deux musiciens passèrent en jouant.

Le violon pleurait de sa voix fine et plaintive et la cymbale l'accompagnait gravement. Cette traînée vibrante et mélancolique semblait flotter après eux, faisant onduler la douce harmonie par le champ d'automne, laissant dans son sillage un soupir bruyant et triste, pareil au bourdonnement aigu des abeilles.

La vigilente Soïka, tirée de sa somnolence, tomba dans une rage folle. Elle aboyait à pleine gorge, écumait, s'efforçait de briser la chaîne pour se jeter sur les intrus et les mettre en pièces. Elle ne se calma même pas, quand les deux musiciens disparurent de sa vue, ne laissant dans l'air, après leur passage, qu'un soupir mélodieux, déchiré par l'onde, près de la hutte.

— Qu'est-ce qu'ils ont à passer par ici! grondait de son côté Ivonika qui s'apprêtait à sortir chercher des sacs dans la maison du village et suivait lui aussi d'un air rembruni les étrangers. Il fallait qu'ils s'amènent justement ici cliqueter comme à une noce! Attendez encore un peu, il n'y a pas de noce chez moi! Le temps viendra où je vous appellerai moi-même! Jouez alors à en rompre les cordes! Mais au diable votre musique maintenant! Paix! hurla-t-il d'une voix furieuse, tapant du pied, pour apaiser le chien en rage qui, sorti hors

de ses gonds, n'arrivait pas à retrouver son équilibre canin.

La chienne surexcitée tressaillit au son de la voix retentissante de son maître et, effrayé, se calma pour un instant. Regardant son maître de ses yeux intelligents et étonnés, étranglant en lui une nouvelle vague de grondements qui s'échappaient à son insu de sa poitrine, il rampa enfin docilement dans sa niche.

A peine Ivonika eut-il tourné les talons, qu'il recommença. Sortant prudemment et craintivement de la niche, fixant des yeux sauvages du côté des musiciens, il se remit à gronder rageusement, à hurler presque à plusieurs reprises, le museau dressé. Puis, après un instant de calme réflexion et un regard jeté de tous côtés, il se recoucha comme une sentinelle devant la niche, et surveilla attentivement la cour de ses yeux fidèles.

. . . . .  
Le soleil était déjà bien haut dans le ciel, la matinée était avancée...

La porte de l'étable, ouverte on ne sait comment, restait béante. Il n'y avait personne près de la hutte qui eût pu la fermer. Mykhaïlo creusait un fossé dans son champ préféré, à l'orée du bois voisin. Savva battait l'avoine sur l'aire avec le vieux Pétro et, Ivonika qui était allé chercher des sacs, n'était pas encore de retour. Un petit veau enfermé dans l'étable en sortit, folâtrant et gambadant joyeusement dans la petite cour, entourée d'une haie.

Soïka, irritée, on ne sait pourquoi, par la joyeuse turbulence du petit animal, se jeta sur lui avec des aboiements forcenés et, brisant cette fois sa chaîne, l'attaqua furieusement.

Mortellement effrayé, en proie à un brusque effroi, le petit veau courut aveuglément devant lui jusqu'à la haie et, dans un effort désespéré pour franchir l'obstacle, s'accrocha à un pieu et se déchira tout le ventre. Il restait maintenant étendu, soufflant péniblement et geignant, ses beaux yeux de bébé-veau mi-clos, jusqu'au moment où toute la maisonnée se rassembla autour de lui, tâchant tour à tour de soulager les souffrances du pauvre animal blessé.

Marika qui était venue avec Ivonika apporter le dé-

jeuner de ses fils, le pleurait comme un enfant, et Ivonika se lamentait amèrement. Lui, qui se fendait en quatre pour ses bêtes, qui les aimait et les soignait, il devait regarder comme ce beau petit veau si cher se mourait à ses yeux! Qui aurait pu prévoir ou penser à une telle perte dans la matinée! Qui aurait pu s'attendre à tout ce malheur! Et tout cela à cause de ce sacré chien qui se démenait comme un enragé aujourd'hui... Il attrapa un fouet et, de toutes ses forces, cravacha le dos de la pauvre bête effrayée. Avec un cri de douleur, le chien courut se blottir dans sa niche, et Ivonika revint vers le veau. Marika, agenouillée auprès de lui avec ses fils, était au bord des larmes. Elle caressait sa jolie petite tête et prononçait de tendres et douces paroles comme à un enfant malade. Les deux garçons s'efforçaient de panser la plaie, et d'accomplir à la lettre les ordres de leur père, pour alléger au moins la douleur de la pauvre petite bête, mais cela ne leur réussissait guère. Tout était en vain, d'ailleurs. La blessure était mortelle, il n'y avait pas moyen de sauver l'animal et, pour ne pas le voir périr dans la souffrance, on décida de l'égorger.

Savva se releva le premier, et se tint près de lui silencieux. Mykhaïlo et sa mère peinaient à deux auprès de lui. Marika mettait ses mains sous la petite tête pour qu'elle ne se cogne pas si fort au sol, et Mykhaïlo faisait tout pour apaiser les mouvements convulsifs des jambes.

— Vois, Savva, comme il te regarde! dit Marika d'une voix émue, caressant la petite tête du veau qui s'était un peu calmé.

Savva se tenait toujours silencieux, les sourcils froncés, une grimace douloureuse aux coins des lèvres. C'était son veau à lui, il aimait ce petit animal, le soignait, et voilà qu'en un laps de temps, il était perdu. On devait l'égorger. Il en avait de la peine.

— A quoi cela me sert-il? répondit-il amèrement.

— Il ne regarde personne d'autre que toi, comme s'il voulait te dire quelque chose! Tu vois, Savva? s'écria Marika avec une émotion croissante. Viens, caresse-le!

Savva s'approcha et voulut se baisser. Mais, en ce moment, le veau souleva sa tête et en frappa si fort le sol, que tous ceux qui se trouvaient près de lui,

sursautèrent. Puis, il tourna vers Savva ses grands yeux avec une repoussante expression de crainte sauvage.

— Il doit penser à quelque chose, car ses yeux parlent! fit Mykhaïlo.

— Savva! appela la mère. Regarde-le!

D'un mouvement Savva se détourna.

— Laissez-moi tranquille! répliqua-t-il visiblement impressionné. Egorgez-le au plus vite pour qu'il ne souffre pas tant!

— Cours chercher Onoufri! s'écria Ivonika.

Il courut...

Une demi-heure plus tard le veau avait cessé de vivre.

. . . . .

Cette aventure imprévue bouleversa profondément l'âme des vieux et des jeunes. On en parla presque toute la journée. Ce petit veau était une belle bête, une bête de race, provenant de la vache à Savva et, qui plus tard, aurait eu sa paire. Mais maintenant... Et quel beau boeuf il aurait fait un jour!

Le coeur saignait au seul souvenir de l'animal. Ce matin encore, il avait léché de si bon coeur la main de Mykhaïlo, quand celui-ci lui avait donné des betteraves avec du son, avait mis si gentiment son mufle dans sa main, et avait fourré sa petite tête sous le bras du jeune homme, tant il était gâté. Et comme il était intelligent et docile à nourrir! C'était encore si petit et ça se prenait à manger du foin, il le tirait déjà du ratelier. Mais cette sacrée Soïka... cette maudite Soïka... elle mériterait d'être tuée sur place! Les dégâts qu'elle avait déjà causés étaient bien nombreux: toutes ces poules qu'elle avait égorgées, ces canards, et même une dinde, sans parler du remue-ménage et des pagailles provoquées pour un rien, parce qu'il lui semblait voir des monstruosité ou autre fantôme. Sacré chienne, qu'elle se taise une bonne fois pour toute!

Mykhaïlo la cingla à plusieurs reprises de son fouet de sorte que la chienne geignit et s'agita une bonne demi-heure dans sa niche, cherchant une pose...

Le dommage était trop grand pour que l'on pût rester indifférent envers Soïka. C'était bien elle la

cause de tout ce malheur. La haie qui fermait la petite cour ressemblait elle aussi à une oie déplumée. Elle était délabrée, bonne à rien, surtout en cet endroit où le malheureux veau s'était blessé à mort. Les pieux s'en détachaient comme les dents d'une vieille femme.

Au printemps encore, quand Mykhaïlo était venu pour les fêtes de Pâques, il avait eu l'intention de réparer cette haie, mais faute de temps, il ne s'y était pas mis. Il avait eu quelques jours de permission, puis, après vinrent les fêtes, et le temps lui avait manqué pour commencer. Or, maintenant, il ne la laisserait plus comme cela. Il la réparera, la refera et tout sera bien. Elle ne pouvait plus demeurer dans cet état. Aujourd'hui on avait eu un dégât, demain autre chose pourrait arriver. Puis viendra l'hiver avec ses neiges et toute la haie s'écroulera. S'il pose des soutiens, la répare, elle tiendra encore un temps. Quand il reviendra pour toujours, il s'y prendra autrement. Il faudrait seulement se procurer des pieux. Tout le reste, c'est de la bagatelle.

— Et le bois voisin, à quoi sert-il? demanda Savva, un sourire narquois aux lèvres, montrant de la tête le bois dépouillé qui se tenait immobile comme figé. A quoi sert le bois? Quelques dizaines de pieux et, s'il le faut, un peu de verges qui poussent sur la partie humide du bois, et l'affaire est réglée. Le bois n'en perdra rien, et son maître quel qu'il soit, n'en deviendra pas plus pauvre. Les nuits sont en cette saison si claires et si belles, qu'il est facile de distinguer chaque rameau et puis, il n'est pas au fin fond du diable, c'est tout près de la hutte. Rien ne pousse près du bois pour que l'on puisse dire qu'on l'a piétiné, la terre y est toute dénudée, et les traces s'y effacent comme sur de la glace, et puis les gens y viennent rarement; qu'y avait-il donc de plus sage que d'aller prendre là-bas, tout ce qui était nécessaire? Il est vrai, qu'il ne faut seulement pas avoir peur.

A ces mots Mykhaïlo sourit, Savva sourit également.

— Si toi, tu n'y vas pas, moi j'irai! fit-il. Ça m'est égal à moi! Chacun connaît ses pertes! L'arbre pousse, mais la bête si elle crève, elle ne se relève plus!

Savva disait vrai. Quelques pieux du bois voisin,

et quelques verges, et il laissera à son père une haie dans un état parfait. D'autant plus que Savva se mettait volontiers au travail, et puis, s'il revient à la caserne, il doute que ce travail se fasse avant son retour définitif.

«Ah, cette caserne, cette caserne! pensa-t-il une nouvelle fois. Pourvu qu'il se revoie enfin libre, c'est comme si avec ses murs, elle faisait obstacle à sa vie».

Vers le soir, il sortit de la hutte, et regarda curieusement autour de lui. Les étoiles s'étaient déjà allumées. Le ciel en était parsemé. Il faisait clair et limpide comme pendant les nuits d'automne. La voûte céleste était d'une profondeur insondable. Un peu à gauche, s'étendait le bois voisin. Paraissant assis sur la surface lisse de la terre, tel une grande tache noire, il semblait doucement attirer à lui.

Tout était-il calme? N'y avait-il pas une âme vivante ici? Avait-il donc besoin de beaucoup d'arbres? Est-ce qu'il voulait abattre les chênes? Il ne lui en fallait que quelques dizaines, non, même pas, une dizaine de pièces ferait l'affaire.

S'il hésitait, c'était à cause de son père. Il n'aimait pas que l'on prenne le bien d'autrui. Il disait toujours: «Ce que tu prends aux autres, tu seras forcé de leur rendre le double, et tu ne sauras même pas quand tu l'auras rendu!» Il était gêné comme un enfant devant son père.

— Impossible de me décider à aller dans le bois, papa le saura! fit-il à Savva, qui venait de sortir après lui comme toujours prêt à se rendre chez Rakhira.

— Demain papa ne sera pas à la maison. Il va en ville payer une créance à la banque.

— Qui l'a dit?

— Maman! Et puis, as-tu besoin de confesser au père que tu vas au bois? demanda Savva avec reproche. Tiens, que le père voie seulement la haie réparée, et tu verras s'il te dira un mot? Fais comme tu veux du reste, en quoi cela me regarde-t-il? Je n'ai pas l'intention de me pendre à ta haie, donc tu peux la faire ou la laisser, ça m'est égal! Il haussa les épaules d'un air indifférent, et s'éloigna d'un pas leste vers le village.

— Toujours le même! grogna Mykhailo sous le nez,



d'un air rembruni. Je sais bien que tout cela t'est égal!

Puis son regard embrassa le bois. Enveloppé dans les ténèbres, il attendait. Le jeune homme s'était mille fois répété: «Va prendre et fais ce qu'il faut! Ce qui se passe dans la forêt n'est pas considéré comme péché!»

Et puis, il n'avait pas besoin de beaucoup...

Le coeur encore plein de regret après le petit veau perdu, il se sentit un besoin d'action, comme si le travail devait compenser le dommage connu dans la propriété et cicatriser la plaie. Après cela, il reviendra tranquille à la caserne. Demain, son père ira en ville... Et s'il allait avec lui? Plus de deux mois avaient passé depuis qu'il l'avait quittée. Il pourrait y aller pour quelques heures. Il rapporterait un petit cadeau à Anna. Il ne lui avait plus parlé depuis leur dernière entrevue dans les champs.

Une idée subite l'illumina: «Il va parler en route à son père et lui dire tout ce qui concerne Anna et lui-même, oui, il va le faire! Dans deux jours c'était quand même la Saint-Mykhaïlo! Dans ce tête à tête avec son père, il plaiderait éloquemment sa cause, il le prierait gentiment et gagnerait son père pour lui. Il ne lui resterait qu'à arranger l'affaire avec sa mère». Cette idée le ravit comme une conquête... «Mais était-ce bon de précipiter les choses qui avaient leur terme pour être résolues? lui souffla confusément une voix en écho. Attendre si longtemps cette Saint-Mykhaïlo et deux jours avant la fête se décider à parler?... Était-ce sage?... Saint-Mykhaïlo était son patron...»

La piété et la ferveur remplirent soudain sa jeune âme, renforçant son espérance dans le succès de son entreprise prochaine. Son coeur transporté d'allégresse frissonna à l'idée du bonheur futur qui dansait en douces vagues dans son coeur. Ses parents étaient bons. Ils auraient beau dire et faire et, quoiqu'il arrive après, il sentit en cet unique instant qu'ils accompliraient sa volonté...

Son jeune visage resta grave et calme. Seule, son âme tressaillit de joie, mais d'une joie faite d'un riche bonheur éclatant, et il se sentit pleinement heureux...

— Anna! chanta allègrement une voix en lui.

Mais Anna n'était pas là.

Une force le poussait vers elle, il voulait la serrer

contre son coeur, lui transmettre ce puissant sentiment de bonheur qui venait de l'envahir en cet instant. Il fallait qu'elle sache. Le ciel s'était entrouvert pour lui...

## XVIII

Une nuit douce, inondée de clair de lune s'installa, et amena un matin d'automne aussi doux, paisible et chaud.

Ivonika enveloppa dans un morceau de toile les papiers nécessaires, tira l'argent du coffre et se mit en route. Arrivé au bout du village, il s'arrêta involontairement et se retourna. N'avait-il rien oublié? Il en avait presque le pressentiment. Il tâta encore une fois l'argent caché dans sa ceinture ainsi que les papiers enveloppés. Non, tout était sur lui, rien ne manquait. Pourtant quelque chose le retenait, comme s'il avait oublié quelque chose... Puis, il promena son regard sur le champ. Il était désert et nu depuis qu'on avait engrangé les blés, mais ses pensées ne s'y fixèrent point. Il avait le coeur lourd, sentiment qu'il connaissait fort bien et qu'il éprouvait, quand Mykhaïlo était à l'armée.

Un soupir s'échappa de sa poitrine. Cela arriverait sous peu. Dans deux semaines sa permission touchait à sa fin.

Il marchait d'un pas lent, à contre-coeur et ne le remarquait pas. Il songeait à la ville. Il avait encore un bon bout de chemin à faire, et plus d'une fois, il avait fait cette route, aller et retour, et aujourd'hui aussi, il la refaisait. Mais il devait y aller. Toutes les affaires pécuniaires, surtout celles liées à la banque, il les arrangeait lui-même, et ne les aurait confiées à personne. Ses fils étaient encore trop jeunes, n'y comprenaient rien, et Marika était absolument incapable de parler à ces messieurs de la ville. Rien d'étonnant après tout: c'était une femme. Toute sa vie, il faisait tout lui-même, tout ce qui incombait à un chef de famille de faire. Aussi ses affaires étaient-elles dans un ordre parfait. S'il venait à mourir, il laisserait ses enfants à sa place, et tout irait comme sur des roulettes...

Quelques corbeaux noirs errant dispersés par petits groupes sur le champ, se levèrent, effarés par son apparition, pour voler à une distance respectueuse de lui. On ne sait pourquoi Savva apparut à ses yeux.

«Si cela avait été un lièvre, Savva aurait dû l'avoir! songea-t-il. Celui-là est un chasseur né. Ce matin, à peine sur pieds, il s'était apprêté et s'en était allé dans le village voisin voir cet homme, où il se faisait faire des pantalons de laine blanche pour l'hiver et, pendant ce temps, Mykhaïlo vaquait dans la cour, plongé dans ses réflexions. Une fois même, il avait grogné contre la brume suspendue sur la terre».

«Qu'est-ce que la brume te regarde?» avait-il demandé en souriant.

«Oh, comme ça! J'ai peur seulement qu'elle n'amène les pluies. J'ai du travail dans la cour».

«Ne t'en fais pas! le réconforta-t-il. Dans une heure le soleil l'aura bue et ce sera une merveille! Les nuits sont claires maintenant, et le ciel pur et brillant comme un miroir; des brumes pareilles n'amènent pas de pluie...»

Puis ses pensées passèrent d'elles-mêmes au veau qui venait de périr. Quelle perte, et avant-hier encore il était si joyeux et turbulent. Il sautait si haut dans son petit réduit, qu'il avait même craint qu'il ne franchît la clôture qui le séparait de sa maman, vînt auprès d'elle et ne lui têtât tout son lait. Et dire qu'il mangeait si avidement et, vingt-quatre heures plus tard, c'était fini! Comment cette porte s'était-elle ouverte? Et personne ne l'avait ni vu ni entendu, comme si une main invisible l'avait fait... Pour comble de malheur, pas une âme vivante près de l'étable... Mais c'est toujours ainsi. Si un malheur doit survenir, cent yeux et cent bras ne le détourneront pas. Il se glissera inaperçu entre mille hommes et personne ne l'entendra ni ne le verra et il fera des siennes. Comment le prévenir? Ah! si l'on pouvait savoir...

C'était le veau à Savva, mais n'était-ce pas Mykhaïlo qui le pleurait davantage? Tout à la pensée des pantalons neufs, Savva avait déjà oublié tout l'ennui de la perte, alors que Mykhaïlo ne se trouvait pas de place. Il pouvait parler de choses et d'autres, mais il revenait inévitablement au veau. Dans son âme, il

vivait toujours, ne le laissait pas en paix... Il y a parfois des animaux, surtout parmi les bêtes à cornes, que l'on ne peut oublier. Ils vous hantent, leur souvenir vous pourchasse comme une ombre.

Tel était ce bouvillon...

Dans deux jours, ce sera la Saint-Michel, la fête du patron de Mykhaïlo. Il faudra aller à l'église. Mais cela, ce sera après-demain. Il a oublié de dire à Marika que Mykhaïlo achète un cierge et le porte à l'église. Tout ça, c'était aussi à cause de cette perte. D'ordinaire, il n'oubliait jamais ces choses-là. Du reste, il achètera le cierge lui-même... Que fera-t-il en ville jusqu'après-demain? Il n'avait qu'une créance à payer à la banque où il avait emprunté un peu d'argent pour acheter ce lopin de terre attenant à son champ, au bord du bois, puis il passera chez le maître du domaine et, après cela, il rentrera chez lui... Oui, demain, il sera à tout prix à la maison. Il ira lui-même avec Mykhaïlo à l'église.

Un amour ineffable pour son fils le submergea en cet instant. «Mykhaïlo!» s'écria tout son être d'une voix radieuse et il ne sentit qu'une chose: l'amour. Mais ses lèvres restèrent muettes. Il était seul parmi les champs mornes, seul, le ciel profond s'élevait au-dessus de lui...

Il lui achètera des pommes et un bon petit pain, pourvu qu'il reste enfin à la maison, qu'il soit avec lui. Et cette ville qui était encore si éloignée, il n'avait fait que la moitié du chemin. A croire que ses jambes ont vieilli, qu'elles piétinent sur place...

La route lui était bien mauvaise aujourd'hui.

## XIX

Le lendemain, le temps fut couvert. On aurait dit que les brumes se donnaient le mot pour s'élever chaque matin au-dessus des champs dénudés en d'énormes masses grises, de flotter sans cesse sur eux, de s'introduire dans chaque interstice de la terre, pour disparaître subitement, et amener de façon énigmatique de magnifiques nuits claires...

C'était l'heure du déjeuner, Marika se tenait près de la table, et enveloppait dans un fichu un pot de

borchtch et de la mamalyga, qu'elle venait de cuire pour ses fils. Mykhaïlo ou Savva devait venir le chercher et le porter à la hutte. Ivonika ne rentrerait que dans l'après-midi, et elle n'avait pas le temps de le leur porter.

Il y avait à peine un instant qu'elle venait de regarder par la fenêtre pour voir si l'un d'eux n'arrivait point, il lui sembla voir Mykhaïlo. Mais, elle n'aperçut personne. Le temps était brumeux et la lumière filtrait faiblement à travers les petites fenêtres. Elle se dépêchait aujourd'hui. Divers travaux l'attendaient. En outre, elle devait se rendre au village.

Elle n'avait qu'une chemise sur elle, serrée à la taille par une ceinture bariolée, sa tête était découverte et, avec ses cheveux gris et ébouriffés, elle avait l'air sauvage. Aujourd'hui elle n'avait pas eu un instant pour lisser ses cheveux, et jeter un fichu sur la tête. Cependant, son visage fin, aux traits délicats, aux doux yeux clairs, atténuait l'impression négligée de sa mise.

Depuis cinq heures du matin elle était sur pieds. Un travail suivi d'un autre lui prenait tout son temps libre, et elle n'avait pas un moment pour songer à elle. Du reste, on venait rarement chez eux, aussi n'attachait-elle aucune importance à sa mise.

Le chien aboya dans la cour. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit, et le vieux Onoufri Lopata apparut sur le seuil.

— Bonjour, Maria!

— Bonjour, badika! Entrez, je vous prie!

Il ne bougea pas. Debout sur le pas de la porte, appuyé des deux mains au jambage, il la regarda un instant en silence. Puis, il demanda:

— Maria, où est votre Mykhaïlo?

— Dans la hutte! Je l'attends, lui ou Savva, d'une minute à l'autre, ils viendront prendre leur déjeuner. Je dois aller avec la laine chez le curé, et je n'ai pas le temps de courir leur porter à manger. L'un d'eux doit venir d'un instant à l'autre.

Le regard du vieux parcourut toute la pièce, puis se posa sur Maria. Une étrange expression se dessinait sur son visage.

— Donc, vous dites qu'il est dans la hutte?

— Mais oui!

Il cracha.

— Allons donc, dans la hutte! répliqua-t-il. Il est étendu, abattu d'un coup de fusil dans le bois voisin, allez-y et ramenez-le à la maison!

Elle tourna sa tête ébouriffée vers lui, le fixa d'un regard voilé.

Qu'est-ce qu'il chantait, mais qu'est-ce qu'il chantait donc là? Quoi? Ces mots n'avaient pas la même résonnance que ceux qu'Ivonika était venu lui dire, quand on avait pris Mykhaïlo à l'armée: «Maria, nous avons perdu notre fils!»

C'était quelque chose de pareil, mais ici elle ne comprenait pas du tout. Elle devint seulement pâle comme une morte, ses yeux s'agrandirent démesurément, son regard s'immobilisa sur le visage de l'homme.

Il répéta ses mots:

— Votre Mykhaïlo est étendu, abattu d'un coup de fusil dans le bois voisin, allez-y et ramenez-le!

Elle le comprit à présent.

Les yeux toujours fixés sur l'homme, le regardant avec la plus grande attention, d'un geste lent elle passa tout d'un coup ses deux mains sur sa tête, enfonça ses doigts dans les cheveux et se mit à crier.

Elle criait horriblement comme une bête, et c'est en criant qu'elle courut dehors...

Là, elle se jeta, comme elle était, vers l'endroit où s'était passé le malheur.

Il ne parvint pas à la rattraper. Elle volait, comme sur des ailes, à travers le chaume, vers la hutte, la dépassa et vola plus loin. Elle franchissait les fossés comme un cerf et là, où il lui était impossible de le faire, elle grimpait, jouant des bras et des jambes, ne s'arrêtait nulle part.

Onoufri annonçait à chacun qui demandait la cause de l'air égaré de la femme: Mykhaïlo Fèdortchouk est étendu, abattu d'un coup de fusil dans le bois.

— Dans quel bois? demandait-on.

— Mais dans le bois voisin, voyons! Là-bas!

Tous ceux qui apprenaient la nouvelle, plantaient là leur travail et filaient vers le lieu du sinistre.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!...

Le bois se tenait sournois, satisfait. Les masses grises de la brouillasse pendaient en formes bizarres au-dessus de lui, tantôt plus claires, tantôt plus sombres et s'efforçaient de dissiper la désagréable obscurité de ses profondeurs. Un souffle froid semblait monter de cette cave et, s'élevant, refoulait de toutes ses forces la brume délicate.

Un bruissement hostile parcourut la terre, quand le pied de Marika foula l'humus du bois, s'enfonçant dans une épaisse couche de feuilles mortes. Un froid glacial l'enveloppa.

Au plus profond du fourré, là, où les souches croissaient en abondance, où la ramée s'étalait somptueusement, elle s'écroula sur le sol...

Donc, c'était vrai ce que le vieux avait dit. Mykhaïlo était étendu ici...

En une minute il y eut une foule de gens. Les questions et les réponses s'entrecroisaient avec la rapidité de l'éclair, et au milieu de ce groupe éperdu, se tenait un homme et racontait.

Habitant le village voisin, en quelque sorte garde-forestier de ce bois, il marchait de bon matin à travers cette forêt. Une rosée abondante, pareille à du givre, pendait encore aux branches.

Il marchait donc et priait.

Il prie toujours quand il va le matin à travers champs et bois. C'est une habitude qu'il a. Cheminant ainsi et priant, il regardait autour de lui, quand, soudain, il a marché sur quelque chose de dur; il s'est arrêté, a regardé et a vu que c'était une hache et un chapeau. «Qu'est-ce que cela veut dire? a-t-il pensé. Est-ce qu'on volerait du bois par là? Mais pourquoi sans chapeau dans ce cas? Et maintenant, à cette heure?... Cela l'a intrigué. Il a continué lentement son chemin, tout doucement et prudemment, car les feuilles mortes couvrent la terre d'un tapis si épais que les pieds s'y enfoncent et les feuilles bruissent comme vivantes, et lui, il voulait surprendre le voleur ou qui que ce fût par derrière. Tout à coup, il regarde et voit un homme étendu par terre. Il s'approche de lui, l'autre ne bouge pas.

«C'est maintenant que tu achèves ton somme, quand tu t'es préparé du bois» a-t-il pensé, et il a cherché

des yeux ce bois, mais il n'a rien découvert... Il s'est alors approché plus près de lui, et a vu que l'homme était couché, le visage contre la terre, recouvert d'un serdak, sa chemise souillée de sang jusqu'au cou...

— Une main criminelle a opéré par là! acheva-t-il son récit. J'ai vite couru chez Onoufri Lopata,— il est le voisin le plus proche — le prier de venir voir le mort, ou au cas le reconnaître, et dire d'où il est. Lopata est venu, et avec lui les autres; nous l'avons retourné, examiné et vous voyez vous-même ce qui en est. Un crime horrible pèse sur la conscience de celui qui a commis ce forfait, parce que ce garçon est jeune et, comme j'entends dire, très honnête. Que Dieu accueille son âme dans son royaume même sans confession!

Un grand effarement se lisait sur tous les visages, tous se répandaient en lamentations, soupiraient, il y en avait qui se tordaient silencieusement les mains, chacun faisait mille suppositions sur le meurtrier.

— Il se trahira lui-même si on ne le découvre pas! continuait le bonhomme. Le bois ne le dénoncera pas, parce qu'il est muet depuis toujours. Mais, quand il en sortira, il se mettra alors sous l'oeil de Dieu et la vigilance des hommes et tout se découvrira.

Tandis que les gens s'attroupaient en essaim sur le lieu du crime, s'entretenaient, conféraient avec indignation, examinaient le mort et la malheureuse mère avec un sentiment de terreur et de curiosité, tous en proie à une nouvelle poussée d'indignation et de pitié, l'infortunée Marika se tordait autour de son enfant tué, comme une bête blessée à mort.

Elle criait d'une voix perçante, geignait, se lamentait et tâtait à tout moment, de tous côtés son enfant.

— Mykhaïlo! Mykhaïlo! Mon Mykhaïlyk! Lève-toi!!! Elle soulevait sa tête et, inconsciente, la reposait sur le sol. Elle saisissait son bras et le laissait retomber. Elle tâtait ses jambes, revenait à la tête, demandait et attendait du secours.

— Qui l'a fait? Qui? Qui? Pourquoi? Pour quelle raison? Mais il est mort!! Abattu!! Il est déjà tout froid! Froid comme de la glace! Son visage est d'un blanc de neige, sa chemise est trempée de sang... il est mort... Au secours! Au secours!...



· · · · ·  
— Pourquoi? Pourquoi? Pour quelle raison? Ce cri pénétrant déchirait sa poitrine, son âme se déchaînait dans sa voix brisée de douleur, ses mains effleuraient sans cesse, tremblant d'une affreuse fièvre froide, le corps bien-aimé. Elle le saisissait, l'attirait à elle, le laissait retomber pour s'en emparer de nouveau.

— Bonnes gens! Il est mort!

Un nouveau cri bouleversant déchira le silence lugubre de la forêt pour s'enfoncer telle une lame luisante dans le cœur des personnes réunies, amenant des sanglots bruyants.

De longs soupirs soulevaient la poitrine de certains d'entre eux, les grosses mains essayaient les larmes brûlantes comme du feu, et qui roulaient imperceptibles sur le visage.

Il était mort...

Ses yeux s'éteignirent comme ceux du mort et elle perdit la voix.

— Lève-toi! suppliait-elle dans un murmure tendu à l'extrême, se penchant sur le mort. Lève-toi, Mykhailo!...

Puis ses lèvres exsangues n'arrivèrent plus rien à murmurer. Un froid glacial se répandit sur tout son visage et elle s'abattit sans connaissance sur le corps de son fils...

· · · · ·  
Cela se passa ce même après-midi. Ivonika revenait à la maison. Il prit le chemin le plus court qui menait au village pour arriver au plus vite chez lui.

Il marchait d'un pas alerte, une ride de fatigue s'était formée autour de ses lèvres. Pas une fois il ne s'était reposé depuis qu'il avait quitté la ville. Rien n'avait pu le retenir, une fois ses affaires arrangées et ses emplettes faites.

Il avait passé la nuit chez le maître du domaine et, ses commissions achevées, malgré les prières de ce dernier et de celles de sa femme de rester pour une heure ou deux, il refusa net. Revenu de la banque, il fit ses adieux et reprit le chemin de la maison. Il voulait rentrer à tout prix.

Plein d'inquiétude, bien qu'il ne pût en trouver la cause, il était en proie à une sourde angoisse qui s'é-

veillait en lui, à mesure qu'il s'enfonçait dans les terres dépouillées, qui devaient se fondre sous peu avec les champs de chaume de son village. Dans sa musette, qu'il portait en bandoulière, il rapportait à Mykhaïlo de belles pommes, un petit pain et des cierges blancs pour l'église, qu'il avait enveloppés à part. Demain ce sera la Saint-Mykhaïlo, il faudra aller à l'office...

Ses pieds trébuchaient sur de grosses mottes de terre, on aurait dit qu'une balle invisible s'interposait entre eux et ralentissait sa marche. Un poids lourd lui pesait sur le coeur... Il se sentit vieux. Il fallait bien se rendre à l'évidence, il n'était plus jeune, il marchait péniblement. Pas comme autrefois, quand il ne sentait pas la terre sous lui. On vieillit avec chaque heure. Et malgré lui, il poussa coup sur coup quelques profonds soupirs.

Il se vit bientôt dans les champs de son village. Il avait déjà fait plus de la moitié du chemin, dans un instant il serait près du domaine, et dans un autre, il verrait sa maison... Quelques dizaines de pas encore et il sera enfin chez lui... Mais aujourd'hui la brume était bien dense: les maisons, les arbres en sont enveloppés et se profilent à peine à travers son rideau. Il s'arrêta un instant, presque inconsciemment et réfléchit.

Doit-il d'abord passer chez lui? Marika doit l'attendre. Elle voudra savoir, s'il a tout arrangé, elle est si peureuse...

Sa maison le regardait.

Elle était plongée dans un silence de mort entre les arbres dépouillés du verger qui s'élevaient autour et derrière elle, et le regardait. Une brume légère flottait paresseusement sur le paysage et autour de la maison, soulignant l'aspect lugubre de la demeure déserte.

La porte d'entrée d'où jaillissait l'obscurité était grande ouverte, les fenêtres noircissaient sur les murs blancs comme quatre plaques noires.

Il se détourna.

Non. Il n'avait pas du tout envie d'y entrer. Il préférait aller tout droit à la hutte, chez Mykhaïlo. Il lui

avait rapporté des pommes et un petit pain, il voulait tout d'abord voir son fils.

Il se mit en route d'un pas ferme et, une heure après, il avait le domaine et sa propre maison derrière lui.

Les champs se déployaient à nouveau devant lui.

Mais il ne vit pas grand'chose. Non loin, il y avait encore la maison de Dokia à passer et suivre ensuite le sentier qui menait en plein champ où s'était blottie sa hutte.

La brouillasse automnale avait tout enseveli dans sa grise haleine, des maisons éparpillées ça et là s'y noyaient avec leurs murs blancs, et Ivonika ne regardait en fait que la brume déserte. Il semblait qu'elle s'amassait exprès en couches épaisses devant lui, effleurant de ses attouchements humides sa poitrine et son visage, afin de lui barrer la vue sur le champ dépouillé...

Ivonika avait l'oeil perçant de l'aigle, et il voulut voir à travers. Là, où les champs s'inclinaient imperceptiblement dans un endroit en cuvette plate, se trouvait sa hutte. Derrière elle, noircissaient les arbres et, plus loin, à droite, se trouvait le bois voisin qui avait toujours l'air d'attendre quelqu'un. C'étaient ces repères qu'il cherchait à présent.

Depuis toujours ses yeux s'y étaient habitués; ils représentaient une sorte de point d'appui pour l'oeil qui se perdait dans la plaine. Or, à présent, il ne voyait rien de tout cela. Après un court instant d'une attention intense, il vit se détacher quelque chose du tissu gris tendre de la brume.

C'était encore loin de lui, mais il distinguait déjà quelque chose, eh! il pouvait même reconnaître ce que c'était.

Quelque chose paraissait se mouvoir vers le domaine, puis tourner vers sa maison... Du monde marchait devant: quelques hommes, des femmes aux coiffes blanches qui se découpaient nettement dans la brume, ils allaient d'un pas grave, une charrette, traînée par des boeufs les suivait à une allure très lente.

Mais qu'est-ce que c'était donc? Ses boeufs? Les boeufs roux?

Ils marchaient très lentement, brandillant leurs têtes

tes dans un mouvement qui semblait l'appeler de loin, et la charrette traînait à peine derrière eux. Autour de la voiture, il y avait des hommes et des femmes. On devait transporter quelque chose...

Il sentit soudain un coup si puissant dans le dos, qu'il trébucha et faillit tomber. Il respira profondément et ses yeux s'attachèrent à ce spectacle.

Inconsciemment il hâta le pas.

De grosses mottes de terre semblaient jaillir brusquement sous ses pas, le forçant sans cesse à trébucher. Sa démarche devint précipitée et inégale. Il se trouva enfin près de la charrette...

Il ne salua personne. Il ne vit personne. Personne ne le salua. Personne ne prononça un mot, tous semblaient pétrifiés. Les boeufs bruns s'arrêtèrent d'eux-mêmes, et tous s'écartèrent en silence, timidement, pour lui faire place près de la charrette.

Un silence profond s'établit. Chaque son dans la brume grise semblait étouffé.

Il jeta un coup d'oeil.

Son fils, d'une blancheur livide, était étendu sur la charrette...

Un silence lourd, mortel, régna...

Les yeux grands ouverts, il le regarda un bon moment, puis souleva sa main, caressa le jeune visage dont la dernière goutte de sang venait de disparaître, puis, se tournant d'un coup vers les gens, s'écria: «Il est mort!» Une voix le frappa comme un marteau: «Il est mort!»

Ses mains se tordirent convulsivement, il jeta un regard hébété autour de lui, et sa tête se mit à trembler bien fort.

Une femme, aux cheveux ébouriffés, accompagnait la voiture de gémissements sans fin, semblant chercher quelqu'un. Son regard scrutateur était plongé dans ses pensées, elle prononçait à tout moment, d'une voix assourdie, à peine perceptible, le nom du défunt.

C'était Marika.

Et de nouveau un silence terrible plana.

Tout à coup le vieux leva vivement la tête et son regard inquisiteur parcourut l'assemblée.

«Qui était l'assassin de son fils?»

— Où est Savva? s'enquit-il.

Tous se regardèrent. Savva n'était pas là.

Il baissa la tête sur sa poitrine et ne souffla plus un mot. Son visage prit une teinte jaune, son coeur sembla s'arrêter.

Un gros soupir partit de la foule, une voix dit pieusement, martelant les mots: «Dieu a aussi besoin de quelque chose de bon!»

Quelques voix répétèrent ces mots.

Puis le silence s'établit et tout se remit en marche. Les boeufs bruns tiraient leur fardeau, tout en marchant d'un pas lent et prudent...

Le père et la mère tenaient leurs mains sur la tête du défunt, un silence lourd les accompagnait pas à pas...

## XX

Il y avait foule devant la maison d'Ivonika. Des gendarmes, des Juifs, des hommes, des femmes, des connaissances et des personnes inconnues s'étaient attroués, tous discutaient: A-t-on jamais entendu des choses pareilles? Etait-ce bien vrai? Quelqu'un avait abattu Mykhaïlo? Qui avait pu le faire? Pourquoi l'avait-on fait? Mais il n'avait aucun ennemi! Quelqu'un d'autre peut-être, mais lui, jamais de la vie! Dans le monde entier on ne lui en trouverait pas!...

Ensuite on demandait: Où est Savva? Où est Savva?

Pareilles à de sinistres oiseaux effarés, ces questions se répétaient en écho parmi les groupes, pendant que l'on portait le mort dans la maison où on le changea et le coucha sur le lit.

Savva était absent, mais dès qu'il eut appris l'affreuse nouvelle, il accourut en hâte, d'un pas rapide, fendit la foule près de la maison, et se trouva bientôt en face de son frère assassiné. Il se jeta sur lui et sanglota si fort, que les femmes au coeur plus sensible, s'approchèrent de lui une à une, et se mirent à le calmer et l'arrachèrent enfin du mort par de sincères paroles compatissantes.

Seul, le père se taisait. Il le regarda à peine. Il restait auprès de son fils mort. Il semblait attendre que ses lèvres exsangues s'ouvrent et prononcent un seul mot, la terre pouvait s'ouvrir après et l'engloutir...

Sa blessure sous l'omoplate se remit à saigner si

fort qu'elle tacha tout l'oreiller. La mère — qui n'était occupée que de son fils — voyant cela, pria Ivonika de lui en passer un autre. Il obéit et elle qui, d'ordinaire, était faible et délicate, devint si forte — de douleur certainement — qu'elle souleva à elle seule le mort comme un enfant, de ses propres forces, le remit en place. Personne d'autre n'avait le droit de le toucher. Personne, personnel! Que Dieu préserve celui qui en aurait eu l'idée!

Quand Savva s'approcha une nouvelle fois de son frère, et se remit à sangloter, Ivonika releva la tête qu'il tenait appuyée sur ses mains et dit à Maria d'une voix blanche, à peine perceptible, sans un regard vers son fils cadet:

— Un grand péché s'est abattu sur nous, Maria!...

Mais elle ne l'écoutait pas. Elle semblait avoir perdu la raison. Elle allait, venait, prononçait des mots incohérents. Par moments, elle attachait son regard sur le mort et caressait son beau visage calme. Elle n'entendait ni ne voyait personne autour d'elle.

La chambre était pleine de monde. Parmi beaucoup d'autres, se trouvaient Dokia, le vieux Pétro, Domnika et Onoufri Lopata. Tous se tenaient immobiles et, dans un chuchotement étouffé, tâchaient de deviner qui avait osé commettre cet horrible crime.

— Qui pouvait être son ennemi? disait Dokia, dans un murmure lugubre, presque hostile, dominant toute l'assistance, telle une reine de sa haute taille orgueilleuse. Qui pouvait être l'ennemi d'une âme pareille? Bonnes gens, quelqu'un de vous connaît-il un ennemi à Mykhaïlo? L'a-t-on jamais vu se quereller? Qui lui tenait rancune avant son départ pour l'armée? Quel mal a-t-il donc fait?

Le vieux Pétro sourit amèrement et fit un geste de la main.

— Il n'y aura plus un autre Mykhaïlo dans notre village, fit-il avec force. Ce n'était pas un homme, c'était de la pure soie! Il n'avait pas de fiel en lui! Mais celui qu'il gênait en ce monde, poursuivait-il, le même sourire aux lèvres, d'une voix menaçante et prophétique, après un regard significatif à sa soeur, n'aura pas de repos, ni en ce monde ni dans l'autre! Tôt ou tard le nom du meurtrier sera connu. Ce mal-

heur est si grand qu'il ne trouvera pas de refuge en ce monde, la terre n'accepte jamais le sang d'un innocent! Pensez, bonnes gens, à ce que je vous dis, un jour vous vous souviendrez de mes paroles! Et ce ne sont pas des mots en l'air.

Domnika qui était assise toute silencieuse dans un coin, sur un siège bas, contemplait avec des yeux tristes la malheureuse mère et secouait la tête avec compassion. Ce qui s'était passé était terrible. Que Dieu nous préserve d'un autre malheur pareil!...

Ses yeux noirs brillaient d'un feu étrange, on aurait dit qu'ils voyaient des choses bien singulières que d'autres n'avaient même pas ouï dire, or, ses lèvres étaient pincées et semblaient craindre, qu'un nom qui émergeait tout le temps de l'essaim des suppositions, ne jaillisse à la surface, attirant un autre malheur sur la tête des infortunés parents.

Personne n'avait le courage de se regarder. Chacun lisait avec crainte et angoisse dans le regard de son voisin le dénouement du terrible événement, mais aucun n'aurait jamais osé exprimer de vive voix la certitude de ce qui se cachait dans le plus profond de son âme, soufflée seulement par l'intuition, et attendait, immobile, le développement ultérieur de l'action... Quelque chose d'invisible semblait circuler parmi ces gens, annonçait la même pensée et puis, posant une main blanche sur les lèvres vivantes, ordonnait un profond silence.

Presque la moitié du village s'était rassemblée près de la maison d'Ivonika. Une dénonciation avait été envoyée au parquet, et on attendait la commission d'enquête le lendemain. Presque chacun méditait sur ce qui s'ensuivrait. Le chuchotement et les voix assourdies, fondus en un tout, roulaient en vagues autour de la petite maison.

Des visages effarés, confondus, se pressaient, curieux, contre les petits carreaux des fenêtres, des chapeaux, jetés ça et là en tas, noircissaient comme des taupinières. Le défunt se trouvait dans la maison, et l'instant exigeait qu'on honorât la mémoire du mort. Dans l'étable, une vache oubliée lançait un meuglement inquiet et désagréable et, dans la petite entrée,

caché dans un coin noir, un coq chanta. Des gens priaient.

Parmi ces derniers se trouvaient les deux petites vieilles, aux cheveux blancs, les voisines de Marika qui, comme des ombres oubliées, traînaient par le village. Elles avaient beaucoup vu et souffert durant leur longue vie, et leur seul désir était de ne pas mourir sans cierge et sans confession...

Blotties dans le coin le plus profond de la chambre, pour ne gêner personne, mais être présentes, fixant un regard triste sur le jeune mort, elles priaient avec ferveur. Quelque chose semblait retenir de force tous ceux qui étaient là. Dans la petite pièce, pleine d'une lourde odeur de sueur, régnaient le silence et l'attente, traversés de temps en temps par un chuchotement convulsif. Il s'éteignait entièrement par moments, pour reprendre en force l'instant d'après et briser l'intolérable ambiance. Maria gémissait, secouant la tête de tous côtés, et Ivonika, assis près de la couche mortuaire, la tête dans les mains, les yeux braqués sur le visage de son préféré, ne bougeait pas. Mykhaïlo était étendu, avec une profonde expression de gravité sur son visage. Un serdak noir le couvrait à mi-corps.

Il était mort!...

Son Mykhaïlo était mort. On l'avait tué d'un coup de fusil. La blessure se trouvait sous l'omoplate gauche. On l'avait trouvé étendu, la face contre la terre noire, dans le bois. Son chapeau était loin de lui ainsi que sa hache...

Il était sans doute allé dans la forêt pour y couper du bois, il avait besoin de pieux pour la haie — c'est à quoi il avait songé quand il l'avait examinée — et, là-bas, on l'avait attaqué à l'improviste, par derrière. Il n'a pas été tué sur le coup, raisonnaient les gens, il s'est sans doute relevé, s'est traîné un bon bout, peut-être même a-t-il appelé à l'aide, car son chapeau et sa hache étaient à part, loin de lui... Donc, il a dû se relever après l'attaque. Il était si fort et si robuste que c'était insensé de penser qu'il aurait pu mourir sur-le-champ. Il a dû vivre un temps encore...

De grosses gouttes de sueur perlèrent au front du vieil homme. Il se pencha bien bas sur le mort. Il le fit timidement, furtivement, avec crainte, presque avec



gêne et demanda tout bas: «Tu voulais sauver ta vie, Mykhaïlo, tu appelais à l'aide! Tu vivais encore!» Puis une pensée lancinante et douloureuse comme une lame de couteau, le transperça: Je n'étais pas là!

Il était couvert d'un serdak...

Qui l'en avait couvert? Quelqu'un avait dû l'en couvrir! Celui qui lui avait logé la balle sous l'omoplate...

Il poussa un profond gémissement.

Il était allé chercher des pieux dans le bois pour réparer la haie. Ce bois portait malheur! Et ce qu'il était allé prendre, c'était le bien d'autrui.

Ce malheureux veau avait entraîné après lui un bien grand malheur. S'il n'avait pas péri, tout cela ne serait pas arrivé. La pensée ne l'aurait même pas effleuré d'aller dans ce bois maudit...

Il hocha la tête avec désespoir, mais ses yeux restèrent secs.

Et Mykhaïlo aimait tant ce bois, il se sentait attiré vers lui comme vers sa maison, jusqu'au moment où celui-ci ne l'eût entraîné pour toujours...

Ivonika sentit les veines de son coeur se serrer comme un poing.

Était-il allé tout seul dans le bois ou bien avec Savva?

Il tourna brusquement la tête vers les gens rassemblés dans la chambre, et les regarda d'un oeil terrible.

Personne ne répondit.

Il avait oublié qu'il n'avait pas prononcé un son. Puis, il se leva, s'approcha automatiquement de Maria, et lui envoya un formidable coup de poing dans le dos avec une force qui ne se manifestait que rarement chez lui.

Elle tomba à la renverse comme brisée en deux.

— Il fallait regarder avec qui il était allé! cria-t-il d'une voix tremblante et aphone. Tu étais à la maison!

Pareils à des oiseaux effarés, les gens sortirent de leur torpeur.

— Badika, que faites-vous! Qu'est-ce qui vous prend?

— Allons, allons, badika, elle n'est pas coupable!

— Laissez donc votre femme en paix, ne voyez-vous pas qu'elle est sur le même chemin que votre fils dé-

funt! Les voix volaient, s'entrechoquaient, avertissaient, les unes ici, les autres là, tantôt plus hautes, tantôt plus basses et toutes s'amassaient au-dessus de sa tête.

Sans dire un mot, il reprit sa place auprès du fils mort, la tête prise dans ses mains comme auparavant. Un indicible sentiment de haine et de rage contre sa femme venait d'éclorre en son coeur. Elle était à la maison! Tout le temps elle avait été à la maison, et n'avait pas pu conjurer le malheur; lui, il avait été en ville et n'avait eu que le pressentiment du malheur. Elle est fautive! Une force le poussait à rentrer. S'il avait dû se retenir, il en serait tombé malade. Quelque chose semblait être entré en lui là-bas, le chassant avec une telle force, que la terre lui brûlait les talons et, ce n'est pas en vain que son âme languissait et saignait. Non, ce n'était pas en vain, pas en vain, oh non, pas en vain!... Voilà ce qu'il avait trouvé à son retour!...

On releva Maria, elle se pelotonna aux pieds du mort comme un chien, tout abasourdie, presque inconsciente. Elle était horrible: ébouriffée, l'oeil hagard dans un visage blême, aux lèvres convulsivement tordues.

Après un long moment de silence lourd, elle commença à parler d'une voix flûtée, faible, presque enfantine: «J'étais à la maison et lui à la hutte, fit-elle, plutôt pour elle que pour les gens. Il est venu ici vers le soir, a mangé de la mamalyga et du borchtch, et en soupant, il m'a dit: «J'irai ce soir dans le bois me faire quelques pieux». Il était si gai encore, me regardait et puis, il est parti...»

— Pour ne plus revenir! se fit entendre un murmure du côté des deux petites vieilles qui priaient. Pour ne plus revenir!

Ivonika semblait ne pas écouter ce qu'elle disait. Il lança, presque sans bouger, un regard oblique vers l'endroit où se tenait à présent son fils unique...

— J'étais chez la tireuse de cartes! retentit soudain la voix de Savva et toutes les têtes se tournèrent avec terreur vers lui. Il venait d'ouvrir pour la première fois la bouche. Jusqu'à présent, il n'avait pas desserré les lèvres.

Ivonika ne releva pas la tête, seules, des gouttes de sueur froides perlèrent à son front. Un sentiment

d'horreur l'envahit brusquement en entendant la voix de son fils. Il ferait mieux de se taire, de ne rien dire... Oh, mon Dieu, qu'est-ce que tu fais! s'écria-t-il dans un farouche désespoir, et sa tête retomba sans force sur le bord du lit. Une douleur déchirante faisait rage dans son coeur. C'était lui, son fils unique, ici présent, qui disait cela...

Savva se tenait appuyé contre le mur, les mains croisées dans le dos, le regard errant par terre...

— J'étais chez la diseuse et elle m'a dit: «Tu es venu ici me questionner sur la terre, le champ et autres choses, mais ne perds pas ton temps chez moi! Rentre vite à la maison parce que ton frère est assassiné! Il est dans le bois!» J'ai couru tout droit ici et, déjà en route, on m'a dit que Mykhaïlo était tué.

A ces mots, il s'approcha de son frère, se jeta à nouveau sur lui et se mit à sangloter amèrement...

— Est-ce que Mykhaïlo est allé tout seul dans le bois? résonna brusquement la voix du vieux Pétro, pareille au lointain grondement du tonnerre.

Le garçon releva la tête. Ses yeux fauchèrent la terre et c'est d'une voix calme et claire qu'il répondit:

— Je ne sais pas! Il est parti de son côté, moi du mien!

— De la hutte?

— Peut-être bien! Je ne sais pas!

«A minuit passé, tu es venu chez Rakhira! fit soudain une voix dans le coeur de Domnika. Je me suis levée pour voir pourquoi le chien se démenait si fort. Et c'était toi!»

— Seigneur Dieu, quel beau clair de lune il faisait! fit à haute voix Dokia qui s'était rapprochée de Domnika.

— C'est pour que cette bonne âme n'erre point! firent d'une voix morne et pieuse les deux petites vieilles. C'est Dieu qui a envoyé une nuit si limpide.

Le silence s'établît à nouveau. Personne ne posait plus de questions, personne ne bougeait. Tous semblaient attendre quelque chose, à croire qu'ils étaient plantés dans le sol, et que la maison ne laissait sortir personne. Un gros soupir, englouti aussitôt par le silence, s'échappait de temps à autre d'une poitrine, les faibles gémissements de la malheureuse mère fai-

saient tourner vers elle des regards terrifiés. Recroquevillée sur elle-même, de ses doigts elle fourrageait sans cesse ses cheveux.

Devant la maison il se fit une animation subite.

Des voix s'élevèrent, arrivaient perceptibles à l'intérieur, des questions et des réponses s'entremêlaient, puis des pas retentirent dans l'entrée... Un instant après, la porte s'ouvrit et Anna entra...

Un silence surprenant s'établit, et tous ceux qui étaient là lui firent place.

Elle marchait, penchée en avant de tout son corps, traînant à peine ses pieds, les yeux grands ouverts fixés dès son entrée sur le mort. Son visage était très pâle.

Elle s'arrêta près du lit, mais ne se retint pas longtemps. Dévorant des yeux le défunt qui semblait la fasciner, elle se jeta sur lui sans mot dire. Tous crurent qu'elle était morte.

Ivonika et Marika sursautèrent, effarés.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Qu'est-ce qui se passait?

— Qu'est-ce que tu fais ici? Qu'est-ce qu'il te faut, Anna? Anna!! Tu entends? Qu'est-ce que tu veux ici? s'écriaient à tout moment les vieux, s'efforçant de l'éloigner du mort; il se fit un brouhaha dans l'assistance, tous se sentirent gênés.

— Va-t-en, hors d'ici! Qu'est-ce que tu veux?

Mais elle ne bougeait pas. Elle devint lourde, comme engourdie, et il était impossible de l'entraîner.

— Sainte Vierge, qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce qu'elle veut encore ici, celle-là? appela la mère et des murmures s'élevèrent dans la foule, des questions fusèrent posées à haute voix.

Un rire étouffé, provenant du coin où se trouvait Savva, frappa l'ouïe d'Ivonika, mais au même moment la jeune fille releva la tête.

— Qui t'a tué, mon Mykhaïlo! murmura-t-elle avec une douceur et une tendresse indescriptible dans la voix et, comme si elle se trouvait seule avec lui dans la pièce, elle entoura sa tête de ses bras et scruta dououreusement son visage. Qui? Qui t'a chassé de ce monde pour avoir plus de place pour soi? Qui? Dis-le moi! Puis, elle baisa ses mains et ses genoux humble-

ment, et posa sa tête sur la poitrine du mort. Un instant. Un court instant. Puis tout son corps fut secoué par des sanglots convulsifs. Toutes les personnes se mirent à pleurer avec elle et quelques unes à prier.

— Regardez seulement comme elle pleure! Ce sont des larmes de sang qui coulent! Bon Dieu, quel horrible malheur s'est abattu sur cette maison!

— Tu m'avais dit «je ne t'abandonnerai pas», et *tu m'as abandonnée*, disait-elle dans de longs sanglots éperdus, elle frappa ensuite sa tête contre le lit, si fort que le bruit fit écho dans la pièce.

Terrifiés, Marika et Ivonika s'avancèrent à nouveau vers elle. Tout le secret de la malheureuse jeune fille venait de leur être dévoilé brusquement, la honte et l'effroi les étreignirent tour à tour. Maria recouvra étonnamment vite ses sens et comprit. La jeune fille devait s'en aller d'ici. En vitesse, sous n'importe quel prétexte; elle n'avait pas le droit de souiller la mémoire du défunt. C'était impossible qu'il pût aimer cette jeune fille, lui promettre le mariage. C'était impossible.

Il ne manquait plus que cette honte à tout ce malheur...

— Va-t-en d'ici... Qu'est-ce que tu as à le pleurer comme s'il était ton mari? cria-t-elle d'une voix enrouée, secouant avec désespoir la malheureuse de toutes ses forces.

— Je savais... je savais, disait la jeune fille, relevant son visage inondé de larmes, que quelque chose de pénible se passerait. Mon coeur me le prédisait. Il me soufflait qu'il ne serait jamais à moi. Il me disait la vérité. Mais... nous nous aimions... et lui... voulait tout vous dire... demain. Il voulait vous prier de les bénir, lui et sa pauvre fille de ferme... Il voulait tout avouer. Demain, le jour de la fête de son patron. Il n'attendait que ce jour. Demain... demain... le jour de son patron... Il voulait vous dire à vous... badika et à vous, lèlitchka... demain... et il s'est tu pour toujours...

Elle éclata de nouveau en longs sanglots... reposa comme auparavant sa tête sur la poitrine du défunt.

Il était impossible de l'arracher du mort. Elle l'avait

étreint de ses deux bras et, quand on essayait de l'entraîner, elle le tirait après elle.

— Laissez-la... laissez-la, badika, et vous, lèlitchka Maria... intervint Pétro, prenant la défense de la jeune fille. Il ne vous appartient plus comme il n'appartient plus à elle. Laissez-la, laissez-la pleurer! Il a peut-être besoin de ses larmes. De toute façon, il est mort sans cierge et sans confession.

Maria se tordait les mains en silence... Ivonika se tenait pétrifié. La jeune fille pleurait si fort qu'on avait l'impression que sa poitrine allait éclater et sa voix se casser comme une corde pour toujours.

Le murmure s'amplifia autour d'eux... des voix jaillassaient ça et là, pareilles à de mornes fleurs élancées. Dokia et Pétro racontèrent bientôt aux parents la triste histoire des malheureux amants, comment le défunt espérait que Saint-Mykhaïlo, son patron, l'aiderait à gagner les dispositions de ses parents, ou à mieux dire que ceux-ci voulaient bien accueillir cette pauvre fille comme bru dans leur maison... Ils voulaient se prosterner devant vous... d'abord lui... Ils se turent brusquement.

La jeune fille venait de relever la tête, elle regarda autour d'elle.

Ses grands yeux sombres, brillants de larmes, passèrent en revue d'un regard farouche les personnes présentes, comme avant cela le regard du père, quand il cherchait l'assassin de son fils.

Elle vit subitement Savva.

Comme une lionne, la jeune fille se jeta avec un cri presque sauvage sur lui.

— C'est toi! s'écria-t-elle. Toi! et, enfonçant ses ongles dans la peau, dans les mains du jeune homme, elle pressa son visage contre son épaule et, avec un cri de haine, le mordit de toutes ses dents.

Il poussa un hurlement d'effroi et la repoussa. Les gens se jetèrent vers elle et l'entraînèrent loin de lui.

— C'est toi qui l'as tué! criait-elle d'une voix éteinte, bouillonnante de haine. Toi! Tu avais peur de ne pas recevoir de terre et tu l'as tué! Prenez l'assassin et tuez-le, sinon c'est moi qui le ferai!! tempêtait-elle, montrant du doigt Savva qui, blême jusqu'à la méconnaissance, le regard sauvage, s'était caché derrière sa

mère, soufflant péniblement, le visage décomposé comme celui d'un enfant prêt à pleurer, et tremblant de tout son corps, comme s'il avait de la fièvre.

— C'est toi qui l'as tué et m'as couverte de honte, c'est toi qui as rendu son enfant orphelin avant qu'il naisse. Meurtrier, assassin!...

Sa voix et ses forces défaillirent, elle chancela.

Quelqu'un la tira d'un geste brutal en arrière, lui fermant la bouche.

C'était Ivonika. La mère se jeta sur elle, le bras levé pour la frapper, mais elle s'arrêta net.

La jeune fille la regarda.

— C'est *moi* que tu veux frapper? demanda-t-elle, plongeant son regard bouleversé, presque dément dans les yeux de la vieille et un sourire indiciblement dédaigneux, presque démoniaque, tordit ses lèvres blanches.

— Toi, siffla la vieille, baissant à l'instant même, inconsciemment son bras.

Les deux femmes se toisèrent avec des yeux qui les pénétrèrent d'un froid glacial.

Une minute de terrible silence plana. D'instinct la mère avait senti qu'Anna avait deviné la vérité, une vérité horrible qui venait de secouer la terre, mais avait éveillé en même temps tout son amour maternel.

Savva était maintenant son unique, son dernier enfant. Son tout. *Elle n'avait pas le droit de le perdre.* Pour rien au monde. Elle aimerait mieux accomplir cent crimes avec ses mains que de le perdre. Jamais, jamais! Personne n'avait le droit de le lui reprendre, autrement...

Elle râla de toute la force de sa poitrine, comme si elle agonisait; sa tête retomba sans force en arrière, elle fourra ses doigts jusqu'au cuir chevelu. Elle sentait la folie monter en elle, un gouffre terrible s'ouvrit à ses yeux. Son fils était un assassin... un fratricide! On allait le lui prendre aussi... Non, cela ne pouvait être vrai, c'était un mensonge. Un mensonge fou, horrible...

— Il était à moi! s'écria à grand-peine la jeune fille, montrant le mort. Et *celui-là!*... Une gifle retentissante s'abattit sur son visage.

— Chiennel siffla la mère. Je te tuerai sur place,

si tu prononces encore un mot! Qu'est-ce que tu lui veux, et pourquoi bois-tu notre sang et puis, qui es-tu, toi?... Je t'écraserai comme une vipère... Hors de ma maison... hors d'ici!

— Tuez-moi ici, près de lui, mettez-moi à côté de lui dans le cercueil! criait Anna, folle de désespoir, secouant si fort la tête que son fichu et ses cheveux tombèrent sur ses épaules. Enterrez-moi avec lui, tuez-moi! tuez-moi comme on l'a tué, ça m'est égal maintenant, je ne bois le sang de personne et je ne mens pas. *Il* est à moi, à moi... et mon enfant est le sien! Je ne suis pas une dévoyée... le curé ne nous a pas mariés, non, mais il nous enterrera! Je veux m'en aller avec lui, mettez-moi avec lui sous terre!! elle se remit à sangloter éperdûment! Elle s'écria une fois encore dans un long soupir: — Mykhaïlo, tu m'as quand même laissée!!

A ces mots quelque chose sembla se libérer des chaînes, jaillir en pleine liberté. Toutes les femmes présentes pleurèrent à haute voix, Ivonika cogna comme un marteau sa tête contre le lit. Il semblait avoir perdu l'usage de la parole.

— Mykhaïlo saigne de nouveau! piailla Maria, se jetant comme une flèche vers le mort.

— Son sang m'appelle! s'écria Anna. Elle se pencha vers lui, les yeux grands ouverts et se tut.

— Son sang tombe goutte à goutte... chuchota-t-elle, il s'est ranimé quand ta mère m'a appelée chienne... Et elle croula sans connaissance sur Mykhaïlo...

Un cierge qui brûlait au chevet du mort tomba, roula aux pieds de Savva et s'éteignit.

Ivonika le remarqua. Il ramassa la bougie, la ralluma et la remit en place.

Il sortit dehors et prit la tête dans ses mains... Il en était arrivé à quelque chose de terrible, à quelque chose qui n'avait sûrement pas sa pareille sur terre.

La lune s'était levée dans un calme majestueux, et éclairait les champs lointains et déserts, où chaque brin, chaque petit chicot se dessinait nettement.

L'ombre d'Ivonika traîna timide et gauche derrière lui, qui cherchait la solitude, et marchait comme un égaré entre les meules... et qui se serait volontiers enfoncé sous terre. Elle s'étendait tantôt devant, tantôt



derrière lui, flottant en formes bizarres et se tenant fermement aux talons du vieil homme. Soudain, elle se pelotonna vivement, semblant vouloir lui sauter dessus et l'étouffer, mais il s'était déjà agenouillé de lui-même.

En effet, il s'était jeté à terre, les bras levés et s'était mis à prier et à se frapper la poitrine.

Il ne priait pas avec des mots.

Depuis qu'il avait vu son fils aîné, livide, étendu mort sur la voiture, les mots s'étaient figés en glace dans sa poitrine et dans son cerveau, il ne savait qu'une chose, qu'un *grand péché*, qu'il appréhendait toute sa vie, s'était abattu sur sa maison, et qu'il provenait de Savva. Savva et Rakhira s'aimaient — le même sang coulait dans leurs veines — et Dieu punit sévèrement de telles choses.

Il ne savait pas ce qui s'ensuivrait. Son malheur était si grand, qu'il n'avait pas la force d'y penser.

Savva avait levé son bras sur son frère pour la terre, rien que pour la terre! Rien d'autre n'entraît en considération et un *étranger* n'avait pas pu commettre ce crime affreux.

Comme fils unique, il espérait un jour recevoir toute la terre.

Il tomba le front à terre.

Voilà à quoi il en était arrivé!...

Donc, il avait peiné toute sa vie, creusé, amassé chaque motte de terre pour que l'un de ses enfants envoyât l'autre sous cette terre.

Tout son être fut réveillé par une seule voix féroce et cette voix clamait dans une douleur folle un seul mot brûlant: «Savva!»

Devait-il jouer le rôle de son accusateur? L'accusateur de son propre fils? Il devait aller chez le juge et dire: «Voilà l'assassin!»?

Il était maintenant son unique enfant. Et qu'est-ce qui se passerait ensuite?...

Il ne pouvait plus penser.

Il ne lui resterait plus rien alors. Rien que la honte...

Il n'avait pas besoin de preuves comme les juges (il se sentait glacé d'effroi... ils devaient venir le len-

demain) pour se persuader qui avait commis ce meurtre. Son coeur même lui avait nommé le meurtrier.

Et si demain ils dévoilent le nom et emmènent son fils?

Tout était dans la grâce de Dieu. Mais qu'ils emmènent dans ce cas aussi Rakhira et son père. C'étaient eux qui avaient perdu son fils, l'avaient incité au crime, il le savait bien. Eux et personne d'autre!

Il était couché par terre, immobile, les bras étendus. Il ne pouvait détacher ses pensées de tous ces malheurs.

Qu'est-ce que Savva avait fait? Qu'avait-il fait! Pourquoi lui avait-il fait cela? A son fils si beau, si jeune, son enfant à lui! Il avait été tout pour lui, toute son espérance et lui, il l'avait envoyé sous terre.

S'il avait su que quelque chose de pareil lui arriverait, il ne l'aurait jamais pris de l'armée à la maison. Mais quoi, ils n'avaient pas eu de repos tant qu'il ne fût auprès d'eux. Sans lui, le jour pour eux était comme la nuit. Ils avaient beau parler de différentes choses, ils l'évoquaient toujours, jusqu'au moment où il revint enfin. A l'armée, il était si loin de son malheur et aucun d'eux ne le savait. Ils ne faisaient que pleurer, se lamenter, languir après lui, l'appeler à eux et quand ils l'eurent enfin... le malheur s'est abattu sur lui... et voilà ce qu'ils avaient maintenant. Les cierges se mirent dans son visage. Le jour comme la nuit.

«Savva!...» cria de nouveau une voix dans son coeur, et une douleur horrible se déchaîna dans son âme.

Comme tout récemment Marika, il enfonça ses gros doigts calleux dans ses cheveux, et se mit à les tirer. Par ce geste, il semblait apaiser son cerveau.

Non, il ne pouvait pas témoigner en justice contre son fils, advienne que pourra. Il ne le pouvait pas. Mais, peut-être... Peut-être que ce n'était pas Savva?... Peut-être était-ce Hryhori ou Rakhira?... Qui pouvait le savoir? «Savva, Savva! clama à nouveau une voix puissante en lui. Il était le seul à traîner toujours avec le fusil. Il était le seul qui eût pu être avec lui dans le bois».

Il resta ainsi longtemps agenouillé, plongé dans de pénibles réflexions, prêtant l'oreille à la terrible tempête qui s'était déchaînée dans son âme déchirée.

Un bruissement le tira enfin de sa torpeur. Il sursauta, regarda autour de lui.

Quelque chose de blanc passa près des meules et se perdit près de la maison.

Il se releva promptement, intrigué. Qui était-ce? Un curieux? Mais à l'instant même une pensée le traversa, embrassant son être d'une fureur féroce.

«Rakhira!» ce nom s'enfonça comme un couteau dans son cœur. C'était bien elle. Comme une voleuse, elle se faufilait ici la nuit pour voir ce qui s'y passait. C'était l'affaire de ses mains. Elle était venue maintenant jouir de son oeuvre...

Une grosse massue était posée en travers d'une des meules. Ivonika s'en empara et se jeta en catimini dans la direction de la silhouette, il ne s'était pas trompé.

Elle était là. Rakhira...

Elle avait grimpé sur la haie qui joignait le jardin à la maisonnette, tout en la séparant des meules. Elle était vêtue légèrement... un fichu sur la tête, elle se tenait sur la claie tout près de la maison, comme un fantôme et, s'étant soulevée au ras de la fenêtre, tâchait de saisir d'un coup d'oeil tout ce qui se passait à l'intérieur.

Voyait-elle quelque chose?

Il ne le savait pas.

En cet instant cela lui était indifférent.

Il ne voulait qu'une chose: s'approcher tout doucement d'elle, et lui asséner un bon coup de massue sur la tête, pour qu'elle ne se relève plus. Mais il n'y réussit pas. Trop ému, il ne sut pas manoeuvrer en douceur. Elle jeta un regard par-dessus son épaule... et, au moment où il levait la massue, s'apprêtant à l'assommer, elle sauta rapidement de la haie et fila droit dans son jardin. Là, il lui fut impossible de la rattraper. Elle était prompte et vive comme un cabri et ses jambes à lui étaient à présent fatiguées et comme paralysées par la douleur.

Soufflant péniblement, le visage pâle, il revint à la maison.

Sur le seuil, il rencontra Anna.

Péto et Dokia la reconduisaient chez eux en la tenant sous les bras.

Sa tête pendait impuissante sur sa poitrine; son fichu noir qui tombait de ses épaules, traînaient en voile derrière elle. Ses yeux étaient mi-clos. Un essaim de femmes la suivait.

Elles lui prédisaient avec des visages désolés une mauvaise nuit. Les unes soupiraient, d'autres se signaient en cachette.

Aucune n'avait vu de sa vie une telle détresse.

Et c'était venu si inopinément... Et pourquoi? Qui était le coupable enfin? Mon Dieu, à cause de qui? En une nuit, un tel malheur s'était abattu sur la maison...

— Cela a commencé avec le veau, fit une voix dans le groupe.

— Qui sait pour quelle raison cela a commencé, fit une autre.

— Oui, et cela ne le laissait pas en paix, mais le tirait, l'entraînait dans le bois, jusqu'à sa perte.

— Et ce n'est pas encore tout... fit tristement la première voix.

— Allons, allons, ma commère, ne dites pas des choses pareilles... Qu'est-ce qu'il peut y avoir de pire encore! s'écria une troisième voix.

— Et si l'on retrouve le meurtrier?

(Dans un murmure): — Vous n'avez donc pas entendu Anna crier que c'était *l'autre* qui l'avait fait?...

Une des petites vieilles se signa.

— Chut, chut... les apaisait-elle, terrifiée, je n'ai rien entendu, moi. Qui l'a entendu?

— Personne...

— Personne... personne... entendit-on dans un chuchotement effaré qui passa dans un long soupir. Tout d'un coup, fort effrayées, elles se serrèrent plus étroitement. Savva rattrapa le groupe, le dépassa d'un pas long et pressé. Il marchait, semblant ne voir personne et passa sans les saluer, sans un mot, le regard baissé, pour disparaître dans la direction de l'auberge.

— C'était lui, Savva! fit une des jeunes femmes avec terreur.

— Dame, oui! Il a glissé comme un poteau près de nous. Mon Dieu, mon Dieu!...

— Que Dieu nous préserve!... Vous avez vu le pauvre père? Il était assis comme foudroyé près de son

fil. Que pense-t-il, le pauvre malheureux? Il a perdu l'usage de la parole.

— Et elle, elle est devenue comme folle. Et cet air! Mon Dieu, secourez-nous! Sans coiffe sur la tête. Elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte.

— Tout ce malheur qui s'est écroulé sur eux, lui a fait perdre la tête. Voyez-vous ce malheur rôdait déjà près de la maison et quand il s'en est approché, Marika a tout bonnement perdu conscience. On dit qu'elle se dépêchait de finir un travail.

— Oui, c'est bien ça. On se dépêche toujours, quand le malheur arrive...

— Regardez, regardez donc... on emmène maintenant Anna à la maison!

— Tiens, elle est entrée. Qu'est-ce qui se passera avec elle?...

— Peut-être que les vieux, Marika et Ivonika, l'accueilleront chez eux, fit l'une des petites vieilles. Ils auront un petit-fils, car Dieu ne prend jamais pour ne rien laisser.

— Vous avez bien dit, ma commère! s'écria une femme, éclatant de rire.

— Maria la prendrait chez elle, après qu'Anna a appelé Savva assassin? Elle attendra un peu. D'où les vieilles gens prennent-elles de telles idées? Et vous, que Dieu vous préserve d'un tel malheur, prendriez-vous une fille comme cela chez vous? Oh, il est vrai que sa vie est perdue maintenant, mais enfin, cela devait être ainsi. La vieille a l'air d'une folle, mais Anna n'avait pas meilleure mine...

— Je ne me serais jamais attendue à ça de leur part. Tout cela, ils l'avaient fait en cachette. Personne, mais alors pas une âme, ne savait qu'ils s'aimaient. Cela ne pouvait pas bien finir.

— Le malheur arrive toujours en cachette.

— Que de fois lui a-t-on demandé avec qui elle avait été, qui soupçonnait-elle, mais elle était restée muette comme une carpe.

— C'est son malheur qui voulait qu'elle agisse de la sorte. Dès le commencement, il le voulait. Elle n'a qu'à remercier maintenant Dieu de la vie qui l'attend. Croyez-vous que tout cela lui fera du bien? Vous verrez que son amant l'appellera après lui. Quand on l'em-

menait, son fichu s'est accroché au bouton de la porte et l'a retenue et, quand elle l'a détaché, il la suivait sans cesse comme une traîne. Je vous le dis.

— Oui, oui. Et vous avez vu, demanda une des petites vieilles, comment son oreiller s'est couvert de sang, quand sa mère l'a battue et l'a appelée chienne? Son sang est encore vivant et son âme erre en ce monde. Voyez, comme la lune éclaire bien le champ. Elle cherche le meurtrier...

Il y en eut qui se retournèrent, effrayées, d'autres se signèrent. Presque toutes soupirèrent. Personne ne prononça plus le mot «Savva»... Ce qui s'était passé était si affreux, qu'on pouvait en devenir fou. Les mêmes questions revenaient sans cesse.

— D'où était venu ce malheur? Pourquoi s'était-il passé? Qui devait en profiter? Dans tout le pays, il n'y avait pas de meilleur garçon que Mykhaïlo, dans deux semaines il serait revenu de toute façon à la caserne et n'aurait gêné personne!

Les pensées ne se calmaient pas.

Elles se dissipaient brusquement, incohérentes, erraient de-ça, de-là, s'arrêtaient tantôt près de la maison, tantôt près du bois voisin.

C'était là-bas que tout s'était passé.

Mais tôt ou tard, tout sera découvert. Dieu ne le tolérera pas. Dieu est bon.

La forêt se tenait noire dans l'obscurité de cette nuit d'automne qui tombait sur la terre dénudée et, s'enveloppant plus étroitement dans les épaisses ténèbres, semblait se réjouir du vide des champs déserts.

## XXI

La commission d'enquête arriva le lendemain. Deux magistrats et un médecin. Ils examinèrent la victime et constatèrent que le crime fut commis avec préméditation.

Le coup de feu,— raisonnèrent-ils — a été tiré à bout portant. Ils reconstituèrent plus ou moins le crime: Mykhaïlo baissé coupait les pieux et le meurtrier avait tiré sur lui par derrière, de tout près. La balle s'était logée profondément dans les poumons, mais si on lui avait porté immédiatement secours, il aurait pu

être sauvé et comme cela, il est mort d'hémorragie. Manifestement, il s'était traîné un bon bout de chemin du lieu du crime, avait peut-être même appelé à l'aide, mais comme personne n'était venu, il a succombé...

Durant l'enquête, Ivonika se tint planté comme une pierre auprès du mort. Pas une larme ne brilla dans ses yeux. Toutes les personnes présentes parlaient de l'assassin inconnu, le maudissaient des plus grosses malédictions, l'auraient mis en pièces, surtout les femmes, lui seul ne disait rien. Au contraire, il n'insistait même pas que l'on découvrit le meurtrier. Il semblait s'être décidé d'un coup à croire en une puissance inconnue, invisible, à lui permettre de mener l'affaire, de procéder à l'enquête et de juger. Il voulait se laver les mains de cette triste histoire...

— C'est un homme dur! fit le vieux Pétro au juge, montrant imperceptiblement sur Ivonika. Il n'a pas encore versé une larme depuis que ce malheur est tombé sur lui. J'en serais mort sur place, moi. Mais son coeur le tuera, car, ce qu'il porte en lui, que Dieu nous en préserve!

Le juge le regarda et fit seulement: — Que Dieu nous préserve!

La commission se rendit sur le lieu du crime, dans le bois. Quelques personnes les suivirent, entre autres, le vieux Pétro et Savva.

On délibéra de quel côté s'était faite l'attaque sur la malheureuse victime, et de quel côté l'assassin avait pu se montrer. Le bois n'était pas aussi vieux qu'il était touffu.

On examina l'endroit et on discuta tous les cas possibles.

C'était un cas tout à fait particulier. Le jeune homme n'avait pas d'ennemis, tout le village était prêt à en porter serment. Il ne pouvait non plus être question de suicide, car le coup avait été porté par derrière.

Ce crime était une énigme, une énigme rare et très passionnante.

— N'avait-on pas entendu d'appel à l'aide? Personne n'avait appelé? Personne n'avait été la nuit dans le bois ou le champ?

Personne...

Une très vieille femme, une veuve, émit le désir de parler.

Elle dit qu'elle était déjà vieille et ne devrait plus pécher, mais là, où la misère vous accable, on ne pense à rien d'autre qu'à se mettre quelque chose sous la dent.

Elle avait besoin de branches sèches. Elle n'avait pas d'argent pour s'acheter quelques dizaines de bûches, aussi allait-elle les nuits de clair de lune au bois, et ramassait des branches sèches et des feuilles mortes. Elle mettait les feuilles dans un sac, le portait sur le dos à la maison où elle le cachait dans le grenier, et les branches sèches, elle les fendait elle-même.

Elle était une pauvre veuve, seule au monde, personne ne s'occupait d'elle. Donc, cette nuit-là, elle avait été au bois voisin. La nuit était si limpide, mais alors si transparente qu'on pouvait distinguer chaque brindille sur les arbres. Et tout était si calme que l'on aurait entendu marcher un hanneton sur les feuilles... Elle ramassait les feuilles dans son sac.

Elles bruissaient en frissonnant ou bien alors c'étaient ses mains à elles qui tremblaient si fort de prendre le bien d'autrui. Elles bruissaient, frissonnant, avec l'air de lui dire: «Tout doux, la vieille, tout doux, on peut t'entendre, le garde-forestier, par exemple, et alors tu es perdue...»

Elle se tenait aussi silencieuse que possible. Tout à coup elle entendit un coup de feu. Il éclata comme un coup de tonnerre dans le silence du bois.

— Aïe! gémit-elle et serait tombée à la renverse d'effroi, si elle n'avait pas entendu tout aussitôt des cris de secours. Une seule voix criait si horriblement à l'aide, que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. «Au secours! A l'aide!» Toute la forêt était pleine de cette exclamation. Elle avait pensé que c'était le garde-forestier qui avait tiré sur des voleurs de bois, qu'il en avait attrapé un et devait sans doute le battre.

Et, avec toute la force que lui permettaient ses vieilles jambes, elle saisit son sac avec les feuilles mortes, un peu de menu bois sec, et s'enfuit. Quelqu'un la croira-t-il? Plus elle fuyait, plus la voix appelant à l'aide, était forte et terrible.



— Au secours! Au secours! le cri ne voulait pas se taire. Et plus cet appel vivant et sincère la rattrapait, plus elle courait. Elle n'avait encore jamais eu si peur de sa vie comme cette nuit-là. Jamais, et elle était vieille déjà. Ses cheveux étaient blancs comme de la neige... Il lui avait semblé que si le garde lui avait donné une seule gifle, elle serait tombée morte sur place. Elle était comme cette souche creuse à laquelle il suffit de lancer un coup de pied pour la faire tomber en miettes, sans bruit, de par elle-même...

Et elle s'était sauvée.

Quand elle déboucha sur le champ, la voix s'éteignit d'elle-même.

Ivonika se frappa les mains dans un farouche désespoir.

— Si vous étiez revenue sur vos pas, lèlitchka, on aurait pu le sauver! s'écria-t-il avec une indicible amertume. Si seulement vous étiez revenue!

— Son âme avait ressenti l'homme dans le voisinage et la voix courait après vous, cherchant de l'aide. Mon Dieu, mon Dieu! Vous auriez pu sauver un homme de la mort! fit Pétro d'une voix plaintive et fervente, mais en même temps avec un reproche non simulé.

— Donc, Dieu a voulu sa mort! expliquait gravement Onoufri Lopata. A quoi servirait alors l'assassin?

— Si j'avais su ce qui se passait là-bas, reprit la vieille, désolée de sa conduite, je serais allée de maison en maison, appelant à l'aide le monde pour le sauver. Et moi, je croyais que c'était le garde-forestier qui battait un voleur, et je me sauvais pour ne pas tomber dans la bagarre. Oh, Seigneur, grand Dieu, pardonne-moi mes péchés pour tout ce que j'ai fait, de n'avoir pas sauver cette âme humaine!

Puis, un jeune homme du même âge que le mort voulut parler.

— Je n'avais qu'un songe, remarqua-t-il, mais je voudrais le raconter.

On le lui permit.

— J'ai vu en rêve le défunt. C'est comme s'il me racontait qu'il faisait son temps dans une petite ville où il n'y avait jamais eu de soldats et que, quelqu'un, pour qui il avait toujours été bon et sincère voulait

le tuer. «Il voulait me priver de la vie en me jetant parmi les grenouilles dans la vase, me racontait-il, et quand je me défendais et appelais de toutes mes forces au secours, il hurlait sur moi pour me faire taire. «Ferme-la une fois pour toute, me grondait-il, tu ne l'ouvriras quand même plus ta bouche». «Mais je suis resté soldat, je le serai et je mourrai soldat!» Après cela, il a pris son serdak noir, s'en est vêtu, a mis sa faux sur l'épaule et s'en est allé. Il est parti et quelqu'un s'est mis à gémir si plaintivement après lui que je me suis réveillé.

Ivonika regardait le conteur, les yeux écarquillés, le regard fixe et, quand il se tut, il se mit à fourrager ses cheveux avec les doigts.

Il avait peur de regarder les personnes assemblées. Ce malheur était trop grand... Un petit rien et un nom serait prononcé, et alors, tout serait perdu. De peur il sentit des gouttes de sueur perler à son front.

Tout l'amour qu'il éprouvait pour le défunt s'était réveillé en lui, mais en même temps de peur semblait s'être reporté sur l'unique enfant vivant. Après un profond soupir qui sembla refouler de sa poitrine une grosse pierre qui y avait roulé, il jeta un oeil presque hagard autour de lui. Pour son âme solitaire et sereine, habituée à un raisonnement simple et lucide, et qui ressentait toujours tout clairement, ce terrible événement était quelque chose qui obscurcissait son esprit.

Il éprouvait une sorte de crainte confuse et un amour inexprimable. La peur et l'amour pour le vivant, l'amour et le regret après le défunt.

C'est en vain que la haine s'infiltrait dans cette âme simple, grande, harmonieuse, bien en vain! L'amour était plus fort et avait le dessus sur la haine... Il s'était attaché à un de ses sentiments et tenait ferme.

Tout venait de Dieu. Tel était son destin.

Mais pourquoi? D'où? Pour quelle raison? Il était impuissant à y songer juste maintenant, en plein déroulement de cet événement qui avait ébranlé tout le village.

— Il devient fou! chuchota le vieux Pétro à Dokia qui venait d'arriver, et il indiqua Ivonika.

— On le deviendrait à moins! répondit-elle simplement.

Le vieux médecin qui s'était plongé un bref instant dans de tristes méditations, leva la tête et son regard s'arrêta sur Savva qui se tenait en face de lui. Il sembla se réveiller. Qu'est-ce que cela voulait dire? Le garçon était blanc comme un linge et tremblait si fort de tout son corps que ses genoux s'entrechoquaient. Le médecin pensa au choléra. Plusieurs cas avaient été signalés ces temps-ci. Tout récemment encore, en venant ici, le garçon avait une mine calme et douce, que signifiait ce changement si soudain... Saisi par la crainte, il s'approcha du jeune homme.

— Qu'est-ce que tu as, mon bon? Tu as mal à quelque part?

Le garçon tenait son ventre des deux mains et, grelottant comme dans un accès de fièvre, balbutia:

— Oui, j'ai mal.

Le médecin se mit à l'examiner avec inquiétude. Tous les regards s'étaient tournés vers lui, Ivonika était pétrifié d'horreur. Il blêmit, ses yeux brillèrent.

Tout à coup le médecin se pencha vers les pieds du garçon et resta quelques secondes dans cette pose. Il venait de découvrir quelques gouttes de sang sur les pantalons de laine blanche. Une pensée froide comme de la glace traversa en éclair son esprit. Il se redressa.

— D'où cela te vient-il? demanda-t-il, indiquant les taches de sang.

— D'un... d'un lièvre, répondit-il d'une manière confuse, grelottant toujours de tout son corps.

— D'un lièvre? fit le médecin, après un coup d'oeil au juge.

— Mais la tache est encore toute fraîche! Quand as-tu tué le lièvre?

— Il n'y a pas longtemps.

Le juge examina les taches sanglantes.

Les gens se turent, on sentit distinctement la respiration retenue haleter fortement dans les poitrines de fer. Tous les yeux se portèrent vers le malheureux père. Il était assis sur une souche, le regard mort, le visage pâle, semblant attendre qu'une balle parte de la première décharge venue et se loge dans sa poitrine.

Sa tête penchée de côté tremblait, ses lèvres se tordaient.

— Mais la tache est récente. Presque toute fraîche.

— Elle... provient... d'un canard... quand je l'égorgeais... je le tenais entre les genoux... dit-il à nouveau en bégayant...

Les questions et les réponses volèrent aussitôt.

Avait-il un fusil?

Lui non, mais son père en avait un. On peut aller à la hutte et l'examiner. Il ne l'avait pas tenu en mains depuis quelques semaines.

Où était-il le soir quand son frère était allé dans le bois?

Les yeux du garçon s'allumèrent d'une lueur hostile, puis vacillèrent au ras de la terre d'une place à l'autre.

Il n'était pas à la maison. Il ne sait rien.

Où était-il cette nuit?

Il n'était pas à la maison. Il était... chez une jeune fille.

Qui était cette jeune fille?

Le vieux s'éveilla en cet instant, comme s'il eut voulu répondre à la place du fils, dire un mot décisif, grave, très grave, mais l'instant d'après, il s'appuya à l'arbre comme vaincu par une puissance invisible, et laissa retomber lourdement la tête sur sa poitrine.

— Rakhira. La fille du vieux Hryhori qui habite par là-bas... loin d'ici... près de ce grand bois. Sa cousine... son père est son oncle...

— Le vieux est un gibier de potence et un voleur! s'exclama soudain le vieux Pétro. Il chuchota discrètement à l'oreille du juge de faire fouiller sa maison et s'éloigna du groupe. Il ne pouvait plus regarder le vieil homme.

Et où était le père cette nuit?

...Le vieux se leva, salua bien bas... par humilité ou prière? Ses yeux si bons d'ordinaire avaient un regard éperdu; il dit d'une voix blanche: «Je n'étais pas à la maison cette nuit-là; j'étais en ville. Je ne sais rien. J'ai trouvé mon fils mort, quand on le ramenait à la maison. Mais quelque chose me poussait à rentrer chez moi, la tristesse, pareille à une grosse pierre, m'oppressait le coeur. Et pourtant je ne sais rien».

Personne ne savait rien? Personne n'avait vu le garçon cette nuit?

Le regard du vieux se promena inquiet sur les visages des personnes présentes.

— Quelqu'un peut-il ajouter encore quelque chose? S'il a été autre part, par conséquent, il ne pouvait être avec son frère dans le bois.

Ses lèvres étaient impuissantes à prononcer un seul mot. Advienne que pourra! Que la volonté de Dieu se fasse...

— Seulement, si quelqu'un témoigne maintenant, il faudra prêter serment à la Cour... prévenait gravement le juge.

Un homme prit la parole.

Il demeurait loin du village. Même assez loin d'Onoufri Lopata et n'avait aucun voisin. Il vivait ici entre ces forêts. Ce bois pour lui était le plus proche. Il cousait aux villageois des serdaks et des pantalons de laine pour l'hiver. Savva le connaît bien; il lui avait aussi apporté du travail. Cette malencontreuse nuit Savva était venu chez lui vers minuit, le priant de lui donner de l'eau à boire. Il était très pâle et fort exténué...

Tous les regards convergèrent d'emblée comme des pointes de couteaux vers le visage de Savva.

Que dira-t-il?

Rien. Il n'avait prié que de l'eau et avait demandé quand son pantalon serait prêt et, il s'en était allé aussitôt.

— Il était pâle?

— Très pâle. Il respirait péniblement comme s'il avait couru tout le temps.

Un silence plein de réflexions s'établit.

— Les deux frères se seraient-ils disputés avant ce malheur? Cette question se rapportait au père.

— Non. Mykhaïlo était bon et ne commençait jamais de querelles.

— Mais avant... autrefois...

— Autrefois, oui, parfois. Le défunt le sermonnait, lui reprochait son amour pour Rakhira qui est sa cousine. Mais tout cela se faisait gentiment. Il n'avait que de bonnes intentions à l'égard de son frère. Il voulait faire de lui un bon et honnête proprié-

taire. Il n'était pas son ennemi. Pourquoi son frère lui aurait-il fait cela?

Il ne dit pas: l'aurait-il tué.

Toutes les questions ultérieures qu'on posa au jeune homme restèrent sans réponse. Il s'enferma dans un mutisme complet... s'apaisa, grommelant de temps à autre: «Je ne sais pas». Personne d'autre ne s'annonça pour témoigner.

La commission se rendit à la hutte.

Un gendarme suivait Savva. Savva était soupçonné.

On perquisitionna la hutte. On chercha le fusil et autres objets pouvant expliquer le mobile du crime, depuis que les soupçons planaient sur le frère.

Ce fut un saccage complet.

On trouva le fusil; il était même chargé, pourtant la culasse en était toute rouillée. Il était évident qu'on ne s'en était pas servi depuis longtemps.

Toutes les ruches que le défunt avait rangées lui-même ici pour l'hiver, les emmitouflant chaudement, furent traînées dehors et fouillées impitoyablement.

Savva le faisait lui-même d'une main énergique, l'air résolu. On espérait trouver un vêtement ensanglanté... une arme quelconque... une lettre, peut-être; — le défunt ne vivant pas constamment ici, pouvait très bien en recevoir de temps en temps — mais on ne découvrit rien. Quoique si, des herbes cachées dans les affaires du mort et près de son lit, toutes desséchées et éparpillées en rond autour de sa couche.

Ivonika fut très embarrassé quand on lui demanda la signification de ces herbes. Il les voyait pour la première fois dans la hutte. Il ne put rien leur expliquer. Mais son regard, chargé de reproches, se posa un bref instant, imperceptiblement, sur son jeune fils, un sourire amer contracta ses lèvres.

Il se souvint de la passion de Savva pour les herbes magiques et comme il en couvrait naguère son frère.

A la question si Savva savait quelque chose sur la provenance de ces herbes, il répondit brièvement, d'une voix sombre, qu'il ne savait rien.

On fouilla chaque coin, on retourna presque tout de fond en comble. Une heure après, la hutte avait un aspect déplorable. Elle se tenait toute solitaire, abandonnée dans les champs déserts. Seule, Soïka

était restée là. Couchée de tout son long, la tête posée sur ses pattes de devant étirées, elle était étendue silencieuse, impassible. Elle pleurait. Elle sentait d'instinct le malheur dans ce silence de mort qui enveloppa soudain la hutte. Relevant de temps en temps son museau, elle flairait l'air et hurlait. Les tristes sons déchirants et poignants de son âme bouleversée se répandaient loin autour d'elle, dans l'immense silence et se mouraient aussitôt. Au village, on perquisitionna de même dans la maison de Hryhori, et lui et sa famille donnèrent leurs témoignages. Ils étaient en bons rapports avec le jeune homme, et vivaient très mal avec les parents de la victime.

Mais ils ne savaient rien. Là, ils étaient unanimes à affirmer qu'ils ignoraient tout et n'avaient jamais incité Savva. Ils savaient seulement que Savva avait passé cette nuit chez eux et s'en était allé de bon matin.

Rakhira mentait impudemment. Elle annonça qu'il était venu chez elle dans la soirée encore et n'avait pas quitté le lit jusqu'au matin. Le matin, il était allé tout droit chez la diseuse, et en était revenu avec la nouvelle que son frère avait été assassiné.

On entendit la pythie. Elle raconta: — Il est venu de grand matin, il faisait nuit noire encore... et a posé devant elle une poignée de terre en lui disant: «Dites-moi d'après les cartes à qui appartiendra cette terre?» Elle lui a tiré les cartes et lui a dit: «La moitié à toi, la moitié à un autre, mais ton coeur est noir, plein de rancune». A ces mots, il a craché devant lui, presque sur elle et, sans attendre la fin, s'en est allé.

A la maison on entendit encore la mère, mais on ne put presque rien en tirer. Elle suivait de ses yeux hagards et effarés les gestes des personnes présentes, et se tenait sans cesse à proximité de son jeune fils. Il suffisait qu'il s'éloignât d'un pas, qu'elle criait presque: — Savva, où es-tu?

Lorsqu'elle apprit que l'on soupçonnait Savva d'avoir tué son frère, elle pleura à chaudes larmes, puis passa aux lamentations et aux reproches.

Qui a dit cela? Savva l'aurait fait? C'était le plus vil des mensonges qui pût seulement exister au monde. Qui était si insensé pour inventer une chose pareille?

Qu'un frère tue son propre frère? Il est son *unique* enfant et que quelqu'un ose seulement mettre la main sur lui (à cet endroit, elle jeta un regard terrible autour d'elle, d'une expression féroce). Que quelqu'un ose seulement le lui prendre. Quoi, on voudrait lui arracher encore celui-là? Cela ne suffit donc pas qu'une main maudite ait envoyé un de ses fils dans l'autre monde repaître la terre, on veut lui arracher encore son autre enfant et le fourrer en prison? Savva!... où es-tu? s'écria-t-elle d'une voix presque majestueuse. Viens ici, mets-toi près de ta maman et ne t'en éloigne pas! Elle menaçait tout simplement les gendarmes du poing, lançait aux juges des regards furibonds, pleins de haine.

Mais elle savait de qui tout cela provenait. De cette garce aux cheveux noirs, qui s'était jetée hier sur le mort comme un vautour, c'est d'elle que venait tout ce mensonge. Mais elle ne perd rien pour attendre, elle recevra encore sa correction, on verra alors. Vouloir mettre son unique enfant en prison?

Là-dessus, elle partit d'un éclat de rire si terrible que les personnes présentes en eurent froid dans le dos.

— Anna n'a rien dit aux juges, elle est malade, fit Pétro, prenant résolument la défense de la jeune fille. Il n'avait jamais pu souffrir qu'on humiliât injustement cette pauvre malheureuse.

— Que jamais elle ne se relève de ce lit où la maladie l'a clouée, lui fut-il répondu avec violence.

Quand, pour la deuxième fois, le juge demanda à Maria si Savva avait passé la soirée et la nuit à la maison, elle mentit, disant qu'il était resté tout le temps à la maison. Du reste, elle «ne savait rien». Rien... qu'on la tue sur place. Elle versa toutes les larmes de son corps.

Savva, apprenant qu'il serait enfermé en prison durant l'enquête, se cacha derrière le dos de sa mère comme un petit enfant. Il devint livide et poussa un cri plaintif: — Mykhaïlo, Mykhaïlo! Pourquoi ne suis-je pas à ta place étendu sur le lit?

Il finit par se blottir dans la petite entrée obscure de la maison, et observa ce qui se passait dehors par une petite lucarne basse.



Près de la maison on procédait à l'autopsie du corps de son frère.

Il n'y avait de présent que le vieux Pétro, et son père. Le père avait prié, supplié, que le coeur se fendait, de ne pas «déchiqueter» son enfant, de le laisser enterrer comme il était — mais rien n'y fit. Il se soumit enfin à la volonté des juges, ayant obtenu à force de prières la permission de «tenir le corps de son enfant de ses propres mains».

Grand Dieu, quelle force cachée disséquait-on à présent! Quelles épaules, quelle tête! Le vieux médecin qui en avait autopsié plus d'un, n'avait encore jamais vu tant de vigueur et de santé! Ce corps était comme un chêne et la tête comme de bronze...

L'autopsie démontra que le garçon aurait pu être sauvé, si l'on était venu aussitôt à son secours; il était trop vigoureux, son corps jeune et sain trop résistant pour succomber à la décharge meurtrière, mais, ayant perdu connaissance, sans secours immédiat, il était mort des suites d'une hémorragie. On l'avait tué avant minuit. Le matin et l'aide étaient venus trop tard.

Ces épaules puissantes... ces épaules d'ours qui pouvaient charger sur elles comme de rien, en s'amusant, les plus gros fardeaux, avaient succombé sous le fardeau de la mort.

Pour la première fois, depuis la mort de son fils, Ivonika éclata en sanglots étouffés; à l'intérieur de la maison, sa femme cognait comme une folle sa tête contre le mur.

Voilà à quoi ils en étaient arrivés avec leur cher enfant!

. . . . .  
Le médecin et les juges avaient porté leur attention sur la tête, mais n'avaient pas remarqué une chose.

En retournant le corps, personne n'avait aperçu qu'une balle était sortie de l'épaule et, qu'en présence de Pétro, le seul témoin, le père s'en était emparée promptement. Elle était enveloppée dans un chiffon de toile et ficelée avec du chanvre. Le regard avide, il la défit.

Il devint pâle comme la mort... et, après un instant d'hésitation, il s'écarta.

Le moment suivant, il fut dans l'entrée où, sous la fenêtre se tenait Savva recroquevillé, observant l'autopsie. De ses mains de fer, il le saisit aux épaules et, d'un geste, le mit debout comme une plume devant lui... leva un bras terrible. Deux fois quelque chose fendit l'air... deux fois la lourde main s'abattit sur le visage du garçon, châtiant l'enfant, puis ce fut le même silence de mort et, sans mot dire, le vieil homme revint vers le corps de son fils.

Le médecin et les juges n'en surent jamais rien.

Les gendarmes placèrent Savva entre eux.

Les soupçons pesant sur lui s'étant encore aggravés, il devait aller en prison et y rester jusqu'à la fin de l'instruction.

Les gendarmes le rouaient de coups, le forçant ainsi à faire des aveux, mais le garçon se taisait. Une seule fois, quand, après un coup de crosse, il tomba à terre comme fauché, il appela d'une voix plaintive: «Mykhaïlo, Mykhaïlo! Pourquoi ne suis-je pas couché à ta place sur le lit?» On le traîna en ville.

La mère hurlait d'une voix sauvage, s'arrachait les cheveux, se jetait à sa poursuite, mais les gens qui ne la quittaient pas d'une semelle, la retinrent. Ivonika, statue de sel sur le seuil, impuissant à dire un mot, les suivait d'un oeil hagard. Peu après sa tête se pencha de côté et se mit à trembler. Il vit un des gendarmes battre une nouvelle fois son fils dans le dos, alors un râle suppliant s'échappa de sa poitrine, un son rauque qui devait signifier: «Ne le frappez pas!»

Puis, enfonçant sans mot dire ses doigts dans les cheveux, il se traîna d'un pas lent à la maison.

Sa femme de nouveau perdit connaissance.

Les juges s'apprêtaient au départ. Ivonika était étendu à leurs pieds.

Ils avaient donné l'ordre d'enterrer le mort le jour même, et Ivonika les suppliait de remettre la cérémonie au lendemain.

— Demain, à la pointe du jour, à l'heure où blanchit la campagne, nous sortirons mon fils de la maison;

nous fermerons pour toujours son visage et resterons ses orphelins. Demain, il passera une dernière fois par les champs qu'il avait cultivés de ses jeunes mains. Il laissera pour toujours sa place parmi nous et se couchera pour un repos éternel dans la terre humide...

Il se releva, baisa les mains et les genoux des juges, puis retomba lourdement à leurs pieds. Ses lèvres et ses cheveux blancs les effleuraient à tout moment. Mais la réponse n'était guère favorable.

Ce n'était pas possible. Tout à fait impossible. Cela ne *devait* pas être. La loi ne le permettait pas... Et tout en parlant, ils repoussaient les mains noires, calleuses à force de travail qui, pareilles à de vivantes chaînes, encerclaient fermement les genoux.

— Rien que jusqu'à demain, suppliait la vieille voix qui fendait le cœur, permettez que je n'enterre pas mon meilleur enfant la nuit. Permettez que je le passe à l'autre monde à la lueur du jour pour qu'elle le bénisse une dernière fois avant que la nuit éternelle ne s'en empare et ne couvre ses jeunes yeux pour toujours...

Et de nouveau, on lui disait: «C'est défendu». Le défunt n'avait pas le droit de rester dans cet état à la maison et, d'autant plus, passer toute une nuit maintenant quand les nuits étaient plus longues...

Le vieux supplia de nouveau...

Qui avait perdu un enfant de cette manière et l'autre... l'unique, à qui l'avait-on pris de la maison *de cette façon?*

— Je ne sais pas comment la terre me porte. Dieu seul sait ce qui s'ensuivra... mon seul désir est d'enterrer mon fils à la lueur du jour. Il s'est quand même éteint sans lumière et sans confession! Il est jeune... C'était le rayon de soleil de ma maison. Il n'a jamais fait de tort à personne... Tout ce qu'il avait, s'en va avec lui sous terre... et moi, je devrais l'enterrer, la nuit... c'est un soldat après tout...

Là-dessus, la voix rouillée se brisa. Plié humblement en deux, il s'abattit de nouveau à leurs pieds. Comme auparavant les cheveux blancs essayèrent leurs souliers... comme auparavant ses lèvres les effleurèrent convulsivement, seulement maintenant le front se pressa à ces pieds comme à une sainte icône.

Quand, quelques instants plus tard, la tête blanche se releva et que ses bras se levèrent pour étreindre leurs genoux, les juges avaient disparu sans laisser de traces. Il retomba alors à terre... Ses lèvres se tordirent en un rictus brutal, il plongea son regard mort dans la terre.

— Prends-le, fit-il dans un grincement de dents, prends et cache-le! Mon travail et mon sang sont allés en toi, à présent prends encore mon fils! Et le visage enfoui dans la terre, il éclata en longs sanglots. N'écrase pas trop ton jeune maître... ne l'écrase pas, sainte mère nourricière, ne lui sois pas trop lourde, sois lui duvet, sois lui aussi légère qu'un duvet! Sainte terre nourricière, sois lui duvet!

...Des pleurs, comme il ne s'en échappait pas souvent d'une poitrine humaine, partirent sous terre, les mains noires s'enfoncèrent dans son sein, cherchant convulsivement à se soulager...

— Mettez-lui les pommes douces et le pain blanc dans le cercueil... ordonnait Ivonika une heure plus tard, s'éloignant de la maison d'un pas chancelant, pour se rendre chez le curé, le prier de s'appêter à enterrer son fils dans la soirée.

La nuit tombait.

A pas feutrés, imperceptible, triste, légèrement obscure, pour passer au plein épanouissement de sa céleste profondeur...

La lune s'alluma d'un feu rouge et sortit la première des profondeurs, suivie aussitôt par toutes les étoiles.

Parées de tout leur éclat d'argent, elles semblaient frissonner d'émoi et, vacillant, scintillaient de toute la richesse de leur splendeur sur la terre silencieuse.

La douce profondeur céleste s'était parée de toute sa miraculeuse beauté.

## XXII

Une grande animation règne devant la demeure d'Ivonika.

Des gens d'au moins trois villages s'étaient rassemblés ici: des femmes, des hommes, et leurs

chuchotements murmurés à mi-voix s'élèvent en ondes invisibles autour de la petite maison.

Une charrette, attelée à de beaux boeufs et couverte du tapis le plus riche, attend non loin de la maison. On doit y transporter le cercueil.

Les boeufs roulent des regards effarés autour d'eux. Ils ne sont pas aussi paisibles que de coutume. Tout autour il y a de la lumière, presque toutes les personnes tiennent des cierges dans leurs mains, dont les langues transparentes et jaunâtres vacillent à chacun de leurs mouvements dans l'obscurité de la nuit.

— La lumière de Dieu tombe d'en haut, la lueur des cierges brille ici et on va enterrer le garçon comme en plein jour! fit Dokia; toute pâle, les yeux humides, elle tournait gravement parmi les gens, telle une reine détrônée, et réconfortait par ses paroles ici le mari, là, la femme...

— Je ne me souviens pas d'une autre nuit aussi belle que celle-ci! dit une des petites vieilles qui, appuyée au mur de la maison, observait attentivement les gens. On aurait dit que les yeux ternes de la vieille désiraient pénétrer tout ce qu'ils voyaient. Quelqu'un se souvient-il d'une nuit pareille?

— Il faisait aussi clair le soir où les deux frères étaient allés au bois et d'où un seul est revenu! se fit entendre la vieille voix chevrotante d'un homme.

Elle se retourna. Ses yeux vifs et perçants comme ceux d'un épervier fixèrent froidement un vieux visage d'homme. Elle le connaissait, mais elle ne dit rien. Elle comprit d'après le ton de sa voix qu'elle n'avait pas à répondre.

— Il y a un homme qui rentrait tard de la ville et les a rencontrés tous les deux. L'un des frères portait un fusil sur l'épaule. La nuit était alors aussi belle qu'aujourd'hui!

La petite vieille, aux cheveux blancs, regarda de tous les côtés. N'y avait-il personne d'autre à entendre ce que le vieux venait de dire? Elle ne le savait pas, tous se taisaient. Le vieux Pétro qui se trouvait à proximité dit seulement: — Que Dieu nous préserve! Que Dieu nous préserve! et il se pencha bien bas vers la terre. Elle suivit son regard. Il aperçut une grande

croix qu'on venait de poser près du mur de la maison.

— Bien que pas un oeil humain n'ait vu cela, la terre et le ciel en sont témoins! ces mots parvinrent dans un murmure à son ouïe. A présent, il faut prier pour les deux. Pour celui qui est là-haut et pour l'autre qui est resté ici. Du reste, les deux appartiennent à la terre. Mais la terre brûlera tant les pieds du vivant qu'il ne se trouvera pas de place. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis là!

— Ma tête est blanche et ne se souvient plus de rien! répondit la petite vieille. Dites-le au père! Pourquoi n'avez-vous pas témoigné devant la commission?

Deux yeux fort effarés s'ouvrirent grands sur elle.

— Moi, j'aurais dû me planter devant la commission et témoigner? Je suis le seul témoin et je devrais prêter serment qu'un frère a tué l'autre, parce que je les ai rencontrés? Je devrais faire cela au père? Suis-je donc un sans-coeur? Qui donc le ferait? Qui volerait à un père son unique enfant! Je ne sais pas! Personne ne veut prendre un tel péché sur sa conscience! Mais voyons, comprenez bien: *le frère a tué le frère*; et le père est leur père à tous les deux.

— Mon Dieu, préservez-nous d'un tel malheur! gémit la petite vieille.

— Mais il n'échappera pas au châtement! Dieu le dénoncera! Dieu est le meilleur témoin! Ce n'est pas pour rien qu'il a envoyé ce soir-là une nuit si claire!

En ce moment Dokia sortit de la maison.

— Le cercueil est cloué! annonça-t-elle d'une voix blanche. Ivonika l'a fermé lui-même! Personne n'avait le droit d'y toucher! Il est de fer, cet homme!

— Oui, il a perdu la raison! fit le vieux Pétro. Il ne dit mot à personne, regardez seulement ses yeux! Il ne voit personne devant lui.

— Il est possédé du Christ! marmonna la petite vieille. On dit que si quelqu'un se tait avec une si grande douleur au coeur, c'est que le Christ est descendu en lui!

Ceux qui entendirent le mot «Christ» se signèrent.

— M. le curé chante et bénit. Est-ce toi, Anna? demanda Dokia, s'adressant à une jeune silhouette qui s'approchait tout doucement du groupe.

— Oui, c'est moi! répondit-elle d'une voix tendue à l'extrême et tout à fait éteinte.

Tous ceux qui étaient dans le voisinage du groupe se retournèrent. Anna était là, mais comme elle avait changé!

Un silence profond s'établit, on n'entendait que la vieille voix assourdie du curé dans la maison.

Tous les regards se tournèrent vers la jeune fille. Mais elle ne voyait personne. Ses yeux étaient baissés, sa tête pendait impuissante de côté. Ses cheveux noirs, dénoués en signe de deuil, coulaient en longs flots sur ses épaules... Elle tenait à peine sur ses jambes, et il n'y avait personne auprès d'elle sur qui elle eût pu s'appuyer.

Elle se tenait seule et semblait dormir debout...

Son visage maigre était jaune comme de la cire, une ride s'était formée qui, partant des narines, se perdait à la commissure des lèvres.

— Regardez ce qui en est advenu!

— En une seule nuit...

— Oh, Grand Dieu!...

Elle se mouvait lentement et machinalement, tournait la tête avec une si grande précaution comme si elle contenait de l'eau, pourtant rien d'autre qu'une douleur anonyme martelait sa tête. Toute son énergie, sa vie bouillonnant en elle tout récemment, semblaient avoir disparu. Le chagrin avait fait des ravages qui ne s'effaceraient jamais.

— La nuit, elle sautait du lit pour courir à lui! chuchota Dokia à l'oreille de la petite vieille, elle semblait avoir perdu la tête, la pauvre, et aujourd'hui elle s'est levée du lit comme une ombre et, telle une ombre, elle va et vient. Sa mère est là! Regardez par là-bas, elle est debout avec mon mari, près de la porte et est en train de caqueter. Un laideron pareil, on dirait, à la voir qu'elle est sortie tout droit de l'enfer. Une bien méchante femme en ce monde. Quand elle a appris que le défunt considérait la jeune fille comme sienne, elle a failli la tuer parce que celle-ci était restée seule, avec un enfant en plus et... sans mariage. C'est à grand-peine que nous l'avons défendue. Hier encore, elle est accourue de grand matin et elle a voulu de nouveau la battre. «Eh toi, criait-elle, lui donnant tous

les noms possibles, qu'est-ce que tu as fait?» Vers le soir, quand Anna était déjà couchée, elle est revenue encore une fois. C'est une chance que Vassyl ait été à la maison. Quand il a levé son poing et quand il a crié sur elle, elle a disparu sur-le-champ. Elle insiste pour que la jeune fille exige des vieux qu'ils la prennent chez eux maintenant et lui lèguent le dû de Mykhaïlo...

— Oh! ils pourraient bien le faire! Un grand péché pèse sur leur maison! répondit la petite vieille avec une menace dans la voix.

— A quoi pensez-vous donc? rétorqua Dokia. Vous voudriez que Maria la reçoive chez elle, après qu'Anna ait traité son fils de meurtrier? Mais vous ne connaissez donc pas Maria. Ivonika l'accueillerait peut-être, mais elle, jamais de la vie. Et puis, Anna aussi ne saurait se contenir. Autant de fois qu'elle verrait Savva, autant de fois elle ferait du scandale comme hier. Une chance pour eux tous qu'elle ait gardé le lit le matin, et qu'elle ne savait pas que la commission était là, autrement elle leur aurait montré; leur Savva aurait été perdu à jamais. Elle m'a dit qu'elle le tuerait elle-même, si on ne le châtie pas.

— Oh, Seigneur! Grand Dieu!

— Mais regardez, regardez donc, que fait Maria?

La petite vieille et ses voisines se retournèrent.

Maria était sortie de la maison d'un pas incertain, suivie de Domnika et d'Ilia. Ces deux derniers avaient les bras chargés de différentes affaires: vêtements, tapis, linges, couvertures, etc. Ils s'enfoncèrent dans la foule.

— Prenez ça, bonnes gens! fit la malheureuse mère d'une voix éplorée. Prenez le trousseau de mon Mykhaïlo et priez pour le repos de sa jeune âme innocente! priez pour lui et aussi pour que mon pauvre Savva ne pourrisse pas vainement en prison.

Sanglotant à fendre l'âme, elle distribua de ses propres mains les affaires du fils décédé.

Domnika suivait d'un oeil vif la distribution des cadeaux. Son coeur se fendait de chagrin pour les belles choses, parfois toutes neuves, qui s'en allaient, mais Maria l'avait aussi largement récompensée. En outre, depuis deux jours, elle régnait en maîtresse ici



et ne ratait pas l'occasion de se faire payer ses services. Il est vrai que cette sinistre aventure l'avait bouleversée jusqu'au fond de l'âme. De chagrin, son teint était devenu terreux; elle avait beau être une grande égoïste, mais en son for intérieur, elle éprouvait un profond attachement pour cette famille. Aussi s'affairait-elle sans cesse, faisant tout ce qu'elle pouvait, était partout où l'on avait besoin d'elle dans cette maison.

— Le repas de funérailles se déroulera dans la forêt! annonçait-elle d'une voix ferme, poussant tantôt l'un, tantôt un autre hors du groupe devant la maîtresse du logis qui distribuait les affaires, veillant à ce que ces dons tombent au moins dans de «bonnes» mains.

— Nous avons déjà tout préparé avec Ilia: on a égorgé un porc, des canards, j'ai ramené de la ville cinquante miches et une centaine de petits pains et, dans le four, finissent de cuire les galettes que j'ai faites avec la farine des propriétaires. Il y aura de tout, la boisson ne manquera pas non plus. Ivonika veut qu'il y en ait tellement que les gens se rassassient pour huit jours au moins. Nous avons disposé des planches sur des billots dans la forêt et nous les avons couvertes de toiles et de nappes. Venez tous au bois, après l'enterrement. Ivonika et Maria vous invitent à venir manger le pain pour le repos de l'âme du défunt. Viens aussi, Anna! s'adressa-t-elle gentiment à la jeune fille qui se mouvait silencieuse comme une ombre parmi les gens. Ne pleure pas, pauvre malheureuse! Cela ne te donnera plus rien! Tout est passé maintenant!

— Oui... oui... c'est passé... répétèrent en chœur quelques personnes qui ne quittaient pas la jeune fille des yeux, la surveillant sans cesse.

La jeune fille ne releva pas les yeux. Elle ne pleurerait plus, mais, à peine Domnika eut-elle prononcé gentiment le mot «ne pleure pas!» que de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues décharnées...

Mais elle ne répondit rien.

C'est comme si elle était vraiment morte en une nuit...

— Il est mort, et sur ce, il l'a abandonnée, acheva d'une voix solennelle Domnika et elle disparut dans le groupe.

— Elle se tient comme si la mort était entrée en elle! chuchota Dokia, soucieuse, à sa voisine. Elle fait pitié à voir, cette jeune fille! C'est pauvre de maison et en plus de cela, elle n'a pas de chance!... Oh, Dieu miséricordieux!

En effet. Anna se tenait parmi les gens comme si la mort était entrée en elle... Encore tout récemment, elle avait tant espéré de ce jour, de cette fête, attendant l'issue de son sort avec toute la force de son âme, toute la gravité de son être profond, et au lieu de cela, elle avait connu ce coup!

Elle était toute meurtrie et entièrement impuisante en face de sa douleur, de son humiliation et de sa terrible souffrance.

Personne d'autre que Dokia ne la réconfortait, et elle n'attendait le secours de personne. Comme le lui disaient méchamment les gens, elle était la seule fautive, pouvait-on lui conseiller quelque chose dans ce cas? Du reste, pour eux, elle ne représentait rien de particulier, pour que l'on s'occupât sérieusement de sa destinée ultérieure. Et puis, personne ne s'y sentait obligé. Après tout, elle avait une mère et un frère et, c'était à eux de penser à son avenir. Elle errait maintenant abandonnée, observée, calomniée parmi les groupes... Les cheveux défaits, un cierge allumé à la main, elle avait l'air d'être sortie du tombeau.

— Mets-toi auprès de moi, ma fille! l'appela Dokia à elle. On va sortir le cercueil.

Elle s'appuya docilement à son épaule, ses lèvres esquissèrent un pauvre sourire et se mirent à bouger. Voulait-elle dire quelque chose? On n'aurait pas su le dire. La douleur avait emporté sa voix.

— Tu es là, toi, tu es là, chienne? se fit entendre derrière elle une voix aiguë et désagréable. Hors d'ici!

Au même instant la jeune fille chancela, et serait tombée, si les bras de fer de Dokia ne l'avaient retenue à temps. C'était Maria qui, apercevant l'infortunée jeune fille, lui avait asséné un coup de poing dans le dos, l'accablant de termes injurieux.

— Laissez-la, Maria, laissez-la; elle ne fait rien, la calmaient quelques voix d'un ton autoritaire.

Il ne fallut pas répéter la prière. Maria ne se souciait plus de la jeune fille, elle était revenue en hâte à la maison. En effet on devait sortir le corps.

Anna s'appuya sans mot dire sur Dokia et se mit à pleurer doucement. De brefs sanglots étranglés s'échappaient de sa poitrine, mais ils étaient perceptibles. La femme énergique et forte qui se tenait auprès d'elle, se mit soudain à sangloter, assistée de toutes les femmes groupées autour d'elle.

— *On lève le corps!* cria subitement Anna comme une folle et, fendant la foule des femmes, elle se jeta inconsciente vers le cercueil. On la retint par la jupe.

Quatre hommes sortirent avec précaution la bière de la chambre étroite et la déposèrent sur la charrette.

— Tu m'as oubliée, *moi!* criait-elle d'une voix terrible et, tendant les mains vers le cercueil, elle s'abat tit sur place. Le mot «moi» lui avait coûté ses derniers efforts. Le transmettant au défunt, elle lui avait transmis toutes ses forces...

Sa mère se rua vers elle.

— C'est maintenant que tu ouvres la gueule, maudite fille? hurla-t-elle, levant sans vergogne son bras pour la battre. Attends, tu reviendras encore à la maison — mais en cet instant le vieux Pétro était déjà près d'elle.

— T'en iras-tu d'ici, sorcière! cria-t-il, redoutable, de sa voix de stentor. Sinon, je te tue sur place! Et, levant son énorme poing, il le promena d'un air menaçant sous le nez de la vieille.

— Marie-toi avec elle, si tu es si bon! lui siffla-t-elle dans une rage indescriptible, rentrant dans la foule avec la rapidité de l'éclair. Un terrible poing de fer volait déjà sur elle... Dokia et Pétro relevèrent la jeune fille et la reconduisirent à la maison.

Après un dernier regard jeté sur Anna, Dokia comprit qu'elle ne se relèverait plus une deuxième fois du lit.

· · · · ·  
Une foule innombrable de gens sortie de la petite maison se mouvait à travers les champs déserts: des

hommes et des femmes tenant des cierges dans leurs mains.

La nuit était merveilleuse; les têtes découvertes des hommes se dessinaient distinctement dans la lueur magique du clair de lune, et les coiffes blanches des femmes rappelaient des centaines de lys dressés en l'air, droits et flexibles...

La lueur des cierges éclairait le bas de chaque visage. Une profonde gravité s'y dessinait.

Dokia et Pétro tenant des deux côtés la malheureuse mère, suivaient à petits pas le cercueil, et Ivonika marchait seul. Il marchait la tête penchée de côté, les yeux fixés sur la bière.

Les étoiles scintillaient bien haut au firmament et semblaient répandre toute leur lumière sur la terre. La lune brillait d'un feu éclatant.

Tout à la ronde, dans les champs, régnait le silence. Non loin du cortège, se déroulait la danse fantastique des ombres, et les lamentations de deux pleureuses retentissaient dans la plaine. Le cri désespéré de la mère à demi-démence déchirait l'air de temps en temps.

— Où t'en vas-tu? Où t'en vas-tu?... se désolait-elle, frappant des mains.

— Il s'en va sous terre... dans la nuit sombre... d'où il ne reviendra plus jamais!... répondaient en écho les pleureuses d'une voix plaintive, traînante, hochant leur tête et reprenant de plus belle.

— C'est la nuit que je te rends à un autre monde... c'est la nuit que tu abandonnes ton papa!... s'écria une seule fois Ivonika avec douleur.

— Ne vous affligez pas, badika! Dieu a envoyé une nuit si limpide qu'on pourrait ramasser des grains de pavot et les étoiles brillent avec splendeur! le consolait Dokia.

— Telle est la volonté de Dieu! C'est Notre-Seigneur qui en a décidé ainsi! approuvait le vieux Vassyl d'une voix avinée, avec coeur, s'accrochant sans façon au bras du père éprouvé.

— Dieu sait ce qu'il fait; ne prenez pas tant ce chagrin à coeur; le défunt n'aura pas de repos dans l'autre monde! le consolait un troisième.

— Il ne sera pas seul sous terre, voyons! Il aura des voisins à droite et à gauche et puis, le temps

viendra où nous irons aussi chez lui! fit un quatrième.

— Il aimait trop la terre, c'est pourquoi elle l'a pris si tôt! balbutia Vassyl.

— Mykhaïlyk! Mykhaïlyk! Qu'est-ce que tu fais à ton papa? s'écria là-dessus Ivonika dans un farouche désespoir, couvrant son visage d'un geste violent.

A un croisement de routes, la voiture avec le cercueil s'arrêta et le curé lut l'évangile.

Un silence de mort s'établit, entrecoupé de temps à autre par les faibles gémissements des gens affligés. Les coiffes blanches des femmes s'inclinèrent humblement, les hommes se prosternèrent à leur suite.

Après la lecture de l'évangile, le curé ordonna de soulever le cercueil et d'en retirer le merveilleux et riche tapis. D'ordinaire, après l'enterrement les tapis lui revenaient en cadeau, mais, cette fois-ci, craignant un incident qui le priverait d'une chose si précieuse, il donna, la cérémonie finie, l'ordre de le rapporter chez lui, à la maison.

Ivonika sursauta, comme aiguillonné, à cet ordre impitoyable, n'en croyant pas ses oreilles et toute l'assistance braqua, muette, des yeux tout ronds sur lui.

— Prendre déjà *maintenant* ce tapis et *dans un moment pareil*?

— Allez-y! allez-y! Qu'est-ce que vous avez à rester là debout et à regarder? disait le curé, pour faire avancer l'homme qui se tenait indécis, ne sachant s'il fallait exécuter l'ordre.

— M. le curé, ayez pitié de nous, laissez le tapis, il ne se perdra pas! suppliait Ivonika, avec une amertume indicible dans la voix, le coeur brisé de désespoir.

Il voulait tant enterrer son malheureux fils avec tous les honneurs. Il aurait donné les dernières gouttes de son sang, s'il avait pu animer avec elles cet instant de triste cérémonie. Rien n'était trop coûteux pour lui, rien n'était trop beau qu'il n'eût sacrifié de grand coeur. C'était la *dernière* fois qu'il lui donnait quelque chose... Tout ce que la loi et les anciennes coutumes exigeaient, il les avait accomplies à la lettre. Celui qui était pauvre, ne donnait rien et celui qui pouvait, donnait de grand coeur. Et ici, ce vieil-

lard cupide qui tremblait au-dessus du cercueil l'étrillait, arrachant le dernier ornement couvrant la bière pour se l'approprier deux heures plus tôt.

— Tu oublieras après, Ivonika! protestait le curé de sa voix chevrotante de vieillard. Tu peux encore ne pas me le donner.

Ivonika gémit presque de douleur.

— Je ne l'oublierai pas, M. le curé et Mykhaïlo ne le prendra pas avec lui dans la tombe! Ayez pitié!

— Ne te mêle pas de ces affaires-là! Cela ne te regarde en rien! J'enterrerai ton fils avec tous les honneurs qui lui sont dûs, mais le tapis sera rapporté maintenant chez moi! répliqua le curé d'un ton ferme et, après un geste à quelques personnes de la foule, il suivit d'un oeil attentif l'exécution muette de son ordre...

Marika poussa des lamentations désespérées et Ivonika se frappa les flancs de ses poings. Il ne prononça plus un mot. Il ne protestait jamais contre les ordres des supérieurs, mais ceux qui le connaissaient bien, savaient, qu'en cet instant, il était indigné et blessé jusqu'au plus profond de son coeur. Son regard s'enfonça comme une lame de couteau dans le cercueil, puis s'égara dans la foule.

Tout lui allait de travers, à présent...

Vers dix heures du soir, on arriva enfin au petit cimetière. Il était plein de monde. Les bougies vacillaient, achevant de brûler.

La fosse bâillait, noire et hostile. C'était un moment terrible. Sur les bannières, les saints éclairés par la lune semblaient avoir pâli eux aussi, regardant d'un oeil mort cette fosse béante...

Quelques femmes éclatèrent en sanglots, les hommes regardaient d'un air soucieux autour d'eux. Les faibles gémissements ne finissaient pas.

Un chant bref et triste s'éleva... quelques centaines de vieilles, très vieilles paroles, énoncées d'une vieille voix blanche et quelque chose sembla posséder et emporter la foule. On descendit le cercueil et, aussitôt, un cri déchirant retentit dans la nuit que des gémissements s'échappaient tout seuls de chaque bouche...

Il y en eut qui tombèrent à terre et, d'affliction, se couvrirent le visage; des lamentations et des pleurs s'élevèrent comme si la terre elle-même sanglotait...

Ce n'est que maintenant qu'il n'y était plus! *Ce n'est que maintenant qu'il n'y était plus!!*

Les mottes de terre roulaient comme de la grêle au fond de la fosse, sur le cercueil, l'écho qui remonta à la surface sembla être le dernier adieu du disparu. Puis, le cercueil fut recouvert de terre à jamais...

Versant des larmes désespérées, la mère à genoux déchirait les mottes de ses faibles mains et Ivonika cognait sa tête contre la terre à en mourir.

Ici c'était la fin de tout.

Tout ce qui avait fait sa vie, sa joie, son espoir jour et nuit, tout était perdu, passé, s'en était allé dans les profondeurs de la terre.

Les gens le relevèrent.

— Vous voulez donc vous tuer? dirent-ils.

— Mais calmez-vous donc, bon Dieu!

Il ne les entendait pas.

Fixant un regard sauvage sur la tombe, il se mit à parler.

— *Elle n'était pas pour toi, mon enfant, mais toi, tu étais pour elle!* Tu la foulais, la cultivais et quand tu es devenu grand et digne d'elle, elle a ouvert sa gueule et t'a englouti! Tu n'étais qu'un sot sur terre, rien qu'un sot...

— Badika, cher badika! Dieu soit avec vous!!

— Tu allais, venais, travaillais, tu pensais que c'était pour toi... Tu n'étais qu'un valet sur terre, un valet!

Il fit un geste de la main et repoussa les gens qui l'entouraient.

— Et ce malheur qu'on ne voit ni n'entend est venu, et il a tout laissé et est reparti!

Il fourra ses gros doigts dans les cheveux et, les yeux écarquillés, il regarda l'air égaré quelque chose devant lui que seule son âme pouvait voir.

— *Ne ris pas!* tonna-t-il d'une voix terrible, en menaçant du poing. Ne ris pas!! Assez, il suffit que nous soyons ceux que tu bernas...

Les gens qui étaient autour de lui se signèrent, se regardèrent effarés.

— Il a perdu ses esprits!...

Il déchira les vêtements sur sa poitrine, repoussa de nouveau les hommes qui s'avançaient vers lui.

— Il est parti! cria-t-il d'une voix sauvage. Viens, Maria! Il nous a déjà quittés... Viens!!

Quelques hommes qui se trouvaient tout près, se détournèrent et s'essuyèrent les yeux d'une main calleuse. Puis, on le prit fermement sous les bras, l'emmenant de force à la maison.

La lune et les étoiles éclairaient le cimetière, les cierges s'éteignirent. Les gens rentraient par groupes chez eux.

— Il passera maintenant la nuit tout seul, fit Dokia à la petite vieille qui, au clair de lune, semblait s'être transformée en statue de cire, où ne brillait que les yeux. Il y a deux jours encore il couchait dans la hutte avec ses boeufs...

— Eh oui! Le bétail ressentira aussi son absence. Vous croyez que non?

— C'est fort possible! Il meugle, souffle, roule des yeux inquiets quand il sent la mort près de lui. Puis, habitué à un maître, il ne veut pas manger d'une autre main. Oh, Seigneur, quel malheur!

— Tout d'abord c'est le fils qu'on transportait dans la charrette, puis on l'a enterré et maintenant voilà les vieux qui reviennent seuls à la maison comme des orphelins. Leurs visages sont devenus noirs comme cette terre où ils ont déposé leur enfant. Ne reviennent-ils donc pas chez eux comme dans une ruche déserte?

C'est ainsi que s'entretenaient Dokia, la petite vieille et d'autres personnes qui rentraient chez elles. La majorité avait rattrapé l'attelage qui ramenait les malheureux parents, devenus orphelins. Tous se rendaient à présent au bois voisin où devait se dérouler le repas de funérailles. Le curé était parti plus tôt, car il devait changer d'habit.

— Il les hantera les premiers temps. C'est toujours comme cela quand on meurt subitement et, en plus, sans cierge! Vous allez à ce dîner?

— Je ne sais pas! répondit Dokia. Il faut que j'aille voir ce qui se passe à la maison et comment va Anna. La femme d'Onoufri Lopata est restée avec elle.

— Depuis que je vis au monde, je n'ai pas encore été à un repas de funérailles dans le bois et encore avant minuit!! fit gravement la petite vieille. Je vais



sur mes quatre vingt-cinq ans. C'est bien la première fois que ça m'arrive!

— Parce que des choses comme cela n'arrivent qu'une fois en trois cents ans! se fit entendre d'un coup la voix du vieux Pétro qui émergea au côté de sa soeur.

— On a planté une croix dans le bois aujourd'hui, pour que le défunt sache où il a perdu son âme, s'il passe par la forêt et que les vivants sachent où réciter un «Notre Père» pour le repos de son âme. Mais, regardez donc, quelle nuit! Oh, Seigneur Dieu, tu sais toi-même ce que tu fais!

Ils débouchèrent dans les champs et, au merveilleux clair de lune, ils virent distinctement le bois voisin, la hutte et tout ce qui les environnait. Le ciel s'élevait au-dessus de la terre dans sa douce profondeur, les étoiles scintillaient de tout leur éclat argenté et semblaient sourire. Une brume d'un bleu transparent se levait sur le bois.

— Les vieux ne sont pas allés dans le bois, ils sont rentrés chez eux! Cette nuit, la hutte restera abandonnée pour la première fois depuis qu'elle se trouve dans ce champ! lança une voix du groupe.

— Ils vont mettre de l'ordre dans la maison et manger à deux le repas à la mémoire du mort. Ils sont au bout de leur force! fit la petite vieille, puis elle ajouta: — Regardez voir tous ces yeux que le bois voisin possède aujourd'hui!

— Oui, et tous les yeux sont de feu! Ce sont des bougies, des lanternes, des flambeaux qui éclairent les tables! Tout cela ressemble de loin à des boules de feu! Qui aurait pu penser à ce qui se passerait dans ce bois...

— Je n'y mettrai plus les pieds, même si je savais que je devrais geler en hiver! fit la petite vieille.

— Et moi, je n'irai plus chercher des champignons dans ce bois, même si je savais que jamais plus je n'en mangerais! dit une jeune femme. Oh non! Que Dieu m'en préserve!

— Et puis, on n'y allait pas si souvent! expliquait Dokia.

— Non, seulement vers minuit chercher du bois comme la vieille bonne femme... plaisanta Pétro. Dans

un autre bois, on n'attraperait pas de si tôt une telle fièvre comme Savva dans celui-ci. Un esprit malin doit le posséder et prendre à l'homme toute sa raison! Le bon Dieu sait ce qui s'est réveillé dans l'esprit de *l'autre* pour avoir souillé sa conscience d'un péché mortel...

— La mort devait sûrement guetter la victime là-bas, c'était sans doute sa prédestination! annonça la petite vieille. Marika disait que toujours il avait aimé ce bois, que celui-ci l'attirait! Mais que lui voulait son meurtrier?

— Qui peut dire que son bourreau se sente mieux maintenant? Que Dieu nous garde d'avoir une âme humaine sur la conscience...

Ils se turent.

Quatre silhouettes traversèrent la route devant eux et prirent le sentier qui menait au bois voisin.

— Vous avez vu qui c'était? demanda Pétro, clignant malicieusement de l'oeil.

— Qui donc?

— Mais Hryhori avec sa femme et sa vipère de fille! La quatrième, c'était cette «claqueuse de dents», la mère d'Anna. Oh, avec plaisir je les fouetterais, la claqueuse et la moricaude! Je ne vous dis qu'une chose: je ne sais pas qui a trempé ses doigts dans cette affaire, mais *elle* y a mis les siens! Voyez, elle s'est déjà liée d'amitié avec la claqueuse de dents, les sorcières se sont reconnues...

Dokia prit le chemin de la maison, les autres se rendirent au bois.

Dehors, il fait clair de lune, il y a la lueur des étoiles et, dans le bois, les langues des bougies et la flamme rouge des flambeaux.

Le spectre rougeâtre des torches joue vivement sur les troncs des gros arbres et les rameaux noirs, jette d'ardentes taches mouvantes sur les feuilles mortes qui jonchent la terre en couche épaisse. Des voix, d'abord isolées, étonnamment sonores et claires, pénètrent dans le silence du bois, puis se formèrent en groupes, pour se fondre en une épaisse rumeur, et se dispersent enfin en écho vivant, dans les moindres recoins sombres du bois.

Des planches, disposées d'une souche à l'autre, couvertes de nappes blanches et de toile, plient sous le poids des pains, des plats et des boissons...

Le mutisme habituel du bois s'est évaporé. Supplanté par l'écho animé, il a fui dans les champs déserts et s'y est répandu.

Rien ne le retenait.

Un écheveau de brume, uni comme un voile étendu, se traîne doucement vers les champs silencieux, et puis s'arrête.

Une très faible lumière brille à une fenêtre, la brume s'y accroche.

Un silence complet règne dans la chambre.

Une jeune fille, gravement malade, y est couchée. Dokia est assise à son chevet, la tête dans les mains, tout affligée. Elle prie.

— Dieu seul peut aider dans ce malheur! le fil de ses pensées s'entremêle dans son esprit au mot des prières. Dieu seul! Elle en a fait l'expérience...

## XXIII

Dix semaines plus tard la terre s'engourdit. Le soleil se couvrit d'un léger voile, les frêles étoiles des flocons tombaient monotone sur la terre.

— Le Christ est en Ivonika!

— Il est entré en lui, lui a fermé la bouche et a détourné sa vue de la terre, le reportant sur lui. Ses cheveux et sa barbe ont poussé, sa tête penchée de côté semble prête à recevoir la couronne d'épines.

— Dieu miséricordieux, aie pitié de lui!

C'est ce que racontait aux gens la petite vieille s'en revenant au village et se reposant tantôt près d'une maison, tantôt près d'une autre, s'appuyant sur un gros bâton et soufflant péniblement. Il lui était dur de traîner ses jambes presque centenaires... Dans sa musette, jetée sur le dos, pesait en plus l'aumône faite par Marika.

— Il ne dit mot à personne. De temps en temps, mais très rarement. En tous cas ce qui est le plus in-

dispensable dans la vie courante. Il a vieilli, s'est affaibli et ne touche plus à la boisson. A vrai dire, il n'a jamais aimé boire comme certains, mais enfin il y a complètement renoncé. Personne ne sait ce qui se passe dans son âme. Parfois, une larme solitaire roule sur sa joue, et lui, voyant qu'on l'a remarquée, l'essuie bien vite de la manche. Demain, se tiendra chez eux le dixième repas pour le repos de l'âme du défunt. Chaque jour il guette le retour de Savva et Savva ne revient pas.

— Et Maria. A chaque mot qu'elle prononce, ce ne sont que des malédictions à l'adresse de l'assassin. Elle est devenue comme de la cire. Elle ne parle presque pas du défunt. Il en ressort que c'est à cause de lui qu'elle a perdu le cadet...

— Je vous dis que c'est terrible, comme elle maudit. Si toutes ces malédictions se réalisaient, il ne faudrait plus le châtiment de Dieu. Oh, si vous saviez, bonnes gens, c'est comme si on l'avait changée. On n'entend rien d'autre que Savva, Savva et Savva. Elle damne son âme de chagrin. Encore un peu et elle donnerait le sein à Savva. Dans quelques jours, ils doivent se rendre tous les deux au tribunal. Justement à propos de Savva. J'ai entendu dire que Rakhira aussi...

— Qu'est-ce qui se passe avec Rakhira? demandaient les gens.

— Oh quoi? Au repas de funérailles dans le bois, elle dévorait comme un loup affamé, jouant des yeux à droite et à gauche. Pas une âme ne s'est approchée d'elle. Elle était assise toute seule. L'autre jour, rencontrant Maria, non loin de la maison de Domnika, elle lui a ri au nez, lui disant: «Les gâteaux étaient bons à ce repas, chère tantine!» Que le diable l'emporte! C'est venu au monde dévergondée. Les garçons n'ont pas choisi les brus au goût de la mère. Elle ne veut entendre parler d'aucune. Une est méchante comme les sept péchés capitaux et Anna est devenue veuve avant son mariage.

— Elle a des jumeaux...

— Oui, je le sais. On dit qu'ils sont bien beaux, le village n'en a pas vu de pareils. La pauvre Dokia était

auprès d'elle à la soigner. *Elle* lui baisait tout le temps les mains, pleurait et disait: «Ma bonne petite mère!»

— Rien qu'à la regarder, car elle éveille une telle pitié, on est capable de se planter un couteau dans le coeur, disait Pétro, et Pétro n'était pas n'importe qui, c'était un homme véritable...

. . . . .

## XXIV

Un sentier étroit courant à travers la neige mal piétinée, menait de la hutte à la route principale qui allait en ville.

Par un beau matin, Marika et son mari empruntèrent cette voie.

Ils allaient au tribunal.

Il marchait devant, elle lui emboîtait le pas. Elle cheminait d'un pas vacillant, trébuchant. De temps en temps, il se retournait et regardait après elle.

Pauvre femme! Jamais encore de sa vie, elle n'avait franchi le seuil d'une salle de jugement pour la moindre infraction, et sur ses vieux jours, à cause de son fils, elle était là.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu fais? jura-t-il une fois en son for intérieur, dans un cri douloureux, en proie à une tristesse indicible.

Depuis que le malheur s'était niché sous leur toit, il n'avait pas eu un instant de repos. La peur et l'amour, l'amour et la peur s'entremêlaient à tour de rôle dans son âme, le faisant souffrir.

Il versait des larmes invisibles, son coeur pleurait et saignait, lorsqu'il évoquait Savva. Il pleurait également le mort. Il lui semblait qu'il n'avait jamais tant aimé Savva que depuis qu'il était sous la menace de le perdre, ce danger étant plus fort que la mort, depuis qu'un horrible châtement menaçait de lui arracher son fils pour toujours. Quelque chose d'affreux était survenu dans sa vie et, maintenant, en face de tout ce malheur, il était tout à fait abruti.

Qui était le coupable? Qui? Qui?

Du fond de son coeur émergea une tête ébouriffée

comme celle d'un chien, la tête d'une jeune fille, et ses yeux cupides brillèrent devant lui.

Elle était la seule coupable!

Qu'or lui dise cent mille fois ce que l'on veut, il a son opinion à lui. *Elle* était la seule coupable! C'était donc un péché gros de conséquences. Son fils s'était lié à elle, qui lui était presque une soeur et, tout cela ne pouvait en aucun cas plaire à Dieu. Dès cet instant le châtiment planait sur eux, il avait perdu Mykhaïlo et s'était arrêté sur lui-même. Rakhira les avait tous poussés dans l'abîme. Qu'est-ce qui s'ensuivrait? Dieu seul savait ce qui se passerait maintenant.

— Maria, fais bien attention!!! A tout ce que tu avanceras, tu devras prêter serment. Que Dieu te préserve, si tu devais jurer faux! fit Ivonika après un long moment de silence.

— Bien, bien! Je dirai la vérité! répliqua-t-elle d'une voix plaintive, s'efforçant de le rattraper. La neige était profonde, ses jambes étaient si faibles qu'elle restait toujours en arrière.

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent? Nous avons déjà dit que nous ne savions rien! Peut-être que Savva reviendra avec nous? Ils n'ont rien trouvé, à peine quelques gouttes de sang de lièvre et pour une bagatelle comme cela, ils perdraient notre garçon! Oh, bon Dieu, aie pitié de nous!

— Ils n'ont rien découvert! répéta brièvement Ivonika.

Il ne lui avait pas encore parlé et dévoilé ses pensées les plus secrètes ainsi que ses suppositions concernant le meurtrier. A quoi bon? Elle était quand même à moitié folle de peur pour le garçon et, si elle venait à apprendre l'horrible vérité, elle perdrait complètement la raison. Tout cela restera enterré à jamais dans son coeur!

— Les gendarmes m'ont dit que l'on n'avait toujours pas trouvé de faits qui puissent témoigner contre notre Savva! fit-il, avec un calme feint dans la voix. Le meurtrier était si prudent et si rusé, qu'il a balayé toutes les traces après lui, et il a disparu comme si l'eau l'eût englouti. «Absolument rien», m'ont-ils dit. Il y a bien quelques soupçons qui pèsent sur votre fils, mais, comme il n'y a pas assez de preuves,

on ne peut pas le punir. Voilà ce qu'ils m'ont dit, les gendarmes. Ils en avaient entendu parler en justice. Mais il peut encore rester enfermé une demi-année. Il est suspecté, et puis, diable sait combien de temps encore, ils peuvent continuer à chercher les preuves.

Sur la surface de la terre d'un blanc immaculé, ils avaient l'air d'être tous deux, de loin, deux points noirs...

· · · · ·  
Au tribunal, on lui posa entre autres les mêmes questions qu'à la maison: Savva était-il chez lui quand on a assassiné son frère?

Le visage de Marika se couvrit d'une pâleur morbide, son corps trembla et, roulant des yeux effarés à la ronde, elle répondit qu'il avait été à la maison. Pourquoi n'aurait-il pas dû y être? Elle *dit* donc qu'il était. Il y était pour sûr. Qu'on la punisse si ce n'est pas vrai, qu'on l'enferme pour toute une année; elle veut bien mourir en prison, pourvu qu'on relâche son fils...

Le juge la regarda un long moment en silence.

— Il faut que tu jures que tu dis la vérité! fit-il.

Elle lança un regard suppliant à son mari.

— Ivonika, dis, n'est-ce pas vrai? Il était bien à la maison, hein? balbutia-t-elle. Dieu miséricordieux! Dis-le donc!!

Il baissa les yeux.

— Je ne sais pas, Maria! *Je* n'étais pas à la maison!

Elle regarda de nouveau autour d'elle avec des yeux presqu'égarés cette fois-ci.

— Tu n'étais pas à la maison? s'enquit-elle et, après un vague sourire, elle se tut.

On alluma des cierges sur la table, près de la croix.

— Lève la main! ordonna le juge.

Horriifiée, elle fit un pas en arrière, fixant des yeux affolés sur le juge.

— Je ne vais pas jurer! s'écria-t-elle, marchant à reculons dans un effroi inexprimable, et faillit presque renverser le juge. Ce dernier s'emporta et la secoua par les épaules. Aujourd'hui, elle avait épuisé sa patience jusqu'au bout.

— Espèce de menteuse et de mauvaise graine! s'écria-t-il, plein de mépris.

Ivonika se tenait silencieux, les yeux pleins de larmes. Jamais encore, aucune main étrangère n'avait touché sa femme!

— Je ne vais pas jurer, non, non et non!

Elle se pressait comme une folle contre le mur...

Quelques instants plus tard, Ivonika la fit sortir à demi-défaillante dans le corridor.

Quand on fit entrer Savva, Ivonika s'effraya. Il avait l'air d'un squelette. Maigre, pâle, exténué, il ne disait presque rien. A la vue de son père, il baissa les yeux et ne prononça pas un mot. En général, il se taisait. Quelquefois il émit le mot «non». On ne pouvait rien en tirer et on l'emmena.

A l'aspect de son fils, le coeur d'Ivonika faillit éclater, pourtant il dut lui aussi garder le silence.

Il le sentit. Un silence buté, décisif, sourd était la seule planche de salut; ce n'est qu'en lui seul que tout pouvait se perdre irrévocablement, être noyé à jamais.

Ivonika apprit encore au tribunal que le défunt n'avait pas eu d'ennemis à l'armée. Il avait été généralement aimé et respecté de ses camarades, ses supérieurs avaient été satisfaits de son service. *On n'avait remarqué que sa répulsion pour les armes, surtout pour le fusil...*

«Déjà à cette époque il avait senti que la charge d'une arme était dirigée vers lui — se raisonnait le malheureux père — il s'y opposait de toutes ses forces, comme il le pouvait, et pourtant, il devait la souffrir constamment près de lui. Comme cela devait lui être pénible. Il voulait fuir de l'armée et lui, il l'avait retenu. Les grosses murailles de la caserne n'avaient pas laissé pénétrer la mort vers lui, elle s'était tapie dans le bois et avait attendu sa venue, patiemment, des années entières. A la maison, on n'avait pas eu de repos avant de l'avoir arraché des murs centenaires et, quand il fut vraiment rentré, il s'était alors tourné lui-même vers la décharge de cette arme...»



Anna avait deux jumeaux, deux garçons.

Dokia s'était décidée à la garder chez elle jusqu'au printemps et après, elle devrait placer ses enfants dans des familles et s'embaucher elle-même pour gagner sa vie. Depuis le malheur, elle semblait avoir grandi, mûri, mais avait très mauvaise mine: maigre, jaune, le teint fâné. Le sourire n'effleurait jamais ses lèvres. Elle souffrait avec toute la gravité de sa nature profonde, et avait perdu toute foi dans l'avenir. C'est comme si son être était prédestiné à ce grand malheur qui n'avait entraîné après lui que d'horribles souffrances et, il semblait, que ces souffrances formaient la seule activité de sa jeune âme sérieuse. Bien rares étaient les nuits qu'elle passait sans larmes. Les pleurs s'engouffraient dans ses rêves, arrosant son âme de flammes ardentes.

Telle une bête blessée, la solitude l'attirait. Mais, en tête à tête avec ses pensées, elle gémissait; la vue d'une croix la faisait se jeter à genoux et prier. Ses lèvres pâlissaient, se tordaient, son regard s'assombrissait, sa voix devenait aphone.

Son seul désir était de mourir, mais de mourir avec ses deux enfants. Elle était faiblée, impuissante en face de son infortune et ne voyait aucune issue. Elle traînait ainsi le poids de ses jeunes années après elle. Une seule chose la transformait, la tirait de sa torpeur, l'excitait, animait ses yeux tristes. C'était le nom du meurtrier.

Rien qu'à l'entendre la vie semblait se ranimer en elle et ses nerfs se tendaient à l'extrême.

En de tels moments, elle se métamorphosait en une furie silencieuse qui se conduisait avec placidité, attendant le moment propice pour se jeter impitoyablement sur sa victime.

Par exemple, elle ne s'éloignait jamais de la maison, mais, quand il lui arriva une fois d'aller au village et d'apprendre là-bas qu'on allait sans doute relâcher Savva, faute de preuves nécessaires, elle dit alors:

— Il n'évitera pas ce qu'il a mérité. Que Dieu me permette seulement d'élever mes enfants, qu'IL me le

permette seulement!! et elle respira à pleins poumons. Ses narines frémissaient, ses yeux s'allumèrent d'une haine si féroce qu'elle faisait peur à voir.

D'autres fois, quand elle était seule auprès de ses enfants, veillant sur leur sommeil, ses pensées prenaient un tout autre tournant. Elle se reprochait alors d'avoir si peu manifesté son amour au défunt.

«Les enfants, son unique richesse, il les lui a laissés, mais qu'avait-il pris en retour dans la tombe?»

Au début encore, quand il s'approchait seulement d'elle dans la cour, avec de gentilles paroles, *elle devenait muette*. Elle se tendait comme une corde et se taisait. Elle changeait inconsciemment, malgré elle. Une force incompréhensible, brutale, s'engouffrait dans sa poitrine, l'oppressait parfois de douleur, mais paralysait sa bouche.

Il parlait avec retenue, et elle n'avait pas *le droit* de lui manifester son amour. Son instinct inné de femme le lui soufflait. Elle n'était qu'une pauvre fille de ferme que chacun méprisait! Et puis, tout tourna autrement.

Tout le paradis qu'elle portait en elle pour lui, elle le cachait pour cet instant où elle aurait le droit de pénétrer dans sa maison et de devenir pour lui quelque chose de très doux, plus tard ses lèvres se seraient ouvertes d'elles-mêmes. Cette chose qui la retenait comme enchaînée avec une force si brutale, qui lui fermait la bouche et faisait croire au bien-aimé qu'elle ne l'aimait pas, cette chose l'aurait abandonnée de par elle-même. Elle ne vivait que de cet espoir qui lui donnait une force héroïque, qui la faisait supporter avec une patience courageuse la misère de son état.

Plus tard, quand elle osa parler, le temps les sépara et *maintenant*, il n'était plus.

Il lui arrivait parfois de se jeter sur ses enfants et de les étrangler presque dans un accès de sauvage amour.

Les deux fils ressemblaient au père. Ils n'avaient pas les cheveux noirs de la mère, mais ceux du père, clairs comme de la soie. Elle dévorait des yeux leurs petits visages et semblait les voir déjà grands.

Ils étaient comme lui, tout à fait pareils, elle n'aurait d'ailleurs pas su les imaginer autres. Et alors, elle se mettait à sangloter éperdûment.

*Il n'était pas!* Il n'était pas et n'y serait plus jamais. *Il avait dit qu'il la prendrait et il l'avait laissée.* Elle devenait folle de douleur, se frappait la tête contre le berceau des enfants, l'appelait à tout moment dans un grand cri.

Elle n'avait pas encore connu le bonheur, mais sa douleur après le défunt était si grande, qu'elle lui faisait perdre la raison. Ce bonheur avait été si proche — demain, après-demain — elle devait le connaître, et il s'était détourné d'elle pour toujours.

Une fois, elle avait écouté Dokia et était allée chez Ivonika et Maria. Elle vint les prier d'adopter un des enfants.

— Peut-être, voudront-ils élever un petit-fils, lui avait conseillé la raisonnable Dokia. On ne peut donc pas savoir leurs pensées! Peut-être, voudront-ils l'adopter! Ils sont si seuls maintenant, peut-être, leur douleur ne sera-t-elle pas si grande avec l'enfant! Prends celui-là, le premier, il ressemble le plus au père!

Tout d'abord elle avait protesté, mais s'était résignée par la suite et s'en était allée chez eux. Pour les enfants, rien que pour eux, elle y était allée.

Ivonika n'était pas à la maison, et Marika se jeta sur elle comme une tigresse.

— Que je ne te voie plus franchir le seuil de ma maison, espèce de garce! criait-elle. Elle a commencé ses mamours avec diable sait qui et maintenant, elle veut le mettre sur le dos de Mykhaïlo? Quelqu'un au village vous a-t-il vus ensemble? Et Savva, qui l'a appelé assassin à la face de tout le village? Si tu me tombes encore une fois sous les yeux, c'est avec mes chiens que je te chasserai de la cour! Si tu veux que je te donne du pain, viens au repas à la mémoire du défunt. Ce jour-là, je nourris tous les mendiants!

Bouleversée jusqu'au fond de l'âme, pâle comme la mort, les yeux hagards, humiliée, la jeune fille revint à la maison et, sans mot dire, mit l'enfant au lit...

Un coup d'oeil lancé à la jeune fille suffit à Dokia pour comprendre l'issue de la démarche, mais elle ne

posa pas de questions. Elle avait peur que ses lèvres pâles ne s'ouvrent par hasard, tout comme elle craignait le regard terrible, allumé des yeux noirs...

Ce n'est que plus tard qu'elle apprit tout.

Plus jamais la jeune fille ne franchit le seuil de cette maison et si elle voyait Marika de loin, elle l'évitait chaque fois soigneusement.

Ivonika se conduisait tout autrement.

Il ne se mêlait pas de cette affaire, mais croyait à la liaison antérieure de son fils avec cette jeune fille, comme il croyait en son honnêteté et en sa bonté. Dokia l'en avait convaincu. Quand il la rencontrait en chemin, il l'arrêtait lui-même. — Que fais-tu, Anna? Comment te portes-tu? demandait-il, la voix sincère, évitant toutefois son regard. Il avait incroyablement pitié de cette jeune fille. Son pauvre fils l'avait aimée et, bon gré, mal gré, elle était restée plongée dans un grand chagrin. Et néanmoins il ne pouvait rien faire pour elle.

Marika la chassait comme un chien de maison en maison et puis, elle était le plus grand ennemi de son Savva. L'accusant au vu et au su de tout le village du meurtre de son frère, elle menaçait encore de lui faire du mal. Aussi ne pouvait-il rien faire pour elle, il lui donnerait bien de temps en temps un peu d'argent en cachette de Marika, mais en attendant, tout devait rester dans le même état. En outre, il était tellement absorbé par son propre chagrin et le souci de son autre fils qu'il était incapable de fixer ses pensées sur le malheur d'autrui.

Ainsi Anna était abandonnée à elle-même et n'escomptait le secours de personne. Elle n'allait ni chez sa mère ni chez son frère. Depuis que ce dernier s'était marié, ils ne voulaient pas la connaître, d'autant plus que sa mère s'était persuadée qu'elle n'avait rien à attendre pour elle des parents du défunt.

Il y avait bon nombre de personnes étrangères qui ne lui manifestaient pas leur compassion. Elle n'avait jamais joui d'une sympathie particulière parmi les femmes et les jeunes filles. Grâce à son goût plus raffiné, à l'entourage du domaine qu'elle subissait depuis de longues années, à la noble influence de ses maîtres, elle était devenue plus riche spirituellement et moralement que les jeunes villageoises de son âge et cela,

l'esprit conservateur, obstiné, paysan, du monde féminin du village ne le lui avait jamais pardonné.

Et puis, l'envie avait aussi joué son rôle, écrasant toute compassion.

Presque chaque mère au village ayant une fille à marier, avait secrètement compté sur Mykhaïlo comme sur un gendre éventuel. Et il s'était avéré que son choix s'était porté sur une pauvre fille de ferme! La déception était trop grande et imprévue pour ne pas entraîner de conséquences. Il ne vivait plus, ne pouvait plus prendre pour femme cette fille de ferme, et pourtant il l'avait choisie de son vivant, et avait voulu faire d'elle la future maîtresse de sa maison.

Quand la conversation roulait sur Anna, elle s'achevait toujours par les mots:

— Elle qui jouait toujours à la sainte nitouche, elle n'a maintenant que ce qu'elle a mérité! Si elle était une fille comme il faut, elle pourrait se louer chez le premier venu des propriétaires, et comme cela, elle n'a qu'à s'aider comme elle peut. Qu'elle aille chez sa belle-mère!

## XXVI

On était au réveillon de Noël.

Savva était encore sous les verroux, car l'instruction durait toujours et, dans la maison du village d'Ivonika, tout était triste et silencieux. Marika y passait seule ses journées, parce que Ivonika devait rester à la hutte: le blé n'était pas encore battu, il y avait les abeilles, et tout cela exigeait du soin et un oeil vigilant. Ivonika avait vendu ses boeufs et tout le jeune bétail pour couvrir les frais de l'enterrement et autres dépenses entraînées par ce malheureux accident, la seule vache qui lui était restée, se trouvait chez Marika. Elle voulait l'avoir auprès d'elle, aussi l'étable, près de la hutte, était-elle déserte.

On était tard dans la nuit.

Les champs se tenaient enneigés, dehors une tempête de neige faisait rage, un vent fou projetait obstinément des nuées blanches et toute empreinte de pas s'évanouissait à peine apparue. Tout, à la ronde, avait un aspect lugubre et sinistre et, si loin que l'on portait

les yeux, on ne voyait rien. Les nuées de neige filaient une à une à une vitesse vertigineuse sur la surface blanche de la terre, voilant la vue. Ivonika passa pour un instant la tête dehors et jeta un regard circulaire. Des rafales de neige mouillée cinglèrent sa face.

Il revint à l'intérieur, s'assit par terre, se recroquevilla près du poêle où pétillait un bon feu.

Près de la hutte tout était silence.

De froid, Soïka s'était terrée dans la paille et ne trahissait sa présence par aucun son, l'étable se tenait déserte. Les splendides boeufs roux, à la chaude haleine, étaient Dieu sait où, les abeilles dormaient d'un sommeil de plomb ou bien se tenaient tranquilles dans leurs maisonnettes rondes.

Il était le seul à animer tout ce qui l'entourait.

Pourtant il n'avait jamais été aussi solitaire qu'à présent, que ce soir. Lorsqu'il lui arrivait parfois de passer la nuit seul, ici, il vivait avec l'espoir que quelqu'un viendrait — Savva, par exemple, quand Mykhaïlo n'était pas là, ou quelqu'un d'autre — et puis, il y avait les boeufs roux — or, maintenant il savait que personne ne viendrait plus le voir... Qui avait intérêt à se rendre par une telle nuit dans son terrier? Dans sa solitude? Personne n'avait besoin de lui; depuis qu'il avait perdu son fils, il fuyait le monde, menant une vie d'ermite.

Et la solitude accomplissait son oeuvre.

Il en émanait une tristesse profonde et sourde qui le gagnait, rongé sans cesse sa paix intérieure. Jour et nuit une question l'obsédait: «Pourquoi tout cela s'était-il passé? Comment la terre le portait-elle? Pourquoi tout cela s'était-il passé? Pourquoi, pourquoi, pourquoi? Dieu en avait-il décidé ainsi? Pourquoi l'avait-il voulu? Qu'y gagnait-il?»

Sa grande piété et sa foi profonde en une force supérieure se trouvaient d'un coup fort ébranlées et, passant par d'horribles tourments, ne pouvaient en sortir et résoudre cette énigme sanglante. Dieu avait eu besoin de l'âme de Mykhaïlo. Dieu avait aussi besoin de *quelque chose de bon*. Or, Mykhaïlo était bon. Mais pourquoi lui avait-il pris son fils d'une telle manière? Pourquoi la main de *son autre enfant* avait-elle dû se lever pour accomplir cet acte inouï?

Puis le fil de ses pensées reprenait: «Le sang où Savva s'est enlisé corps et âme est terrible, mais ce qui l'a entraîné dans ce sang n'était-il pas *cent mille fois plus terrible?*... Qu'est-ce que c'était? D'où cela venait-il? Quel ressort l'avait poussé?» Il sentait la force d'une puissance inconnue, mais son âme naïve n'était pas assez mûre pour comprendre à fond ce mystère infini. Il ressentit vaguement l'existence d'un tout autre monde que celui où il vivait et, cette pensée le plongeait dans de sourdes réflexions... Puis, tout recommençait; la douleur lancinante de son âme, les souffrances indescriptibles, souffrances à l'aveuglette. Le monde s'était obscurci à ses yeux. *Mykhailo n'était plus.* Il ne serait jamais plus. Il était sous terre et des nuées de neige dansaient à cette heure au-dessus de lui...

Son visage se tordit de douleur. Il se mit à sangloter comme un véritable enfant. Les larmes ruisselaient sur son visage.

Il avait élevé ses deux fils pour en arriver là! Voilà le Noël qui lui était réservé cette année...

Et son autre enfant était sous les verroux, il pâlisait et dépérissait à vue d'oeil... L'année dernière, ils étaient tous ensemble là-bas dans la maison du village à fêter joyeusement Noël, ils chantaient des cantiques et mangeaient le plat traditionnel. *Il* avait été si joyeux et enjoué! Puis les deux étaient venus ici dans la hutte et y avaient passé la nuit. Ils avaient veillé tard dans la nuit, à cette même place et lui, il avait parlé et raconté longuement...

Cette année personne ne lui parlait...

Les ténèbres s'approfondissaient et le feu qui commençait à s'éteindre dans l'âtre, jetait une faible lueur sur les objets de la pièce. La flamme vacillait doucement, changeant sa couleur vive en une lueur bleuâtre, le silence et la solitude s'étendaient de plus en plus autour de lui et semblaient l'envelopper dans une étreinte invisible.

«L'année passée, à cette heure, il était sorti jeter un coup d'oeil aux bêtes, songeait-il sous l'emprise des pensées qui tournaient autour de son fils mort, et cette année l'étable est vide...»

«Ils ruminent...» avait-il dit s'en retournant de l'étable.

Puis il avait prononcé encore quelques mots et avait éclaté de rire. Il était gai.

Le son de sa voix et son rire étaient restés vivants dans sa mémoire... Il gémit de douleur dans sa triste solitude. L'immense vide et le silence angoissant de sa maison l'enveloppèrent comme si toute sa vie avait à jamais fait ses adieux à ce coin de terre.

Et là-bas, «en haut» se trouvait sa vieille compagne, toute seule, elle pleurait. Elle était comme folle.

Lui, il pleurait d'un côté, elle de l'autre.

Et quand *il* était venu au monde, comme ils s'étaient réjouis d'avoir quelqu'un à qui laisser le fruit de leur labeur. Il devait prendre leur place, les deux du reste devaient devenir ce qu'ils étaient eux, les vieux, travailler la terre comme eux, mais...

Il y a des moments où les larmes sont de sang...

La bourrasque faisait rage au-dehors. Pas une étoile ne scintillait au firmament, les nuages de neige se démenaient comme des furies sur les champs lointains couverts de neige. Une nuit mauvaise, inouïe descendait sur terre.

Le vent avait arraché la porte de l'étable et, sous ses rafales, elle claquait de temps à autre furieusement.

Le petit bois, derrière la hutte, et les forêts s'étendant au loin ainsi que le bois «voisin», se tenaient engourdis et noirs dans la blancheur de la tempête, se profilant à peine en sombres taches estompées dans la furie de neige...

Ivonika était assis, les doigts enfoncés dans ses cheveux. Il pleurait et songeait.

«L'un est sous terre et l'autre en prison... Voilà à quoi il en était arrivé à sa cinquantième année!» Ces pensées obsédaient son âme endolorie. Puis, malgré lui, il prêta l'oreille à la tourmente.

— Une nuit pénible! pensa-t-il. Demain les champs seront tout couverts et il sera obligé de marcher dans la neige jusqu'aux genoux pour arriver chez Marika. Toute sa vie, il devait se frayer le chemin avec son corps.



Des gerbes entières de neige s'abattaient contre les deux petites fenêtrés dans la danse sauvage de la tempête qui faisait rage près de la hutte, semblant pourchasser quelqu'un. Le vent faisait claquer avec un bruit effrayant la porte de l'étable et ne pensait nullement s'apaiser.

Tout d'un coup Ivonika releva vivement la tête, l'oreille aux aguets. Ne venait-on point de siffler longuement à travers la tourmente nocturne? Pourtant, il avait bien cru entendre un sifflement distinct. Il prêta une oreille plus attentive, retint sa respiration et, soudain, son coeur se mit à battre, lentement d'abord, puis à coups précipités... *Mykhaïlo sifflait ainsi lorsqu'il revenait du village à la hutte par une nuit si grosse de bourrasque de neige, quand il s'était égaré dans la tempête déchaînée...* Ivonika lui répondait soit en sifflant soit en l'appelant, l'orientant de la sorte vers la hutte...

Il écouta un instant encore, le regard sauvage. Le sifflement se répéterait-il?

Il se répéta.

Un long sifflement très fort retentit. Une vague chaude parcourut à l'instant son corps. Le regard brillant, presque hagard, il se leva et se rua dans la nuit.

Le vent jouait avec ses cheveux gris. Il n'y prenait point garde. Fixant des yeux démesurés, terriblement tendus dans la tempête nocturne, il cria comme du vivant de son fils, mais cette fois-ci d'une voix sauvage, exaltée, par-dessus la surface déchaînée des champs:

— *My-khaï-lo, ton père est ici!!*

Un instant plus tard, une trombe de neige fonça sur lui, s'abattit contre sa poitrine, l'emporta un bout de chemin avec elle, le fit tourbillonner sur place et, avec un pénible gémissement, fila à toute allure dans la nuit noire...

Le vieux père se tenait cloué sur place, les cheveux en bataille, le souffle court, les yeux écarquillés dans la direction de la trombe de neige.

Qu'est-ce que c'était? Qu'est-ce que c'était? Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Poussant une plainte, sous l'emprise d'une terreur affreuse, il s'efforça de faire le signe de la croix.

*Mykhaïlo était ici.*

Il ressentit avec tout son coeur, avec toute son âme,

s'il en avait jamais eu une, que son Mykhaïlo venait d'être ici.

*Lui.*

Il s'était pressé contre son coeur, l'avait emporté avec lui, l'avait appelé, gémi et était reparti, malheureux, en coup de vent vers des lieux inconnus... Il était donc mort sans lumière. Esquissant à grand-peine le signe de la croix, il tordit ses mains dans une humilité religieuse et désespérée.

— Dieu clément, aie pitié de pauvres pécheurs! Saint Dieu, pardonne-nous nos péchés! Roi des cieux et de la terre, reçois-nous dans ton royaume et absous-nous nos péchés! Il était venu voir son père, il était venu égayer sa solitude et dissiper son chagrin. Il était venu chez son père, s'était pressé contre son coeur, il était venu se plaindre de son dur destin si triste et noir...

Il se laissa tomber par terre, se prosterna bien bas, se frappa la poitrine et pria. Il se signa ensuite une dernière fois, et revint d'un pas titubant à la hutte, après un regard inquiet jeté autour de lui dans l'obscurité...

Rompu de fatigue, il reprit sa place par terre et, le visage enfoui dans les mains, respira péniblement, à pleins poumons.

Il ne pouvait reprendre ses esprits sous le coup de cette subite émotion qui l'avait submergé. L'imagination entièrement possédée par son fils, il ne pouvait plus retrouver l'équilibre de son âme.

*Mykhaïlo était ici.*

Qu'on le croie ou non, qu'on le nie ou non, mais *Mykhaïlo était ici*. Il le sentait avec son âme. Et il n'avait été ni ivre (il avait renoncé à toute boisson après la mort de son fils et pour ne pas être tenté, il avait même juré à l'église), ni ensommeillé, ni fou. Il avait ressenti sa présence avec son coeur et maintenant c'était la fatigue de cette rencontre qui lui avait fauché les pieds. Il parcourut sa hutte d'un regard avide. Il cherchait une sainte icône.

Inconsciemment et malgré lui, il voulait se trouver sous une puissante protection mystérieuse, sous une force dominante qui devait remettre dans son âme bouleversée la paix disparue, lui rendre l'équilibre

ébranlé, il aperçut enfin l'icône. Elle était accochée au mur. Petite, noire, fleurie de basilics desséchés et d'oeillets jaunis, elle était tournée en plein vers lui.

Il s'agenouilla, joignit les mains comme un enfant et se perdit dans ses prières avec toute l'humilité et la gravité, toute la sincérité et la confiance de son âme harmonieuse et simple, mais à présent profondément agitée.

Il resta ainsi à genoux, en prières jusque tard dans la nuit.

Il pria pour le repos de l'âme de son fils qui errait inquiète de par la terre, souffrant d'horribles supplices sous le poids de ses larmes et de celles de sa femme, sombrant au fond même des tortures infernales, il pria également pour son fils prodigue qui était la cause de tout ce grand chagrin et qui attendait maintenant en prison la décision concernant sa destinée perdue...

.....  
A cette même heure, Maria était chez elle.

La pièce était faiblement éclairée. Sur la table couverte, on voyait des écuelles, des cuillères, de la bouillie, toutes sortes de gâteaux et de tartes, des pruneaux cuits, des noix, des pommes, de l'eau-de-vie au miel.

Assise sur le four, débraillée, en chemise, les cheveux ébouriffés, elle se tenait pelotonnée.

Elle chantait à mi-voix, d'une voix faible, fêlée, comme si elle berçait un enfant.

Elle se tut.

Elle croisa ses bras et, la tête inclinée sur la poitrine, sembla sommeiller.

Mais elle ne sommeillait pas.

Elle attendait ses fils...

Un silence profond et pénétrant régnait dans la petite chambre. Une minuscule lampe, accrochée au mur, projetait une faible lueur qui éclairait à peine l'intérieur de la pièce.

Pourtant tous les objets s'y dessinaient nettement. Toute la demeure avait un air de fête et semblait attendre quelqu'un. De temps à autre le vent chantait dans la cheminée sa complainte sur toutes les notes ou bien bourdonnait, comme si des essaims de frelons s'y fussent rassemblés. C'était la tourmente qui faisait rage au-dehors. Peu après, le chien aboya près de la

maison. On frappa à la porte, puis à la fenêtre. La porte était fermée à double verrou de l'intérieur, parce que Marika avait peur depuis qu'on lui avait pris son fils.

Elle sursauta et ouvrit de grands yeux. Son regard vacillant et effaré parcourut la chambre pour s'immobiliser au plafond.

— Les gendarmes! gémit-elle avec terreur, se pliant craintivement en deux.

Les coups se répétèrent.

Elle commença à trembler, puis finit par descendre du four et se placer doucement, sur la pointe des pieds, dans un coin entre la porte et le four.

Les gendarmes. Ils en voulaient à sa maison. Plusieurs fois déjà ils étaient venus à l'improviste. Mais il n'y a plus personne chez elle. Même s'ils voulaient emmener quelqu'un, il n'y a plus personne. A moins de l'emmener, elle...

— Ivonika est à la maison? appela du dehors une voix tremblante, sans timbre.

Elle se taisait. Tremblant de tout son corps, elle se pressait contre le mur et ses lèvres se crispèrent comme celles d'un enfant prêt à pleurer.

Un instant de profond silence s'établit dans la pièce. Deux grands yeux bleus, clairs, erraient par la chambre et cherchaient quelque chose.

Un moment après, la voix se fit entendre près de la fenêtre.

— *Vous êtes donc toute seule à la maison, Maria?*

Quelque chose la fit se redresser subitement. Elle tendit son cou comme un chamois et tourna son oeil grand et brillant vers la fenêtre.

— A qui est cette voix? demanda-t-elle, claquant des dents.

— Mais à moi! Vous ne la reconnaissez pas?

— Non! A qui? Vous savez bien que j'ai entendu pas mal de voix ces derniers temps.

Il y eut un moment de réflexion, puis l'inconnu reprit:

— Ma voix est vieille.

— Vous êtes un gendarme?

— Dites donc, qui est superflu chez vous que vous demandez après les gendarmes?

— Ma maison est vide comme un arbre creux, répondit-elle, peut-être est-on venu me chercher? Je n'ai tué personne et je ne sais rien!

— Et où est Ivonika?

— Dans les champs! La hutte est abandonnée! On ne peut pas la laisser seule. Vous ne savez pas comment sont les gens?

— Je voulais simplement allumer ma pipe... et bavarder un peu aujourd'hui... je suis vieux... reprit à nouveau la voix.

Un instant de silence et d'hésitation s'établit.

— Mais entrez donc... dans la maison...

— Non, j'ai changé d'avis! Je vous apporterai de la neige dans le logis. Je passerai peut-être encore chez Ivonika, si j'ai le temps! Seigneur Dieu, quelle tourmente!

Un instant d'attente à l'intérieur.

— *Un gendarme...* murmura-t-elle, se pressant comme auparavant craintivement contre le mur. Il n'y a qu'eux à se promener par des nuits pareilles, à travers champs et à venir dans les maisons!

— Donc, vous êtes un gendarme? demanda-t-elle de nouveau.

— Non, Marika! Je ne suis pas un gendarme! Mes cheveux ont blanchi et, Dieu merci, je ne l'ai jamais été, mais je vous dirai qui je suis. C'est maintenant la meilleure occasion... Personne ne m'entendra ni ne me verra! Je ne veux pas qu'on m'entende! J'ai pitié de vous! Dieu seul sait à quel point j'ai pitié de vous! Marika, signez-vous! Je suis celui qui a tout vu! Ce poids est trop lourd pour mon cœur! Je ne peux pas mourir! Qui sait, peut-être, demain, on me mettra un cierge entre les mains, personne ne peut le savoir. Voyez, votre Mykhaïlo, aurait-il jamais pensé mourir sans cierge? Et, à présent, son âme erre inquiète de par le monde, tout simplement parce qu'il s'est transporté dans l'autre univers sans lumière.

Un cri de douleur se fit entendre dans la chambre.

— Ne pleurez pas, Marika! Cela n'aidera en rien maintenant. Cela devait être et c'est arrivé! Mais ce que j'ai vu, je l'ai vu de mes propres yeux, et il faut que je le dise parce que cela me pèse trop sur l'âme! Je veux m'en débarrasser! Je ne veux pas aller témoi-

gner en justice, Dieu m'en préserve! Je ne le dis qu'à vous, parce que *j'ai le coeur très lourd avec cela!* Vous, vous pouvez en parler ou non à votre mari, mais je veux vous le dire et me débarrasser d'une pierre sur l'âme!...

Elle se pressa tout contre la fenêtre, s'y pencha. Elle prêta une oreille attentive et se tint tendue comme une corde.

— Qu'avez-vous vu? Dites! Peut-être, que vous enterez dans la maison? Dehors le vent peut vous emporter!

— Non, il ne m'emportera pas! Il ne faut pas que vous me voyiez; vous aurez assez de ce que vous entendrez! Il est vrai qu'*alors*, quand j'ai vu, la nuit était claire et calme. *Ils allaient à deux...*

— Mykhaïlo!! s'écria-t-elle d'une voix stridente.

— *Lui* et celui qui l'a envoyé dans l'autre monde! *C'est jeune comme une abeille et c'est déjà un assassin!*

— Mykhaïlo! cria de nouveau Marika, cognant sa tête contre le mur.

— Ne pleurez pas, Maria! Il ne vous reviendra plus! Ecoutez plutôt ce que je vais vous dire! *L'autre* marchait à côté de lui avec un fusil sur l'épaule! Je revenais de la ville et l'envie m'a pris de rentrer chez moi par le bois. Quand ils m'ont dépassé, Mykhaïlo m'a salué et l'autre a cherché des yeux la terre. Il était pâle, que Dieu lui pardonne s'il a encore des jours à vivre! Mais il n'échappera pas au châtement! Il s'attachera à lui et lui troublera à jamais son repos! Voilà comment je les ai rencontrés! Ils marchaient côte à côte. Mykhaïlo parlait et l'autre écoutait...

— Qui était-ce, qui était-ce? poussa un cri Marika, pressant son visage blême contre la vitre...

— Que Dieu vous dise son nom, parce que moi, je ne suis pas en état de le faire! C'est déjà bien que je vous ai dit tout cela, parce que je n'avais pas de repos. Portez-vous bien!

— *Savva!* cria Marika d'une voix éperdue, se précipitant comme une folle vers la porte. Elle se mit à jouer des verrous, à tirer, mais cela n'allait pas vite.

— Ne le maudissez pas trop cruellement, vous êtes donc mère... entendit-elle une dernière fois cet

avertissement, puis une ombre passa près de la deuxième fenêtre et tout s'apaisa...

Maria avait oublié que, dans la crainte des gendarmes, elle avait encore enroulé le loquet avec une corde à un clou, près de la serrure. En plus le courant d'air tirait la porte en arrière et jouait avec ses faibles forces.

Elle ouvrit enfin largement la porte et jeta un regard au-dehors.

La faible lumière qui tomba en faisceau de l'intérieur sur le seuil, éclaira un amoncellement de neige devant l'entrée. Elle vit quelques empreintes et rien d'autre. Un vent à rafales cinglait de ses aiguilles glacées sa face et ses yeux et elle dut les fermer. L'instant d'après, elle se jeta du côté de la fenêtre:

— Badika! gémit-elle.

Mais il n'y avait personne. Il avait disparu comme par enchantement.

— Badika, qui était-ce? Dites qui c'était et entrez dans la maison! cria-t-elle d'une voix forte, mais, à ses questions inquiètes, elle ne reçut en réponse que le gémissement et le sifflement du vent. Elle fit en courant quelques pas dans la cour, tendit l'oreille, appela de nouveau...

Personne ne lui répondit.

De grosses gouttes de sueur perlèrent alors à son front et elle rentra dans la maison. La porte claqua derrière elle avec une violence telle que les vitres tintèrent et elle se tint plantée au milieu de la pièce.

Qui était-ce, mais qui était-ce donc? *Celui qui les avait vus ensemble et celui, — l'assassin — qui marchait à côté de Mykhaïlo avec un fusil!*...

«Que Dieu vous dise son nom, parce que moi, je ne suis pas en état de le faire!» entendit-elle en écho dans son cœur ces paroles de l'inconnu.

Elle demeura pétrifiée.

Comme auparavant, un souffle brûlant passa sous ses cheveux et sur son front, embrasant ses tempes et ses lèvres.

— *Savva!*! gémit-elle, défaillante. *Savva l'a tué!* et elle s'affala.

Un moment après: Non, non, ce n'est pas Savva! Il a menti, le maudit! Que Dieu le punisse, qu'il n'arrive

jamais chez lui, qu'il ne voie plus la lumière du jour!  
Oh Seigneur! au secours, au secours, au secours!!!

Elle leva ses bras, se prosterna en prières. Elle ne sut pourquoi ses pensées se formèrent bien plus tard.

Il fallait trouver le meurtrier.

Trouver celui qui avait tué son enfant. Celui qui avait perdu l'un et couvert de sang l'autre. Qu'il apparaisse à ses yeux, pour qu'elle le déchiquète de ses propres mains, et son enfant, le seul qui lui soit resté dans la maison déserte et qui, innocent se meurt en prison, le faire revenir...

Tordant convulsivement ses mains, elle priait dans une hâte fébrile, jetant de temps à autre des regards anxieux et craintifs autour d'elle, lorsque la neige frappait aux vitres, et la porte, sous le jeu sauvage de la rafale, grinçait violemment sur ses gonds et ce bruit se répétait en écho, moqueur.

Bientôt une profonde lassitude l'étreignit.

Elle tomba dans un demi-sommeil. Quand elle ouvrit les yeux, la lampe brûlait à peine.

Le cou tendu, elle fouilla la chambre d'un oeil grand ouvert. La pièce était silencieuse et déserte, il n'y avait personne près de la table, tout était intact. Elle sembla reprendre conscience. Mais, en même temps, un changement bizarre se produisit en elle.

Sa faible nature qui hésitait sans cesse entre l'amour et la haine qui, sous l'afflux d'un sentiment plus violent, perdait l'équilibre et ne savait pas se tenir au juste milieu de ses sentiments ou au moins sous l'effet d'un raisonnement lucide ou tout simplement de bonté, ressentit pour la première fois en cet instant, avec son instinct maternel, que Savva était l'assassin et un sentiment de haine pour son fils s'éveilla en elle. Un sentiment de haine profonde, terrible, indescriptible de la mère pour son fils.

Un sourire féroce et douloureux tordit ses lèvres.

Elle se mit à maudire.

Elle ne parlait pas, elle proférait des malédictions insensées, horribles qui, semblant se craindre réciproquement, volaient d'un coin à l'autre de la chambre silencieuse, se dispersant dans l'obscurité qui s'approfondissait de plus en plus...



## XXVII

Sur la prière de Marika, Domnika avait couru toutes les tireuses de cartes du pays pour apprendre quelque chose sur le meurtrier. Mais aucune d'elles ne put se prononcer clairement à ce sujet. La borgne de la ville lui avait dit :

— Pourquoi cette femme pense-t-elle tant à un garçon? Il n'en vaut pas la peine! Il a tué son frère et tuera encore un jour son père si celui-ci n'accomplit pas sa volonté. Quelqu'un jette régulièrement des maléfices sur la maison du père.

En entendant cela, Ivonika battit une deuxième fois Marika.

— Ivonika a battu sa femme! colportait solennellement Domnika de porte en porte, tout aise d'annoncer une si curieuse nouvelle. Avant le malheur, Ivonika n'aurait jamais levé la main sur sa femme. Et maintenant? *Elle* était justement celle qui savait bien la raconter!

— Pourquoi l'a-t-il battue? demandait-on.

— *Pour qu'elle se taise au lieu de courir les diseuses.*

— Il lui est bien dur que les autres connaissent son malheur. Un fils de tué et l'autre...

Personne ne complétait jusqu'à la fin la pénible pensée et personne n'avait l'air de savoir quelque chose de concret. Il y avait bien des suppositions sur le meurtrier éventuel; depuis longtemps on portait son nom au fond du coeur, mais personne n'en disait rien. Chacun plaignait les malheureux parents.

— Marika était à Soutchava, elle a fait à Saint-Jean l'offrande de dix messes pour que l'on retrouve le meurtrier et huit au monastère de Drahomirna, pour que le châtiment de Dieu l'atteigne, mais en attendant il échappe toujours au châtiment, achevait Domnika, commentant son récit.

## XXVIII

Vers la fin de la semaine, Savva revint de prison chez ses parents. On dut le relâcher, faute de preuves.

A son retour, il se rendit tout droit chez Rakhira, et

de là seulement, il alla chez ses parents. Ce n'est que tard dans la soirée qu'il franchit le seuil de la maison paternelle.

A son apparition ses parents se mirent à pleurer.

Il revenait maigre — rien que la chair et les os, — pâle de visage et taciturne. Il semblait qu'il avait laissé en prison le don de la parole. Il se tenait dans un coin comme un étranger et cherchait des yeux quelque chose par terre.

— On t'a relâché pour de bon? s'enquit craintivement le père tandis que son coeur se fendait de chagrin à l'aspect de son fils.

— Oui, je reste pour de bon à la maison! Il mangeait en silence, ne répondait presque pas aux diverses questions que lui posaient ses parents, et puis, il alla se coucher.

Avec sa venue une ambiance de gêne, étrangère et lugubre sembla planer dans la maison. Ni son père ni sa mère ne souriaient. Il était là, celui qu'ils avaient si désespérément attendu et guetté, ce fils unique et, pourtant, tout était différent de ce qu'ils s'étaient imaginés. Quelque chose d'autre encore semblait avoir pénétré avec lui dans leur foyer, quelque chose devant quoi les simples âmes des paysans reculaient intimidées.

Qu'était-ce? Ils ne savaient pas le formuler. Ils le ressentait par les sens et par le poids invisible qui pesait sur eux. Ils veillèrent longtemps. Le jeune homme était étendu sur son lit comme un mort, très pâle, il dormait, et les vieux — chacun de son côté — l'observait en silence, pleurant à sa manière. Lui, il versait des larmes invisibles, brûlantes, qui partaient du coeur; elle pleurait des larmes silencieuses, les lèvres serrées.

Ce garçon pâle, ce corps maigre et décharné, au tendre visage enfantin, était son fils unique. Et ce fils unique était un fratricide. Lui, le père, le savait. Et même, si tous l'ignoraient, *lui*, il le savait. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin de ses jours, de son dernier soupir.

• • • • •  
Le lendemain matin, aussitôt le déjeuner avalé, Sava s'apprêta à se rendre chez Rakhira.

— Où veux-tu aller? s'enquit sa mère, tremblant presque d'angoisse pour lui.

Elle avait horriblement peur pour son fils.

— Où?... Je vais chez Rakhira...

Avec un sourire d'une ineffable amertume, elle demanda:

— Tu n'as pas oublié le chemin qui menait vers elle?

— Pourquoi aurais-je dû l'oublier? répondit-il avec un regard flamboyant.

— Elle est la cause de tout notre malheur..

Il se tut, le regard à terre.

— Cela ne donnera rien de bon! poursuivait la mère d'une voix pleine de menaces. Nous étions là à prier et à verser des larmes de sang après toi... nous comptions les jours qui nous séparaient de ton retour, et maintenant, qu'avec l'aide de Dieu, tu as franchi le seuil de la maison de tes parents, tu reviens à elle?... Savva, Savva, Dieu doit te châtier!!

Il releva la tête et la regarda de ses grands yeux brillants, très beaux en cet instant.

— *Maman, hier déjà, j'ai été chez elle! Je suis allé d'abord là-bas et seulement après chez vous! Sachez-le...*

La vieille mère écarquilla des yeux tout ronds sur lui. Elle semblait pétrifiée.

— *Déjà hier? D'abord chez elle?*

— Eh oui!

Le même changement, comme celui quand elle l'avait maudit pour la première fois, s'opéra en elle. Mais elle garda le silence.

Pour la première fois de sa vie, les mots lui manquaient pour exprimer ses sentiments. Ses lèvres mobiles s'engourdirent, devinrent muettes. Mais elle ressentit maintenant, comme au soir du réveillon, qu'elle avait perdu son deuxième fils.

Quelque chose d'affreux s'était introduit dans son cœur et le déchirait. Quelque chose d'horrible, d'amer, d'indescriptible. Elle serra ses poings pour en marteler quelqu'un avec, mais ce «quelqu'un» n'était pas là.

— Vous pensez, peut-être, que je tiens à votre terre? demanda-t-il lui-même, interrompant la pénible minute de silence. Je n'ai pas besoin de votre terre! Je m'en irai avec Rakhira en Moldavie! et, prenant son chapeau, il sortit de la chambre.

Elle resta seule, abasourdie. Les yeux grands ouverts, le visage plus pâle que le mur, elle se traîna sans but, inconsciente par la chambre, chuchotant de temps en temps, comme si elle parlait à quelqu'un, mais elle ne toucha à aucun ouvrage...

## XXIX

- Anna devient folle!
- Qu'est-ce qui se passe avec elle?
- Elle veut tuer Savva...
- Oh, grand Dieu!!
- Le chagrin lui a fait perdre la raison...

Cette nouvelle passait de bouche en bouche par tout le village — et c'était vrai. Partout où elle l'apercevait — dans les champs, sur le chemin ou au village — aussitôt elle se jetait sauvagement sur lui, s'efforçait de l'étrangler. Elle le poursuivait comme une tigresse, ses yeux jetaient des étincelles, elle criait:

— Assassin, je te tuerai, oui, toi, toi! Et plus d'une fois, elle aurait atteint son but, si les jambes de Savva n'avaient été plus lestes que les siennes.

Chose étrange: d'elle seule, ce jeune homme taciturne avait peur. Il la craignait d'une peur atroce, comme on craint un animal sauvage et dangereux. Il gémissait quand elle le poursuivait, l'effroi se lisait dans ses yeux affolés. Il savait et sentait qu'elle était la seule personne qui eût pu lui faire du mal. Personne d'autre. Personne ne le touchait, ne l'interrogeait, ne le menaçait. Personne ne soufflait mot, ni ne lui faisait du tort. Rien qu'elle, elle *seule*. Elle était son châtiement sur cette terre. Tout le reste, il semblait le tenir dans ses mains. A partir de la première attaque d'Anna, il commença à fréquenter l'église.

— Il est devenu un saint! chuchotaient les gens entre eux, d'un air moqueur. Ce ne sera pas pour longtemps!

— Pourquoi pas! Peut-être qu'il regrette déjà...

— Ah oui, tiens! Aux Pâques, son père l'avait pris avec lui à l'église, mais, arrivé non loin de la maison de Hryhori, il s'est éloigné de son père, et, s'en est allé chez la fille, à travers les vergers. Le vieux est

resté seul et de honte a failli s'enfoncer sous terre. Il a vu noir devant les yeux. Tous ceux qui allaient alors à l'église l'ont bien remarqué.

— C'est terrible!! Rakhira lui a fait quelque chose. Elle a dû lui donner à boire un breuvage d'herbes ensorcelées. Il fait tout ce qu'elle veut...

— Oh Seigneur, préservez-nous des herbes ensorcelées! Mais Anna lui fera quelque chose. Ce n'est pas pour rien qu'elle a souffert tout ce malheur. Regardez seulement ce qui se passe avec elle quand elle l'aperçoit. Mon Dieu ne le permettez pas!

— Elle deviendrait criminelle, s'il ne se sauvait pas! Elle paraissait pourtant si bonne!

— L'homme semble avoir deux âmes. Et si l'une se versait dans l'autre...

· · · · ·  
Une fois Anna se trouvait au champ à garder son troupeau. Assise sous un noisetier, elle donnait le sein à l'un des jumeaux qu'elle avait avec elle. Soudain, elle aperçut Savva qui venait d'apparaître. Ses yeux s'allumèrent comme ceux d'une bête sauvage. Prudemment, elle déposa le bébé à terre sur le serdak, et se jeta derrière lui, sur la pointe des pieds. Ressentit-il le danger?

Probablement.

Il se retourna promptement, mais trop tard. Elle lui avait déjà passé ses deux mains autour du cou et commençait à l'étrangler.

Il hurla et la lutte s'engagea.

Une lutte terrible de deux adversaires. Anna était méconnaissable.

— Je sais, moi, que c'est toi qui l'as tué!! appela-t-elle d'une voix éteinte, le visage exsangue. Je le sais et je vais me venger! C'étaient ses seuls mots.

Elle allait déjà le jeter à terre, elle allait l'étrangler. La haine stimulait la force inouïe qui la possédait, mais néanmoins il fut plus agile qu'elle. Il libéra sa main droite et lui envoya un coup si violent en pleine poitrine qu'elle chancela et tomba. Il s'enfuit. Il courut plus d'une demi-heure à une allure folle, le visage contracté d'un enfant prêt à pleurer et éperdu de terreur.

Une semaine plus tard, les jumeaux d'Anna mouru-

rent et elle sombra dans la mélancolie. Elle traînait sans but par le village et les champs, les poings serrés, et ne voyait personne devant elle. C'est ainsi qu'elle fit irruption un jour chez Marika.

Le jour était pluvieux, Marika et Ivonika étaient à la maison et sélectionnaient des semences.

Tout à coup Anna entra.

Elle entra dans le long serdak noir de Dokia, avec un fichu de la même couleur sur la tête, maigre, le visage d'un blanc de neige. Sans mot dire, elle se mit tout près de la porte, les yeux fixés devant elle. Ses bras pendaient le long de son corps, mais ses poings ne se desserraient pas.

Marika sursauta et voulut se jeter sur elle. Anna était une menace vivante pour Savva, «le châtiment de Dieu» comme elle l'avait surnommée. Elle la haïssait avec la même force que Savva. Que voulait-elle ici? Pourquoi était-elle venue? Elle lui avait pourtant bien défendu, une fois pour toute, de franchir le seuil de sa maison.

Ivonika la retint.

— Tu ne vois donc pas qu'elle ne sait pas où elle est? chuchota-t-il. Ne vois-tu pas que ses yeux errent dans le vague! Regarde-la donc!

En effet. Les grands yeux noirs de la malheureuse regardaient tranquillement, presque comme un enfant, droit devant eux, et ne reconnaissaient pas l'entourage.

— Qu'est-ce que tu veux, ma fille? demanda avec douceur Ivonika. Veux-tu du pain?

Elle le regarda d'un oeil placide et indifférent et, ouvrant avec force ses lèvres pâles, prononça: Du pain...

Marika lui en tendit un morceau et elle le mangea. Puis, elle se mit à regarder la chambre. Des icônes noires, enfumées, ornées de fleurs et de serviettes brodées étaient accrochées aux murs. Au-dessus de l'une d'elles était suspendu le képi bleu de Mykhaïlo. La malheureuse observa un moment l'image avec le képi de ses grands yeux scrutateurs, puis elle commença à se transformer. Elle sembla revenir à la vie, recouvrer la mémoire et la conscience. Elle jeta un regard lent et timide autour d'elle... Puis, elle s'approcha tout près de Marika et la fixa attentivement. Celle-ci

recula de frayeur. Les yeux de la jeune fille se mirent à vaciller étrangement devant elle... Avait-elle aperçu quelque chose dans le visage de la vieille mère? Avait-elle été frappée par une ressemblance qui éveillait un souvenir dans son âme inconsciente?

— Savva! cria-t-elle d'un coup, d'une voix formidable. Savva l'a tué!! Et, se jetant vers la porte, elle courut d'un pas rapide à travers champs...

Marika blêmit. Elle commença à trembler. Elle n'était pas en état de prononcer un mot.

Les yeux d'Ivonika se remplirent de larmes. Sa tête se mit à branler.

— Seigneur Dieu, secours-nous et aie pitié de nous! fit-il avec toute la piété de son âme, tordant désespérément ses mains.

— Elle est devenue folle! fit avec grand-peine Marika.

— La douleur lui a dérangé la raison! répondit Ivonika. Puis il ajouta: Tu vois, femme? Et jamais tu n'as voulu croire qu'elle était à *Mykhaïlo*! Tu crois, peut-être, qu'on devient fou de bien-être ou de plaisir? Nous avons péché, Marika! Toi, tu as péché! Je ne savais rien, Dokia me l'a raconté! *Nous aurions dû recueillir l'orphelin de Mykhaïlo*, quand elle est venue prier de le recevoir. Maintenant Dieu les a pris. Ils ne seront plus jamais... un fardeau pour nous, les enfants de notre Mykhaïlo! Jamais... même si nous implorions Dieu à genoux, jour et nuit! Nous élèverons les enfants de Savva et de Rakhira... et ceux de Mykhaïlo... se sont écartés pour toujours de notre chemin...

Et il sanglota à pleine voix.

Puis, en proie à une douleur farouche, il lui jeta un regard fulgurant, comme si quelque chose le poussait à la battre, il se força à quitter sa place et se rua dehors...

Elle resta seule dans la pièce. Elle était plus pâle que la mort.

Une grosse mouche vola devant son nez et alla se cogner avec bruit contre le carreau.

Elle la suivit d'un oeil morne.

Elle ne savait pas au juste ce qui se passait avec elle.

Elle avait aimé ses enfants, elle les avait follement

aimés. Elle aurait donné son sang pour eux. Puis quelque chose s'était passé... Quelque chose s'était détraqué... et maintenant elle était fautive... Et elle sentit qu'elle était vraiment coupable. *On avait apporté le bambin de Mykhaïlo... ici, sur ce seuil, on le lui avait tendu...* on l'avait priée de l'adopter, de l'élever en souvenir de lui... pour leur consolation... et elle l'avait chassée... de ce seuil, elle l'avait renvoyée. *Le fils de Mykhaïlo...*

Oh, Seigneur Jésus-Christ!!

Qu'est-ce qui s'était passé avec elle? Avait-elle perdu l'esprit? N'avait-elle donc plus eu sa raison? Elle était ballottée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tantôt vers Savva, tantôt vers Mykhaïlo. Elle devenait folle de désespoir après lui. Elle avait aimé ses enfants, qui, au monde, pourrait lui reprocher de ne les avoir pas aimés?

«Nous allons élever les enfants de Savva et de Rakhira... et ceux de Mykhaïlo se sont écartés pour toujours de notre chemin!...» murmurait une voix dans son cerveau.

«Les enfants de Savva et de Rakhira!... *de Rakhira, Maria!*»

— *De Savva!* remontait une voix en écho.

Savva l'avait tué, Savva!

*Jamais elle ne les élèvera!*

Qu'elle en perde les bras plutôt...

Oh!!»

Une lutte pénible, silencieuse, se déroulait en elle, la faisait souffrir d'atroces tourments.

«Dans deux ou trois ans le garçonnet aurait trottiné auprès de vous, il aurait déjà couru après sa mère-grand!» entendit-elle dans son coeur la voix de la petite vieille, aux cheveux blancs.

Eh oui! Cette vieille femme édentée, celle qui savait tout, lui avait fait elle aussi le même reproche que son mari venait de lui jeter.

Anna s'était tourmentée et rongée, la malheureuse... car, comment aurait-elle pu, pauvre orpheline, élever deux enfants? Oui, oui, Maria! Vous avez mal fait!



Vous vous seriez élevé un petit Mykhaïlo... parce qu'on avait même dit qu'on l'avait baptisé «Mykhaïlo»...

Pâle comme la mort, elle regardait droit devant elle, les yeux grands ouverts, plongée dans une étrange et énigmatique méditation, puis, elle bondit brusquement de sa place, se mit debout.

Avec une hâte fébrile, elle jeta son serdak sur elle et courut vivement dehors. Mais elle s'arrêta aussitôt pour un bref instant. *Où la chercher? Où est-elle allée, la malheureuse?*

— Anna! gémissaient dans une immense douleur ses lèvres tordues qui semblaient implorer. *Anna, reviens!*

Ses yeux s'emplirent brusquement de larmes et, c'est comme à travers un voile qu'elle regarda droit devant elle.

Et devant elle, il n'y avait que les champs verdissant.

Après la pluie de mai, ils étaient verts et luxuriants, les arbres s'étaient parés de verdure et couverts de grappes de fleurs blanches et roses.

Le parfum humide des fleurs de mai se répandait dans l'air, attirant de force à lui.

La terre se délectait...

Peu après, on transporta Anna à l'hôpital. Le village avait pris à sa charge tous les frais concernant la maladie de la jeune femme et, sur ce, tous les événements bruyants qui s'étaient déroulés au village parurent s'apaiser, tous les esprits et les coeurs troublés recouvrèrent leur équilibre.

Tout semblait aller vers une fin... et le travail, mais ce travail quotidien, monotone, incessant avait apposé son empreinte sur tout et clos la bouche à chacun. Il dévorait jour par jour chaque minute de loisir, exigeait les forces qui lui étaient destinées, maintenait à tout moment le bras en mouvement, passait d'une saison à l'autre, s'accroissait, retombait, remontait, effaçant ainsi imperceptiblement tous les événements et, avec cela le passé, amenant l'oubli. Superficiellement, les choses en étaient là... Mais que se passait-il en réalité, au fin fond des choses? Les courants qui y coulaient n'étaient pas toujours similaires et homogènes...

Presque six ans ont passé depuis.

Les champs lointains ont pris tour à tour différentes couleurs, la vie et la mort s'y sont disputées leur droit.

Les masses grises des brumes reviennent régulièrement en automne pour céder docilement leur place aux cristaux étoilés de l'hiver, puis à l'opulente verdure du printemps.

La nature tisse doucement et furtivement le fil de ces événements et ne change rien à la rigueur de ses lois.

Sur les champs la hutte se profile encore toujours.

Elle se tient comme autrefois, avec cette légère différence qu'elle s'est un peu plus tassée.

Ses petites fenêtres clignotent au soleil comme des yeux qui vieillissent et, les jours de pluie, elles pleurent de grosses larmes silencieuses.

Deux vieux l'habitent, ce sont Marika et Ivonika. La femme s'est desséchée comme un copeau, l'homme a vieilli prématurément. Est-ce le dur labeur ou le chagrin qui les a privés de leur force? Les deux, semble-t-il. Ils n'entretenaient de relations avec personne et ne paraissaient vivre que pour leur terre, leur bétail, travaillant sans relâche. Les jours de fête leur semblaient trop longs et les jours de semaine trop courts.

— Pour qui peinent-ils donc tant? s'étonnait-on. Pour Savva, c'est suffisant ce qu'ils ont, et eux, les vieux, de quoi ont-ils besoin? D'un four chaud et d'un peu de nourriture chaude.

Mais eux, ils étaient d'un tout autre avis.

En effet dans les champs, le travail ne cessait jamais. Leur dur labeur allait en messes pour le repos de l'âme de leur fils. Deux fois l'an, ils donnaient de grands repas en mémoire du fils mort. L'un en automne, l'autre au printemps, quand les pauvres gens avaient le plus de peine à se tirer d'affaire. Leurs tables pliaient sous le poids des victuailles; les riches et les pauvres, de loin ou de près, faisaient bonne chère chez eux. Ils avaient décidé de consacrer ainsi tout le fruit de leur travail à cette intention et, c'était la seule

puissance qui les retînt en vie, maintenant leurs forces en équilibre.

Ce blé, il le récoltait sur les champs de Mykhaïlo, ces prairies lui étaient destinées, donc que tout ce qui lui appartient, s'en aille pour le repos de son âme... Et, quand un jour, ils n'y seraient plus, advienne que voudra...

Ils ne prenaient jamais part à ces repas; Domnika et Ilia s'en chargeaient et, s'il leur arrivait de s'y montrer, ce n'était que pour un bref instant. Elle se tenait assise et regardait en silence les gens manger et boire, puis elle bondissait comme une folle de son siège, tirait son serdak jusqu'aux yeux et courait par les champs à la hutte. Là, elle s'enfermait dans l'étable et attendait l'arrivée d'Ivonika qui lui annonçait la fin du repas. Ivonika gardait la même attitude silencieuse, se tordait de temps en temps les mains de douleur et disparaissait ensuite, confiant à mi-voix l'assistance aux bons soins de Domnika, la priant de veiller à ce que tous quittent la table bien rassasiés.

Une foi profonde et une grande conviction affermissaient et relevaient son équilibre moral et il s'y abandonnait avec toute sa douce nature.

— C'est Dieu qui l'a voulu! se consolait-il, s'efforçant de se résigner à son triste sort. Il ne faisait rien pour trouver un autre dénouement, le vrai, au plus terrible événement dans sa vie. Avec l'instinct de son coeur simple, il ressentait qu'un autre lui aurait causé un grand chagrin qu'il n'aurait pas pu supporter. Il n'aurait pas eu la force d'y survivre. Prenons Savva, raisonnait-il, il a été un certain temps à l'armée, il a été en prison, il sait ce que c'est que les juges, ses yeux ont fixé les murs de sa réclusion, les gens ont suivi pas à pas les traces de son horrible action et, malgré tout, il vit libre. Qu'est-ce qui le protège? Quelle puissance déploie ses ailes au-dessus de lui?

Mykhaïlo avait été tout autre, il se conduisait tout autrement que lui, et néanmoins...

Pourquoi était-ce ainsi? La puissance divine en avait décidé ainsi...

De pareilles questions enfonçaient parfois leurs griffes au plus profond de son âme, ébranlant sa foi et sa

patience en la souffrance, le poussant de force à courir les églises, à se confesser.

Il allait de préférence en pèlerinage à Soutchava, priant avec ferveur devant l'icône de Saint-Jean.

N'était-il pas lui-même coupable de ce terrible malheur? N'avait-il pas été trop bon pour Mykhaïlo et trop sévère pour Savva? Des bruits couraient, parvenant à ses oreilles, qu'il avait préféré Mykhaïlo à Savva, mais, autant qu'il pouvait en juger, sa conscience était tranquille. Il avait voulu le bien de ses deux enfants, mais, peut-être, était-il vraiment coupable? Dieu seul pouvait savoir en quoi résidait sa faute. Il commençait sa confession, tout comme lors de la perte de son fils bien-aimé par les mots: «Je suis un homme ignorant, mon père! Que Dieu pardonne au pauvre pécheur que je suis!» et le repentir de cet homme insignifiant, à l'aspect doux, était bouleversant.

La confession lui apportait du soulagement.

Apaisé, il revenait chez lui et s'attelait au joug de l'âpre labeur quotidien et monotone, à l'impitoyable travail qui l'absorbait tout entier.

«Un jour de passé, disait-il, et la même peine au coeur».

Ainsi s'écoulaient les jours pour lui. Il devait en être de la sorte jusqu'à la fin de sa vie...

Et le but de sa vie était de veiller au repos de l'âme de Mykhaïlo, de nourrir les pauvres en son souvenir, de leur donner l'hospitalité et de prier Dieu pour le pardon de sa faute et de celle de Savva...

.....  
Depuis un an Savva vit à part.

Son père lui a donné la moitié de la maison du village, et c'est là qu'il s'est établi.

Il avait attendu en silence le moment où son père lui donnerait sa part — comme il l'espérait — ainsi que celle de Mykhaïlo, mais c'est dans le même mutisme que son père a déçu ses espoirs. Il n'avait jamais fait la moindre allusion à la mort de son frère, ne lui avait rappelé par un seul regard l'acte inouï; une main lourde et invisible lui avait scellé pour toujours les lèvres sur ces choses-là; mais de terre, il ne lui en donna pas.

Il ne lui donnait pas cette terre noire, ardemment désirée, chère au coeur, sans laquelle il était impossible de vivre convenablement, cette terre qu'il aurait travaillée jour et nuit, gagnant ainsi sa vie.

— Travaille comme j'ai travaillé, moi! lui avait-il dit lors du partage. Qu'il peine comme, j'ai peiné, moi? répondait-il aux gens qui cherchaient à savoir, s'il ne s'apprêtait pas à donner sa part à Savva qui, d'après tous les indices, songeait à demander Rakhira en mariage.

— Qu'il travaille! Qu'il sache ce que c'est que de ne rien avoir, et ce que l'on éprouve quand on en vient seul à bout!

Rien ne put ébranler sa décision.

— De la terre? murmurait Marika, la bouche tordue par la haine et elle partait d'un terrible éclat de rire. Oui, pour qu'il s'y étende la bouche pleine de cette terre, pour qu'elle l'écrase à jamais comme m'a écrasée le chagrin qu'il m'a causé ici-bas.

Puis des flots de malédictions se répandaient de la bouche de la malheureuse mère sur la tête du fils avec une telle force que les cheveux se dressaient sur la tête et que des frissons parcouraient le corps.

Elle haïssait Savva.

Tout l'ancien amour éprouvé pour lui, amour qui la rendait folle, la faisait oublier l'aîné, lui ordonnait de chasser la malheureuse jeune fille et ses orphelins, cet amour éveillé par le seul souci de sa personne, qui la faisait inventer mille faux-fuyants dans le but de le sauver lors de l'enquête, amour qui s'était ancré à la folie dans son coeur, s'était transformé à présent en une haine implacable.

A son retour de prison, Savva avait clairement manifesté sa complète indifférence à l'égard de ses parents. Il semblait que son amour pour la jeune fille s'était doublement amplifié pendant sa réclusion, re-foulant de la sorte tout autre sentiment dans son coeur. Il ne voyait et n'entendait qu'elle.

C'est à peine s'il franchissait le seuil de la maison paternelle pour voir son père et sa mère abattus par le désespoir, que déjà il repartait, s'en revenait chez elle.

Si, après une rude journée de travail, sa mère l'appelait à venir souper, il entrait dans la maison.

— Attends un instant, Savva, et je te sers. Il me reste à verser la mamalyga sur le rond de bois! Mais c'était trop long pour lui à attendre. Avec un geste de la main, il saisissait son chapeau, prêt à sortir.

— Tu ne veux pas attendre? le demandait-on.

— Non!

Personne ne demandait où il allait. Chacun savait où menait l'étroit sentier du verger et, de là-bas, à la lisière du bois...

Depuis la mort de Mykhaïlo, il avait à peine passé deux ou trois nuits chez lui, les autres s'écoulaient chez Hryhori et chez elle. Il semblait rester à la maison avec la plus grande répulsion et une énorme contrainte.

— Tu fréquentes Rakhira et tu veux la prendre pour femme, or, tu ne vois pas que tu me mènes tout droit au tombeau! lui reprochait parfois Marika. Pourtant je n'ai plus personne au monde que toi! Une balle a rompu le fil de la vie de Mykhaïlo, qui nous protégera, moi et ton père, quand nous serons vieux et impuissants? Mykhaïlo ne se relèvera plus! Il ne se relèvera pas non plus pour t'arracher aux griffes de ta malheureuse destinée!

A ces mots, les yeux de Savva s'allumaient d'un mauvais feu, et il répondait avec une haine rageuse.

— Faites-le revenir avec vos repas que vous ne ménagez point pour le salut de son âme, qu'il vienne et vous natte vos cheveux gris et me barre le chemin vers Rakhira! Il vous était toujours obéissant; essayez donc! Il me semble que vous avez assez nourri de gens pour le repos de son âme: vous avez égorgé la volaille, le bétail, gaspillé votre pain et celui acheté en ville, vous les avez abreuvés avec ce que vous avez pu. Il est temps qu'il vienne vous remercier! En ce qui me concerne, ne vous mêlez pas de mes affaires!

A ces paroles si cruelles, une haine terrible s'éveillait dans son cœur, sa peine contre lui grossissait, demeurait dans son âme telle un poison.

Plus il s'attachait à la jeune fille, plus il affligeait son cœur et plus il offensait son âme impatiente qui, excepté son amour pour lui et le bien qu'elle lui souhaitait, ne désirait rien d'autre. Avec toute la force de son être pénétré uniquement par lui, elle voulait

l'avoir auprès d'elle, l'avoir en récompense pour tous les tourments et chagrins éprouvés, l'avoir entièrement à elle, le posséder enfin comme un petit enfant. Elle tremblait pour lui, était aux petits soins, cependant il regardait à peine du côté où elle se consumait de chagrin.

En plus, Rakhira exaspérait son âme déchirée.

Partout où elle la rencontrait, elle lui ricanait insolemment au nez, lui lançait un mot blessant.

Un jour, Marika la trouva dans les champs et lui administra une bonne correction.

— Tu vas enfin laisser mon fils en repos, sorcière, tu vas encore longtemps l'abreuver de tes sales herbes et boire mon sang?

— Je le ferai aussi longtemps que cela me plaira; ah, ça par exemple! hurlait-elle à pleine gorge. Vous pensez, peut-être, que je suis Anna que vous avez rendue folle? Attendez un peu et vous verrez!

Depuis lors, chaque fois qu'elle la rencontrait, elle frappait rageusement ses poings l'un contre l'autre et chuchotait:

— Et alors, vous l'avez votre Savva auprès de vous? Oui? Il vous craint fort, hein?

Marika défaillait, quand elle la voyait de loin et pâlisait jusqu'aux coins des lèvres. Mais en même temps, malgré elle, son âme se révoltait contre son fils.

Savva était coupable des tourments qu'elle endurait par la faute de cette dévoyée. Tout cela était à cause de lui, sans lui tout cela ne serait pas. C'est à cause de lui qu'elle avait repoussé l'orphelin de Mykhaïlo que Dieu lui envoyait en consolation et qu'elle n'avait même pas voulu voir. C'est à cause de lui qu'elle était seule à présent. S'il avait voulu, il aurait laissé cette misérable et serait resté auprès de son père et de sa mère, les aurait choyés, et aurait tenu à eux comme à la prunelle de ses yeux. Des filles, il pouvait en avoir des dizaines, mais on n'a qu'une fois un père et une mère. Il n'avait qu'eux et eux, ils ne vivaient que pour lui.

Il était la cause de tous leurs malheurs, de toutes les larmes de sang versées pendant les nuits blanches. Et, malgré tout, voilà ce qu'il leur montrait. Il semblait ne pas les voir et entendre leur douleur et leur peine. Eux, ils se mouraient de chagrin et lui, il était

*méchant*. Il riait et sifflotait, quand sa mère pleurait.

Sa conduite indifférente sembla dessiller les yeux de l'âme de sa mère, elle la dégrisa complètement.

Ce n'est qu'avec le temps qu'elle arriva à cette conviction que c'était lui qui avait assassiné son frère. Avec le temps... Là, dans les champs déserts, dans la hutte qui s'affaissait presque, sans témoins et juges, dans le plus profond des silences et dans la solitude, elle en vint à cette horrible conclusion. Elle comprit tout quand, par les douces nuits de clair de lune, les cheveux dénoués et ébouriffés, les yeux humides, elle repassait en pensées chaque pas et chaque acte de son fils unique.

N'étant pas aussi généreuse de coeur que son mari, elle exigeait beaucoup plus pour elle. Et, c'est parce qu'elle exigeait de trop qu'elle en était venue à cette triste expérience...

«Il voulait la terre et voilà pourquoi Mykhaïlo était devenu un obstacle pour lui! Il faut nourrir la Rakhira! Il y aura peu de terre!» se raisonnait-elle, et avec ça, quelques mots soufflés par les villageois et parvenant à ses oreilles, tombaient comme des braises dans son âme esseulée.

Parfois elle l'interrogeait directement:

— Savva, où est Mykhaïlo? Tu étais allé avec lui dans le bois, je le sais!

Elle avait un plaisir fou alors à le regarder pâlir, à voir ses yeux se dilater et le fixer avec un froid éclat.

— Où est Mykhaïlo?

— Pourquoi ne le surveilliez-vous pas? Il est allé où il a voulu! Il ne fallait pas tant vous lamenter quand il était à l'armée! Enfoncez-vous, si vous voulez, un couteau au coeur vous-même, mais pas aux autres! Je ne sais rien!

Et il disparaissait de sa vue.

— Jamais, il ne parlerait de lui! se disait-elle amèrement. C'était comme s'il n'avait jamais eu de frère!

En effet. Pour Savva le souvenir de Mykhaïlo n'existait pas. S'il arrivait que quelqu'un se rappelât de son frère en sa présence, il restait sourd et muet comme une carpe. Il bégayait alors, ne trouvait pas ses mots et finissait par se taire. Si on avait voulu lui faire prononcer de force le nom de son frère, on l'aurait plu-



tôt vu se blesser que de le dire. Seuls, ses yeux clignotaient craintivement, sa poitrine haletait péniblement comme sous l'effet d'une subite lassitude. Il soufflait, pâlisait, ses lèvres se tordaient douloureusement. Il amena ainsi sa mère à ressentir une indignation folle contre lui.

Il attira de la sorte sur lui ce qu'il devait attirer. La haine de sa mère.

Une haine terrible cheminant d'un pas assuré, le visage pâle, les yeux flambants.

Tout l'amour éprouvé pour lui autrefois, tous ses sentiments qui l'avaient rendue si forte, courageuse, inconséquente, s'étaient transformés en un seul sentiment puissant — en haine maternelle.

Elle se mit à maudire.

D'abord tout doucement, rarement, effrayée elle-même par les paroles horribles qu'elle énonçait, les jetant par bribes pour les prononcer par la suite passionnément, avec un plaisir féroce.

Elle voulait le voir la bouche pleine de terre noire et les mains croisées sur la poitrine. Elle voulait qu'on le reprenne à l'armée mais pour très longtemps, elle le suivrait alors et lui lancerait des pierres. Elle voulait qu'on le découpe comme on l'avait fait avec Mykhaïlo... et qu'on l'enterre à minuit... L'entendait-il?

Elle n'a que ce désir au monde, rien de plus.

C'est la seule prière qu'elle adresse à Dieu. Que tous le sachent: tous ceux qui avaient connu son aîné, l'avaient aimé et respecté comme elle-même honore sa mémoire et son âme...

— C'est Savva qui a fait le coup, badika; Savva!! se plaignait-elle à son mari.

Ivonika se taisait. Il le savait depuis toujours. Dès la première heure. Mais il ne le lui aurait jamais dit. Jamais, aussi longtemps que Dieu leur permettra de vivre ensemble. Il ne voulait pas que ce fardeau tombe sur elle de sa bouche.

— Tel est notre sort et celui de nos enfants! Ne pleure pas!

Était-il plus fort qu'elle dans son chagrin? Ou bien plus maniable contre les coups de la destinée? Moins sensible?

Elle avait pris Savva en grippe et lui, il l'aimait tou-

jours. En secret, la bouche close, malgré tout, il l'aimait et le plaignait. Son amour pour les deux enfants était le même, grand, sans limite. Il n'oubliait pas le mort et pleurait le vivant avec des larmes invisibles, contenues.

— Pourquoi as-tu quitté ton père? demandait-il au mort. Pourquoi as-tu fait cela quand je t'aimais? Je voulais votre bien à tous deux! se disait-il, pensant au vivant. Il n'éprouvait qu'une douleur indicible et une grande peine. Mais la haine n'avait pas de place dans cette âme harmonieuse et désintéressée.

Son coeur saignait à la vue de sa femme, incarnation vivante d'une douleur lancinante et inaccessible, et il faisait tout pour l'apaiser.

Elle se mit à éviter les gens, à repousser hostilement tous ceux qui l'approchaient avec compassion, et sombra toute dans son affliction, sans issue pour elle à présent. Dans ses moments de haine, elle lui rappelait parfois Savva, mais il n'y songeait pas pour autant. Il voyait seulement avec une profonde tristesse que dans l'âme de cette femme, au coeur si tendre et si aimant autrefois, croissait une haine de plus en plus terrible contre l'enfant, haine qui le poursuivait et il constata également, que pour elle, le soleil s'était couché à jamais.

Il savait.

Il savait qu'il ne pourrait plus jamais égayer d'un rayon de soleil cette âme éprouvée. Toute lumière y avait disparu. La douleur l'avait rendue aveugle pour toujours...

### XXXI

— Porte-toi bien et travaille comme moi j'ai travaillé! avait dit Ivonika à Savva, le jour où il lui avait donné la maison et le jardinet.

— Je travaillerais avait répliqué Savva avec indifférence et, peu après, il épousa Rakhira.

Deux ans environ il avait vécu avec elle sans mariage et il était impossible de traîner plus longtemps. Ivonika le voyait aussi, mais ni lui ni sa femme ne se montrèrent à sa noce.

Et lui, Savva, comment se sent-il?

Six ans presque ont passé depuis la mort de son frère. Il change à tout instant. Comme on dit au village, il n'a pas de repos. On raconte :

«Quand il va au travail, il doit faire quelques maisons. Il est toujours comme dans la lune. S'il entre dans une demeure, on ne peut pas écouter ce qu'il raconte, tellement c'est bête. Là, il vous parle et là, il farfouille déjà dans les casseroles, ou bien il taquine une fille ou encore il bouscule quelqu'un... et il s'en va dans une autre maison. Personne ne lui dit rien et personne ne l'invite à venir en visite. Chacun semble avoir peur de lui, bien qu'il plaisante et rie... «Dieu seul sait, disent les gens, ce qui le poursuit à tout instant!»

Il n'a pas de repos, bien qu'elle soit près de lui. On dit: il a toujours été instable, mais, comme il ne l'avait pas, il courait chez elle, maintenant qu'il l'a, il cherche quelque chose d'autre. Mais il l'aime si fort qu'elle n'ose toucher à rien dans la maison. Il n'a besoin de rien, dit-il.

Ils vivent ainsi au jour le jour.

Dans les champs, il devient parfois complètement fou. Quand il voit un lièvre, il jette tout, même le travail le plus urgent, le plus important, pour lui ou pour les autres, et se rue à sa poursuite. Il dit: il *doit* l'avoir... Son âme paraît privée de toute vie constante intérieure, elle semble toute désordonnée. Aurait-elle été telle dans son enfance encore?

Il était difficile de le dire! Personne n'avait suivi les manifestations de cet étrange jeu des cordes de l'esprit.

Était-il heureux avec Rakhira?

C'était quelque chose de *défendu*, d'obscur et qu'il n'aimait pas. Tout cela s'était insinué de force dans sa jeune âme, dans son indigente vie intérieure et, une fois en sa pleine possession, il y avait perdu cette vie. Elle avait bu toute la générosité de son âme jusqu'à la dernière goutte et, avec la perte de cette qualité, il s'était perdu lui-même.

Ces derniers temps la décision de son père le préoccupe vivement. Son père s'était décidé à prendre chez lui le fils de son frère et Marika, une pauvre orpheline, ils pensaient les marier pour les laisser à leur pla-

ce quand le fil de leurs jours se romprait. C'est cette décision qui le tracasse fort; mais il n'a pas le courage d'approcher son père et le prier de n'en rien faire, lui expliquer que cette intention n'avait rien de profitable pour lui, qu'elle nuirait à tout son avenir.

Quelque chose de grave, d'impitoyable se dresse entre eux et tient leur bouche close.

C'est à cette seule chose qu'il se soumet: à cette invisible puissance de fer, bien qu'il ne sache ce que c'est.

## XXXII

Le vieux Onoufri Lopata est mort et Pétro, à présent, garde-forestier des bois du domaine, a pris sa place.

Mais il n'est pas seul. Anna est avec lui. Il s'est marié avec elle.

Après quatre mois d'hôpital, Anna s'est rétablie et placée comme servante dans la maison du directeur de l'hôpital. Plus d'un an elle est restée chez lui. Pétro est venu la voir quelques fois avec sa soeur et lui a conseillé à plusieurs reprises de revenir au village natal. C'est ce qu'elle a fait.

A peine rentrée, elle a remis entre les mains de Dokia tout l'argent gagné et est restée chez elle comme domestique.

Douce, taciturne, inlassable à la besogne, elle ne faisait jamais allusion à son passé. S'il arrivait que l'on évoquât son malheur ou son fiancé mort, elle se troublait étrangement. Elle devenait toute perplexe comme si elle ne pouvait reprendre ses esprits. Elle ne répondait pas, se renfrognait et personne ne pouvait comprendre ce qui se passait en elle...

Un jour, Pétro revint des champs où il avait travaillé quelques jours avec les gens et Anna, et annonça à sa soeur qu'il songeait prendre Anna pour femme.

Dokia s'effraya.

— Tu veux te marier avec elle? Maintenant sur tes vieux jours? Pour que l'on se moque de toi? Jusqu'à présent tu n'avais pas pu te trouver de fille et voilà qui tu veux prendre? Tu es devenu complètement fou sur le tard!

Leur famille était une famille de curé et elle...

Il fit un geste de la main. Mais il le fit si éloquemment qu'elle comprit que, cette fois-ci, ses mots n'auraient pas de prise sur lui.

Il répondit avec amertume :

— Ouais, tu veux que dans ma vieillesse, il n'y ait personne qui me lave mon linge? Quand tu n'y seras plus, tu penses peut-être que Parassynka veillera sur moi? Va, demande-lui maintenant où est son mari, ses vieux, ses enfants, quand il y a tant de travail à la maison? Et puis, tu connais Anna? Va, mets-toi à côté d'elle dans les champs lorsqu'il s'agit de travail, comme moi, un homme, je l'ai fait pendant une huitaine, jour par jour, et tu verras alors ce qu'elle vaut. J'ai vieilli, mais je n'ai pas souvent rencontré d'ouvrière plus laborieuse qu'elle. Elle est de fer. Elle travaille sans relâche, toujours prête à recommencer. Je veux que tu saches que je la prends!

Dokia réfléchit.

Elle était sage et raisonnable et, telle une reine bien que sans couronne, elle avait la main sur tout.

Il fallait bien peser cette proposition.

Et puis son frère disait vrai. Il ne plaisantait pas. Ayant dit ce qu'il avait à dire, il appuya le tout d'un bon coup de poing sur la table et, la tête fièrement redressée, pareil à un lion, il sortit sans un mot de la chambre. Cela signifiait qu'il ferait ce qu'il venait de lui annoncer.

Il disait vrai que, quand elle n'y serait plus, il resterait entièrement seul, malgré toute sa pétulance, malgré qu'il fut un vrai *homme*. Personne ne veillerait à lui. Sa fille avait son mari, ses enfants, une propriété et d'autres soucis en tête, et lui, qui le choyera, le pauvre? Mendel de la Grand-Place?

Qu'est-ce qu'un homme sans les mains d'une femme?  
De l'argile.

Et encore quand on est vieux. Ni lui ni elle ne sont plus si jeunes. Et Anna était de celle que l'on respectait, en dépit de son passé. Ses bras valaient leur pesant d'or! Que faire enfin?

Qu'il la prenne donc! Telle était sans doute sa destinée! Dès le début. Il n'avait pas su trouver sa compagnie dans sa jeunesse et, après tant d'années, il s'é-

tait décidé à l'approcher, et elle perdait la raison jusqu'au complet épuisement de son sort de jeune fille.

Ce n'est pas à elle, vieille femme, de mettre des embûches à cette union, et puis, cela aurait-il aidé?

Certes non!...

Ivonika avait dit, lors du mariage de Parassynka, qu'il ferait une de ces noces à son Mykhaïlo que le village n'en avait pas encore vu de pareille et n'en verrait pas de si tôt et ne l'oublierait pas, et il avait tenu parole. Mais quelle noce?... Elle voit encore comme aujourd'hui, comment tout cela s'est passé... comme on s'était amusé au domaine... comme Mykhaïlo avait dansé... et Pétro et Anna... comme la danse les avait entraînés dans son tourbillon, même *elle avait fait la folle avec Ivonika*... mais personne ne savait alors ce qui se tenait derrière eux?

Bah!

Qu'il se marie! Dieu seul peut savoir où est le bien et où est le mal?

Et ils se sont mariés.

Cela fait la cinquième année qu'ils vivent ensemble.

Autour d'eux tout est ordre et harmonie. Un de ces ordres créé par le travail constant et une sagesse lucide et ferme. Pétro a rajeuni et semble deux fois plus grand. Il travaille, se démène, on le voit partout et, comme disent les gens en plaisantant, «il fait fortune» sur ses vieux jours.

Ils vivent bien. Elle est très bonne et veille tendrement sur lui. Consciencieuse et pleine de respect, elle est aux petits soins pour son mari et se soumet à Dokia comme à une vraie mère. Dokia ne peut rien lui reprocher, car tout va bien chez elle. Pétro cache vraiment son argent, bien qu'il ne pense nullement faire fortune.

Il a un fils et il le fait pour lui. Ils ont décidé de l'envoyer à l'école. Ils ont décrété qu'il n'avait nullement besoin de s'attacher à la terre, car elle n'apportait parfois que du malheur! Donc, aucun besoin de s'y implanter. Elle ne portait pas bonheur à tous!

Le vieux Ivonika qui a eu vent de ces projets, les soutient vivement dans leurs idées. A l'insu de sa fem-

me, il est allé chez le notaire et a légué au petit garçon le meilleur champ de Mykhaïlo. Que l'homme instruit se souvienne plus tard, par une bonne parole, de son malheureux fils décédé...

Il est étrangement attaché à cette douce femme grave qui, pareille à un bon ange, fait la navette de la maison à la cour, et a toujours un mot aimable pour lui quand il vient les voir. Il l'appelle «ma bru» avec un sourire amer et douloureux. Il régale son fils de miel et le choie comme un petit-fils. C'est le seul rayon d'or sur ces champs silencieux qui puisse appeler un rare sourire sur ses lèvres et qu'il se réjouit sincèrement de voir.

Et Marika? Qu'est-ce qui se passe avec cette femme morose déchirée par la douleur?

Elle voit ce rayon d'or jaillir de la petite maison et tomber dans l'âme de son mari, mais ce spectacle lui est douloureux.

Jamais elle ne franchit le seuil de la maisonnette près du bois joyeux, comme les pieds de la jeune femme grave ne s'arrêtent jamais près de la hutte solitaire.

La barrière posée entre elles ne peut s'effacer, elle est faite de peine de mère à mère, et cela ne s'oublie pas.

Parfois, quand le bambin accourt joyeux chez Ivonika jusqu'à la hutte et que la vieille femme le voit, elle semble toute retournée. Elle tendrait volontiers ses bras vers lui, l'attirerait contre son coeur esseulé — le bambin lui est cher et proche et lui rappelle en quelque chose son cher défunt, mais à l'instant même, elle se fige, un souvenir amer enfonce sa lame dans son coeur.

*Autrefois elle a repoussé de son seuil son petit-fils, elle l'a chassé avec sa mère comme un chien, il serait maintenant comme celui-ci et aurait réchauffé son âme engourdie par la douleur et égayé la maison solitaire.* Un regret fou l'envahit toute alors. Elle était elle-même fautive. Elle, elle, elle seule. D'une main tremblante, elle remplit le chapeau de l'enfant de toutes les friandises qui peuvent se trouver dans une demeure abandonnée dans les champs. Elle lui donne des fruits séchés, des noisettes, parfois un petit pain et elle le renvoie à la maison. Son regard est inquiet et sa vue

étrangement brouillée quand elle recommande au marmot de rentrer bien vite chez sa maman... Le petit trotte sagement, tout pressé, heureux vers sa mère et la pauvre vieille malheureuse lève alors un poing terrible et en menace le côté où vit *l'autre*, le vrai coupable de son malheur. Que Dieu agisse avec lui comme il l'a mérité...

Anna tremble pour son enfant, elle l'aime d'un amour craintif, de toute son âme grave et profonde qui a connu la souffrance jusqu'au bout, et elle n'a qu'un but — donner à son fils de l'instruction. Son malheureux passé lui a ouvert les yeux et c'est d'instinct qu'elle a appris à connaître la vie, le monde. Elle peine du matin au soir pour se procurer les moyens nécessaires aux études de son fils et, quelque chose la pousse à le détacher de la terre.

Il deviendra quelqu'un, s'il laisse la terre.

Il ne sera pas comme elle, comme tous ceux qui l'entourent, comme ceux qui l'avaient tant faite souffrir dans sa jeunesse et qui avaient prématurément brisé sa jeune vie. Elle ne comprend pas trop bien pourquoi, pour quelle raison, mais elle le ressent, et en est fermement persuadée.

Péto la soutient.

Le petit garçon, aux mêmes yeux pensifs que sa mère, semble lui avoir versé une nouvelle vie. Lorsqu'il dort, il chasse les mouches qui le survolent, et ses mains, ses grandes mains de fer, ont peur de toucher au petit corps pour ne pas lui faire de mal. Ce petit est très cher. Il occupe tous les esprits. Il a quelque chose en lui qui attire et qui guide...

Tous les espoirs sont ainsi en cet enfant, des espoirs confus, merveilleux, orgueilleux, formés par les plus patients et les plus humbles, et il doit les réaliser...

Il grandira, la nature héroïque du père et l'instinct fatidique de la mère s'éveilleront alors en lui — ils le mèneront dans un autre monde... Et il réalisera ces espoirs...

*Tchernivtsi, le 7 avril 1901.*



КОВЫЛЯНСКАЯ  
ОЛЬГА ЮЛИАНОВНА

ЗЕМЛЯ

(На французском языке)

Видавництво «Дніпро»  
Київ, Володимирська, 42

Редактори

*К. Ф. Шиманський,*  
*К. Ю. Квітницька-Рижова*

Художник *В. А. Кононенко*

Художній редактор *С. П. Савицький*

Технічний редактор *Б. С. Куйбіда*

Виготовлено на Головному підприємстві республіканського виробничого об'єднання «Поліграфкнига» Державного комітету Ради Міністрів УРСР у справах видавництв, поліграфії і книжкової торгівлі, Київ, вул. Довженка, 3.

Здано до набору 5.VI. 1973 р. Підписано до друку 7.IX. 1973 р. Папір № 1. Формат 84××100<sup>1</sup>/<sub>32</sub>. Фізичн. друк. арк. 11,0. Умовн. друк. арк. 17,05. Обліково-видавн. арк. 19,972. Ціна 1 крб. 30 коп. Замовл. № 3—1501. Тираж 2000.

У1  
К55

К  $\frac{0733-135}{M205(04)-73}$  558—73

Imprimé en U.R.S.S.



